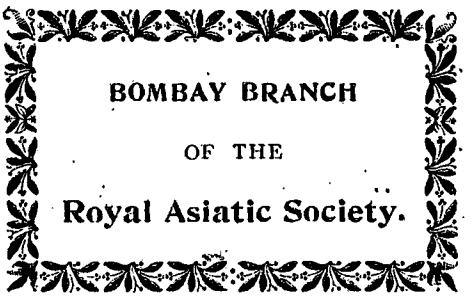
ORI
Fr 297.63
Hai/Sea
50774

00050774



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 06 February, 2016

LES

SÉANCES DE HAIDARI,

RÉCITS HISTORIQUES ET ÉLÉGIAQUES

SUR LA VIE ET LA MORT

DES PRINCIPAUX MARTYRS MUSULMANS,

OUVRAGE TRADUIT DE L'HINDOUSTANI,

Par M. l'abbé BERTRAND,

De la Société Asiatique de Paris ;

SUIVI

DE L'ELÉGIE DE MISKIN,

TRADUITE DE LA MÊME LANGUE,

PAR M. GARCIN DE TASSY.

50774

Ox h 8

PARIS,

BENJAMIN DUPRAT,

LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE,
DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE LONDRES,
RUE DU CLOITRE SAINT-BENOIT, N° 7.

1845

ORI
Fo 297.63
Hai/Séa
50774

A MONSIEUR GARCIN DE TASSY,

PROFESSEUR A L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE,

Et des Sociétés Asiatiques de Paris, de Londres, de Calcutta, de Madras et de Bombay,

CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR, ETC., ETC.

Monsieur,

C'est vous qui, le premier en France, avez fait connaître la littérature hindoustani par vos leçons et par vos écrits; c'est vous qui m'avez dirigé dans l'étude de cette langue féconde; c'est à vous qu'appartient l'hommage de ce livre, un des premiers traduits de l'hindoustani en français par l'un de vos auditeurs.

Agréez, Monsieur, l'expression de la reconnaissance de

Votre très-humble serviteur et tout dévoué disciple

BERTRAND.

ERRATA.

Page 53, ligne 18, de mettre des briques, *lisez* de serrer une brique. (Le même fait est rapporté par Abulféda.)

Page 83, ligne 21, Omar, fils d'Abdud, *lisez* Amr, fils d'Abd-Wudd.

Page 129, ligne 7, Tu les vendras, tu en recevras beaucoup d'or, *lisez* et vends-nous; tu en retireras beaucoup d'or.

PRÉFACE.

L'ouvrage que nous donnons au public appartient à une littérature encore fort peu connue en France et qui offre toutefois le plus haut intérêt. En effet, une langue parlée ou entendue par cent trente millions d'individus, c'est-à-dire par le huitième environ de la population générale du globe, et qui est comprise sur une surface de quatre cent

soixante mille lieues carrées, mérite d'attirer l'attention des littérateurs; une langue parlée dans les établissements que la France possède encore dans ces lointains parages, précieux débris de son ancienne gloire, ne doit pas être indifférente à des Français. Cependant, cultivée depuis longtemps en Angleterre d'une manière suivie, à cause des relations nombreuses et incessantes de la métropole avec ses possessions de l'Inde, enseignée dès le siècle dernier dans des livres spéciaux publiés par les Portugais, les Hollandais et les Danois, elle n'a été admise que fort tard en France au nombre des langues pour lesquelles le gouvernement a ouvert des chaires auprès de la Bibliothèque royale.

C'est M. Garcin de Tassy, élève du savant indianiste W. Shakespeare, qui a révélé à la France cette curieuse et riche littérature. La chaire d'Hindoustani qu'il a ouverte, en 1828, a été entourée jusqu'à ce jour par un petit nombre d'auditeurs zélés et persévérants, dont plusieurs ont déjà pris place parmi les orientalistes les plus distingués.

Jusqu'ici cependant le savant professeur est le seul qui ait donné au public des productions tirées de cette langue. Sans parler des ouvrages grammaticaux et philologiques qui ne peuvent être lus et appréciés que par ceux qui font des idiomes orientaux une étude spéciale, il a traduit et composé plusieurs ouvrages qui pourraient compter un grand nombre de lecteurs, s'ils eussent paru sous une autre forme ; ce sont entre autres *les Aventures de Kamrup,* et *la Rose de Bakawali,* romans féeriques qui appartiennent à la myrhologie hindoue ou hindo-persane, *les OEuvres de Wali,* recueil d'odes et de pièces de vers d'un célèbre poète du Dékhan, enfin l'*Histoire de la littérature hindoui et hindoustani,* dont nous parlerons plus loin.

Mais ce qui empêche quelques-uns de ces livres, ainsi que la plupart des ouvrages édités par les orientalistes, de se répandre dans les différentes classes de lecteurs, c'est la forme dont ils sont revêtus. Ils sont ordinairement accompagnés, soit du texte original, soit de notes philologiques, où la grammaire

et les caractères exotiques tiennent une large place. Ce système, qui est un précieux avantage pour les orientalistes, et qui souvent fait le principal mérite de la publication à leurs yeux, est précisément ce qui s'opposera longtemps à ce que ces sortes de livres, soient lus et appréciés par les diverses classes de la société; car les orientalistes forment sans contredit la plus minime partie des lecteurs. Or, combien ne se trouve-t-il pas de personnes qui liraient volontiers et avec intérêt ces traductions, mais qui craindraient, avec quelque raison, d'être taxées de pédantisme, si elles étaient surprises tenant entre les mains un livre barriolé de caractères étrangers, et chargé de dissertations sur les langues asiatiques! Je mets en fait qu'on n'eût pas épuisé tant d'éditions des *Mille et une Nuits*, par exemple, si Galland les eût livrées accompagnées du texte et de notes philologiques, méthode qui a de plus l'inconvénient de rendre fort chers ces sortes d'ouvrages.

Ces observations ne sont pas applicables à l'*Histoire de la littérature hindoui et hindoustani*,

qui devrait se trouver dans la bibliothèque de tous les amis des lettres; elle est composée tout entière en français. Dans le premier volume, qui a paru il y a cinq ans, et qui, à lui seul, forme un tout complet, M. Garcin de Tassy a donné la biographie de plus de sept cent cinquante auteurs indiens parvenus à sa connaissance; le second volume, qui est sous presse, contiendra des extraits, traductions, et analyses des œuvres les plus saillantes de ces écrivains. On peut s'assurer, en parcourant le premier volume, de la richesse et de la fécondité de cette littérature, qui était déjà florissante lorsque la nôtre était encore dans son enfance.

En effet, ce qui la rend plus curieuse que beaucoup d'autres, c'est qu'elle est à l'usage de deux races totalement tranchées par leur croyance, par leur origine et par leurs habitudes, les Musulmans et les Hindous. Les premiers nous offrent toute la richesse de la littérature arabe et persane dont ils ont hérité, et les seconds nous initient aux étonnants mystères de cette théogonie brahmanique

si ancienne, si étrange, qui a déjà donné lieu à tant d'écrits, mais sur laquelle on n'a pas encore dit le dernier mot.

L'ouvrage dont nous offrons la traduction appartient au premier système ; c'est une œuvre toute musulmane, qui reproduit les pages les plus saillantes des premiers temps de l'islamisme. Ce sont des récits que l'on fait dans l'Hindoustan les dix premiers jours du mois de muharram, en l'honneur et à la mémoire de l'imam Huçaïn, petit-fils de Mahomet, qui périt d'une manière à la fois si noble et si désastreuse dans la plaine de Karbalà.

Nous en donnons la traduction pure et simple, sans texte, sans caractères orientaux, sans notes grammaticales. Le texte d'ailleurs a été imprimé à Calcutta en 1812, et c'est sur cette édition que nous avons fait notre traduction. Nous y avons joint les notes essentielles pour l'intelligence de l'ouvrage, et afin de ne pas interrompre trop souvent le récit, nous avons rejetté à la fin du volume, sous forme de *dictionnaire*, toutes celles qui ont trait aux noms propres et aux vocables étrangers qui se rencontrent dans la lecture.

Nous avons cru devoir aussi faire précéder l'ouvrage d'une *Introduction*, dans laquelle nous donnons, en faveur des personnes à qui l'histoire musulmane est peu familière, un abrégé des faits historiques qui ont amené ou accompagné les événements racontés par notre auteur, et des notices sur la religion mahométane dans l'Inde, qui font connaître ce qui a donné lieu à ces récits.

Enfin M. Garcin de Tassy a bien voulu nous permettre de joindre à cet ouvrage un célèbre Marciya de Mir Abdullah Miskin, traduit par lui-même. Cette noble et touchante élégie, n'est point un hors-d'œuvre; elle a trait aux événements racontés par Haïdari, et on la chante dans la solennité qui a donné occasion à ces *Séances*.

Imam Hussein

INTRODUCTION.

I.

Aperçu de l'Histoire Musulmane depuis Muhammad jusqu'à la mort de Huçaïn.

La puissance musulmane eut les plus faibles commencements ; la treizième année de sa prétendue mission, le Prophète fut obligé de s'enfuir de la Mecque, accompagné du seul Abu-Bakir, son beau père, et se réfugia à Yasrib, aujourd'hui Médine, où il fut bien reçu de ses sectateurs. Cette fuite mémorable arriva le 16 juillet de l'an de J.-C. 622, et c'est de cette époque que date l'ère mahométane. Il partagea ses partisans en deux classes, les *Ansars* ou auxiliaires, qui, pour la plupart, étaient de Médine et qui l'avaient aidé dans la propagation de la nouvelle doctrine, et les *Muhajirs* ou émigrés, qui avaient quitté la Mecque après lui, pour venir se ranger sous ses drapeaux. Deux ans après fut livré un petit combat qui décida de l'avenir d'un grand peuple. Muhammad, à la tête de trois cent quatorze combattants, dont quatre-vingt-trois Muhajirs et deux cent trente-un Ansars, ne craignit pas d'attaquer une caravane de Curaïschites composée d'environ mille hommes, et remporta sur ceux-ci une signalée victoire ; c'est ce que l'on appelle le combat de Bedr. Dès lors cet homme, autrefois cha-

melier, poussa de telle sorte ses conquêtes spirituelles et temporelles, que huit ans après il retourna à la Mecque à la tête de quatre-vingt mille pélerins, et qu'à sa mort il comptait, dit-on, cent quatorze mille disciples, tant Muhajirs que Ansars, auxquels on donne le nom générique de *Ashabs* ou compagnons du Prophète.

Il mourut sans désigner expressément son successeur; mais de tous ses disciples, Ali, fils d'Abu-Talib, cousin-germain de Muhammad, paraissait réunir en sa personne les droits les mieux fondés pour se mettre à la tête de ce peuple déjà immense. Tenant plus que tout autre au Prophète par les liens du sang, il avait été, pour ainsi dire, son bras droit dans toutes les grandes entreprises; c'était de tous les membres de sa famille celui que Muhammad chérissait le plus; enfin il paraît certain que plusieurs fois celui-ci s'était prononcé ouvertement en sa faveur. Dans les commencements de son apostolat, Muhammad avait un jour réuni dans un repas tous ses amis; après leur avoir développé ses idées, et parlé avec une inspiration prophétique des destinées futures de sa religion, il s'écria : « Qui veut être mon lieutenant et mon successeur?—Moi! » s'écria Ali, alors enfant, en se jetant à ses genoux. Muhammad prit l'enfant, l'éleva dans ses bras et le proclama son lieutenant. L'événement prouva que le Prophète n'avait pas compté à fort sur le dévouement de son petit-cousin. Les Curaïschites ayant formé le complot d'assassiner Muhammad, Ali se revêtit du manteau vert du Prophète, se coucha dans son lit et offrit son corps au poignard des meurtriers.—Plus tard Muhammad disait en parlant de lui : « Ali tient auprès de moi le rang

qu'Aaron tenait auprès de Moïse ; je suis la cité de la science et Ali en est la porte. » Il resserra encore les nœuds qui l'attachaient à son cousin, en lui donnant en mariage Fatima, la plus chérie de ses filles ; aussi regardait-il comme ses propres enfants Haçan et Huçaïn qui naquirent de cette union. Enfin, dans le dernier voyage à la Mecque que Muhammad exécuta quelque temps avant sa mort, lorsque l'on fut arrivé à la station de Gadir-Khum, le Prophète proclama solennellement Ali pour son successeur.

D'autres, cependant, prétendent qu'à son lit de mort Muhammad autorisa Abu-Bakir, son beau-père, à s'acquitter en son nom des fonctions de la religion. C'est cette circonstance plus que toute autre qui attira sur ce dernier les suffrages de la majorité des Musulmans. En effet, les disciples du Prophète, après plusieurs contestations, s'accordèrent à déférer la souveraineté temporelle et spirituelle à Abu-Bakir qui prit le titre de *khalife* ou successeur de l'apôtre de Dieu. Mais les sectateurs du parti d'Ali soutiennent opiniâtrement que jamais celui-ci ne voulut accorder son consentement à cette élection, pas plus qu'à celle des deux autres khalifes qui furent élus ensuite.

Abu-Bakir étendit ses conquêtes hors des limites de l'Arabie ; il envoya Khalid, fils de Walid, qui pénétra à la tête d'une nombreuse armée dans l'empire des Perses, soumit l'Irac et passa ensuite en Syrie pour combattre les troupes de l'empereur Héraclius, sur lesquelles il remporta la victoire. Abu-Bakir mourut l'an 13 de l'hégire, après un règne de deux ans et trois mois, et désigna pour lui succéder Omar, fils de Khi-

tab ; mais l'assemblée qui confirma ce choix décida de ne pas lui donner le titre de khalife (successeur), puisqu'il ne succédait pas immédiatement au Prophète. Alors on convint de lui décerner celui d'*émir* ou prince des croyants. Osman et Ali gardèrent le même titre.

Sous son règne, qui dura dix ans et demi, les Arabes subjuguèrent la Syrie, la Chaldée, la Mésopotamie, la Perse et l'Égypte ; et dans ce petit nombre d'années, ils se rendirent maîtres, au rapport de Khondemir, de trente-six mille villes ou places fortes, détruisirent quatre mille temples de chrétiens, de mages ou d'idolâtres, et construisirent quatorze cents mosquées. Omar fut assassiné l'an 25 de l'hégire, par un esclave à qui ce prince n'avait pas donné raison dans une contestation que celui-ci avait eue avec son maître touchant son salaire. Comme il ne nomma pas expressément son successeur, mais qu'il laissa ce soin à un conseil composé de six notables de la tribu, on put dès-lors espérer de voir Ali parvenir à une dignité à laquelle il avait tant de droits ; mais les électeurs s'en étant remis sur l'un d'eux nommé Abdurrahman, du choix du khalife, celui-ci, quoique gendre d'Ali, donna sa voix à Osman, fils d'Affan. Ali protesta de nouveau contre cette nomination ; mais, craignant de susciter un schisme parmi les musulmans, il rendit hommage à l'élu et se soumit encore.

Ce fut sous Osman que les Arabes achevèrent de réduire la Perse ; ils étendirent leur domination en Nubie, en Mauritanie, et pénétrèrent jusque dans l'Espagne ; ils enlevèrent aussi aux Grecs l'île de Crète. Mais après un règne de onze ans les Arabes et les Egyptiens

se révoltèrent contre lui, l'accusant de malversation, le bloquèrent dans sa maison de Médine, et le percèrent de coups l'an 35 de l'hégire. On accusa Ali d'avoir prêté les mains aux conjurés ; mais le loyal caractère, la générosité, l'esprit de justice et la sincère piété de ce prince doivent écarter de lui ces soupçons, qui n'ont été accrédités que par les Ommiades, qui ont voulu justifier leur usurpation en se portant comme vengeurs de la maison d'Osman. En outre, la conduite d'Ali dans cette occurrence est une nouvelle preuve de son innocence ; en effet les Égyptiens qui avaient trempé dans le meurtre d'Osman lui déférèrent le khalifat ; mais il leur répondit qu'ils ne devaient pas s'ingérer dans l'élection du khalife, que ce droit appartenait aux Muhajirs et aux Ansars, compagnons du Prophète. Ceux-ci s'étant assemblés l'élurent d'une commune voix ; il refusa encore d'accepter, jusqu'à ce qu'il eut obtenu le consentement de Talha et de Zubaïr, deux des principaux parmi les Ashabs. Etait-ce là la conduite d'un assassin et d'un usurpateur ?

Ali commit l'imprudence, au commencement de son khalifat, de destituer les gouverneurs de province nommés par son prédécesseur et de leur substituer ses créatures. De ce nombre étaient Muawia gouverneur de Syrie et Amr, fils d'Alas, gouverneur d'Égypte, dont il avait été le conquérant. Celui-ci passe à Damas et porte Muawia à profiter des circonstances pour lever l'étendard de la révolte. D'un autre côté Talha et Zubaïr, à qui Ali avait refusé les gouvernements de Kufa et de Basra, se rendent à la Mecque, et cabalent avec Aïscha qui était fort opposée à Ali, et à qui sa qualité de

veuve du Prophète donnait une grande prépondérance auprès des Arabes.

Ils lèvent une armée, sortent de la Mecque et se dirigent vers Basra. Aïscha part avec eux et se met à l'avant-garde. Arrivée auprès d'une source, des chiens se mettent à aboyer après elle ; elle demande le nom de cette fontaine, on lui apprend qu'elle s'appelle *Haub* ; aussitôt elle refuse de passer outre, et donne l'ordre de rebrousser chemin. « L'apôtre de Dieu, dit-elle, m'a appris qu'une de ses femmes se trouverait un jour près d'une source nommée *Haub*, où des chiens aboieraient après elle, et m'engagea à prendre garde que cela ne m'arrivât, parce que ce devait être le présage d'un grand danger. Maintenant donc aucun motif ne saurait me déterminer à vous accompagner plus loin, et je veux sur le champ retourner sur mes pas. » Les conjurés, consternés de cette résolution, ne savent comment surmonter cet obstacle, quand Abdallah, fils de Zubaïr, imagine d'aposter cinquante faux témoins, qui tous lui certifient que le nom de cette fontaine n'était point *Haub*, et que la source de ce nom avait été passée la nuit précédente. C'est le premier mensonge solennel que constate l'histoire musulmane

Lorsque les conjurés furent arrivés à Basra, Aïscha choisit Abdallah, fils de Zubaïr, et Muhammad, fils de Talha pour remplir les fonctions d'imâm ; puis l'armée se rangea en bataille, et Abdallah prit le commandement de l'infanterie.

Ali, de son côté, assembla ses troupes et ne tarda pas à se trouver en présence de l'ennemi ; son armée était de trente mille hommes, tous gens aguerris et bien

disciplinés; celle des ennemis était beaucoup plus nombreuse, mais moins bien composée. Ali, toujours généreux, essaya de prévenir l'effusion du sang; il écrivit à Aïscha et aux deux chefs des lettres pressantes pour leur rappeler leurs serments, la soumission qu'ils lui avaient jurée et les conjura de mettre bas les armes. Il sortit même des rangs, et demanda encore à parler à ceux-ci; il rappela entre autres à Zubaïr qu'un jour Muhammad lui ayant demandé s'il aimait Ali son cher fils, et en ayant obtenu une réponse affirmative, il lui avait prédit qu'un temps viendrait où cependant il s'éleverait contre lui, et qu'il serait ainsi cause de grands malheurs. Zubaïr en convint et avoua que s'il s'était rappelé ce fait avant l'expédition il ne l'aurait point entreprise, mais qu'il était trop tard pour reculer. Peut-être eût-il fini par céder, sans les reproches de lâcheté que lui adressa son fils Abdallah, qui l'accusa d'imprimer sur sa famille un déshonneur ineffaçable. Alors s'engagea la célèbre bataille connue dans l'histoire sous le nom de *combat du chameau*, à cause de celui que montait Aïscha. Dix-sept mille Arabes restèrent sur la place; Talha et Zubaïr périrent en combattant courageusement, et Aïscha tomba entre les mains d'Ali, qui la traita avec respect, lui offrit une capitulation honorable et la renvoya à la Mecque. Le prince donna le gouvernement de Basra à Abdallah, fils d'Abbas, son cousin, et se rendit à Kufa dont il fit le siège de son empire,

Tranquille désormais du côté de l'Arabie, Ali ne tarda pas à être inquiété du côté de la Syrie. Muawia, petit-cousin d'Osman, étala sur la chaire de la Mosquée

de Damas la chemise ensanglantée de ce khalife, en appelant tout le peuple à venger son sang sur Ali. Sur ces entrefaites Amr, fils d'Alas, arriva, comme nous l'avons dit plus haut, prêta serment de fidélité à Muawia; le peuple suivit son exemple et reconnut celui-ci pour khalife.

Ali commença, suivant sa coutume, par employer les voies de la douceur pour ramener les rebelles à leur devoir; mais voyant que toute négociation était inutile, il s'avança à la tête d'une armée de quatre-vingt-dix mille hommes, et arriva dans les plaines de Siffin où les ennemis étaient campés. Il y eut plusieurs escarmouches entre ses troupes et celles de Muawia, et enfin les deux armées s'étant avancées, elles se trouvèrent en présence le dernier mois de l'an 36 de l'hégire. Elles commencèrent à se battre par pelotons, sans hasarder un combat général, dès les premiers jours de l'année 37, et ne se quittèrent point l'une et l'autre pendant onze mois entiers. On dit même que pendant cent jours, il y eut quatre-vingt-dix combats, qu'Ali y perdit cinq mille hommes, parmi lesquels il y en avait vingt-cinq qui portaient le titre de compagnons du Prophète. Mais la perte fut beaucoup plus grande du côté de Muawia, qui laissa morts sur la place quarante-cinq mille des siens. C'est pourquoi, voyant que ses troupes diminuaient considérablement, il résolut, de concert avec Amr, d'user de cet artifice. Il fit attacher des feuilles du Coran au bout de plusieurs lances et les fit porter à la tête de ses troupes, par des gens qui criaient : « Voici le livre qui doit décider de nos différends, et qui défend de répandre inutilement le

sang musulman. » Ce stratagême eut le succès que les ennemis en attendaient. Une partie des habitants de l'Irac, qui faisaient la plus grande force de l'armée d'Ali, mit bas les armes, et menaça de l'abandonner, de le livrer même à Muawia s'il n'ordonnait la retraite.

Alors on convint, de part et d'autre, de remettre l'issue du différend entre les mains de deux plénipotentiaires; ou plutôt Muawia, qui avait des intelligences dans l'armée d'Ali, fit en sorte qu'on nomma du côté de ce noble prince et malgré lui, Abu-Muça, homme de bien, mais fort simple; quant à lui, il chargea de ses intérêts le rusé Amr, fils d'Alas. Alors les deux compétiteurs se retirèrent, l'un à Kufa et l'autre à Damas.

Au bout de sept mois, terme prescrit pour la décision fatale, les deux arbitres se rendirent entre l'Irac et la Syrie, sur un territoire à peu près neutre, accompagnés d'une foule de grands personnages et escortés chacun de quatre cents soldats. Après mille discussions infructueuses, Amr s'insinua dans l'esprit de son collègue, lui persuada que l'intérêt public exigeait que l'on déposât les deux compétiteurs, afin d'élever un khalife au gré de tous les partis, et lui proposa de voter pour Abdallah, fils du khalife Omar. Cet article étant bien arrêté entre eux, on éleva une tribune au milieu des deux camps. Le faible Abu-Muça se laissa persuader encore, par toute sorte de faux prétextes, d'y monter le premier, puis il dit à haute voix : « Sachez, ô peuple ! que le parti que nous avons dû prendre d'un commun accord pour le maintien de la paix et de la tranquillité publiques, consiste dans

la déposition d'Ali et de Muawia et dans la nomination d'un nouveau khalife, à votre choix, puisque nous vous considérons en ce moment comme les représentants du peuple musulman. Ainsi, en vertu des pouvoirs qui me sont conférés, je destitue à la fois Ali et Muawia, et je les rejette, comme je retire cet anneau de mon doigt. » Il descendit ; Amr prit aussitôt sa place et s'écria : « Vous venez d'entendre, ô peuple ! comment Abu-Muça a déposé Ali et Muawia ; quant à moi je dépose aussi Ali, et je donne le khalifat à Muawia, l'en investissant de la même manière que je mets cet anneau à mon doigt, et je le déclare le successeur légitime d'Osman et le vengeur de sa mort. »

Les partisans d'Ali, honteux d'un pareil succès, se plaignirent amèrement d'Abu-Muça ; celui-ci de son côté accusait Amr de n'avoir pas gardé la convention qu'ils avaient faite entre eux ; on en vint des plaintes aux injures, et Abu-Muça, craignant le courroux d'Ali, s'enfuit et se réfugia à la Mecque. Tout ceci arriva l'an 57 de l'hégire.

Ali ne se tint pas, avec raison, pour légitimement dépossédé ; mais comme il avait conclu un traité avec Muawia, il résolut de garder sa parole, et consentit même à ne pas prendre le titre d'émir des croyants, ce qui divisa encore les habitans de l'Irac ; car quelques uns d'entre eux étant d'avis de continuer la guerre, Ali leur démontra que c'était eux-mêmes qui l'avaient entraîné dans le piége, en lui refusant le concours de leurs armes, lorsque Muawia avait fait porter le Coran à la tête de son armée, et qu'ils avaient tort d'exiger de lui la violation d'un traité qu'ils l'avaient forcé de

signer. Alors les rebelles mirent à leur tête Abdallah, fils de Wahab, et grossirent leur armée d'un certain nombre d'habitants de Kufa, de Basra et de l'Arabie. Ce sont eux que l'on appelle les *Kharijis*.

Ali les négligea d'abord ; mais ayant appris qu'ils étaient déjà au nombre de vingt-cinq mille, qu'ils se présentaient sous forme de secte qui taxait d'impiété ceux qui ne pensaient pas comme eux, et qu'ils avaient déjà fait mourir plusieurs musulmans qui refusaient d'embrasser leur doctrine, il s'efforça de les ramener à leur devoir par ses bons avis. Voyant enfin que tout était inutile, il marcha contre eux à la tête d'une armée considérable, et arriva à Naharwan, où les rebelles étaient campés. Cependant, avant d'engager le combat, il fit planter un étendard hors de son camp, et fit publier que quiconque se rangerait sous ce drapeau aurait la vie sauve, et que quiconque se retirerait à Kufa y trouverait un asile assuré. Ce stratagême lui réussit ; l'armée des Kharijis se dissipa d'elle-même, et Abdallah, son chef, se trouva réduit à quatre mille hommes; mais il ne se regarda pas comme vaincu et osa, avec des forces si inégales, attaquer l'armée d'Ali. Sa témérité fut punie ; il fut taillé en pièces avec les siens, à l'exception de neuf soldats, nombre égal à ceux qui furent tués du côté d'Ali.

Cette victoire, qui fut remportée l'an 58 de l'hégire, réunit tous les Arabes sous le commandement du khalife légitime ; il n'y eut plus que les Syriens qui tenaient toujours pour Muawia.

Celui-ci suscita encore à Ali de nouveaux embarras ; il fit empoisonner le gouverneur que ce prince

avait mis en Égypte, et envoya Amr, fils d'Alas, avec six mille chevaux pour prendre possession en son nom de ce pays-là, d'où il résulta diverses dissensions et guerres civiles que nous passons sous silence.

Enfin, l'an 40 de l'hégire, trois fanatiques Kharijis, savoir Abdurrhaman fils de Maljam, Barak fils d'Abdallah, et Amr fils de Bakir complotèrent ensemble d'assassiner en même temps Ali, Muawia et Amr fils d'Alas, afin de mettre un terme aux divisions qui régnaient parmi les Musulmans. Ces trois conjurés choisirent pour l'exécution de leur dessein le vendredi 17 du mois de ramazan, et après avoir empoisonné leurs épées, ils se mirent en route chacun de son côté.

Barak se rendit à Damas, et frappa Muawia dans les reins; mais la blessure ne fut pas mortelle. L'assassin fut pris, et on lui coupa les mains et les pieds.

Amr, fils de Bakir, alla en Égypte; mais, le 17 de ramazan, le gouverneur se trouva justement tourmenté par une colique qui l'empêcha de remplir la fonction d'imam dans la mosquée; il se fit remplacer par un autre qui tomba sous les coups de l'assassin, celui-ci l'ayant pris pour Ibn-Alas. Le meurtrier fut puni du dernier supplice.

Le troisième des conjurés réussit mieux que ses associés dans son funeste dessein; car étant arrivé à Kufa, il se trouva logé chez une femme dont les parents avaient été tués à la bataille de Naharwan, et qui depuis ce temps entretenait dans son cœur des sentiments de vengeance contre Ali. Ibn-Maljam trouvant cette femme à son gré lui fit des propositions de mariage.— « J'y consens, répondit cette malheureuse, mais la dot

que j'exige de celui qui m'épousera, c'est trois mille pièces d'argent, un esclave, une servante, et la tête d'Ali. » Ibn-Maljam souscrivit à ces conditions, et cette femme lui donna encore deux hommes, Darwan et Schaïs, pour l'aider à mettre son forfait à exécution; mais Haïdari ne parle que du seul Ibn-Maljam.

Les historiens rapportent qu'Ali avait des pressentiments de sa mort prochaine; il en parlait souvent avec ses amis; on l'entendit s'écrier un jour: « Eh bien, mon cœur! il faut prendre patience; car il n'y a point de remède contre la mort. » L'anecdote des oiseaux de basse-cour, rapportée dans la troisième séance du présent ouvrage, est aussi consignée dans d'autres écrits orientaux. Lorsqu'Ali entrait dans la mosquée, Darwan lui porta un coup d'épée; mais il le manqua, et le coup alla donner dans la porte du temple. Alors Abdurrahman le frappa sur la tête, justement à l'endroit ou Ali avait déja reçu une blessure à la journée du *fossé*, au temps de Muhammad. Darwan se retira froidement chez lui où quelqu'un qui l'avait vu tirer l'épée contre le khalife alla le tuer; Schaïs se cacha si bien qu'on ne put jamais le saisir. Quant au principal meurtrier, il fut trouvé, peu d'instants après, blotti dans un coin, l'épée nue à la main. Il voulut d'abord nier son crime, mais il laissa échapper quelques paroles qui le trahirent. Ali qui vivait encore, le confia à la garde de Haçan, son fils aîné, avec ordre de ne le laisser manquer de rien, et recommanda, s'il venait à mourir de sa blessure, de ne frapper l'assassin que d'un seul coup, parce que lui-même n'en avait pas reçu davantage. Ce grand homme se montra ainsi jusqu'à

la fin scrupuleux observateur des lois du Coran: Il mourut trois jours après avoir été frappé; son corps fut lavé et enseveli par ses deux fils, Haçan et Huçaïn. Ils l'inhumèrent dans un lieu qui fut d'abord tenu secret; mais découvert plus tard sous les khalifes Abbassides, il est actuellement en grande vénération. Ali avait régné quatre ans et neuf mois; il était âgé de soixante-trois ans.

La succession au khalifat appartenait de droit à Haçan; il fut en effet proclamé khalife à Kufa, et reconnu comme tel en Arabie; mais ce n'était pas là le compte de Muawia, qui, se prévalant de la manière frauduleuse dont il avait été proclamé lui-même, et accusant Haçan de complicité au meurtre d'Osman, arma contre le fils d'Ali. Ce prince, qui avait plutôt hérité de la piété que de la valeur de son père, ayant rencontré son ennemi à Sakin, sur la frontière de l'Irac, craignit de répandre le sang des fidèles. Jugeant qu'il n'était pas capable de se mesurer avec l'armée de Muawia qui lui était de beaucoup supérieure en forces, ébranlé d'ailleurs par différents attentats commis déjà contre sa personne, il se détermine à tout sacrifier à sa sûreté et au repos public. Il mande à Muawia qu'il est disposé à se démettre du khalifat, dans la seule vue d'éviter l'effusion du sang musulman, exigeant pour condition la reconnaissance de ses droits dans le cas où il survivrait à Muawia, la conservation du titre d'Imam, et l'assurance que le khalife cesserait ses poursuites en Arabie et dans l'Irac contre les partisans d'Ali. C'est à ces conditions que Haçan fit sa renonciation solennelle en faveur de son rival, le 25 de rabiul-awal, l'an 41 de l'hégire; son règne ne fut ainsi

que de six mois, ce qui complétait le nombre des trente années que devait durer le khalifat parfait, d'après la prédiction du Prophète.

Haçan, rentré dans Kufa, gouverna l'Irac en qualité d'imam, au nom et sous l'autorité de Muawia, regardé dès-lors comme légitime par tous les Musulmans, à l'exception toutefois des Schiites, dont nous parlerons plus loin, qui ne veulent point reconnaître de khalifes hors de la lignée d'Ali. Dans la suite, Haçan se retira à Médine, sa patrie, où il menait la vie d'un simple particulier. Muawia lui avait assigné une pension de deux millions, qu'il employait presque tout entière en aumônes.

Il ne put jouir cependant d'une tranquillité achetée si chère. Muawia voulait laisser l'empire à son fils Yazid, mais la vie de Haçan mettait obstacle à ce projet, car, d'après leurs stipulations, ce prince devait rentrer en possession du khalifat à la mort de Muawia. Il résolut donc d'ôter le vie à Haçan; il suborna à cet effet Jada ou Juda, une des femmes de ce malheureux imam, par l'appât d'une forte somme d'argent et par la promesse de la marier à Yazid. La misérable femme empoisonna son mari; Muawia lui envoya 500,000 pièces d'argent pour prix de son forfait, mais il se garda bien de la marier à son fils. La mort de Haçan arriva l'an 49 de l'hégire; il était âgé de quarante-sept ans.

Muawia voulut alors couronner de son vivant son fils Yazid et le faire reconnaître pour l'héritier du khalifat; il ordonna en conséquence à tous ses sujets de lui prêter serment de fidélité. Tous obéirent, à l'exception de cinq hommes également distingués par leur

mérite et par leur naissance, savoir : Huçaïn fils d'Ali, Abdallah fils d'Abbas, Abdallah fils de Zubaïr, Abdallah fils du khalife Omar, et Abdurrahman fils d'Abu-Bakir. Muawia voulant tâcher de vaincre leur résistance se rendit lui-même à Médine, sous prétexte de faire un pélérinage à la Mecque; mais il ne put triompher de leur obstination; ceux-ci même quittèrent Médine et se retirèrent à la Mecque. Il les retrouva dans cette dernière ville, les fit venir devant lui, leur représenta hypocritement les bienfaits dont il les avait comblés, et les pressa de reconnaître Yazid; mais il ne put y réussir.

Arrivé au terme de sa carrière, Muawia fit approcher son fils Yazid, et lui donna des conseils sur la conduite qu'il avait à tenir au commencement de son règne, pour assurer sa domination. Il lui recommanda surtout de ménager Huçaïn, et de chercher à le gagner par ses bienfaits, parce qu'il devait le regarder comme le plus redoutable de ces concurrents, sa descendance du prophète pouvant lui concilier l'affection de la majeure partie des Musulmans. Yazid ne tint aucun compte des avis de son père, car s'étant fait reconnaître comme khalife par les habitants de Damas et de la Syrie, immédiatement après la mort de Muawia, l'an 60 de l'hégire, il nomma au gouvernement de Médine son cousin Walid, fils d'Ataba, en lui intimant l'ordre formel d'exiger de tous les habitants de la ville le serment de fidélité envers lui. Il lui enjoignit particulièrement de mander en sa présence Huçaïn et ceux qui avaient refusé d'approuver sa nomination sous Muawia, et d'obtenir leur adhésion de gré ou de force. « Si quelqu'un

d'entre eux, ajoutait Yazid, refuse sa soumission, fais-lui couper la tête et envoie-moi-la immédiatement. »

Conformément à ses instructions, Walid dépêcha un de ses officiers pour faire venir les réfractaires ; celui-ci trouva Huçaïn dans la mosquée avec trois de ses associés; il les salua avec respect et leur annonça que Walid désirait leur parler. Huçaïn répondit qu'ils allaient se rendre à cette invitation. Mais après le départ du messager, Abdallah, fils de Zubaïr, dit à Huçaïn : « Ce n'est pas ici le moment où le gouverneur donne ses audiences; que peut-il avoir à nous dire? Tout ceci m'inquiète. » Huçaïn répondit : « Il se pourrait que Muawia fût mort; en effet la nuit dernière pendant mon sommeil, j'ai vu la chaire de ce prince renversée et son palais livré aux flammes. A mon réveil j'ai pensé que ce songe m'annonçait la mort de Muawia. » (D'autres prétendent que Huçaïn avait d'autres raisons qu'un songe pour supposer la mort du khalife, et qu'il avait, la veille, soupçonné ce fait du silence qu'avait gardé un voyageur revenu de Syrie et qu'il avait interrogé à ce sujet.) « S'il en est ainsi, reprit Abdallah, le gouverneur nous mande pour prêter serment de fidélité à Yazid. Quel parti allez-vous prendre? » Huçaïn protesta que jamais il ne reconnaîtrait celui-ci pour son souverain. « En effet, ajouta-t-il, cet homme est passionné pour le vin, la débauche et la chasse. Son père d'ailleurs a juré que, lorsqu'il viendrait à mourir, il me laisserait le khalifat au défaut de Haçan, et ne le transmettrait à aucun de ses fils. »

Cependant l'envoyé de Walid revint trouver les quatre amis et leur annonça que le gouverneur les

attendait; Huçaïn élevant la voix déclara qu'il allait se rendre à l'audience. Il rentra chez lui, se lava, se para de ses plus beaux habits; puis il rassembla ses esclaves et ses affranchis au nombre de cinquante, leur commanda de s'armer d'épées nues cachées sous leurs robes et de se tenir à la porte de la maison du gouverneur. « Si vous m'entendez élever la voix et appeler au secours, leur dit-il, entrez sur le champ et délivrez-moi des assassins. »

Il se rendit alors auprès de Walid qui lui apprit la mort de Muawia et l'invita à reconnaître Yazid pour khalife légitime. Huçaïn allégua qu'une affaire aussi importante ne devait pas être traitée à huis clos, et promit de se rendre le lendemain matin sur la place publique, lorsqu'on notifierait au peuple cet événement et qu'on demanderait aux Médinois le serment de fidélité. Mais la nuit suivante, ayant eu connaissance du danger qui les menaçait, il s'enfuit à la Mecque avec Abdallah

Sur ces entrefaites, les habitants de Kufa, qui, pour la plupart, étaient fortement attachés à la famille d'Ali, envoyèrent à Huçaïn un message en le pressant vivement de venir se mettre à leur tête; ils promettaient de le reconnaître pour khalife et de faire déclarer en sa faveur toute la population de l'Irac. Huçaïn, ébranlé par des offres si séduisantes, songea sérieusement à tenter l'entreprise. Il y était de plus fortement engagé par les conseils d'Abdallah qui lui disait: « Si, comme vous, je comptais à Kufa un certain nombre de partisans zélés, je ne serais jamais sorti de cette importante cité. » Le but d'Abdallah était d'éloigner Huçaïn de la

Mecque, car lui aussi aspirait à se faire déclarer khalife, et il craignait avec raison la concurrence d'un rival aussi accrédité. Les intentions d'Abdallah n'échappèrent point à Huçaïn; mais redoutant les embûches et la perfidie de ses ennemis de Médine et de Damas, il se détermina à se mettre en route pour Kufa malgré les avis d'Ibn-Abbas qui lui était sincèrement dévoué.

Il voulut cependant envoyer devant lui son cousin Muslim, fils d'Aquil, pour lui préparer les voies dans Kufa, réunir ses partisans et tout disposer pour le grand événement qu'il méditait; il envoya pareillement un message à Basra, pour inviter les partisans qu'il comptait dans cette ville à se réunir aux Kufites. Muslim fut parfaitement accueilli, et écrivit à Huçaïn qu'il pouvait venir en toute assurance. Celui-ci sortit alors de la Mecque fort secrètement avec toute sa famille, accompagné seulement de soixante-douze cavaliers qui tous étaient ses frères, ou ses enfants, ou ses neveux, ou ses proches parents, et se mit en route pour Kufa à travers le désert, escorté de quelques troupes d'infanterie arabe.

Ici nous n'avons plus que quelques mots à ajouter, la suite des événements se trouvant consignée dans les *Séances* que nous donnons au public. On verra, dans la cinquième et dans les suivantes, comment Yazid ayant appris le soulèvement des Kufites, leur envoya en qualité de gouverneur Obaïdallah, fils de Ziyad, homme cruel et inflexible avec plein pouvoir d'user dans toute son étendue de l'autorité qu'il lui confiait. Celui-ci, digne serviteur d'un tel maître, ramena par la terreur les habitants de Kufa au parti de Yazid, fit périr Muslim,

leva une nombreuse armée dont il donna le commandement à Omar, fils de Saad, et l'envoya à la rencontre de Huçaïn pour lui couper le chemin. Omar le rencontra dans le désert en un lieu nommé Karbala, où plusieurs troupes étant encore venues se joindre à lui, Huçaïn se vit tout-à-coup investi par une armée de dix mille chevaux. Son escorte arabe, effrayée de cette dangereuse position, l'abandonna lâchement. Dans une telle conjoncture le noble prince n'avait qu'à se rendre ou à périr en combattant; il choisit ce dernier parti. Harcelé pendant dix jours entiers, privé totalement d'eau et en grande partie de vivres, consumé ainsi que tous les siens par une soif intolérable sous un ciel de feu, il vendit chèrement sa vie, et fut taillé en pièces avec tous ses compagnons, après des prodiges inouis de bravoure. Ses tentes furent brûlées, les femmes de sa maison furent faites prisonnières avec son fils Ali, surnommé Zaïn-Ulabidin, le seul qui échappa au carnage, parce qu'étant malade, il n'avait pu prendre part au combat.

Obaïdallah envoya à Yazid les prisonniers avec la tête de Huçaïn et celles des autres victimes. D'après notre auteur, le khalife leur rendit la liberté au bout de quelque temps, et les renvoya à Médine avec une escorte pour leur sûreté. Lorsque la caravane repassa à Karbala, Zaïn-Ulabidin réunit la tête de son père à son corps et lui rendit ainsi qu'aux autres martyrs les derniers devoirs. Mais on lit dans la *Bibliothèque Orientale*, que la tête du prince fut inhumée à Damas, d'où elle fut dans la suite transportée au Kaire en Egypte, sous les khalifes Fatimites.

La bataille de Karbala fut livrée l'an 61 de l'hégire,

le 10 du mois de muharram. La mort de Huçaïn fut cruellement vengée quelques années après par Mukhtar, général arabe, qui, s'étant rendu maître de Kufa, fit périr plus de cinquante mille hommes qui avaient trempé dans la mort de ce malheureux prince.

Les détails qu'on vient de lire sont empruntés à la *Bibliothèque Orientale* de d'Herbelot, au *Tableau général de l'Empire Ottoman* de Mouradgea d'Ohsson, et au *Mémoire historique sur la vie d'Abdallah, fils de Zobéir*, par M. Quatremère.

II.

Les Schiites et la religion musulmane dans l'Hindoustan.

Le parti d'Ali ne fut pas anéanti par la mort de ce grand homme et de ses enfants. Huçaïn avait laissé un fils nommé Ali, comme son aïeul, et surnommé Zaïn-Ulabidin (l'ornement des serviteurs de Dieu). Les amis de sa famille, le regardant comme le légitime successeur des droits et de l'autorité de ses pères, l'engagèrent à les faire valoir; mais les grands malheurs qui avaient fondu sur sa race, son éloignement du monde, et peut-être une certaine pusillanimité naturelle, lui firent refuser formellement la dignité suprême qu'on l'engageait à revendiquer. Il se contenta du titre d'imam, dont il paraît qu'on le laissa jouir tranquillement jusqu'à sa mort, arrivée l'an 75 de l'hégire. Un grand nombre de Musulmans n'en demeura

pas moins attaché à cette famille; pour eux il n'y avait de khalifes légitimes qu'Ali et ses descendants; les trois premiers khalifes eux-mêmes, Abu-Bakir, Omar et Osman, n'étaient que des usurpateurs, parce qu'ils n'avaient joui de cette autorité qu'au détriment d'Ali; le titre d'*imam* exprimait la souveraineté tant spirituelle que temporelle, laquelle ne pouvait être transmise que dans la postérité de Huçaïn; quoique la plupart des descendants de ce prince aient vécu dans l'obscurité, et même dans l'obéissance aux khalifes universellement reconnus, ils n'en étaient pas moins les chefs suprêmes de la religion et de l'état; tous ceux qui refusaient de les reconnaître comme tels étaient des hérétiques. Aussi ils ne cessèrent pendant l'espace de deux siècles de chercher à stimuler l'amour-propre ou l'ambition des descendants d'Ali, pour les engager à remonter sur un trône qui leur était dû. Mais presque toujours ceux-ci se montrèrent fort au-dessous du rôle qu'on voulait leur faire jouer; cependant, comme ils étaient la cause ou du moins l'occasion de fréquents désordres, ils périrent la plupart par le poison, jusqu'à ce qu'enfin la branche imamienne s'éteignît dans la personne de Mahdi, qui disparut dans un âge encore tendre. Mais les sectateurs d'Ali ne se tinrent pas pour vaincus; ils soutinrent, et la plupart soutiennent encore, que Mahdi n'est pas mort, mais qu'il est réservé miraculeusement pour un temps plus opportun. Ils le regardent comme le véritable imam, vivant et invisible, et attendent qu'il plaise à la Providence de le manifester à la terre pour réunir tous les Musulmans dans l'unité de la foi et de l'imamat.

Ce sont ces partisans des Alides que l'on appelle communément les *Schiites*, c'est-à-dire les dissidents, on leur donne encore le nom d'*imamiens* ou sectateurs de l'imamat. Ils sont regardés par les Musulmans *sunnites* ou réputés orthodoxes, comme les protestants de l'islamisme. Néanmoins, quand on étudie l'histoire mahométane avec impartialité et en dehors des préjugés des Sunnites, on ne peut s'empêcher de convenir que chez les Schiites se trouvent la légitimité et la tradition. Jamais il n'y eut renonciation formelle des Alides en faveur d'une autre famille, et il est certain qu'ils ont toujours protesté contre ceux qui les ont dépouillés de leurs droits par violence et contre toute justice.

Mais ce ne fut qu'en l'année 363 de l'hégire, sous le khalifat de Muti-Lillah l'Abbasside, que les Sunnites et les Schiites se partagèrent pour ainsi dire en deux peuples distincts ; les Sunnites se rangèrent du côté des Turcs alors tout-puissants à la cour des khalifes, et les Schiites embrassèrent le parti des Buïdes, qui se rendirent maître de la Perse et de quelques autres provinces. De là l'animosité qui a toujours subsisté entre les Persans et les Turcs.

Au commencement du siècle suivant (10e de J.-C.), Mahmud le Gaznévide, qui régnait sur la Perse, poussant ses conquêtes, fit dans la partie occidentale de l'Hindoustan plusieurs invasions successives, convertit à l'islamisme, de gré ou de force, un certain nombre d'Hindous, laissa dans le pays de nombreuses et fortes garnisons de Persans, et rentra dans Gazna sa capitale. Dès ce moment les Indiens de cette partie du pays

dèmeurèrent sous le joug des Mahométans. Plusieurs dynasties se succédèrent, et les Musulmans, étendant de plus en plus leur domination, se fixèrent successivement dans diverses provinces de l'Inde, jusqu'à ce que Babur, arrière petit-fils de Timur, vint lui-même en conquérant y poser les fondements du vaste empire Mogol, qui subsista jusqu'à la fin du dernier siècle, et fit place à la domination anglaise. Or, ces invasions successives avaient attiré dans l'Hindoustan un nombre infini de Musulmans de différentes nations qui y implantèrent leur doctrine; ils y sont maintenant au nombre d'environ vingt millions. Ils sont Schiites pour la majeure partie, mais il s'y trouve aussi une assez grande quantité de Sunnites; cependant les Musulmans semblent avoir participé dans ce climat à l'esprit de douceur et de tolérance qui fait le caractère distinctif des Hindous. Aucune inimitié ne se fait remarquer entre les deux sectes, qui vivent entre elles du meilleur accord. Quelques-uns même se sont formés comme un système mixte, étant en même temps Sunnites et Schiites.

III.

Culte de Huçaïn dans l'Hindoustan.

Les cérémonies religieuses des Mahométans de l'Inde diffèrent beaucoup de celles qui sont en usage dans les autres contrées de l'univers soumises à l'islamisme. Il semble en effet que l'austérité du culte mu-

sulman ne répondait pas aux besoins d'une population habituée à toute la pompe du culte brahmanique, et à la riche théogonie qui était autrefois et qui est encore fort accréditée dans ces immenses contrées. Et sans doute, disons-le en passant, cet amour des Indiens pour les pompes et pour les cérémonies religieuses, est une des causes pour lesquelles le culte catholique fait dans ce pays, avec infiniment moins de secours, beaucoup plus de progrès que les communions protestantes.

Les Hindo-Musulmans ont encore enchéri sur les pratiques dont ils ont hérité des Persans; beaucoup ont, pour ainsi dire, allié le culte brahmanique aux cérémonies musulmanes; il en est qui poussent la superstition jusqu'à vénérer comme saints certains personnages morts dans l'idolâtrie, ce qui est un grand sujet de scandale pour les Musulmans éclairés et surtout pour les Sunnites. Il n'entre pas dans notre sujet de donner ici le détail de toutes les pratiques de ces Mahométans hybrides; on peut consulter là-dessus le savant *mémoire* de M. Garcin de Tassy *sur quelques particularités de la religion musulmane dans l'Inde;* nous nous bornerons à ce qui concerne le culte de Huçaïn, objet de ces *Séances;* et comme le mémoire précité est jusqu'à présent le seul qui ait traité cette matière, nous ne nous ferons pas scrupule d'y puiser la plupart des particularités qu'on va lire.

Le culte de Huçaïn a commencé à Bagdad l'an 352 de l'hégire; ce fut Muiz-Eddaulat, sultan Buide, qui l'institua sous le nom de *Yaum-Aschura*, ou fête du dixième jour. Le dix du mois de muharram, jour de deuil et de tristesse, à cause de la mort de ce mal-

heureux prince, « toute la cour et le peuple prenaient l'habit noir. Il n'était permis à personne de travailler ce jour-là ; boutiques, magasins, marchés publics, tout était fermé. Les femmes en pleurs parcouraient les rues, le visage couvert, les cheveux épars, faisaient retentir l'air de leurs gémissements, de leurs sanglots et offraient le spectacle le plus triste, le plus lugubre, le plus effrayant. » (*Tableau général de l'Empire Ottoman.*) On peut voir dans la *Revue indépendante* (juillet 1844), un article de M Chodzko sur le *théâtre en Perse*, qui relate d'une manière fort curieuse comment se passe actuellement cette fête.

Dans l'Hindoustan cette solennité se nomme généralement *Muharram*, du nom du mois ou elle est placée qui est le premier de l'année arabique. On l'appelle aussi *Daha* ou *Aschura*, mots persan et arabe qui signifient *dix jours* ou *dixième jour*, parce que c'est le dix du même mois que périt Huçaïn dans le désert de Karbala.

« En mémoire de ce funeste événement, dit Jawan, » auteur Hindoustani, traduit par M. Garcin de Tassy, » on a établi la fête lugubre de *Muharram*. Quicon- » que y prendra part, en recevra la récompense dans » le ciel. On doit manifester par des pleurs et des cris » l'horreur qu'on éprouve pour le lâche attentat qui » priva de la vie le petit fils du Prophète ; ou, si on ne » peut le faire soi-même, on doit charger quelqu'un » de ce devoir..... Dès le moment ou la nouvelle lune » paraît sur l'horizon, le dévot Musulman fait en- » tendre des soupirs et des gémissements, et prépare » ce qu'on appelle *le festin du deuil*, à savoir : d'un

» côté, de l'eau pour étancher la soif des gens altérés, » de l'autre, des vases de sorbets destinés aux pleu- » reurs. Ces oblations sont chaque jour préparées de- » puis le premier jusqu'au dix du mois. En outre, » chacun s'étant revêtu d'habits noirs, ayant planté » des bannières et disposé des représentations de la » tombe de Huçaïn, pleure en se frappant la tête » pour exprimer son chagrin. On prépare une salle » tendue de noir, avec une chaire dans la partie su- » périeure. C'est là qu'on lit, chaque soir des dix » jours, la triste narration de l'événement qui est » l'objet de cette fête. Celui à qui est confié ce soin, » accompagne sa lecture de tels gémissements, qu'ils » passent toute borne. A leur tour, les assistants don- » nent des marques extérieures de leur douleur, par » des lamentations et des cris de *Salam* (paix sur » Huçaïn). On chante ensuite un poème élégiaque » en l'honneur du saint, poème plein de détails lamen- » tables sur son martyre, et qui excite dans l'assem- » blée de nouveaux sanglots. »

La fête de Muharram, continue M. Garcin de Tassy, dure dix jours, parceque, dit-on, Huçaïn fut poursuivi pendant cet espace de temps.

« Nous avons déjà vu que les piques ou bannières signalent dans l'Inde les processions musulmanes. On donne à celles de Muharram le nom spécial de *Schadda*. On les plante en terre, autour du lieu de réunion du deuil, comme cela se pratique dans les pélerinages.

» Les représentations de la tombe de Huçaïn, ou, pour mieux dire, de la chapelle qui renferme son tom-

beau, sont plus ou moins richement ornées. On leur donne le nom métaphorique de *Taazia*, deuil, ou simplement de *Tabut*, cercueil. On les porte en procession dans les rues le dixième jour, et elles sont ensuite déposées en terre ou jetées dans une rivière ou un étang. Si ces cénotaphes sont très-riches, on se contente de renoncer à l'image du tombeau, et on rapporte la figure de l'édifice, qu'on place dans *l'imam-bara* ou même dans le monument de *Karbala*. Quelquefois, pour représenter l'inhumation de l'imam Huçaïn, on dépose simplement dans la terre des fleurs que l'on prend sur ces cénotaphes, et cette cérémonie termine le deuil.

» La salle tendue de noir, dont il a été question, est sans doute l'édifice nommé proprement *imam-bara*, maison de l'imam... Cet édifice est désigné aussi sous le nom de *maison du deuil;* il est connu dans l'Inde seule, et spécialement destiné à la célébration de la fête funèbre instituée en mémoire du martyre de de Huçaïn. Afsos nous apprend que les *imam-baras* sont en très-grand nombre à Calcutta. « Le moindre » musulman aisé, homme ou femme, dit-il, en fait » construire un attenant à sa maison, avec un petit céno- » taphe, élevé de deux ou trois coudées, sur une sorte » de terrasse de la même longueur et largeur. Il l'en- » toure souvent d'un enclos et y joint d'autres édifices » accessoires, sans être arrêté par les frais énormes » qu'entraînent ces constructions. »

» C'est dans l'imam-bara que les fidèles, la plupart vêtus de vert ou de noir, s'assemblent, comme nous l'avons vu, les dix premiers jours de muharram pour

entendre lire, du haut de la chaire qui y est dressée, la tragique histoire du martyre de Huçaïn, à laquelle on ajoute quelquefois la narration de la mort de Haçan et d'autres saints. Cette relation est, comme il a été dit, lue avec un ton et des gestes propres à exciter l'émotion dans le cœur des auditeurs. A chaque pause, les gens qui composent l'assemblée frappent leurs poitrines en prononçant alternativement les noms de Huçaïn et de Haçan. Des bandes de dévots, animés par ces lectures, parcourent les rues en faisant de folles démonstrations de douleur, et comme ils sont pour la plupart armés, il est quelquefois dangereux de les rencontrer dans cet état de frénésie religieuse. Il paraît qu'on provoque quelquefois ces dévots fanatiques ; car le 9 juillet 1828, quelques jours avant l'époque où commençait le mois de muharram 1244, la police de Bombay publia une ordonnance, conforme aux règlements du gouvernement de 1827, où, entre autres choses, il était dit, que tout Musulman qu'on trouverait assistant aux processions des *cercueils* en état d'ivresse, excitant du tumulte ou proférant des discours injurieux tendant à mettre la désunion entre les habitants, serait de suite mis en prison ; mais que d'un autre côté, on se saisirait aussi de ceux qui molesteraient les musulmans, en leur jetant des pierres, de la boue, etc., ainsi que des personnes qui interromperaient la procession pacifique du cheval, qui a lieu la dernière nuit de la fête.

» On a déjà vu que le dixième jour était celui où l'on transporte dans un lieu désigné les images du cercueil de Huçaïn, soit pour les jeter dans la rivière,

soit pour les déposer en terre. On conduit des chevaux et même des éléphants à ces processions pompeuses ; mais par le cheval dont il a été question dans l'ordonnance de la police de Bombay, il faut entendre un mannequin représentant le cheval de Huçaïn, percé de flèches de toutes parts.

» L'eau qui fait partie du festin de deuil dont il a été parlé... contraste avec le manque de cette liqueur, *la plus estimée de toutes lorsqu'on en est privé, et la moins appréciée lorsqu'on en trouve en abondance* (1), manque que Huçaïn éprouva à Karbala et qui fut une de ses plus terribles souffrances.

» Le récit de ce qui se passe à Calcutta, dans cette circonstance, fidèlement rapporté par l'écrivain musulman Afsos, complétera la narration de Jawan que je viens de commenter :

« Le 7 du mois de muharram, dit-il, les Musulmans » de Calcutta qui veulent prendre part à la fête du », *Taazia* ou deuil, qui a lieu à cette époque en com- » mémoration du martyre du saint imam Huçaïn, se » réunissent, et, chargés de bannières et de drapeaux, » ils s'acheminent vers un lieu désigné de réunion, en » faisant entendre des cris perçants et des gémisse- » ments lugubres, et reviennent de là dans leurs habi- » tations respectives. Les rues sont encombrées d'une » telle quantité de monde, qu'on est forcé de se lais- » ser entraîner par la multitude sans être maître d'aller » où l'on veut. Cette foule inonde la ville depuis midi » jusqu'à la nuit, célébrant à sa manière, par des cla-

(1) Paroles d'Ali.

» meurs aiguës, la fin déplorable du petit-fils du Pro-
» phète. On nomme généralement, à Calcutta, cette
» fête *deuil de midi*. En ce jour solennel les Musul-
» mans, hommes ou femmes, portent aux *imam-baras*,
» grands ou petits, des oblations de volaille rôtie, de
» pain ou de riz cuit, oblations sur lesquelles ils font ré-
» citer le *fatiha* de Huçaïn. On immole en ce jour une si
» grande quantité d'oiseaux de basse cour, qu'on voit
» couler un ruisseau de sang dans chaque rue de la ville.
» Les Musulmans du bas peuple se livrent, à cette
» occasion, à des actes ridicules. Celui-ci, pour ac-
» complir un vœu, vient dans un *imam-bara*, un ré-
» chaud sur la tête, et fait cuire du riz au lait; celui-
» là, par le même motif, se présente dans la salle,
» ayant à la bouche une sorte de serrure pareille à une
» petite broche, ou au mors d'un cheval, laquelle tient
» au moyen de deux plaques de fer qui s'enfoncent
» dans les joues et les déchirent quelquefois. Ce sot
» animal, insensible à la douleur, circule autour du
» cénotaphe de l'*imam-bara*, et si la serrure se dé-
» tache et tombe au troisième ou au septième tour, il
» en tire la conséquence que Dieu agrée son vœu, et le
» petit peuple de s'extasier et de crier au miracle.
» L'homme au riz au lait veut faire savoir par sa sin-
» gerie qu'il a un rhume; aussi a-t-il soin de se bien
» couvrir, ferait-il une chaleur accablante. Ce qu'il y
» a de plaisant, c'est que ces gens superstitieux s'ima-
» ginent que s'il vont faire ces simagrées à un *imam-*
» *bara* autre que celui où ils ont promis de se rendre,
» le riz ne se cuit pas, et la serrure ne tombe pas. Et
» il ne faut pas croire qu'il dépende des gens instruits

» d'empêcher ces sottises. Si le saint imam même, dont » ils célèbrent si ridiculement le martyre, paraissait » au milieu de nous, il ne pourrait y parvenir. On a » dit avec raison : chacun a son grain de folie. Ainsi se » passent les dix premiers jours de muharram. »

Je compléterai ces détails par l'extrait suivant emprunté au *Moniteur indien* (article *Déha*) :

« A cette époque, la plus grande tristesse règne dans toutes les classes ; on affecte de négliger sa personne ; on ne va plus au bain, on ne change plus d'habits ; les grands dévots vont même jusqu'à se couvrir de haillons. Les mosquées sont tendues de noir ; des ministres de la religion montent en chaire, et débitent, d'un ton lamentable, tous les détails de la mort de Huçaïn. On élève sur divers points des *taazias*, c'est-à-dire des simulacres du tombeau de Huçaïn. Ces tombeaux sont formés d'une charpente très-mince recouverte d'étoffes légères, de galons, de papier doré, etc. On place près de chacun de ces tombeaux de grandes jattes pleines d'eau fraîche et de sorbets, pour que chacun puisse venir se désaltérer. Autour des mêmes édifices on plante des perches, dont les unes sont surmontées de banderolles, les autres de grandes mains ayant des doigts étendus, emblême des cinq personnes regardées comme sacrées par les Schiites (c'est-à-dire Muhammad, Ali, Fatima, Haçan et Huçaïn). Devant les *taazias* sont étendues des toiles blanches sur lesquelles viennent se placer des groupes nombreux. Un mullah débite des *marsias* (stances élégiaques), en prenant les intonations qu'il croit les plus propres à émouvoir les assistants. Ceux-ci écoutent avec l'attention la

plus soutenue; bientôt ce récit excite la plus vive émotion, et lorsque l'orateur en vient aux détails de la mort de Huçaïn, non-seulement on voit des larmes s'échapper des yeux de tous les fidèles, mais la plupart même d'entre eux se découvrent la poitrine et se la frappent assez rudement; et le degré d'enthousiasme allant toujours croissant, ils finissent par y mettre une sorte de fureur, et se frappent avec la plus grande violence, poussant de profonds gémissements et des cris effrayants. Quelques-uns se forment volontairement des blessures, en mémoire de la manière fatale dont périt Huçaïn.

» Dans les lieux publics... des bandes nombreuses, dont les unes représentent les soldats de Huçaïn et les autres ses ennemis, en viennent aux mains et se battent avec un tel acharnement qu'il y a toujours un assez grand nombre de blessés dans ces escarmouches, et que souvent même des gens y perdent la vie. Les individus qui prennent part à ces combats sont atteints d'une espèce de frénésie; ceux qui succombent sont enterrés le dixième jour du déha. Il faut remarquer que des personnes d'un certain rang ne se mêlent jamais dans ces scènes tumultueuses, et qu'il n'y a que des gens du peuple qui y prennent part. »

V.

Quelques mots sur cette Traduction.

Les *Séances* que nous avons traduites ont été composées pour les *Festins de deuil* dont il a été parlé plus

haut, et sont destinées à être lues chaque soir des dix premiers jours du mois de muharram, du haut de la chaire des *imam-baras*. Elles ont été écrites par Haïdari. Je trouve, dans l'*Histoire de la littérature hindoui et hindoùstani*, de M. Garcin de Tassy, que cet auteur, nommé Muhammad Haïdar Bakhsch, est un des écrivains hindoustani modernes les plus féconds; il était *munschi* ou professeur de persan, et portait le titre de mir ou sayid, qui indique qu'il tirait son origine de Huçaïn, petit-fils de Muhammad, le prétendu Prophète; mais il est plus connu sous le surnom de *Haïdari* (sectateur de Haïdar ou Alï); car la plupart des lettrés musulmans prennent eux-mêmes une espèce de sobriquet religieux qui devient leur principale dénomination. Il vivait encore en 1814. Il s'est fait connaître par de nombreux ouvrages, presque tous, à l'exception des poésies, traduits du persan. Les principaux sont les *Contes d'un perroquet* et le roman de *Hatim Taï*, tous deux écrits en 1801, le *Jardin de la science*, l'*Histoire de Nadir Schah*, un abrégé du célèbre ouvrage persan le *Schah namè*, enfin les *Séances* qui font l'objet de ce livre.

Ce dernier ouvrage est intitulé en hindoustani *la Rose du pardon*, parce que ceux qui le lisent ou l'écoutent avec dévotion doivent avoir par là un gage assuré de propitiation devant Dieu au jour du jugement dernier. Il est traduit ou plutôt imité d'un livre persan intitulé *le Jardin des martyrs*. Je dis imité plutôt que traduit, car, comme l'observe M. Garcin de Tassy, « les Orientaux ont trop d'imagination pour être de » simples traducteurs. En général tous les ouvrages

» hindoustani, qu'on dit traduits du persan, peuvent » être considérés comme des ouvrages originaux sur » un sujet déjà traité. » En effet, ces prétendus traducteurs ne se font aucun scrupule non-seulement de changer certains passages, mais de retrancher ou d'ajouter des chapitres entiers, d'intercaler des faits inconnus à l'auteur primitif, de substituer leurs pensées à celles de l'original, d'orner leur traduction de morceaux oratoires, de réflexions et de pièces de vers tirées de leur propre fond. J'en dirai presque autant des simples copistes. Si ce système a ses inconvénients, il a aussi son charme et ses avantages; car voilà en partie ce qui rend si intéressante pour les savants d'Europe, la confrontation des manuscrits orientaux.

Cette œuvre a été exécutée l'an 1227 de l'hégire (1811 de l'ère chrétienne); l'auteur la nomma aussi *les Dix Séances*, à cause du nombre de jours pendant lesquels on s'assemble pour en entendre la lecture. Cependant il y en a douze; mais on s'aperçoit en les lisant que les trois dernières doivent être récitées la même nuit, qui est la dixième et la plus solennelle. Il y a ajouté quatre séances supplémentaires pour les troisième, dixième, vingtième et quarantième jours après le deuil, mais je doute qu'elles soient lues avec solennité ces jours-là. Haïdari y a réuni plusieurs anecdotes sur Huçaïn et sur sa famille.

Chacune des *Séances* commence par une strophe ou quatrain sur Huçaïn, puis vient l'énonciation du saint à la mémoire duquel cette nuit est consacrée; suit un gazal ou pièce de vers sur l'excellence du héros de la soirée; ensuite on raconte quelques par-

ticularités de sa vie ou de celle de Huçaïn; enfin on s'étend longuement sur les détails de la mort du saint. Le tout est entremêlé de vers, de distiques, de quatrains, de masnawi ou d'autres petits poèmes. Chaque *Séance* se termine communément par une élégie mise dans la bouche des proches parents du défunt.

Le style en est fort pompeux en hindoustani; mais je ne dissimulerai pas que j'ai dû souvent renoncer à reproduire littéralement la phraséologie de l'original; on n'eût pu en supporter la lecture en français. J'ai tenu cependant à conserver la couleur locale, et je me suis gardé de suivre l'exemple des traducteurs indiens, en substituant mes idées à celles de l'auteur. Toutes les pensées, toutes les expressions, toutes les comparaisons du texte se retrouvent dans ma traduction. Les changements ne portent, comme je viens de le dire, que sur la phraséologie, et peut-être me reprochera-t-on de n'en avoir pas fait de plus fréquents.

Ainsi, lorsque l'auteur met en scène des personnages vénérés, il ne dira pas, par exemple : le *fils*, l'*enfant*, le *petit-fils*, la *fille* ou la *petite-fille* de Muhammad, de Fatima, de Huçaïn, etc.; mais bien la *lumière des yeux*, le *charme du cœur*, l'*âme*, la *vie*, la *consolation*, le *repos du cœur*, etc. Peut-être ai-je encore trop souvent laissé subsister ces métaphores, qui sont bien plus fréquentes dans l'original. — Jamais Haïdari ne parle de la tête, du pied, de la main, de l'épaule, des habits d'un de ses saints, sans y ajouter l'épithète de *béni*, qui se trouve ainsi reproduite dix fois dans une page. — Jamais il ne nomme un de ses héros sans faire précéder son nom du titre d'*excellence*

ou d'*altesse*, et sans le faire suivre de la formule : « Que la paix soit sur lui et sur sa famille ! » ou : « Que » Dieu le bénisse ! » ce qui forme quelquefois un contraste assez singulier, comme quand Muawia ordonne à Içunia de dire à la femme de Haçan : « Madame, mêlez » ce poison dans de l'eau ou dans de l'essence de rose, » faites-en boire à son *excellence* l'imam Haçan, *sur* » *qui soit la paix !* » Toutefois, il est juste d'observer que ces sortes de formules appartiennent entièrement à l'historien ou au lecteur, et qu'en les lisant un musulman ne suppose pas qu'elles aient été prononcées par le personnage mis en scène. — Dans le texte, un membre de la famille du prophète ne *dit* pas, ne *répond* pas, mais *il donne un firman;* il ne *vient* pas, mais *il apporte la lumière* ou *il illumine l'assemblée;* on ne lui *demande* pas, mais on *lui présente une requête.* — Mais s'agit-il d'un ennemi? le vocabulaire ne contient pas alors de termes assez injurieux; c'est l'*infidèle,* le *mécréant,* l'*exécrable,* le *maudit,* l'*infâme,* le *vaurien,* le *chenapan,* le *bâtard,* etc.; Yazid est constamment appelé *le sale;* la plupart de ces expressions ont dû disparaître de ma traduction. — Il m'a fallu aussi modifier cette phrase amphigourique, employée comme transition et qui se reproduit avec quelques variantes dans presque toutes les *Séances :* « Les narrateurs de ces tristes et douloureux récits, les » historiens de ces navrants et lugubres événements, ont » rapporté, de la manière suivante, cette aventure capable de déchirer l'âme et ont détaillé ainsi cette anecdote » propre à bouleverser l'entendement. » Ce qui veut dire tout uniment *les historiens rapportent que...*

Quant à la transcription des noms propres et autres vocables orientaux, j'ai suivi l'articulation hindoustani, qui a le mérite de reproduire fidèlement les voyelles arabes; ainsi *Muhammad* au lieu de *Mohammed* (Mahomet), *Huçaïn* au lieu de *Hosséin*, etc. Je m'en suis néanmoins écarté dans quelques mots qu'on eût difficilement reconnus ou qui eussent paru trop durs, tels que *Omar, Abdallah*, pour *Umar, Abdullah; Omm-Kolsum* pour *Umm-Kulsum* (prononcez *Oumm-Koulsoum*). J'ai employé l'orthographe de mon savant professeur. Je dois prévenir que les lettres *sch* doivent se prononcer comme dans le mot français *schisme;* que la voyelle *u* doit toujours se prononcer *ou*, et qu'il faut faire sonner toutes les consonnes finales; par exemple : *Haçan*, prononcez *Hassane; Huçaïn*, prononcez *Houssaïn; Muharram*, prononcez *Mouharram; Aun*, prononcez *Aoune*. Le *j* se prononce *dj; Jafar*, prononcez *Djafar*.

LES SÉANCES DE HAIDARI.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX !

Au Prophète et à sa famille.

Salut et bénédiction sur le Prophète d'abord, puis sur Ali et sur la Vierge ! (1)

Ahmad et Haïdar sont les avocats du jour du jugement; tous deux sont marqués du sceau de la prophétie et de la sainteté.

Qui pourra exprimer la vénération due à Fatima? c'est pour elle qu'est descendu le verset de la pureté (2).

Salut et bénédiction à toujours sur l'âme de Haçan, petit-fils du Prophète, fils d'imam, imam lui-même!

Il est mort du poison mêlé à l'eau qu'on lui donna à boire; les entrailles de ce malheureux prince sont tombées brisées en morceaux.

Serviteurs de Dieu, dites toujours : Salut et bénédiction sur Huçaïn qui a péri par le glaive !

C'est pour vous que sa tête a été tranchée; c'est pour vous que sa maison a été livrée au pillage.

Aux imams descendants d'Ali (3).

Salut et bénédiction, nuit et jour sur Zaïn-Ulabidin! ce saint directeur tient en main des lettres de grâce et de délivrance.

Les méchants ont fait périr ce prince; hélas! ils ont mis un collier à son cou et l'ont fait prisonnier.

Salut et bénédiction à toujours sur l'imam Baquir qui fut la splendeur des yeux d'Ahmad et de Haïdar!

Il a succombé sous les coups de la tyrannie, lui qui était le défenseur des deux mondes (4), le protecteur de la religion du Prophète, la lumière des yeux d'Ali.

Salut et bénédiction à toujours sur l'imam Jafar! il est le guide de la religion de celui qui a apporté les suprêmes vérités.

Les ennemis l'ont fait périr aussi par trahison; ils ont éteint la lampe de la maison de celui qui fut le plus excellent des hommes (5).

Salut et bénédiction à toujours sur l'imam Muça! il est le dépositaire fidèle des secrets de Dieu.

Les impies s'en sont défaits par trahison, sans être retenus ni par le respect dû au Prophète, ni par la crainte de Dieu.

Dites, mes amis: Salut et bénédiction sur Riza, imam de la religion! c'est lui que l'on appelle le martyr de Tus.

Comment raconterai-je son trépas glorieux, quand ses ennemis eux-mêmes ont reconnu sa grandeur?

L'imam Taqui est une perle précieuse; c'est le pro-

tecteur des deux mondes ; il connait ce qui est caché comme ce qui est manifeste.

Salut et bénédiction sur lui, soir et matin ! il est le défenseur du jour du jugement, le martyr de la voie de Dieu.

Celui-ci est un océan de sainteté roulant des perles dans ses ondes ; on le surnomme l'imam Naqui ; il est le roi du monde.

Pour Dieu ! dites : Salut et bénédiction sur lui ! les tyrans l'ont fait périr par trahison.

Dites d'un cœur sincère : Salut et bénédiction sur lui ! c'est lui qui fit fleurir le jardin de la religion d'Ahmad.

Celui que chacun appelle Haçan Askari est le martyr de la voie de Dieu ; il est l'avocat du jour du jugement.

O vous tous ici présents dans cette assemblée de deuil, dites : Salut et bénédiction sur l'âme du noble imam des deux mondes !

A Mahdi.

Dites dans la sincérité de votre cœur : Salut et bénédiction sur Mahdi, l'imam directeur des génies et des hommes !

O Dieu ! puisse-t-il bientôt se manifester à l'univers ! car il est l'avocat du jugement, l'imam des deux mondes.

O Dieu ! ne tardes pas à nous montrer cet imam équitable, car il saura discerner judicieusement ce qui est vrai de ce qui est faux.

Par la trempe de son cimeterre (6), il fera fleurir le jardin de la religion, et de la face de la terre extirpera les épines de l'erreur.

O Dieu! que tous ceux qui assisteront à cette assemblée de deuil et rempliront des perles de leurs larmes la nacre de leurs yeux,

Princes et sujets, riches et pauvres, puissants et faibles, petits et grands,

Obtiennent leur délivrance par les mérites du prince des martyrs (7); que leur assignation soit confiée aux membres de la famille du manteau (8).

Que ceux qui sont malades recouvrent la santé; afin qu'ils puissent faire le tour de la Kaaba et exécuter le pélerinage de Karbala.

Que celui qui est libre ne tombe point dans l'esclavage; que celui qui est dans les fers obtienne, ô Dieu! sa délivrance.

O Dieu! comble toujours de joie et de bonheur quiconque aura institué une assemblée de deuil en l'honneur de la famille du manteau.

Que le fils de Haïdar soit au jour du jugement le défenseur de quiconque aura prononcé le *fâtiha* (9).

Que Haïdar dise à chacun en le saluant : Prononcez toujours : Salut et bénédiction sur la famille du manteau.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX !

A Dieu.

Gloire et action de grâces au Créateur unique qui, au jour de la rétribution, changera l'affliction volontaire de ses fidèles serviteurs en une source de délices, et donnera aux perles des larmes qui auront brillé à la nacre de leur yeux, le prix des diamants les plus précieux !

Vers.

Quoique Dieu soit essentiellement exempt de peine et d'affliction, cependant ce chagrin se trouve dans son cœur, comme dans le cœur de tous les hommes.

Au Prophète.

Louange au Prophète chéri de Dieu, que le Très-Haut a fait naître de sa propre lumière ! (10) car il est l'avocat et le guide de nous autres misérables pécheurs. Puisse la miséricorde de Dieu descendre sur lui et sur sa famille, dépositaire fidèle (des vérités révélées) !

Vers.

Le Prophète a versé bien des pleurs pour le salut de son peuple; mais une seule de ses larmes est un océan de propitiation.

A Ali (11).

J'adresse aussi mes hommages à l'émir des croyants, Ali, fils d'Abutalib, le vainqueur par excellence ; car

celui qui le recherche devient *talib* lui-même (12). Sa tête a été frappée pendant qu'il était incliné pour adorer Dieu, et c'est ainsi qu'il a obtenu aux observateurs de la religion du Prophète le pardon de leurs fautes. Que la bénédiction du Très-Haut descende sur cet ami de Dieu, sur le mandataire de Muhammad le choisi !

Vers.

Il a sacrifié sa vie pour les prévarications du peuple ; il nous a entièrement délivrés de l'enfer.

PRÉFACE.

Après nous être acquittés de ces pieux devoirs, il est à propos de faire connaître à toutes les personnes assemblées pour prendre part à ce deuil, que ce livre a été traduit en hindoustani par moi, Haïdar Bakhsch Haïdari, d'après l'original intitulé *Gulschan-i Schahidan* (jardin des martyrs), et connu d'abord sous le nom de *Rauzat 'usschuada* (même signification). J'ai terminé cet ouvrage *des dix Séances* (15), le dixième jour du mois sacré de muharram, l'an de l'hégire 1227, à l'honorable sollicitation de sa seigneurie le maulawi Saïd Huçaïn Ali de Jaunpur, rose du jardin de l'interprétation, lampe du banquet de la sagacité, perle de l'océan de l'imamat et de la souveraineté, cyprès du fleuve qui arrose le parterre de la noblesse et de la générosité, au glorieux service duquel j'ai appris à acquérir la fermeté de caractère et la pauvreté intérieure. J'ai donné à ce livre le titre de *Gul-i Magfirat*, (rose du pardon), afin que, passant sous les yeux de tout le monde, grands et petits, il soit accueilli avec bienveillance.

En vérité Muhammad et sa famille sont dignes de toute gloire.

PREMIÈRE SÉANCE.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX !

MORT DE MUHAMMAD.

Stance.

Quand on verse des larmes sur le fils bien-aimé de Fatima, cette dévotion est plus excellente que cent mille autres.
O Haïdari ! ne prends pas cela pour des larmes stériles; j'ai appris que des gens sensés l'appellent un océan d'intercession.

O Fidèles ! cette nuit est celle où nous célébrons la mémoire de la mort de celui qui est le siége de la mission divine, l'illustre Muhammad le choisi. (Que la paix et la bénédiction soient sur lui et sur sa famille!) Asseyez-vous dans cette assemblée de deuil, et faites couler de la nacre de vos yeux les perles de vos larmes.

Gazal.

Ce deuil est si grand que les anges pleurent sans cesse; depuis les génies jusqu'aux mortels, tous pleurent en Dieu.
Pourquoi tout ce qu'il y a de créatures de Dieu dans le ciel et sur la terre, pleurent-elles soir et matin, plongées avec Ali dans l'affliction ?
Le trône céleste s'est rompu par le milieu, les tablettes et le calam divin sont tombés brisés en pièces, le sidra a été précipité sur la terre; le ciel et la terre pleurent.
C'est parce que ce soleil du monde ne brûle plus par l'ardeur de son cœur, que la voûte du firmament pleure sans interruption.

La Kaaba pleure; le Zamzam verse des larmes; ils font en pleurant le deuil du chef de la religion.
Les houris, dans le paradis, gémissent sur le sort de Zuhra, les habitants de la terre et des cieux pleurent, le cœur brûlé de chagrin.
Haïdari, plongé dans le deuil de Schabir, demeure sans force; hommes, houris, anges, tous pleurent en Dieu.

Pieux fidèles, amis dévoués à la famille de la mission divine, sachez que dès le commencement, l'illustre Muhammad, le choisi, fut éprouvé par la douleur et les tribulations, au point que, dès avant sa naissance, son père plia les bagages de la vie, quitta ce bas monde et s'avança dans le désert de la mort; c'est pourquoi le prophète ne connut point l'affection et les caresses paternelles, et ne reposa point sur les genoux d'un père bien-aimé. Oui, Muhammad était encore dans le sein de sa mère, lorsqu'il perdit son noble père, et que la poussière des orphelins (14) vint ternir le miroir du cœur de celui qui était le prince des deux mondes. On tient d'une illustre tradition, que les anges donnèrent alors à Muhammad le nom de *Yatim* (orphelin) (15), et laissèrent tomber de la nacre de leurs yeux, sur l'abandon de ce noble enfant, les perles de leurs larmes.

Vers.

Quoique ta face ait été souillée par la poussière des orphelins, tes perles ont cependant la valeur du *durr-i-yatim* (16).

Le Très-Haut, adressant la parole aux esprits célestes : « Anges, leur dit-il, puisque mon bien-aimé est orphelin, sachez que je serai moi-même son pro-

tecteur et son mandataire ; adressez-lui vos salutations et vos hommages, et croyez qu'il est béni par-dessus toutes les créatures. »

A peine Muhammad eut-il atteint l'âge de six ans, que sa mère plia aussi le bagage de l'existence et s'achemina dans la route de l'éternité. Il ne proféra aucune parole de plainte ; cette nouvelle infortune était tombée sur le possesseur du *laulak !* (17)

Vers.

L'Orphelin était une perle dont le prix était grand ; Dieu lui-même avait tarifé ce précieux joyau.

Voici comme on rapporte cet événement : — Muhammad étant âgé de six ans, sa mère le prit avec elle et l'emmena à Médine la brillante, pour visiter le tombeau de son mari et y répandre des larmes, car il avait été inhumé dans cette ville. En s'en retournant, elle se dirigea par hasard vers un désert, où, étant arrivée, elle tomba malade. Muhammad s'étant un jour assis auprès de sa mère, fixa ses regards sur elle, et prononça ce distique en déplorant son abandon et son état d'étranger et de voyageur :

Vers.

Il est dur d'être séparé de ce qu'on aime ; à quel ami compatissant raconterai-je l'isolement où je me trouve ?

Amina était évanouie ; lorsqu'elle revint à elle, elle se tourna vers son fils bien-aimé, et s'aperçut que de

ses yeux attristés tombait une pluie de perles brillantes, et coulaient des ruisseaux de larmes. Pleine de trouble alors, elle prononça de ses lèvres éloquentes ces deux ou trois distiques :

Vers.

Dieu te bénisse, chère portion de mon cœur! j'ai vu en songe ce qui doit t'arriver.
Une voix céleste m'a parlé à ton sujet; j'ai entendu tout ce qu'elle m'a dit.
Si cela est vrai, tiens pour certain, ô mon fils, que le Tout-Puissant fera de toi un Prophète.
Sois assuré que le Très-Haut t'a fait naître pour la propitiation des péchés du peuple.

Puis elle s'écria : « O lumière de mes yeux, délices de mon cœur, quoique je sois sur le point de mourir, mon nom cependant vivra; il ne sera point effacé de dessus les pages de l'univers jusqu'au jour de la résurrection; parce que je t'ai donné le jour, à toi, chéri de Dieu, et mon unique consolation; parce que je laisse sur la terre un fils doué de tant de mérites et de vertus. »

Vers.

Celui-là est toujours vivant dans le monde, qui laisse en souvenir un fils vertueux, un enfant célèbre.

L'ange Gabriel apporta un jour du paradis quelques miscals (18) de camphre, par l'ordre du maître des créatures, et dit à Muhammad : « Bien-aimé de Dieu, le Très-Haut te salue; il te fait présent de ce camphre

qui a été imprégné des eaux et des essences odorantes du sublime paradis. » L'Apôtre prit ce camphre de la main de l'ange Gabriel et en fit quatre parts, dont il réserva une pour lui, en donna une à Ali l'approuvé, fils d'Abu-Talib, une autre à Fatima Zuhra, et une autre enfin à l'imam Haçan (19). Alors l'imam Huçaïn vint trouver Muhammad, son aïeul, en poussant de grands cris, et laissant tomber, de la nacre de ses yeux, les perles de ses larmes ; puis, lui jetant les bras autour du cou : « En quoi, grand papa, lui dit-il, ai-je été indigne de recevoir de ce camphre, pour que vous ne m'en ayez pas donné? » — Le Prophète ayant baisé à la bouche l'imam Huçaïn, lui dit : « Chère âme, dans le partage que j'ai fait il y a un mystère sur lequel il convient de garder le secret. » En disant cela il le tenait embrassé et s'efforçait de le consoler ; mais l'imam Huçaïn ne cessait de pleurer, et il insista tellement que le Prophète de sa langue bénie dévoila ce mystère et lui dit : « O le bien-aimé de Muhammad le choisi, délices du cœur d'Ali l'apppouvé ! un jour viendra où, les lèvres dévorées par la faim et par la soif, tu seras mis à mort dans la plaine de Karbala. Hélas ! pendant trois jours et trois nuits, ton cadavre et ceux de tes enfants et de tes proches, exposés sans ministres du culte et sans linceuls, dans ce désert, seront brûlés par les ardeurs du soleil. Sache donc, cher enfant, que la poussière même de Karbala doit te tenir lieu de camphre. Oui, tu seras martyr dans ce champ de bataille ; ton sang pur servira d'ablution a ton corps inanimé. On brûlera ta tente honorable ; les femmes de ta maison seront faites prisonnières et promenées sur des

chameaux. Sache que de ton martyre dépend la propitiation pour les péchés de mon peuple. » En entendant ces paroles, toute la famille du Prophète ne put se contenir et se mit à pleurer en frémissant. Fatima surtout était sur le point de mourir, et tomba mille et mille fois en défaillance.

Vers.

Comment décrirai-je la douleur de Fatima? puisque mes yeux se mouillent de larmes en la considérant.

Amis attentifs, fidèles au cœur intelligent, écoutez maintenant deux mots sur la mort de l'illustre Muhammad le choisi; faites couler des ruisseaux de larmes des fontaines de vos yeux, et frappez-vous la tête (en signe de douleur).

Les narrateurs de cet événement douloureux en rapportent ainsi les détails : — La dixième année de l'hégire, lorsque l'Apôtre eut entrepris le pélerinage d'adieu (20), ce saint verset lui fut inspiré à la station d'Arafa : *Aujourd'hui j'ai perfectionné pour vous votre religion, et mis le comble à mes bienfaits pour vous* (21). A ces paroles sacrées, le parfum de l'inspiration divine s'éleva du jardin de l'assemblée dans l'odorat de l'âme. Il fit la prière de l'après-midi à Gadir-Khum, et de sa langue bénie proféra ces paroles : « Maintenant je suis appelé vers le monde permanent, et j'accepte de tout mon cœur cette invitation. »

Le mois de safar étant écoulé, la santé du Prophète

commença à s'altérer de jour en jour par les progrès de la maladie. Le vendredi suivant, Muhammad, s'appuyant d'une main sur l'épaule d'Ali l'approuvé, et de l'autre sur celle de Fazl, fils d'Abbas, se rendit à la noble mosquée, et, s'étant assis sur le premier degré de la chaire, il adressa la parole aux Mihajirs et aux Ansars : « Sachez, leur dit-il, ô mes amis, que tout homme a goûté ou goûtera le breuvage de la mort; maintenant mon heure est arrivée, ma vie est accomplie; je vais vous quitter;... vous allez être séparés de moi. Voyez donc, ô mes amis, comment j'ai exercé l'apostolat au milieu de vous; mes dents ont été martyres (22) dans la guerre contre les infidèles; mon visage a été rougi de mon sang. Combien d'afflictions et de peines n'ai-je pas éprouvées ! Combien de tribulations n'ai-je pas eu à endurer de la part des infidèles de ma propre tribu! Dans un temps de famine je fus obligé de mettre des briques sur mon ventre (pour comprimer mon appétit); et cependant aucune parole de plainte n'est sortie de ma bouche.» A ces touchantes paroles, les yeux des illustres compagnons du Prophète se remplirent de larmes, et tous s'écrièrent : « C'est la vérité! »

L'Apôtre reprit: « Amis dévoués, fidèles croyants, c'est avec une joie sincère que je vous parle; si j'ai lésé les droits de qui que ce soit, je l'adjure de m'en demander raison sans hésiter; qu'il produise ses griefs sans se laisser intimider. » Ce qu'ayant entendu, un des assistants nommé Ikkasa se leva du milieu de l'assemblée et dit en joignant les mains à la manière d'un suppliant : « Prophète de Dieu, dans l'expédition de

Tabuk, voulant donner à votre chameau un coup de votre fouet *mamschuc*, vous ne l'atteignîtes pas, mais le coup porta sur mes épaules avec tant de violence qu'il n'est pas possible de l'exprimer. » — A ces paroles Muhammad se réjouit, et s'adressant à Salman : « Ce fouet, lui dit-il, est dans la maison de Fatima ; va vite, et apporte-le. » — Salman étant allé chez la reine de la résurrection lui dit : « O Fatima, le Prophète Muhammad le choisi demande son fouet mamschuc ; donnez-le-moi. — Mais, Salman, répondit Fatima, mon pauvre père est malade ; il est incapable de monter un chameau ; qu'a-t-il à faire de son fouet ? où veut-il aller ? » — Salman répliqua : « O lumière des yeux de Muhammad le choisi, délices du cœur de celui qui a été constitué l'avocat du jour du jugement, le possesseur du *laulak* est monté aujourd'hui dans la chaire de la mosquée ; il fait ses adieux à tous, grands et petits, et, voulant accomplir les droits de la justice, il a exigé que tous ceux à qui il aurait fait tort eussent à lui en demander raison, afin de s'acquitter à leur égard. Or il se trouve qu'un jour le Prophète voulant donner à son chameau un coup de fouet, en frappa par hasard les épaules d'un particulier, qui maintenant exige du saint personnage la peine du talion. » — A cette nouvelle, Fatima fut dans une vive agitation et dit à Salman : « Par le Dieu tout puissant ! dis à cet homme d'avoir compassion du Prophète et de ne le point frapper avec le fouet. » — Puis appelant aussitôt l'imam Haçan et l'imam Huçaïn, la reine du jour de la résurrection leur dit : « O lumières de mes yeux, délices du cœur de votre aïeul et de votre père ! Muhammad votre grand-père est

actuellement dans la mosquée, et un individu veut frapper son corps débile avec le fouet mamschuc. Courez-y au plus vite, et à la place du coup que cet homme exige, consentez à en recevoir un cent sur vos corps délicats ; car celui qui fait les délices de l'univers et la gloire des créatures est très-malade ; aurait-il la force d'endurer un coup de fouet de la part de qui que ce soit? Y pourrait-il résister? » Les deux enfants ayant entendu ces paroles, coururent aussitôt à la mosquée, la tête et les pieds nus, en poussant des sanglots, et dirent à Ikkasa de la manière la plus pressante : « Pour Dieu ! Ikkasa, au lieu d'un coup de fouet, donne-nous-en à l'un et à l'autre des centaines ; nous les recevrons de bon cœur, mais nous ne saurions voir frapper ainsi notre aïeul chéri qui est très-malade. » —Non, chers enfants, s'écria l'Apôtre; comment seriez-vous capables d'endurer, en compensation, un coup aussi vigoureux que celui que j'ai appliqué moi-même? » — Puis, s'adresant à Ikkasa : « Maintenant, lui dit-il, point de délai ; prends ta revanche ; que tardes-tu plus longtemps ? » — « Prophète de Dieu, reprit celui-ci en joignant les mains, ce jour-là j'avais l'épaule découverte ; je veux en conséquence qu'aujourd'hui l'épaule bénie de votre excellence soit mise à nu. » Muhammad rabattit aussitôt le manteau qui couvrait son épaule. Alors il se fit parmi les esprits célestes un bruit confus de sanglots et de gémissements ; les fidèles compagnons du Prophète demeurèrent plongés dans la consternation, et leurs yeux distillaient du sang avec des ruisseaux de larmes. Mais lorsque les regards d'Ikkasa tombèrent sur la sainte épaule de l'Apôtre, et qu'il y eut aperçu

le sceau de la prophétie (23), il accourut, imprima un respectueux baiser sur cette empreinte musquée, et appliquant ses lèvres entre les deux épaules de Muhammad, il s'écria : « Prophète de Dieu, ce n'était pas la peine du talion que j'exigeais; mais je voulais avoir le bonheur de contempler moi-même le sceau de la prophétie, et de toucher quelques-uns de vos membres sacrés (24). » — Alors l'Apôtre prononça ces paroles : « Le feu ne touchera jamais quiconque aura touché ma chair. » Puis il descendit de la chaire et revint dans sa maison.

Mais, de jour en jour, la maladie faisait des progrès et son corps s'affaiblissait.

Un jour l'ange Gabriel descendit du ciel en terre, par l'ordre du maître des créatures, et dit à Muhammad : « Prophète de Dieu, le Très-Haut te salue; il m'envoie te dire : Si tu y consens, je vais te retirer de cette demeure périssable, pour te plonger dans des fleuves de grâce et d'intelligence; sinon, je vais te guérir et te rendre la santé en un instant. » — L'Apôtre répondit : « Frère Gabriel, je me confie à Dieu bienfaisant; qu'il me donne la vie ou la mort, suivant son bon plaisir. »

Sur ces entrefaites, le commandeur des croyants, Ali, fils d'Abu-Talib, vint en poussant des soupirs, et dit à Muhammad : « Prophète de Dieu, j'ai vu en songe que j'étais revêtu d'une cotte de mailles, quand tout-à-coup cette armure tomba de dessus mon corps, et je m'en trouvai dépouillé. » — L'Apôtre lui répondit : « O Ali, fils d'Abu-Talib, cette armure, c'est moi;

bientôt je vais être séparé de vous, et vous allez demeurer seuls. »

Fatima Zuhra dit à son tour en répandant des larmes : « Père bien-aimé, j'ai songé que je tenais à la main des feuillets du saint Coran, et que je les lisais, lorsqu'ils disparurent aussitôt à mes regards. » Muhammad répondit : « Fille chérie ! ces feuillets, c'est moi. Bientôt je disparaîtrai à tes yeux affligés. O Fatima ! le moment approche où tu seras séparée de moi, où ton père te sera enlevé. »

En même temps Haçan et Huçaïn entrèrent tout en pleurs et dirent : « Cher grand papa, nous avons songé tous deux qu'un trône volait par les airs, et qu'au-dessous de lui nous courions l'un et l'autre la tête découverte et les pieds nus. » — « Bien-aimés petits enfants, répondit le Prophète, ce trône, c'est mon cercueil que vous apportez. Vous marcherez au-dessous la tête découverte, et vos cheveux d'ambre épars sur vos épaules. » — A ces mots il s'éleva un bruit confus dans la maison de l'Apôtre de Dieu ; les soupirs et les sanglots montèrent jusqu'au ciel.

L'histoire rapporte que, trois jours avant le trépas de Muhammad, l'ange de la mort, ayant pris la figure d'un arabe, vint du ciel en terre avec quelques autres esprits célestes, et que, s'étant arrêté sur le seuil de la noble demeure de l'Apôtre, il dit : « Salut à vous, famille de la mission divine ! Si vous le permettez, j'entrerai dans la maison de Muhammad ; j'ai une requête à lui présenter. » — La reine de la résurrection était

alors assise au chevet du lit du Prophète; elle dit à l'étranger : « Qui que tu sois, va-t-en; on ne peut en ce moment voir mon père; l'Apôtre est malade. » Un instant après Izraïl renouvela sa demande, et reçut la même réponse. Enfin l'ange cria pour la troisième fois avec une telle force, que tous ceux qui se trouvaient dans la maison se levèrent en tremblant. Sa voix parvint aux oreilles bénies de Muhammad qui s'éveilla en sursaut. Fatima lui dit : « Bien-aimé père, un voyageur d'une figure terrible et d'un aspect étrange est là sur le seuil de la maison, demandant à vous parler. Trois fois déjà je l'ai prié de se retirer, mais il n'a pas voulu tenir compte de mes instances. » — Ce qu'ayant entendu le Prophète, il dit à Fatima : « O lumière de mes yeux et délices de mon cœur! savez-vous quel est ce personnage? » — La reine de la résurrection répondit : « Tendre père, cela n'est connu que de Dieu et de son Prophète. » — Muhammad répliqua : « C'est celui qui précipite dans la poussière les joies de la vie; qui coupe, avec la dague du désespoir, le fil de l'espérance; qui disperse ce qui est réuni; qui rend les enfants orphelins; qui des épouses fait des veuves; qui pénètre dans les maisons sans serrure et sans clef; qui fait envoler du moule élémentaire le rossignol de l'âme; mettez le verrou, il pénétrera par la muraille; en quelque lieu qu'il entre, il ne fera voir que la flamme du chagrin et la fumée de la tristesse. O Fatima! c'est l'ange de la mort! Il vient pour recueillir l'âme de ton père; mais il respecte le seuil sacré de cette maison, et ne pouvant, sans permission, pénétrer dans l'intérieur, il ne sait comment formuler sa requête. Ainsi

donc, ô rose du jardin de ton père, ouvre-lui la porte et qu'il entre. » — A ce discours Fatima s'écria : « O mon père ! ô mon père ! Médine est plongée dans la désolation, de ce que le possesseur de la majesté divine va quitter ce monde. » — Alors Muhammad, attirant doucement à lui Fatima et la pressant contre son cœur, lui dit : « Ne pleure pas ainsi, lumière de mes yeux, charme de mon cœur; car tes soupirs arrachent des larmes aux habitants du céleste empire, et les plongent dans un violent chagrin. » — Puis il s'écria : « Seigneur, donne la patience à ma Fatima ; car elle ne pourra supporter le fardeau de mon absence. Pardonne les péchés de mon peuple; exempte-le du compte à rendre au jour du jugement. »

Sur ces entrefaites, l'ange Gabriel descendit et lui parla ainsi : « Prophète de Dieu, je t'apporte une heureuse nouvelle. Le Très-Haut a dit au prince de l'enfer : Je vais rappeler dans les cieux l'âme pure de mon ami; ainsi tempère l'ardeur des feux de l'enfer. Il a dit au prince du sublime paradis : Dispose avec le plus grand soin les bosquets éternels pour mon bien-aimé. Il a dit aux houris : Que chacune de vous se pare, comme une épouse, de ses joyaux les plus riches, parce que l'âme sainte de mon chéri va venir. » — Muhammad ayant entendu ces paroles dit à l'ange : « Frère Gabriel, dites-moi quel est celui qui est si tendrement aimé (du Tout-Puissant)? » — Gabriel lui répondit : « Prophète de Dieu, ce qui est certain, c'est qu'au jour de la résurrection, dans le champ du regret et de la repentance, la tête glorieuse sur laquelle on mettra le diadème de l'intercession, ce sera la tienne ; et la main

bénie à laquelle sera confié le firman des grâces et du pardon, ce sera ta main. Bien plus, l'entrée du paradis est prohibée à tous les prophètes et à leurs adhérents, jusqu'à ce que tu y sois entré avec ton peuple.» — A ces paroles, Muhammad dit à l'ange : « Frère Gabriel, maintenant mon âme est satisfaite ; la lumière a brillé à mes yeux. » Puis il fit signe à l'ange de la mort d'approcher et d'accomplir sa mission.

Conformément à cet ordre, Izraïl s'occupa à recueillir l'âme bénie du saint personnage. En ce moment solennel, le Prophète s'étant recouché sur le dos, porta ses regards vers le ciel, et élevant ses mains bienheureuses : « O Dieu, dit-il, pardonne à mon peuple ses péchés. » Il abaissa alors ses mains tremblantes, et son âme pure, détachée de son saint corps, prit son essor vers le monde éternel.

Fatima, fondant en larmes et abîmée dans la douleur, prononça cette élégie :

Élégie.

Fatima, plongée dans l'affliction, s'écria : O mon père ! ô mon père ! maintenant que vous n'êtes plus, la douleur est venue fondre sur moi, ô mon père ! ô mon père !

A qui dirai-je ma désolation ? tant que l'infortune pèsera sur moi, comment pourrai-je vivre ? ô mon père ! ô mon père !

Vous qui ne vous dérobiez pas un seul instant à mes regards, où êtes-vous allé aujourd'hui ? où m'avez-vous laissée ? ô mon père ! ô mon père !

Qui maintenant prendra soin de moi dans ma détresse ? infortunée que je suis ! quelle affliction cruelle est tombée sur ma tête ! ô mon père ! ô mon père !

Aujourd'hui vous n'êtes plus !... comment mon cœur consumé pourra-t-il supporter ce malheur ? Où vous chercherai-je ? ô mon père ! ô mon père !

Qui compatira à mon chagrin? qui me donnera des consolations? Les ennemis m'opprimeront; ô mon père! ô mon père!

Appelle-moi près de toi; ne m'infliges pas, ô mon père, la blessure de l'absence; sans quoi je m'écrierai à chaque instant en pleurant: ô mon père! ô mon père!

De ta vie, tendre père, dépendaient et ma vie et ma gloire; sans toi l'existence m'est désormais à charge, ô mon père! ô mon père!

Tes chers petits-fils pleurent en couvrant leur tête de poussière; que ferai-je pour les consoler? ô mon père! ô mon père!

Hélas! que dirai-je, moi, Haïdari? mon cœur n'en peut plus, à force de pleurer, comme pleurait Zuhra, en s'écriant: O mon père! ô mon père!

Certes nous sommes à Dieu, et nous retournerons à lui (25).

DEUXIÈME SÉANCE.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX !

MORT DE FATIMA, FILLE DE MUHAMMAD.

Stance.

Heureux celui dont l'œil est humecté de larmes sur le sort de Ḥuçaïn ! Heureux celui dont le cœur gémit sur le sort de Ḥuçaïn !

Heureux la réunion pieuse, le festin de deuil, dans lesquels on s'attriste sur le sort de Ḥuçaïn !

O Fidèles ! cette nuit est celle où Fatima Zuhra, (sur qui soit la paix !) dépouilla son corps pur du vêtement de la vie, et fit ses provisions de route pour le voyage de l'éternité.

Gazal.

Il faut maintenant que nous pleurions, il faut que nous répandions des larmes amères sur les chagrins de la famille du Prophète.

Ne soupirez plus en secret, nobles amis : c'est le moment de donner, publiquement et sans balancer, cours à vos pleurs.

Il faut que le vieillard, le jeune homme et jusqu'aux tendres enfants, tous pleurent, en se meurtrissant le visage, sur la fille de Mustapha.

Il faut que les femmes pleurent, la tête dévoilée et le cœur navré, sur les malheurs de la fille du Prophète.

En vérité elle était la plus excellente de toutes les épouses ; pleurons nuit et jour cette Zuhra au cœur consumé d'affliction.

Est-il étonnant que les houris dans les bosquets du paradis pleurent sans pouvoir se contenir, sur cette femme, l'honneur de son sexe?

Est-il étonnant, nobles amis, que la désolation de ses illustres enfants arrache des pleurs aux génies, aux mortels, et même aux montagnes?

Il faut que nous pleurions mainte et mainte fois sur la douleur de ceux qui se trouvèrent alors privés et de père, et d'aïeul, et de mère.

Ne demeurons pas un seul instant sans soupirer et sans gémir; et quand nous en trouverons l'occasion, que nos yeux affligés versent encore des larmes en secret.

O Haïdari! pleurer ainsi est un motif de pardon; il faut donc que les vrais fidèles pleurent amèrement.

O mes amis, qui êtes assis dans cette assemblée de deuil pour condouloir aux chagrins de la famille du manteau, je vais exposer brièvement les perfections et les vertus de la reine des femmes, de la souveraine de l'univers. Prêtez les oreilles de votre cœur; compatissez, autant qu'il vous sera possible, aux malheurs de cette illustre dame. J'en atteste le Tout-Puissant; ces larmes vous seront profitables et vous délivreront des feux de l'enfer.

Il est rapporté dans le *Kitab al* (livre de famille), d'après une tradition orale de l'imam Haçan Askari, que le Très-Haut ayant placé Adam et Ève dans le paradis, et les ayant comblés de gloire et d'honneur, à peine ceux-ci eurent-ils commencé à goûter la félicité au milieu de ces riants parterres, qu'ils se crurent les êtres les plus merveilleux de la création, au point qu'un jour Adam dit à Ève : « Le Très-Haut n'a point créé de serviteur plus excellent que moi, et n'a imprimé sur la figure de qui que ce soit des traits plus

délicats et plus gracieux qu'à moi. » Aussitôt le Tout-Puissant dit à Gabriel : « Amène Adam et Ève dans le paradis supérieur (26). » Conformément à l'ordre du souverain des êtres, Gabriel les fit venir dans le paradis du ciel. Adam et Ève s'y promenaient avec délices, lorsque soudain ils aperçoivent une jeune fille majestueusement assise sur un coussin magnifique au milieu des cieux ; un diadème de lumière étincelait sur son front bienheureux, et deux diamants étaient suspendus avec tant d'éclat à ses oreilles, que tout le paradis était illuminé de leur splendeur.

Vers.

A la vue de ses traits ravissants, l'univers entier fut inondé de lumière.

A l'aspect de tant de charmes, Adam demeura tout interdit et dit à l'Ange : « Frère Gabriel, quelle est cette jeune fille qui est assise avec tant de majesté sur ce trône magnifique, dont le front resplendissant illumine ces jardins, dont les joues lumineuses éclairent ces parterres ? » — Gabriel répondit : « C'est Fatima Zuhra, fille bien-aimée de l'Apôtre Muhammad le choisi, qui sortira de ta race et sera Prophète dans la suite des temps. — Quel est, reprit Adam, ce diadème que j'aperçois sur sa tête bienheureuse ? — Cette couronne, répondit Gabriel, c'est l'époux de cette princesse, Ali l'approuvé, le mandataire et l'héritier du plus excellent des hommes. » — Adam poursuivit : « Que sont ces pendants d'oreille ? — Ce sont, répondit l'Ange, les deux nobles enfants de cette illustre

dame, l'imam Haçan et l'imam Huçaïn. » — A ces mots, Adam, le pur en Dieu, élevé en prophétie, dit à l'Ange : « Frère Gabriel, tous ceux-ci ont donc été créés avant nous? » — Gabriel répondit : « O Adam! ils ont préexisté, dans les secrets de la volonté divine, quatre cent mille ans avant vous; ils ont brillé quelque part avant vous, comme un soleil lumineux, dans la sphère de l'existence (27). »

Stance.

Lorsque je construisais une demeure dans tes sentiers, Adam ne connaissait pas encore le paradis.
Lorsque j'acceptai les fonctions de l'imamat, où était alors Gabriel, le messager des trésors de la miséricorde?

Maintenant, amis attentifs, fidèles dévoués à la famille du manteau, laissez couler vos larmes sur la douleur amère de Fatima Zuhra. Apprenez que les écrivains de cette histoire attendrissante ont tracé ce triste événement sur les pages de la terre avec le calam de la douleur.

Un jour que Muhammad le choisi et Ali l'approuvé honoraient de leur présence la noble mosquée de Médine, avec quelques-uns de leurs compagnons, on y parla des noces de la fille de Salomon, le grand Prophète; l'Apôtre de Dieu dit, à ce sujet, que Salomon avait amassé pour sa fille un douaire considérable, où il y avait, entre autres, une couronne de pierres précieuse si riche, qu'il s'y enroulait sept cents diamants, dont ce prince fit cadeau à son gendre. Le commandeur des croyants, Ali, fils d'Abu-Talib, ayant entendu ce

discours, revint chez lui. Fatima lui dit : « Ali, qu'a dit aujourd'hui Muhammad, mon bien-aimé père, de sa langue éloquente dans le discours qu'il a prononcé?» L'émir des croyants raconta alors à la reine de la résurrection ce qu'il avait entendu de la bouche du Prophète. A ce récit la reine des femmes, la protectrice des deux mondes, la souveraine de l'univers baissa la tête et ne demanda plus rien ; mais elle pensa en elle-même : Salomon était un grand prophète ; mais combien mon père, Muhammad le choisi, ne l'est-il pas à un plus haut degré ! Cependant la fille de Salomon reçut en douaire des richesses considérables, et la fille chérie de l'Apôtre de Dieu n'aura pas reçu un anneau de cuivre !..... Le gendre de Salomon mit sur sa tête une couronne enrichie de pierreries, et le gendre du Prophète n'aura pas eu un mouchoir pour couvrir la sienne !..... Hélas ! depuis ce jour-là, la reine de la résurrection ne releva plus sa tête ; elle ne parla plus au commandeur des croyants, jusqu'à ce que Muhammad eût passé de ce monde périssable au séjour éternel.

Combien cette noble dame n'eut-elle pas de chagrins à essuyer ! il n'est pas besoin de les décrire. Il se trouva, parmi son peuple même, des hommes assez cruels pour vouloir incendier son illustre et chaste maison, et percer son sein de la flèche de l'injustice. Hélas ! la fille chérie du plus excellent des hommes fut en butte à la persécution, et ses nobles enfants moururent martyrs !

Nous apprenons d'un historien que les chagrins de Fatima l'ayant conduite aux portes de la mort, elle fit venir Ali, le commandeur des croyants, et lui dit : « O monarque de la sentence *la fata!* prince de la sûrate *Hal ata* (28), refuge du peuple de Muhammad le choisi, imam des deux mondes! le moment approche où nous allons être séparés l'un de l'autre; bientôt je vais m'éloigner de vous et m'acheminer vers les bosquets de Rizwan; car j'ai songé cette nuit que je voyais mon père assis dans un magnifique kiosque garni de diamants et de perles fines. A peine eussé-je jeté les yeux sur son éclatante beauté, que ne pouvant retenir mes larmes, je lui dis aussitôt : Où êtes-vous, père chéri? votre absence m'a conduite aux portes de la mort, et déjà mon âme est sur mes lèvres. Hélas! mon cœur et ma vie sont consumés; depuis les pieds jusqu'à la tête, tout mon corps s'est dissous par le feu de la séparation. — A ces mots, Muhammad le choisi répandit des larmes et me dit de sa langue bénie : O Fatima Zuhra, lumière de mes yeux! j'éprouve un malaise indicible par le désir passionné que je ressens d'être réuni à toi; je n'ai plus la force de supporter ton absence; que dirai-je?... Chère âme, j'attends impatiemment le moment qui doit te faire venir près de moi. Bientôt tu vas quitter cette demeure infortunée pour venir te joindre à ton père dans le monde supérieur, séjour de délices. O ma vie et mon âme! comme je soupire ardemment après le bonheur de ta société, consens à venir me rejoindre au plus tôt, et parcourir les bosquets du paradis. En conséquence, dans la nuit de demain tu

seras avec moi et nous romprons le jeûne ensemble (29).

« Il est donc certain, ô Ali, que la nuit prochaine je serai réunie à Muhammad le choisi; car lorsque je l'aperçus dans ce brillant séjour, il portait ses regards vers un endroit fixe dans l'attitude d'une personne qui en attend une autre. — C'est alors que je lui dis : Où es-tu bien-aimé père ? mon cœur est brûlé par le feu de ton absence; il s'est consumé tout entier comme une cire ardente. — O Fatima, me répondit-il, je suis ici, et je t'y attends; car, ô fille chérie! les jours de notre séparation sont désormais passés; et comme je ne puis résister plus longtemps au désir de te revoir, sache que le moment est venu où, rompant ton réseau élémentaire, tu quitteras les liens corporels qui t'attachent à la matière, et tu enleveras des sentiers de ce bas monde le pavillon de la vie, pour habiter les riantes campagnes du monde supérieur. Ton âme pure abandonnera cette terre sans consistance pour entrer dans la route des délices éternels. Ainsi donc, ô ma vie et mon âme! viens promptement, et sois assurée que, jusqu'à ce que tu sois arrivée, je ne sortirai pas de ce lieu. — Mon noble père et mon chef dans la connaissance du Créateur, lui répliquai-je, mes vœux les plus ardents sont de jouir du bonheur de vous voir; je cherche à chaque instant comment je pourrai remplir la coupe de mes yeux de la félicité de votre aspect ravissant, et satisfaire mon âme en vous contemplant. — Lorsque je m'éveillai, l'image bénie de mon père avait disparu à mes yeux qui le cherchaient encore. Je m'écriai : Mon père! mon

père ! et je me mis à pleurer... Je suis persuadée qu'aujourd'hui même, dans quelques heures (30), ou demain soir au plus tard, je quitterai ce bas monde pour me réunir à Muhammad le choisi. »

A ce discours, le commandeur des croyants répondit en versant des larmes : « Que dites-vous, lumière des yeux de Muhammad, charme du cœur de l'Apôtre de Dieu? pourquoi me désoler ainsi par ces paroles affligeantes?... En outre, je prends Dieu à témoin que, jusqu'à ce jour, je ne vous ai jamais vue donner votre attention à deux affaires temporelles à la fois ; et aujourd'hui je vous vois occupée à trois choses en même temps. » — Fatima lui répondit en pleurant : « O Ali, fils d'Abu Talib ! je fais lever la pâte, parce que demain vous serez occupé à mes funérailles ; et vous ne voudriez pas que mes chers enfants demeurassent sans pain..... Je lave leurs jaquettes ; car, quand je ne serai plus, qui lavera les vêtements de ces pauvres orphelins? Qui fera attention à ces infortunés? qui prendra soin d'eux?... Je détrempe de l'argile pour dégraisser et peigner les boucles de leurs cheveux ; car, après moi, qui brossera leur chevelure? qui ajustera leurs tresses musquées? »

A ces touchantes paroles de la reine du jour du jugement, l'émir des croyants demeura tout interdit ; puis, ayant repris ses sens, il prononça ces vers :

A chaque instant le ciel inflige à mon cœur une nouvelle blessure ;
la première n'est pas cicatrisée, qu'il m'en envoie une seconde.
Après m'avoir affligé une fois, il semblait me laisser en repos ;
mais revenu à la charge, il fait sur ma plaie une nouvelle plaie.

Il ajouta : « Fille de Muhammad le choisi, charme du cœur de celui qui est l'avocat du jour du jugement, la plaie que m'a causée l'absence de votre père, ne m'a pas encore laissé de repos, et voilà que la blessure cuisante de votre départ vient tomber sur mon cœur déjà blessé ! » — La reine de la résurrection répliqua tout en larmes : « O Ali ! de même que dans cette première infortune vous vous êtes armé de patience, ainsi dans ce nouveau chagrin n'abandonnez pas la corde de la résignation ; car sans elle il n'y a plus de remède. Je vous prie de vous asseoir un instant auprès de moi, car ma dernière heure est arrivée ; le contrat de l'éternité est passé. » — A ces mots, Ali l'approuvé ne put se contenir, et s'écria dans son désespoir : « O rose du jardin de Muhammad ! ô perle de l'océan d'Ahmâd ! que votre langue bénie ne prononce point de semblables paroles ; en les entendant le sang me monte à la figure, mon cœur et mes entrailles se brisent en morceaux. » — Fatima reprit : « Ali, voici le moment de manifester mes dernières intentions et non de nous lamenter inutilement. Je vous répète que la coupe de ma vie est remplie ; mon temps est accompli. — Parlez, dit alors le commandeur des croyants ; parlez, ô fille bien-aimée du plus excellent des hommes ; si vous avez quelques dispositions à prendre, veuillez me manifester vos volontés. »

La noble dame continua en ces termes : « Ali, j'ai quatre prières à vous faire. La première, est que si je me suis rendue coupable envers vous de quelque faute qui ait pu ternir la limpidité de votre cœur par

la poussière du chagrin, vous veuilliez bien me la pardonner. » — « J'en atteste le Très-Haut, interrompit Ali les yeux baignés de larmes, jusqu'à ce jour je n'ai rien vu en vous qui ait pu chagriner mon cœur; toujours vous fûtes ma consolation et jamais mon tourment. J'ai constamment remarqué en vous une parfaite soumission, sans la moindre insubordination; j'ai trouvé en vous une amie fidèle, et non point une femme hostile et rebelle. Vous avez été pour moi une rose et non point une épine. Pourquoi donc parler ainsi?... Quelle est votre seconde demande?

— C'est que vous aimiez toujours tendrement mes pauvres enfants, reprit Fatima; c'est que vous ne négligiez pas un seul instant ces chers cœurs, les délices de ma vie; que vous étendiez sur leurs têtes la main de votre tendresse; et, s'ils vous manquent en quelque chose, que vous leur pardonniez. » — L'émir des croyants répondit : « J'y consens de bon cœur. Quelle est la troisième? »

Fatima reprit : « C'est de m'ensevelir pendant la nuit, et de ne permettre à aucun œil profane de s'arrêter sur mon cercueil (31). Mon quatrième vœu est que vous daigniez venir de temps en temps visiter mon tombeau, parce que je vous suis liée par la plus tendre affection. Maintenant il faut que je parte irrévocablement. Hélas! que dirai-je de plus?... »

Le commandeur des croyants, ayant entendu ces touchantes paroles, dit en versant des pleurs : « Fille chérie de l'ami de Dieu, je jure sur ma tête et sur mes yeux que j'accomplirai ce que vous demandez de moi. Maintenant veuillez écouter aussi mes inten-

tions des oreilles de votre cœur, et les exécuter. — Faites-les moi connaître, répondit la reine de la résurrection, et je les accomplirai de cœur et d'âme.» — Ali l'approuvé poursuivit : « Ma première demande est que si j'ai commis quelque faute envers vous, vous me la pardonniez. La seconde est que quand vous serez réunie à votre honorable père, vous lui présentiez mes devoirs, puisque j'ai le malheur d'être exilé loin de lui. La troisième est que vous n'exprimiez point de regrets à mon sujet en présence de Muhammad le choisi ; un semblable sujet ne convient point à votre langue bénie. » — Fatima lui répondit : « Il est certain, Ali, que depuis le jour où j'ai été honorée de votre union jusqu'à ce moment, je n'ai vu ni entendu de votre part rien qui ait pu faire tomber sur mon âme la poussière du chagrin. Je n'ai reçu de votre part que des paroles gracieuses, des paroles de tendresse, de douceur et de générosité; et que je n'ai remarqué en vous à chaque instant que des procédés honnêtes et délicats. »

Vers:

C'est dans l'honneur qu'est le principe de la bravoure; que dirai-je de plus? En quel autre que toi, généreux cavalier, trouverai-je tant de mérites?

Ensuite la reine de la résurrection ayant fait venir ses illustres filles, les confia aux soins d'Ali l'approuvé; elle lui recommanda pareillement Haçan et Huçaïn, en faveur desquels elle fit les prières les plus pressantes. L'émir des croyants sortit alors, et prenant avec lui les

deux imams, il les emmena prier sur le noble tombeau du Prophète.

Fatima fit venir Asma, et lui donna des ordres pour les apprêts de ses funérailles, puis elle lui dit : « Sors pendant une demi-heure ou une heure, et laisse-moi seule pour que j'adresse librement mes prières à mon Créateur. » Asma quitta l'appartement ; mais elle se tint debout derrière la porte, d'où elle entendit Fatima Zuhra adresser à Dieu ces paroles entrecoupées de sanglots : « Seigneur, en considération de mon père, Muhammad le choisi, de mon époux, Ali l'approuvé, qui est près de mourir de douleur d'être séparé de moi, de mes tendres enfants que ma mort va laisser dans l'affliction, fais miséricorde au peuple de mon père et pardonne-lui ses péchés. » A ces mots, Asma, ne pouvant se contenir, ouvrit aussitôt la porte et entra dans la chambre en s'écriant : « Madame, qu'avez-vous ? Madame, qu'avez-vous ?... » Ne recevant point de réponse, elle s'approche du chevet du lit, relève les draps de dessus le visage de Fatima et voit que sa sainte âme s'est envolée dans les bosquets de Rizwan. Hors d'elle-même, elle penche sa tête sur les pieds de la reine de la résurrection, et prononce ces stances en fondant en larmes :

Stances.

O porte du cabinet de la prophétie, perle dont l'éclat illumine l'univers, puissant rempart de la contrée, Zuhra au front lumineux !
Nouvelle Marie, ne cherche rien qui puisse égaler ta pureté ; elle est élevée bien au-delà du firmament.
O rejeton du jardin de la chasteté ! par l'effet de ton mérite, l'ombre de ta taille est devenue l'asile de celles qui ont les yeux faibles.

O lampe de la noble famille de Mustafa ! ô Fatima ! mère de Haçan et de Huçaïn ; ô lumière des yeux du plus excellent des envoyés ! Toi partie de ce monde, des malheurs de toute sorte vont fondre sur nous, maintenant privés de toi, nous allons nous trouver partout sans résidence.

Sur ces entrefaites arrivèrent l'imam Haçan et l'imam Huçaïn ; ils appliquèrent leurs yeux sur les pieds bénis de leur tendre mère en prononçant cette élégie.

Elégie.

Haçan dit en pleurant : Huçaïn, mon frère! ô douleur ! ô douleur! Fatima notre mère est sortie maintenant de ce monde ; ô douleur! ô douleur!

Avec quel empressement, ô mon frère! va-t-elle s'attacher au cou d'Ahmad dans le paradis! et nous, nous restons seuls et sans appui dans l'univers ; ô douleur ! ô douleur !

Notre affliction de la perte de notre aïeul n'avait point de relâche ; sans cesse nous étions dans les larmes ; aujourd'hui nous sommes atteint d'une seconde blessure ; ô douleur ! ô douleur !

Qui maintenant nous comblera de ces caresses maternelles, si douces, si touchantes? qui nous pressera contre son sein pour nous consoler ? ô douleur ! ô douleur !

Qui nous appellera en souriant des noms de Schabir et Schabar? qui nous donnera à manger avec tendresse? ô douleur! ô douleur !

Puis Huçaïn ayant relevé le drap de dessus le visage de sa mère, et collant son visage sur celui de Fatima, dit en poussant des cris et des sanglots : O douleur ! ô douleur !

Levez-vous, ô ma mère ! pour nous caresser, pour nous serrer contre votre sein ; voyez nos cris et nos pleurs ; nos yeux sont mouillés de larmes, notre âme est sur nos lèvres, notre cœur est déchiré ; ô douleur ! ô douleur !

D'un autre côté Zaïnab et Kolsum s'écriaient plongées dans l'affliction la plus vive : Un malheur, tel qu'on n'en vit jamais, est venu fondre sur nous ; ô douleur ! ô douleur !

D'un autre côté, le Lion de Dieu (32) disait, le cœur brisé, les yeux pleins de larmes : Aujourd'hui la maison du Prophète est désolée ; ô douleur ! ô douleur !

Hélas ! la blessure qu'a faite à mon cœur la perte du Prophète n'est pas encore cicatrisée ; et vous partez aussi, noble dame ! quelle plaie cruelle pour moi ! ô douleur ! ô douleur !

Qui environnera mes enfants d'une affection aussi tendre que la vôtre, fille du Prophète ? Qui en prendra soin avec une attention aussi touchante ? ô douleur ! ô douleur !

O Haïdari ! où est maintenant la force de mon cœur ? Que pourrai-je te dire de plus ? Mes entrailles sont brisées d'avoir entendu cent mille fois ces paroles : O douleur ! ô douleur !

Certes nous sommes à Dieu, et nous retournerons à lui.

TROISIÈME SÉANCE.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX !

MARTYRE D'ALI L'APPROUVÉ, FILS D'ABU-TALIB.

Stance.

O mes amis! pourquoi demeurez-vous assis? Poussez des sanglots et des gémissements; répandez aujourd'hui des larmes de sang sur la mort du lieutenant de Mustafa.

Vous êtes Haïdariens; frappez-vous la tête en signe de deuil pour Haïdar, et compatissez de tout votre cœur aux malheurs de cet ami de Dieu.

O fidèles, qui prenez part au deuil de la famille du manteau! cette nuit est celle où nous célébrons les vertus et le martyre de l'illustre Ali l'approuvé (sur qui soit la paix!). Écoutez, et faites couler des fontaines de vos yeux, des ruisseaux de larmes.

Gazal.

Mes amis, nous ne devons songer à autre chose qu'à pleurer; hélas! assurément je n'ai plus même la force d'écrire; hélas!

Duldul (la mule) du prince de Najaf est tombée sans sellé sur la poussière, et ce coursier affligé s'écrie ainsi : hélas! à sa manière.

Zu'lfacar (l'épée) de Haïdar frémit de rage dans le monde; car il n'est plus, hélas! sur la terre le conquérant de Haïdar.

Le *muazzin* s'écrie en se frappant la tête : Que dirai-je? hélas! maintenant que le protecteur de la foi ne peut plus prononcer le *takbir* ! (33)

Pourquoi l'épée de la bravoure ne sort-elle plus du fourreau? Hélas! c'est que le maître du cimeterre ne peut plus le manier.

Ne demande pas comment la fiole du cœur s'est répandue, brisée par le feu de ce chagrin. Comment raconterai-je, hélas! les impressions produites par le deuil de celui qui résout les difficultés? (34)

La douleur causée par la mort du chef du monde et de la religion, n'est pas une douleur ordinaire. Qui osera dire, hélas! que cette douleur ne doit pas subjuguer l'univers?

A la vue de la blessure d'Ali, Jésus s'écria : Hélas! le glaive de la mort l'a frappé inconsidérément.

Ici, ô ma plume! la douleur ne saurait garder le *matla*, ni le *macta* (35); car maintenant, hélas! je n'ai plus la force d'écrire.

Comment, moi, Haïdari, raconterai-je le malheur arrivé au prince de la foi? Hélas! cela m'est impossible en toute manière.

Ali, le commandeur des croyants, avait une douceur et une patience au-dessus de toute expression. — On rapporte en effet qu'un de ses esclaves se tenant un jour derrière le rideau, l'émir l'appela en lui disant : « Esclave, viens vite! » Celui-ci ne répondit rien, et ne se mit pas en peine d'obéir, quoiqu'il eût parfaitement entendu sa voix. Le prince de l'univers l'appela de la même manière soixante-dix fois consécutives; mais l'esclave s'obstina à ne pas approcher. Enfin l'émir s'étant levé, vint voir derrière le rideau, et y trouvant l'esclave : « Est-ce que tu n'as entendu ma voix? lui demanda-t-il. — Je vous ai bien entendu m'appeler, dit celui-ci, mais je n'ai pas voulu répondre. — Pourquoi? demanda Ali. — C'est afin de mettre votre patience à bout, répondit l'esclave, afin de vous irriter contre moi à un tel point que vous en veniez enfin à me châtier et à me faire périr. » Ayant entendu ces paroles, le prince de la surate *hal*

ata, le possesseur de *zu'lfacar*, s'écria : « Esclave, au nom de Dieu ! je te donne la liberté avec des appointements fixes pour ta nourriture et ton vêtement, ta vie durant. »

Sa bravoure ne saurait être décrite par la plume la plus exercée, et son intrépidité se refuse à être traduite dans les ambages d'une description. En effet, sa valeur était si universellement reconnue, que si un guerrier venait à tomber sous les coups de sa main puissante, ses propres compagnons d'armes avouaient que c'était pour lui un insigne honneur d'avoir péri sous le glaive de ce roi des braves. Il est certain que pour peu qu'Ali l'approuvé se baissât en tirant du fourreau son *zu'lfacar* étincelant, il partageait en deux la tête sur laquelle il l'abattait.

Vers.

Que dirai-je de zu'lfacar ? Partout où portait ce terrible cimeterre, d'un il faisait deux, et de deux il faisait quatre.

Les rois et les personnages illustres de la Grèce, de la Syrie, de l'Arabie, de la Perse, du Turquestan et de l'Hindoustan gravèrent son illustre nom sur leurs épées en signe de bénédiction et comme un gage de victoire. Ali était d'une force si prodigieuse, qu'en frappant de la main le silex le plus dur, l'empreinte de ses doigts y demeurait gravée et y restait incrustée comme sur un camée.

Secondé par la faveur du Très-Haut, il conquit la forteresse de Khaïbar à l'âge de dix-huit ans (36), et mit les infidèles en déroute.

Cet illustre représentant de la divinité était si libéral, que jamais solliciteur ne sortit de sa maison les mains vides. Il ne dédaignait pas de se livrer lui-même au travail, et, imitateur de la bonté de Dieu, il donnait son salaire à ceux qui étaient dans le besoin.

Il était d'une piété si fervente qu'après avoir jeûné tout le jour, il passait toute la nuit dans des pratiques de dévotion. Chaque nuit il récitait mille fois le *namaz*, et faisait autant de *rikats*. Il se prosternait si fréquemment que son front en avait contracté des callosités.

On raconte de lui cette anecdote : — Ali l'approuvé avait fait un jour l'acquisition de différents objets pour l'usage de sa maison, et revenait chez lui en les portant sur son épaule. Dans son chemin il rencontra un domestique nommé Gayya, qui lui dit : « Ali, fils d'Abu-Talib, donnez-moi votre fardeau, je le porterai chez vous avec précaution. — Non, lui répondit le commandeur des croyants ; ceci est l'affaire d'un père de famille ; il faut qu'il aille, qu'il porte lui-même sur sa tête, jusqu'à succomber de fatigue pour ses enfants. » — Le domestique reprit : « O délices des deux mondes, défenseur du jour du jugement! vous êtes le khalife de l'univers, et l'imam de toute la terre ; cette fonction n'est pas digne de vous. » — Ali lui répondit : « Un tel fardeau ne saurait nuire à la vertu d'un saint, lorsque celui-ci veut bien le porter pour l'amour de ses enfants. »

Venons-en maintenant aux détails de sa mort tels qu'ils nous ont été transmis par les historiens.

Le 19 du mois de ramazan, l'émir des croyants passa toute la nuit occupé à des œuvres de piété. Le matin il fit venir en sa présence tous ses enfants, puis les ayant fait asseoir auprès de lui, il se mit à leur donner différents avis. Mais aucun d'eux n'eut la force d'entendre jusqu'au bout son touchant discours. L'imam Haçan et l'imam Huçaïn lui dirent avec des sanglots : « Pourquoi, tendre père, nous faites-vous entendre aujourd'hui de votre langue bénie ces paroles inaccoutumées ? Ah ! quel est le mystère qu'elles nous cachent? veuillez nous le découvrir. » — Le commandeur des croyants les embrassa en pleurant et leur dit : « Chers enfants, vous le saurez ce matin ; l'événement ne vous sera pas caché plus longtemps. » Puis il se retira pour prier Dieu.

Une heure après, il vint dans la cour de la maison, et levant les yeux vers le ciel, il dit en souriant : « Tu as dit vrai, ô Apôtre de Dieu ! tes paroles sont véridiques, ô ami du Tout-Puissant ! » — Zaïnab ayant entendu ces paroles, prit la liberté de lui dire : « Mon père, pourquoi souriez-vous? et quelle est la cause de l'agitation où vous êtes? » — L'émir des croyants lui répondit : « O lumière des yeux de Muhammad, délices du cœur de Fatima ! le moment approche où je vais rejoindre ton aïeul, le Prophète de Dieu ; bientôt je vais être honoré de sa noble société ; voilà ce qui me transporte de joie. Quant à ce qui cause mon trouble et mon agitation, c'est le compte à rendre au jour du jugement. »

Sur ces entrefaites, l'aube du matin avait paru, et Ali l'approuvé voulut sortir. Alors, au rapport d'un historien, tous les oiseaux de la basse-cour accoururent, et, saisissant le pan de ses vêtements, se mirent à pousser des cris, en cherchant à le retenir, comme s'ils eussent craint que l'émir, une fois sorti de sa maison, n'éprouvât quelque malheur. Ce que voyant Zaïnab, elle voulut éloigner de son père ces animaux sans raison, et les empêcher de faire obstacle à son passage. Mais les yeux du commandeur des croyants se remplirent de larmes, et il dit à sa fille : « O Zaïnab, au cœur brisé et désolé ! ô consolation de Haïdar ! ne les repoussez pas, laissez-les; ne comprenez-vous pas que ces animaux sont dans le deuil à mon sujet? Ils témoignent leur douleur ; bientôt ils n'auront plus de maître, et ils en mourront de chagrin. » A ces mots, il se rendit à la mosquée, et se mit à faire l'*azan*. O fidèles, qui pleurez l'émir des croyants ! sachez que ce jour-là Ali l'approuvé prononça l'azan d'une voix si élevée que tous les habitants de Kufa l'entendirent.

Cependant une infâme courtisane, dont Ibn-Maljam était amoureux, ayant entendu l'azan se leva, et allant trouver celui-ci lui dit : « Levez-vous, paresseux, le sommeil ne convient pas aux amants ; faites-vite, car en ce moment l'émir des fidèles est arrivé à la mosquée. Je ne veux pas que vous laissiez échapper l'occasion il faut que vous fassiez périr Ali l'approuvé. » A ces mots Ibn-Maljam se leva, courut en toute hâte à la mosquée et se mêla parmi ceux qui dormaient, et fit semblant de dormir comme eux.

Lorsqu'Ali l'approuvé eut terminé l'azan, il récita

le *tasbih*, et se mit à faire le tour de la mosquée et à réveiller les dormeurs pour commencer la prière du matin, en disant à chacun d'eux : La paix soit sur vous. Arrivé auprès d'Ibn-Maljam, il crut que cet impie dormait : « Lève-toi, lui dit-il, et fais tes ablutions (37), afin de réciter le namaz. » Après avoir dit ces paroles il passa outre, vint au mihrab et commença la prière du matin. Alors Ibn-Maljam se leva, tira une épée empoisonnée, s'approcha à la hâte du lieu où l'émir des fidèles récitait le namaz, et se tint derrière lui, l'épée nue à la main.

Ali avait coutume de prolonger pendant un certain espace de temps les inclinations et les prostrations du namaz. Or, après avoir fait les prostrations du premier rikat, il voulut relever la tête... Au même instant, le scélérat déchargea son cimeterre empoisonné sur la tête du prince des génies et des mortels, avec une telle force, que celui-ci ne put achever la parole qu'il avait commencée. Le coup porta par hasard sur la blessure que l'émir des croyants avait reçue de la main d'Omar, fils d'Abdud, à la journée du Fossé (38); aussi sa tête fut-elle séparée en deux jusqu'au front. Cependant on n'entendit le commandeur des croyants prononcer aucune parole, sinon le nom de Dieu.

Vers.

Lorsque le cimeterre empoisonné tomba sur la tête du prince, le lion de Dieu se mit à palpiter dans la maison de Dieu.

Sous un coup aussi terrible, Ali était tombé sans connaissance; lorsqu'il revint à lui, il s'écria : « Au

nom de Dieu ! par l'essence de Dieu ! par la loi de l'Apôtre de Dieu ! j'ai été délivré en recevant l'honneur du martyre. Je le jure par le maître de la Kaaba, c'est ce qui m'avait été prédit par Dieu et par son Prophète : et Dieu et son Prophète ont dit la vérité. Peuple, c'est Muradi, le fils de la juive, qui m'a tué ; emparez-vous de lui. »

L'émir des croyants tomba la tête sur le mirhab dans la mosquée; il étancha le sang qui coulait de son visage et essaya de relever la tête pour continuer la prière ; mais il ne put en venir à bout à cause de sa blessure, car quand il parvenait à la soulever un peu, elle retombait aussitôt sur le pavé. Son sang pur coulait en telle abondance, qu'à sa vue la terre se mit à trembler, la sphère céleste en fut ébranlée, les lamentations et les sanglots des anges montèrent au-dessus du trône de Dieu, et il s'éleva une tempête si effroyable, que tout l'univers fut plongé dans l'obscurité. L'ange Gabriel s'écria en pleurant, entre le ciel et la terre : « Hélas ! les piliers de la sainteté ont été aujourd'hui précipités dans la poussière ; le type de la piété a été anéanti tout d'un coup ; le lion de Dieu, le mandataire de Muhammad a été mis à mort. Hélas ! le plus excellent des ministres du Très-Haut est tombé sous les coups du cimeterre. »

Cependant, lorsque les habitants de Kufa eurent appris l'horrible nouvelle du meurtre d'Ali l'approuvé, ils furent plongés dans la consternation. Tous coururent aussitôt à la mosquée, la tête et les pieds nus. L'un d'eux rencontra en chemin Ibn-Maljam qui s'enfuyait, l'épée nue à la main ; il lui dit d'un air résolu :

« Infidèle maudit, infâme scélérat, c'est toi qui as tué le commandeur des croyants, le possesseur de Zu'lfacar? » Il voulut le nier d'abord; mais il laissa échapper ces paroles : « Que ferai-je ?... C'est un grand péché ! » Ayant entendu ces paroles, ce citoyen généreux dit aux autres : « Fondons sur ce misérable; garrottons-le, et menons-le à la mosquée. »

Dès que le bruit de ce funeste événement fut parvenu aux oreilles de la famille du Prophète, Zaïnab et Omm-Kolsum arrachèrent leur voile, déchirèrent leurs vêtements, et s'écrièrent en poussant des soupirs et des sanglots : « Tendre père, tendre père ! que vous est-il arrivé? quel est le malheureux qui vous a assassiné? »

L'imam Haçan et l'imam Huçaïn jettent leurs turbans à terre, mettent en pièces leurs manteaux, comme ils eussent effeuillé une fleur, et courent sur le champ à la mosquée, en faisant entendre leurs cris plaintifs. Ils arrivent et voient à la porte de la mosquée l'émir des fidèles mortellement blessé et baigné dans son sang; ils se précipitent aussitôt à ses pieds, les baignent de larmes amères et tombent en défaillance. Au bruit de leurs sanglots et de leurs convulsions, Ali ouvre les yeux et leur dit en souriant : « Lumière des yeux de Muhammad le choisi, délices du cœur de Fatima Zuhra, c'est aujourd'hui que votre père va être affranchi des peines et des afflictions de ce bas monde. Il est désormais certain qu'aucune infortune ne pourra plus tomber sur mon cœur affligé. » A ces mots, les deux imams se mirent à pleurer; puis ayant fait coucher le commandeur des croyants sur

une couverture, ils la prirent chacun par un bout, la chargèrent sur leurs épaules et sortirent de la mosquée la tête et les pieds nus. Lorsqu'ils arrivèrent à la maison, tous les enfants de Fatima jetèrent des cris déchirants, et tombèrent en faiblesse. Omar, fils de Numan, fit venir un chirurgien; dès que celui-ci eut visité la plaie, il arracha son turban, déchira ses habits, se jeta à terre, et s'écria en pleurant :

Vers.

Cette blessure a été faite par une épée empoisonnée; que puis-je dire?... aucun onguent ne pourra la guérir.

Un historien raconte qu'avant l'arrivée du chirurgien, Omm-Kolsum vint dans l'endroit où était détenu Ibn-Maljam, et dit au meurtrier : « Infâme assassin, tu n'as pas craint de lever la main sur le protecteur des deux mondes, sur le directeur des mortels et des génies, et de faire couler des fleuves de larmes des yeux de la famille du Prophète! Mais à la fin tu as été pris, et Dieu sait actuellement quel terrible châtiment tu auras à endurer, quelle sera la conséquence de ton forfait? Tu ne penses donc pas à l'émir, que tu as blessé si dangereusement? Mais j'espère qu'il guérira par la grâce de Dieu et de son Prophète. » — Le meurtrier répondit : « Ne vous livrez point à cette illusion, fille de Fatima et d'Ali, retournez chez vous; je vous jure par Dieu, que cette blessure a été faite avec une arme empoisonnée. Elle ne guérira jamais. »

Le commandeur des croyants commanda de garder à vue son assassin. « Donnez-lui, ajouta-t-il, tant que je vivrai, la même nourriture qu'à moi-même. Si je

recouvre la santé, je ferai à son égard ce que je jugerai à propos, et si je meurs, vous le frapperez d'un seul coup; mais gardez-vous de lui en donner deux, car il ne m'en a donné qu'un seul. » Ayant ainsi parlé, l'émir s'évanouit; lorsqu'il revint à lui, il embrassa ses enfants en pleurant.

La nuit du 21 du mois de ramazan étant arrivée, il rassembla tous ses enfants et leur dit : « Je vais prendre congé de vous, et vous allez être séparés de moi. Je vous confie à la miséricorde de Dieu. Priez pour moi. » Ayant ainsi parlé, il dit à l'imam Haçan : « Lumière des yeux de Muhammad le choisi, délices du cœur de Fatima Zuhra, lorsque j'aurai quitté ce monde, vous laverez mon corps, vous l'ensevelirez et l'embaumerez avec le camphre du paradis qui m'a été donné; et lorsqu'il aura été déposé dans le cercueil, vous le prendrez par les pieds, mais vous ne laisserez personne se mettre à l'autre bout, car l'ange Gabriel le portera lui-même du côté de la tête. N'oubliez pas surtout de déposer le cercueil dans l'endroit où il s'arrêtera de lui-même. Vous trouverez-là un tombeau tout construit et une niche creusée à l'intérieur. C'est le sépulcre que le patriarche Noé a fait faire tout exprès pour moi. »

Alors Zaïnab dit en pleurant : « Père chéri, lorsque vous serez dans le paradis, veuillez saluer pour moi ma noble mère et lui dire de ma part : Fille bien-aimée de celui qui est le sceau des prophètes, le feu dévorant de votre absence me consume; le chagrin que j'éprouve de votre séparation, augmente de plus en plus. »

En ce moment le front du commandeur des croyants se couvrit de sueur, et son visage changea de couleur. Il s'occupa uniquement de Dieu ; puis se tournant vers la quibla, il étendit ses pieds, mit ses mains sur sa poitrine, et de sa langue bénie prononça ces paroles, la face toujours tournée vers la Mecque : « J'atteste qu'il n'y a point d'autre Dieu que Dieu ; j'atteste que Muḥammad est l'envoyé de Dieu (39). » A ces mots, le rossignol de son âme quittant son enveloppe corporelle, s'envola vers les bosquets de Rizwan.

Mes amis, vous qui êtes dévoués à Ali l'approuvé ; vous qui êtes fidèles à la famille de la mission divine, sachez que tous ceux qui étaient étrangers à la maison du Prophète, aussi bien que ceux qui en faisaient partie, s'abandonnèrent aux pleurs et à toutes les démonstrations de la douleur, au point qu'on eût dit qu'ils allaient mourir. Alors Zaïnab de sa langue bénie prononça cette élégie :

Élégie.

Zaïnab s'écria d'un cœur affligé : O mon père ! ô mon père ! quel glaive cruel est tombé sur ta tête ! ô mon père ! ô mon père !

Lorsque ta tête fut partagée en deux, ton visage fut inondé de sang. Qui t'a réduit en cet état ? ô mon père ! ô mon père !

Qu'il est barbare, celui qui t'a donné la mort, à toi, successeur d'Ahmad ! où est aujourd'hui Muḥammad, mon aïeul ? ô mon père ! ô mon père !

Durant tout le jour, le deuil de notre mère humectait nos yeux de larmes ; ta mort va maintenant nous ôter la respiration ; ô mon père ! ô mon père !

A qui dirons-nous notre infortune ? à qui ferons-nous part de notre douleur ? où irons-nous dans notre désespoir ? ô mon père ! ô mon père !

D'un autre côté Omm-Kolsum disait : Quel affreux désordre est arrivé ! la splendeur de la religion du Prophète s'est évanouie, ô mon père ! ô mon père !

Le soleil de l'Arabie, la lune de la Perse, la lumière de Yasrib et de Batha étaient avec toi. Hélas ! quel affreux malheur ! ô mon père ! ô mon père !

Aujourd'hui Médine est désolée ; en toi elle a perdu le chef de la religion ; nous sommes tombés dans le plus pénible abandon ! ô mon père ! ô mon père !

D'un autre côté, Schabir et Schabar disaient en pleurant et en se couvrant la tête de poussière : Nous restons sans appui au milieu de nos ennemis ! ô mon père ! ô mon père !

Hélas ! comment pourrai-je suffire, moi, Haïdari, à raconter de quelle manière les deux petits-fils du Prophète s'écriaient dans leur affliction : O mon père ! ô mon père !

Certes nous sommes à Dieu, et nous retournerons à lui.

QUATRIÈME SÉANCE.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX !

MARTYRE DE L'IMAM HAÇAN.

Stance.

O œil humide ! ne cesse de verser des larmes ; que ta prunelle se couvre d'un vêtement de deuil.
Pour Dieu ! laisse couler dans cette assemblée le sang du cœur (40) ; vois un peu, c'est Fatima qui pleure ses enfants.

O mes amis ! vous qui siégez ici en l'honneur de la famille du manteau, vous qui faites l'ornement de cette assemblée où l'on est en deuil pour les nobles enfants d'Ali, cette nuit est celle où l'on célèbre la mémoire du martyre de l'imam Haçan (sur qui soit la paix !). Laissez couler de vos yeux humides le sang de votre cœur.

Gazal.

Haçan était né pour l'imamat, car cet enfant chéri du Prophète était chaste de corps.
On ne voyait en lui que beauté, grâces et talents ; il était plein de courtoisie, de douceur et de générosité.
La nuit régnait toujours sur sa chevelure parfumée d'ambre ; il penchait gracieusement la tête.
Ne m'interrogez pas sur l'éclat de ses joues ; elles prêtaient au soleil sa splendeur.
Ses lèvres étaient comme la source du Kauçar, c'est pourquoi le Prophète les baisait sans cesse.

Hélas! ô mes amis! elles seront flétries par le poison; son cœur sera brisé en morceaux; ne me demandez plus rien.
Ses entrailles seront mises en pièces par un funeste breuvage; les pierres les plus dures en répandront du sang.
Comment Haïdari pourra-t-il décrire ce douloureux événement? puisque sa plume elle-même s'est brisée de douleur.

Burca raconte, dans son livre intitulé *Sanin Tarmazi*, d'après une tradition orale d'Ibn-Abbas, qu'un jour le Prophète Muhammad avait mis à cheval sur son épaule le jeune imam Haçan. Quelqu'un étant survenu en ce moment, s'écria : «Imam Haçan, c'est un bon cheval que celui sur lequel vous êtes monté!» — Muhammad répliqua aussitôt: « Le cavalier vaut encore mieux que la monture. »

On lit dans le *Livre des Martyrs*, qu'un jour Muhammad le choisi, ayant pris dans ses bras l'imam Haçan, se rendit à la mosquée, s'assit dans la chaire, et tout en instruisant le peuple, il s'interrompait de temps en temps pour baiser à la bouche l'imam Haçan; puis il dit : « Mon cher enfant est un prince et un *sayid*. Le temps viendra où le Très-Haut établira ce fils bien-aimé pour opérer la réunion de deux factions parmi le peuple musulman. »

Fazl, fils de Tuci, rapporte dans son livre intitulé *Ilam Anwari*, cette tradition d'Ibn Abbas : « Un jour que j'eus l'honneur d'être admis en présence de Muhammad le choisi, la belle Fatima arriva les yeux pleins de larmes. L'Apôtre de Dieu la voyant ainsi troublée, lui dit en pleurant lui-même : «Chère âme, quelle est la cause du violent chagrin où vous êtes?

— Délices des créatures, gloire de l'univers, répondit-elle, il y a déjà longtemps que Haçan et Huçaïn sont sortis de la maison, et ils ne sont pas encore revenus. En outre, Ali l'approuvé n'est pas au logis; en sorte que je ne puis l'envoyer à leur recherche, et je ne trouve personne que je puisse charger de ce soin. Hélas! je ne sais où ils peuvent être allés. » — A ces mots Muhammad répliqua : « Ne vous tourmentez pas ainsi, ô rose du jardin de votre père; séchez vos larmes, ne déchirez pas ainsi votre cœur. C'est Dieu tout-puissant qui est le gardien et le protecteur de ceux qu'il a créés. » En même temps il se mit en prières et prononça ces paroles : « Seigneur! s'ils sont dans le désert, garde-les avec soin; s'ils sont sur la mer, ramène-les à bord sains et saufs. » — Aussitôt l'ange Gabriel descendit du ciel et lui dit : « Apôtre de Dieu, ne craignez point, et ne concevez point d'inquiétude, vos deux nobles enfants sont les princes de ce monde et les chefs de la caravane de l'éternité, leur père est le roi des rois et le propitiateur des prévarications de votre peuple. Les deux enfants sont en ce moment dans la tribu de Bukhar, et le Très-Haut a député deux Anges pour les garder et avoir soin d'eux. »

Masnavi.

Haçan et Huçaïn sont deux perles précieuses qui brillent sur tous les peuples de la terre.

C'est une constellation lumineuse; c'est un diamant qui éblouit par l'éclat qu'il répand.

C'est la lumière des yeux du Prophète; c'est la lampe de la vie de Murtaza.

Leurs joues sont plus resplendissantes que la lune quand elle montra sa face dans la nuit de l'heureuse destinée (41).
C'est la lune du ciel de la perfection; c'est un cyprès du jardin de la beauté.
Haïdari, garde leur amitié de tout ton cœur; ils sont tous deux les intercesseurs du jour du jugement.

Il faut convenir qu'il n'y avait point, entre l'imam Haçan et l'imam Huçaïn, de différence de l'épaisseur d'un cheveu. Il n'y a pas le moindre doute que ces deux frères n'aient été les élus de Dieu, et la consolation des chagrins de Muhammad le choisi. Telles étaient la grâce et les perfections qui brillaient dans ces deux nobles enfants, qu'on ne saurait imaginer entre eux la moindre distinction; impossible de trouver en l'un ou l'autre du plus ou du moins; à eux deux, ils ne faisaient qu'un.

Les historiens de la mort de l'imam Haçan rapportent ainsi ce douloureux événement.

Le 27 du mois de safar (42), la nuit du vendredi, l'imam Haçan était dans la maison de ses chastes et nobles sœurs Zaïnab et Omm-Kulsum.

Mardan, roulant dans sa tête impure des réflexions impies, avait songé comment il pourrait venir à bout de détruire cette rose du jardin prophétique, cette perle de l'océan de Murtaza, et d'éteindre cette lampe de la maison de Muhammad le choisi, ce flambeau de la famille des saints.

Or il y avait à Médine une femme nommée Içunia, esclave d'un grec, qui exerçait le métier de revendeuse

en allant de maison en maison. Il la fit venir et lui dit : « Içunia, tu vas sans doute de temps en temps dans la maison de l'imam Haçan, et tu peux avoir accès auprès de Jada, fille d'Ischas? — Oui sans doute, répondit cette femme maudite de Dieu et de son Prophète ; je suis très liée avec elle.» — Or, mes amis, cette femme appelée Jada était connue à Médine sous le nom d'Asma. — A cette réponse, Mardan, quittant à l'instant son masque hypocrite, ne put se contenir et lui dit transporté de joie : « Içunia, je vais te dévoiler le secret de mon cœur. Si tu ne le révèles à personne et si tu agis conformément à mes instructions, je te donnerai mille dinars et cinquante habits complets, sans compter beaucoup d'autres bienfaits dont je te comblerai. En attendant, prends ces cent dinars comme gage de ma parole. » La malheureuse voyant tant d'argent comptant, l'accepta en disant : « Je prends Dieu à témoin que je donnerai ma vie s'il le faut, et que je ne parlerai de cela à qui que ce soit. » — Le scélérat reprit alors : « Içunia, tu iras donc chez l'imam Haçan, et tu travailleras à aliéner du fils d'Ali le cœur d'Asma en lui disant : Madame, sur la réputation de votre beauté et de vos charmes, Yazid s'est épris d'amour pour vous. Si madame veut bien y consentir, il mettra dans sa main la possession de tout l'Irac, et la rendra la souveraine de l'univers.— Ce discours séduira Asma ; alors tu lui donneras ce poison mortel en lui disant : Madame, mêlez ce poison dans de l'eau ou dans de l'essence de rose, et faites-en boire à l'imam Haçan ; vous obtiendrez ainsi la rose de votre union avec Yazid. » — Içunia ayant pris ce poison

mortel, se rendit à la maison de l'imam Haçan ; elle y trouva Asma toute seule et lui tint les discours qui lui avaient été suggérés. Enfin elle la flatta si bien, qu'elle réussit à allumer dans son cœur le feu de la trahison, et lui remit la fiole qui contenait le poison. Hélas ! cette malheureuse, séduite par le désir immodéré des richesses, but la coupe empoisonnée de l'amour de Yazid, et d'un trait de plume effaça de la tablette de son cœur les caractères de sa récente union avec l'imam Haçan.

Vers.

Jeune ou vieux, ne cherche point la fidélité dans les femmes ; d'une terre stérile peut-il éclore une rose odorante ?

Un jour donc, Asma ayant fait dissoudre le poison dans de l'eau et du miel, en fit boire sous un faux prétexte au noble descendant du Prophète. Aussitôt son effet se manifesta sur le front brillant de l'imam Haçan.

Masnawi.

C'est un flacon de poison mortel ; bois, mon cœur, ne fais pas attention au plus ou au moins.

Si tu n'as pas de boisson, prends cette coupe empoisonnée ; la mort est un bienfait, sois donc heureux par la souffrance.

Dès qu'il eut bu cette eau emmiellée, l'imam Haçan tomba malade ; pendant toute la nuit il se tordait de douleur, comme un poisson hors de l'eau. Lorsque le matin fut venu, il se rendit au sépulcre du Prophète, et embrassant son tombeau, il s'écria :

Distique.

Ta tombe est un hôpital de miséricorde ; ô défenseur des deux mondes ! étends ta protection sur moi.

Après avoir prononcé ces paroles, se trouvant mieux par la grâce de Dieu et de son Prophète, il revint à sa maison. Il porta ses soupçons sur Asma; c'est pourquoi il ne voulut plus retourner chez elle, ni rien recevoir de sa main, ni même lui parler. Le soir il ne mangeait que ce que lui préparait la mère de Cacim (43), et le matin, il ne buvait que ce que lui donnait lui-même l'imam Huçaïn.

Un jour cependant il alla par hasard dans la maison d'Asma. « Imam Haçan, lui dit-elle, on m'a envoyé des jardins de Médine des dattes fraîches qui sont délicieuses; si vous voulez, je vous les apporterai, et votre servante se trouvera bien honorée si vous daignez en manger quelques-unes. » Or, il se trouva que l'imam Haçan étant de ce lieu avait précisément envie de manger des dattes fraîches; il lui dit donc de les apporter.

Asma rentra chez elle, rapporta une assiette de dattes, dont les unes étaient empoisonnées et les autres saines, et la plaça devant l'imam Haçan. Celui-ci l'engagea à lui tenir compagnie. Or, comme elle pouvait distinguer celles qui étaient empoisonnées de celles qui ne l'étaient pas, elle accepta son invitation et s'assit. Puis elle se mit à choisir les saines et à les manger. Quant à Haçan, il en prit des unes et des autres. Après en avoir mangé sept, il ressentit des nausées dans l'estomac, et, laissant l'assiette, il se leva et retourna chez l'imam Huçaïn. Mais pendant toute la nuit la douleur lui fit pousser des cris et des gémissements. Au matin il se rendit comme la première fois au tombeau de Muhammad et prononça ce distique :

Dans l'affliction de mon cœur, je me roule maintenant sur ta tombe, ô prince des fidèles! Pour Dieu! aie pitié de moi, et accorde-moi une prompte guérison.

A l'instant même il se trouva guéri. Il rentra chez lui et dit à Asma : « Jada, les dattes d'hier m'ont fait bien du mal ; d'où pensez-vous que cela vienne? Qu'y avait-il dedans? — Imam Haçan, répondit-elle en composant son visage, j'avais pourtant recouvert cette assiette avec le plus grand soin ; et de plus votre servante en a mangé avec vous. » Haçan ne sut donc à quoi s'en tenir; et s'étant levé, il sortit en disant :

Vers.

Il y a quelque chose d'extraordinaire ; un sort cruel et ténébreux pèse sur moi; mes affaires sont devenues tout-à-coup fort embrouillées.

Je suis tombé dans un abîme d'étonnement; ne le demandez pas, mes amis; mais désormais je n'aurai plus rien de commun avec cette maison.

Puis ayant fait venir ses nobles frères (44), il leur dit : « Depuis deux ans, je n'ai pas joui un seul instant d'une bonne santé dans cette ville. Je veux aller passer trois ou quatre jours (45) à Mossul, pour changer d'eau et d'air ; cela me guérira peut-être. Quelques jours de repos pourront soulager mon cœur affligé ; loin de mes ennemis je trouverai quelque repos, et je me soustrairai ainsi aux tentatives de la malveillance. » Il partit en conséquence, peu de jours après, accompagné d'Ibn-Abbas et de plusieurs autres amis dévoués.

Au rapport des historiens, il y avait à Damas un aveugle qui était ennemi déclaré de la famille du Prophète. Ayant appris le voyage de l'imam Haçan, il fut ravi de joie et se dit à lui-même : C'est le fils de mon ennemi, cherchons quelque moyen de le faire périr. Il faut que je me transporte à Mossul ; je trouverai l'occasion de faire connaissance et de lier amitié avec lui ; alors je pourrai le frapper en temps opportun. Après avoir formé cette résolution, il prit une javeline empoisonnée, et se rendit à Mossul avec ses domestiques.

Le jour même de son arrivée, l'imam Haçan récitait le namaz dans la mosquée ; l'aveugle y vint aussi et fit semblant de prier. Il y venait ainsi chaque jour, récitait le namaz derrière l'imam, et écoutait ses éloquentes exhortations ; il répandait même des larmes ; mais il n'en persévérait pas moins dans le dessein de le frapper un jour de sa javeline empoisonnée, et de faire sortir cette épine de son cœur.

Un jour donc ce prince de l'univers, après avoir fait la prière du midi, était assis hors du temple, la jambe droite croisée sur la jambe gauche. L'aveugle sortit de la mosquée, salua l'imam Haçan et s'approcha de lui en se soutenant sur sa javeline. Il l'appuya comme par hasard sur le pied de l'imam avec une telle force, qu'après le lui avoir percé de part en part, la javeline s'enfonça dans la terre. Le prince du monde, vaincu par la douleur, poussa un profond soupir : son visage, naguère si brillant, se couvrit d'une teinte jaune ; son pied enfla aussitôt ; le sang coula en abondance de la blessure. Témoins de cet événement, Ab-

dallah, fils d'Abbas, et ses compagnons, se saisirent de l'aveugle, et s'apprêtaient à le garotter pour lui infliger le châtiment qu'il avait mérité. Mais l'imam Haçan leur dit : « Laissez-le, et ne lui dites rien; il est aveugle, à ce qu'il paraît, mais il ne le sera plus au jour du jugement.» Ils laissèrent donc aller ce misérable, qui s'échappa et se déroba aux regards.

Haçan, à qui sa blessure faisait éprouver d'atroces douleurs, se tordait comme un poisson hors de l'eau, et s'écriait de sa langue bénie :

Vers.

Partout où je mets le pied, il y ressent de cruelles souffrances; c'est une grâce de Dieu, le mal accomplit son contrat à mon égard!

On fit venir un chirurgien ; celui-ci, à la vue de la blessure, jetta son turban à terre et dit en pleurant : « Hélas! cette blessure a été faite avec une pique empoisonnée, elle sera très-difficile à guérir. » A ces mots, Ibn-Abbas s'écria : « Délices du cœur de Muhammad le choisi et d'Ali l'approuvé, si vous le permettez, je vais mettre à mort ce maudit infidèle. » — L'imam répondit : « Il recevra lui même la récompense due à ses œuvres. » Le chirurgien, homme très-habile, apporta au traitement toutes les ressources de son art, et parvint à extraire tout le venin de la blessure.

Quinze jours après, on s'empara de l'assassin. Saad de Mossul ayant pris l'avis de Mukhtar son neveu, fit élever un bûcher sur lequel on brûla l'aveugle.

Quant à l'imam Haçan, il retourna à Médine la brillante.

A quelque temps de là, Içunia apporta à Asma, de la part de Mardan, un diamant réduit en poudre impalpable et un collier à deux rangs de perles précieuses ; elle lui dit en l'abordant : « Madame, veuillez porter ce collier, et employer tous les moyens possibles pour faire prendre à l'imam Haçan cette poudre de diamant. » La malheureuse, entraînée par l'appât du collier, se disposa encore une fois à faire périr l'imam son mari.

Le 18 du mois de safar, qui était un vendredi, elle se dirigea vers le pavillon où l'imam Haçan résidait jour et nuit. Y étant arrivée, elle vit que celui-ci dormait, la tête appuyée sur un oreiller. Ses sœurs et ses belles-sœurs sommeillaient auprès de lui, et un flacon cacheté était placé à son chevet. La misérable alla tout doucement s'asseoir auprès de l'imam, fit pénétrer dans le flacon de la poudre de diamant, et s'en alla sans que personne se fût aperçu de son arrivée et de son départ.

Haçan s'étant éveillé, appela Zaïnab : « Ma sœur, lui dit-il, levez-vous, j'ai vu en songe mon aïeul Muhammad le choisi, mon père Ali l'approuvé et ma mère Fatima Zuhra. Donnez-moi un peu d'eau, afin que je fasse mes ablutions. » Ayant dit ces paroles, il prit lui-même le flacon, en examina le cachet, l'ouvrit et but un peu d'eau. Puis, poussant avec douleur un profond soupir, il s'écria : « Ah ! qu'y a-t-il dans cette eau? elle m'a mis en pièces depuis la gorge jusqu'au nombril. » Alors ayant fait appeler l'imam Huçaïn, il lui dit : « Frère bien-aimé, je songeais tout à l'heure que mon aïeul Muhammad, Ali mon père, et

50774

Fatima ma mère se promenaient avec moi dans le paradis du ciel, et me disaient : Enfant chéri du Prophète, délices d'Ali et de Fatima, réjouis-toi, car désormais tu vas être délivré des persécutions de tes ennemis ; tu vas sortir de l'oppression que les méchants font peser sur toi. Il est certain que la nuit prochaine, tu seras avec nous, et que tu goûteras le repos dans le paradis.—Je m'éveillai en sursaut, je bus un peu d'eau de ce flacon; j'éprouvai aussitôt des nausées dans l'estomac, et la bile me monta à la figure. »— L'imam Huçaïn voulut alors boire lui-même de cette eau, pour éprouver la vérité de ce que lui disait son frère; mais l'imam Haçan se hâta de lui arracher ce flacon de la main, et le brisa contre terre. Aussitôt le sol entra en ébullition et offrit par ses fissures l'aspect des dents d'un peigne.

Cependant le prince du monde, l'imam du jour du jugement éprouvait dans la région du ventre des douleurs épouvantables ; pendant toute la nuit il fut dans une agitation extraordinaire ; le lendemain matin, s'étant penché au-dessus d'un bassin, il commença à vomir, et rendit par la bouche soixante-dix morceaux de ses entrailles ; suivant d'autres relations, il en rendit cent soixante-dix. — A ce spectacle l'imam Huçaïn jeta son turban à terre et prononça ces stances :

Stances.

Quelle main a introduit dans le flacon cette dissolution de diamant, de manière que ce poison funeste semblât l'eau salutaire de Haçan?

Le poison a brisé ses entrailles en cent soixante-dix morceaux, qui tous sont tombés de la bouche sur le sein de Haçan.

Le cœur compatissant se sent brûlé comme la tulipe d'un feu intérieur, à la vue du désespoir de la fidèle épouse de Haçan.

Ses lèvres étaient, hélas! un précieux antidote, qu'elle appliquait comme du sucre pour adoucir l'amertume des lèvres de Haçan.
Les étoiles feraient couler de leurs yeux le sang de leur cœur, si elles voyaient les entrailles brisées et les yeux en pleurs de Haçan.
Hélas! dans toute l'étendue du jardin du Prophète, le vent de l'automne n'a laissé ni rose, ni tulipe du printemps de Haçan.
Comment la violette ne cacherait-elle pas sa tête dans le sein du chagrin, en voyant emmêlée la chevelure musquée de Haçan?
Comment le cœur de Haïdari ne serait-il pas brisé, en voyant au milieu des flots de sang le cœur de Haçan?

D'après un historien, l'imam Haçan et l'imam Huçaïn, se tenant étroitement embrassés, pleurèrent de telle sorte, que toute la famille du Prophète en eut le cœur déchiré, et qu'elle se trouva dans un état déplorable. Ensuite, le malade fit venir Asma dans sa chambre, et lui dit en versant des larmes: « Amie perfide, compagne cruelle, vois, je n'ai point dévoilé à mes frères tes noires intrigues; mais sois assurée que tu n'échapperas pas au jugement de Dieu. Quoi! tu n'as pas craint la vengeance divine! tu n'as pas eu de respect pour Muhammad le choisi! Tu as déchiré le collet de l'affection; tu as mis le pied dans le sentier de la trahison; tu as privé Huçaïn d'un frère, tu as rendu mes enfants orphelins. » Ayant dit ces paroles, il ne put s'empêcher de verser des larmes et prononça cette stance:

Un ami frapperait-il sans motif un ami? frapperait-il un ami aussi fidèle, aussi dévoué que moi?
Il n'y a qu'un ennemi qui, me regardant comme un étranger, comme un ennemi mortel, pourrait me frapper de la sorte.

Ensuite il fit venir Cacim, le serra dans ses bras,

l'embrassa tendrement, et ayant écrit un talisman, il le lui attacha au bras en lui disant : « Cher enfant, lorsque tu te trouveras dans quelque embarras, tu liras ce talisman, et tu agiras en conséquence. » — Puis il dit à l'imam Huçaïn : « Frère bien-aimé, j'ai destiné votre fille Fatima Kubra à mon fils Cacim ; lorsqu'ils seront devenus grands, unissez-les l'un à l'autre ; ayez toujours pour eux l'affection d'un père et d'un oncle. Je vous confie aussi mes sœurs, mes belles-sœurs et mes enfants. Enfin je vous recommande vous-même à la grâce de Dieu. »

La nuit du samedi, 19 du mois de safar, le visage de l'imam Haçan devint blafard ; l'heure de sa mort était proche... ses yeux se fermèrent ; ses enfants, ses sœurs et ses belles-sœurs étaient dans l'abattement le plus profond. Alors cet imam, qui faisait les délices de Muhammad le choisi et d'Ali l'approuvé, prononça de sa langue bénie la formule de profession de foi, et le rossignol de son âme s'envola dans le paradis. — Cacim tomba en faiblesse et prononça ensuite cette élégie :

Élégie.

Cacim s'écria en se frappant la tête de douleur : O mon père ! la mort apporte la désolation dans la maison de la foi, ô mon père !

Tu étais le cyprès du jardin de la prophétie, ô chéri de l'Apôtre de Dieu ! tu étais un fleuve de sainteté roulant des pierreries, ô mon père !

Qui, en te faisant boire ce poison, a brisé tes entrailles en morceaux ? ô avocat du jour du jugement ! qui a pu nourrir contre toi une telle animosité ? ô mon père !

Hélas ! il n'a pas eu compassion de nous, pauvres abandonnés, celui qui a précipité dans la poussière la maison d'Ali, mon aïeul ; ô mon père

Pressez-moi contre votre sein, pour me consoler. Pourquoi gardez-vous le silence? Votre mort me laisse aujourd'hui sans consolation, ô mon père!

Vous allez dans le paradis; ne me laissez pas ici-bas, je vous en conjure par le Prophète, ou je ne cesserai de m'écrier en pleurant et en me meurtrissant la tête : O mon père!

Ceux qui ont vu les lambeaux de vos entrailles en ont eu le cœur brisé; comment un tel malheur est-il venu fondre sur notre tête? ô mon père!

O lieutenant de Haïdar! mon oncle est maintenant demeuré seul au milieu des ennemis; s'ils peuvent le vaincre, ils ne l'épargneront pas, ô mon père!

Mes tantes debout se frappent la tête, ma mère pleure dans l'amertume de son cœur. Vous n'êtes plus : comment m'en consolerai-je? ô mon père!

O mes amis! comment Haïdari trouverait-il la force d'écrire de quelle manière Cacim s'écriait en pleurant sur ce corps inanimé : O mon père!

Certes nous sommes à Dieu, et nous retournerons à lui.

CINQUIÈME SÉANCE.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX !

MARTYRE DE MUSLIM, FILS D'AQUIL.

Stance.

Que deux rivières de sang coulent de vos yeux, ô fidèles ! sur le prince de Karbala, Huçaïn aux lèvres altérées.
Vous en retirerez de l'honneur au jour du jugement, et devant le Prophète, et devant Fatima, et devant Ali Murtaza.

O fidèles! cette nuit est celle où nous célébrons la mémoire du martyre de l'illustre Muslim, fils d'Aquil; pleurez son abandon, et faites couler des fontaines de vos yeux le sang de votre cœur.

Gazal.

Ecoute un peu, ô mon cœur ! les gémissements de Fatima; les yeux de Fatima répandent un déluge de larmes.
Le sublime paradis et la brillante assemblée des houris aux yeux bleus, sont devenus ténébreux à la vue de Fatima aux tresses emmêlées.
O toi qui as le cœur dévoré par le feu du chagrin, approche et considère un peu le sein consumé de Fatima.
Au plus haut des cieux les lamentations bruissent comme une tempête, parce que les enfants de Fatima pleurent en se meurtrissant le visage.
Ils gisent dans le désert sans prières, sans linceul, sans pleureurs, sans amis, les infortunés enfants de Fatima.

Lorsque Zuhra vit à Karbala le cadavre de Huçaïn, elle s'écria dans l'excès de sa douleur : O cher enfant de Fatima.
Tel que le sacrifié en Dieu, tel que l'ami de Dieu (46), tu fus patient dans tes malheurs, ô rose du jardin de Fatima!
Que dirai-je de plus, fils chéri de Mustafa ? ton excellence a doublé le mérite et la dignité de Fatima.
A la vue de tous les martyrs rougis de leur sang à Karbala, elle s'écria : Hélas! il est dévasté, le jardin de Fatima.
Assez, Haïdari, quitte la plume, livre-toi à ta douleur : les yeux affligés de Fatima versent un déluge de larmes.

Cœurs affligés qui errez dans les sentiers de la solitude ; âmes délaissées qui êtes tombées dans la région de l'abandon, écoutez l'histoire de celui qui fut, lui aussi, la consolation de l'apôtre de Dieu et de Fatima, c'est-à-dire de l'illustre Muslim, fils d'Aquil, messager de l'imam Huçaïn. Frappez-vous la tête de douleur, et pleurez.

Le prophète Muhammad le choisi a dit de sa propre bouche, que quand le Très-Haut assigne à un de ses serviteurs un haut rang à sa cour suprême, ce n'est point en vertu des mérites de cet homme vertueux, mais bien par un effet de sa pure bonté, que Dieu, dans sa sagesse consommée et par sa puissance infinie, ne permet pas qu'il tombe dans de grands malheurs.

Masnawi.

O mes amis! dans tout malheur il y a une faveur; ô mes amis! dans toute souillure il y a une place nette;
Dans toute infortune est cachée une ressource; toute épine voit la rose. Concluez maintenant.

C'est un fait bien constaté que la flamme de l'adver-

sité à dévoré le cœur des patriarches et des prophètes, et que le feu de la persécution a consumé la vie des saints et des hommes vertueux. C'est pourquoi tant de pieux personnages ont eu la tête tranchée dans le champ de l'infortune par le glaive des ennemis. C'est pourquoi on a vu tant d'illustres amis de Dieu suspendus par la corde de la douleur dans les carrefours de la désolation.

Abdallah, fils de Mubarak, a rapporté le fait suivant : Lors de mon pélerinage à la Mecque, une fois que j'eus endossé la livrée de la maison sainte (47), je ne m'occupais plus que d'œuvres de piété. Je pris ma route à travers le désert, et je rencontrai sur mon chemin un enfant de douze à treize ans qui voyageait à pied. Je dis en moi-même : O Dieu! quel est celui-ci qui s'avance ainsi tout seul dans cette solitude?

Masnawi.

Quel est celui-ci? oh! quel est-il? Sans doute, c'est Joseph de Kanaan, c'est Khizr, c'est Elie, ou la fontaine de vie (48).
Vois un peu quelle grâce et quel charme au milieu de ce désert! C'est la lumière du Créateur ou les rayons du roi de gloire.

Je m'avançai au-devant de lui et le saluai, il me rendit mon salut et s'approcha aussi; alors je l'abordai avec empressement et lui dis : « Qui êtes-vous, seigneur? » — Il me répondit : « *Ana abdallah*, je suis le serviteur de Dieu. — D'où venez-vous? — *Min allah*, je viens de Dieu. — Où allez vous? — *Ila'llah*,

je vais à Dieu. — Que cherchez-vous? — Le bon plaisir de Dieu. — Où sont vos provisions et votre équipage? — Mes provisions de route sont la crainte de Dieu, et ces deux pieds sont mon équipage. — Mais ce désert est plein de ronces et d'horreur; comment allez-vous à pied dans un âge si tendre encore? — As-tu jamais vu quelqu'un aller visiter un ami, me répondit-il, sans que celui-ci se mette en devoir de le protéger et de le défendre? — A vous voir, seigneur, lui répliquai-je, vous paraissez un enfant instruit; car vous tenez des discours dignes des vieillards consommés en Dieu. Quel est votre nom béni? — Fils de Mubarak, répondit-il, pourquoi interroger ceux qui viennent du ciel et leur demander leur nom? »

Masnawi.

Je suis chéri de ceux qui donneront à boire une coupe de l'eau du Kauçar. Pourquoi, fils de Mubarak, te dirions-nous notre nom?
Quiconque aura fait société avec nous, nous lui obtiendrons son pardon au jour du jugement, en intercédant pour lui auprès du Créateur.
Comment qui que ce soit pourrait-il obtenir sa délivrance sans notre médiation? Notre amitié sera pour lui un motif de propitiation.
Mais pour quiconque aura violé nos droits, que dirons-nous au jour du jugement? Nous voici; voilà notre ennemi, et voilà notre Créateur.

Après avoir prononcé ces paroles, il disparut à mes yeux. Mais lorsque je fus arrivé à la Mecque la révérée, je vis cet enfant assis au milieu d'une nombreuse assemblée, où il expliquait publiquement les points obscurs de la loi, et résolvait savamment les difficultés du Coran et de la tradition. Je demandai à quel-

qu'un qui était ce jeune homme? — « Quoi! me répondit-il, tu ne connais pas celui que connaissent même les cailloux de la Mecque et de Batha? Mon cher, c'est le bien-aimé de l'Apôtre de Dieu; c'est celui qui fait les délices d'Ali l'approuvé, c'est le successeur de l'imam Huçaïn, martyr au désert de Karbala; en un mot c'est l'imam Zaïn-Ulabidin. » — Ayant entendu ces paroles, Ibn Mubarak se jeta aux pieds du prince de l'univers, de l'imam des deux mondes, et colla ses yeux, en pleurant, à la plante des pieds de cet illustre enfant.

Les narrateurs des événements qui font le sujet de ces assemblées de deuil, ont rapporté que l'imam Huçaïn, voyant qu'il y avait déjà un peu de temps qu'il avait reçu la lettre et la députation des habitants de Kufa (49), se décida enfin à leur envoyer en réponse une lettre dont voici la teneur : « Puisse ma lettre parvenir au peuple des vrais croyants, aux habitants de la cité fidèle! » Puis, après les formules usitées pour rendre gloire à Dieu et hommage au Prophète, il ajoutait : « Sachez que nous avons reçu votre lettre, et que nous avons pris connaissance de son contenu. C'est pourquoi nous avons député vers vous votre cousin Muslim, fils d'Aquil, qui est orné des joyaux de la science et de la sagesse. Abouchez-vous avec lui, il recevra votre soumission; alors il m'écrira, et je viendrai assurément. » En conséquence, il donna sa lettre à Muslim, fils d'Aquil, et le fit partir avec les députés de Kufa.

Muslim n'était pas encore à une journée de la Mecque la révérée, lorsqu'il aperçut sur sa droite un chasseur qui tuait un daim. Regardant cela comme un mauvais présage, il retourna sur ses pas, alla se présenter à l'imam Huçaïn, et lui raconta ce qu'il avait vu. Huçaïn lui dit : « Frère, vous avez eu peur pour si peu de chose ! C'est bien ! Si vous ne voulez pas vous mettre en route, j'enverrai un autre député. » — « Fils du Prophète de Dieu, répliqua Muslim, je n'ai pas eu peur de mourir; mais je sais que si je fais ce voyage, je ne vous verrai plus dans cette vie. »

Vers.

Si personne ne me frappe du glaive, je provoquerai les ennemis; et le jour où je périrai pour toi, sera pour moi une grande fête.
Je pensais toujours dans la maison de ton amour, que le sang de mon cœur n'avait pas encore été répandu pour payer ma nourriture.

Muslim prit donc en pleurant congé de l'imam Huçaïn. Lorsqu'il fut arrivé à Médine la brillante, il entra de nuit dans la ville, se rendit au saint tombeau du Prophète; il récita la prière de la nuit, et après avoir fait le tour du sépulcre, il alla à sa maison. Il prit avec lui les deux plus jeunes de ses enfants, et dit adieu aux aînés; puis il se mit sous la conduite de deux guides pour arriver plus promptement à Kufa. Mais ces guides s'étant trompés de route, errèrent de côté et d'autre dans les sables, et moururent de soif. Enfin Muslim parvint avec mille peines sur les bords du fleuve (50).

Lorsqu'il fut arrivé à Kufa, il se rendit de suite dans la maison de Mukhtar, et se présenta à ceux qui

avaient écrit la lettre. Muslim lut devant eux celle dont l'imam Huçaïn l'avait chargé. En ayant entendu la teneur, ils versèrent des larmes, et vinrent faire leur soumission entre les mains de Muslim. Ils agirent si bien, qu'en peu de jours 18,000 hommes se rangèrent de leur parti. Muslim fit alors parvenir à l'imam Huçaïn un message contenant le détail de sa mission.

Mais Bachir Numan, qui était gouverneur de Kufa pour Yazid, craignant les suites de cette affaire, alla s'asseoir dans la mosquée principale, et se mit à appeler tous les habitants de la ville. Lorsque le peuple se fut assemblé, il monta dans la chaire et dit à haute voix : « Peuple de Kufa, jusqu'où donc pousserez-vous la sédition et le désordre? Craignez Dieu, ayez compassion de vous-mêmes; faites pénitence de vos œuvres, et vous ne mourrez pas. » — Après avoir dit ces paroles, Baschir Numan descendit de la chaire et se rendit à l'hôtel du gouvernement, d'où quelques-uns des partisans de l'usurpateur envoyèrent par écrit à Yazid le détail de ces faits, et l'informèrent des démarches de Muslim.

A ces nouvelles, Yazid se trouva dans un grand embarras; il tint conseil à ce sujet avec un grec nommé Sarkhun, homme fort rusé, qui était son premier ministre. Cet infidèle lui dit qu'il n'y avait qu'Obaïdallah, fils de Ziyad, qui pût les tirer d'affaire. Yazid écrivit donc à Ibn-Ziyad une lettre conçue en ces termes : « J'apprends que Muslim est venu à Kufa de la part de l'imam Huçaïn, et qu'il se fait des partisans parmi le peuple. Si cela est vrai, faites-le mourir, et envoyez-nous sa tête. »

Il fit tenir cette lettre à Obaïdallah, fils de Ziyad. Celui-ci, ne se possédant plus de joie, prit aussitôt la route de Kufa. Il apprit en chemin une autre nouvelle; c'est que l'imam Huçaïn avait envoyé aux principaux habitants de Basra son esclave Sulaïman, avec une lettre dont voici la teneur : — « Pieux croyants, fidèles dévoués, c'est moi seul qui puis vous enseigner les pratiques du culte véritable, et commenter les commandements et les prohibitions de la loi; c'est moi seul qui puis vous expliquer ce qui est permis et ce qui est défendu. Si vous en convenez, choisissez donc le bon chemin. Je vais maintenant à Kufa; rendez-vous au plus tôt auprès de moi; ne tardez pas. Je vous salue. »

Ibn-Ziyad aposta des gens qui se saisirent de Sulaïman. Il l'amena alors, et par promesses et par menaces, à découvrir tous ceux à qui l'imam Huçaïn avait écrit cette lettre. Il les fit venir aussitôt en sa présence et leur dit : « Vous savez tous que votre serviteur est fils de Ziyad, et qu'il surpasse son père en sévérité et en cruauté. »

Stance.

Je foule aux pieds la haine et l'amitié; dans un instant je fais couler des flots de sang.

Quiconque mettra le pied dans mon champ... Je suis là, avec mon poignard et son cou.

« De plus, j'ai reçu des pouvoirs par lesquels je suis investi pour le moment du gouvernement de Kufa; c'est pourquoi je vais faire faire des recherches rigoureuses, et Muslim sera mis à mort avec tous les amis et les partisans de l'imam Huçaïn. Prenez donc garde!... Si

un seul d'entre vous s'est rangé de son côté, je lui ferai fendre le ventre, et sa maison et ses biens seront confisqués. »

Muslim ayant appris ce qui se passait, réfléchit à ce qu'il devait faire; il crut prudent de quitter la maison de Mukhtar, et se retira chez Hani, fils d'Arwa, qui le cacha dans un appartement secret. Ceci étant parvenu aux oreilles du fils de Ziyad, il envoya chercher Hani et lui dit : « Tu as caché Muslim dans ta maison ; fais-le venir. — Il y est venu de lui-même, répondit celui-ci ; ce n'est pas moi qui suis allé le chercher. — Fais-le venir aussitôt, reprit Ibn-Ziyad. — Jamais, répondit Hani. » — Enfin le fils de Ziyad s'efforça de gagner Hani; celui-ci demeura inébranlable. De guerre lasse, ce barbare commanda de l'étendre sur le *takhti* (51), où il le fit périr à coups de fouet.

A cette affreuse nouvelle, Muslim frémit de colère; il emmena ses deux enfants dans la maison du Cazi Scharih, et lui dit : « Faites savoir à mes partisans qu'ils aient à venir au plus tôt. » — Aussitôt, près de 20,000 hommes, armés en guerre, se réunirent sous ses ordres. Muslim s'étant mis à la tête de cette armée nombreuse, marcha vers l'hôtel du gouvernement. De son côté, Ibn-Ziyad monta sur la partie supérieure du palais avec ses soldats et un grand nombre des principaux habitants de Kufa. Muslim étant arrivé sur la place, assiégea l'hôtel, et, depuis midi jusqu'au soir, il y eut un grand carnage. Peu s'en fallut que Muslim ne s'emparât du palais du gouvernement, et n'en chassât l'intrus. La tournure que prenaient les événements le faisait craindre à Ibn-Ziyad ; il fit

venir Kacir, fils de Schihab, Muhammad, fils d'Aschas, Schimar le cuirassé, et Schaïs, fils de Ribi, et leur dit : « C'est maintenant qu'il faut éteindre le feu de la sédition avec la trempe de vos cimeterres; ne le laissez pas brûler plus longtemps. » — Alors ces infidèles élevant la voix, s'écrièrent : « O nos amis ! ayez compassion de vos enfants; abandonnez le parti de Muslim. »

A ces mots, les partisans de Muslim se rangèrent du côté des ennemis, et abandonnèrent leur chef tous à la fois. Or, laisser de la sorte Muslim tout seul dans une position aussi dangereuse, n'était-ce pas abandonner la cause de Dieu et de son Prophète? Le soir n'était pas arrivé qu'il n'y avait plus personne avec lui. En effet, Muslim étant entré dans une mosquée avec trente hommes, ou, suivant d'autres historiens, avec dix seulement, il n'avait pas commencé le namaz, qu'ils disparurent tous, et Muslim se trouva complètement seul.

Lorsqu'il sortit de la mosquée, il alla se présenter à la porte d'une vieille femme. « Bonne mère, lui dit-il, pourriez-vous me donner un verre d'eau? car je brûle de soif. » Cette femme, appelée Tuá, lui donna un verre d'eau tempérée avec du salpêtre; Muslim but cette eau fraîche et prit un moment de repos, car il était très-fatigué. A l'entrée de la nuit, le fils de Tua revint à la maison, et voyant sa mère toute troublée, il lui dit : « Ma mère, pourquoi êtes-vous aujourd'hui dans une si grande agitation. » Celle-ci raconta à son fils tout ce qui était arrivé à Muslim, en l'adjurant de la manière la plus pressante de garder le secret. Mais dès que le matin fut venu, le malheu-

reux alla porter cette nouvelle à Ibn-Ziyad, qui leva aussitôt 5,000 hommes braves et expérimentés, et les mit sous la conduite de Muhammad, fils d'Aschas, en leur disant : « Partez promptement, et emparez-vous de Muslim, fils d'Aquil. » Le fils d'Aschas prit ce détachement, se dirigea vers la maison de Tua, et bloqua Muslim dans son asile.

Celui-ci achevait sa prière du matin, lorsque, entendant le bruit des chevaux, il se leva, prit ses armes, sortit de la maison et se mit à faire face à cette armée semblable aux flots de la mer. Il tua de sa propre main un grand nombre des rebelles; mais blessé lui-même, il fut contraint de s'appuyer contre la muraille pour se reposer un peu. Au même moment, un soldat lui lança une pierre avec tant de force, qu'il lui brisa le front. Des ruisseaux de sang inondèrent sa figure; Muslim demeura sans mouvement. Le soldat le fit prisonnier et l'amena au fils de Ziyad.

« Pourquoi, demanda celui-ci, es-tu venu dans cette ville? — C'est, répondit Muslim, afin que justice soit rendue à qui de droit, et que l'imam Huçaïn s'assoie sur le siége de la prophétie et de l'imamat qui lui appartient. » Puis il ajouta : « Fils de Murjana (52), sans doute que tu ne me laisseras pas la vie? — Non certes, répondit celui-ci; tu vas mourir tout à l'heure. — Envoie-moi donc, reprit Muslim, un homme de la tribu de Curaïsch, afin que je lui fasse trois recommandations. » Apercevant en même-temps Omar, fils de Saad, il l'appela et lui dit : « J'ai contracté en cette ville sept cents dinars de dettes; prends mon cheval qui est chez Numan le portier, ainsi que

mes armes, et paie à mes créanciers ce que je leur dois. Ma seconde recommandation est que quand on m'aura mis à mort et qu'on aura envoyé ma tête dans la ville de Damas, tu demandes mon corps à Ibn-Ziyad pour le faire inhumer au lieu que tu jugeras convenable. La troisième est que tu écrives à l'imam Huçaïn, pour l'informer de la révolte des habitants de Kufa. Garde-toi d'omettre une seule de ces recommandations. »

Ibn-Ziyad commanda alors à un soldat de mener aussitôt le prisonnier sur la terrasse du palais et de le mettre à mort. Le soldat le prit par la main et le conduisit sur la plate-forme. Muslim se tourna, en pleurant vers la Kaaba, et prononça ces deux ou trois stances :

Masnawi.

Sois-moi secourable, ô brise du matin! va, je te prie, jusqu'à la maison habitée par la famille d'Ahmad.

Laisse tomber ton regard sur Schabir; raconte-lui tout ce qui m'est arrivé.

Dis-lui la révolte des Kufites dont tu as été le témoin; pour Dieu! ne lui caches rien.

Dis-lui : O douleur! Muslim au cœur brisé est tombé, frappé par la main des habitants de Kufa.

Ils n'ont pas voulu tenir leur promesse, ces infidèles sans honte et sans foi.

Moi, Haïdari, je ne saurais écrire tout ce que Muslim disait alors en pleurant.

Le barbare soldat frappa alors Muslim de son cimeterre cruel, et sépara de son beau corps sa tête bénie.

Certes nous sommes à Dieu, et nous retournerons à lui.

SIXIÈME SÉANCE.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX !

MARTYRE DES ENFANTS ORPHELINS DE MUSLIM, FILS D'AQUIL.

Stance.

Comment ne laisserions-nous pas couler nos larmes dans un deuil qui toutes les nuits arrache des pleurs au ciel même ?
O fidèles ! quelle douleur !... Les deux tendres enfants de Muslim périssent dévorés de soif le long des rives d'un fleuve.

O fidèles ! cette nuit est celle où nous célébrons la mémoire du martyre des nobles enfants de Muslim, fils d'Aquil.

Gazal.

Amis de la famille de Mustafa, pour Dieu ! versez quelques larmes sur le martyre de ces orphelins.
Hélas ! ils sont tombés sous les coups de la tyrannie ; que leur malheur remplisse la coupe de vos yeux du sang de votre cœur.
Pleurez donc, pleurez les nobles enfants de Muslim ; que vos larmes et votre deuil soient une consolation pour Schabir.
Ils ont été mis à mort sur une terre où ils n'avaient ni père, ni mère ; ô douleur ! voyez quel était l'abandon de ces pauvres enfants.
Il faut, autant que vous le pourrez, faire couler sur eux des ruisseaux de larmes, et donner dans votre cœur accès au chagrin.

Frappez-vous la tête en pleurant sur Muhammad (53), et invoquez le nom de Dieu sur Ibrahim.
Si vous désirez une place dans la société d'Ali, ne vous lassez pas de gémir; car c'est ici véritablement l'occasion de pleurer.
Silence! Haïdari; maintenant mon calam me dit : Je n'ai plus la force d'écrire ces tristes récits.

Fidèles affligés, amis compatissants aux chagrins de la famille du Prophète, écoutez le récit du martyre des nobles enfants de Muslim ; comprenez la perte que vous faites, et répandez des larmes.

Il est certain qu'il n'y a jamais eu dans le monde de douleur plus grande que celle dont fût accablé l'imam Huçaïn. Cette douleur est telle qu'elle a établi son siége dans le cœur de chacun ; cette douleur est telle que le bruit en a retenti jusqu'au sein des déserts et des mers ; cette douleur est telle que le Très-Haut en a fait mention dans le Saint Coran. Ne cessez donc de pleurer les malheurs de l'imam Huçaïn et de vous meurtrir le visage en signe de deuil, car ces larmes vous procureront de l'honneur en cette vie, et vous obtiendront votre pardon dans l'éternité. Sans aucun doute, les Prophètes et les Saints ont tous éprouvé des infortunes et enduré des peines ; mais nul d'entre eux n'est tombé dans des malheurs semblables à ceux de l'imam Huçaïn ; personne n'a ressenti des chagrins aussi cuisants.

En effet, lorsqu'Abbas Ali, précipité à bas de son cheval dans la plaine de Karbala, s'écria : « A moi! mon frère, à mon secours! » L'imam Huçaïn entendant ses cris déchirants, fut hors de lui, et s'écria

dans sa détresse : « Maintenant j'ai perdu toute ma force ; mon espoir est anéanti. »

Lorsqu'Ali Akbar, criblé de blessures, fit entendre ces paroles : « A moi ! mon père, venez et voyez l'état déplorable de votre fils, » l'imam Huçaïn perdit connaissance ; l'univers entier devint ténébreux à ses yeux ; mais revenu à lui, semblable à un lion affamé, il met Zuljanah au galop, et se dirige vers l'endroit d'où partaient les cris ; il cherche de tous côtés sans pouvoir trouver la trace de son fils bien-aimé. L'ayant enfin reconnu après de constantes recherches, il place le cadavre d'Ali Akbar sur Zuljanah, le transporte hors de cette scène de désolation, et le dépose dans sa tente.

Enfin ses yeux furent témoins de la même manière de la mort de tous ses enfants ; jamais cependant il ne sortit de sa bouche que des paroles de patience et de résignation.

Les historiens rapportent ainsi qu'il suit le douloureux événement qui fait le sujet de cette séance :

Après le martyre de Muslim, d'infâmes délateurs vinrent dire au fils de Ziyad : « Muslim, fils d'Aquil, a laissé deux enfants d'une beauté si ravissante, que le soleil et la lune n'osent la contempler, d'un éclat si éblouissant, que les rubis et les grenats craignent de se montrer hors des mines. Ils doivent être cachés quelque part dans cette ville. » A cette nouvelle, Ibn-Ziyad, transporté de joie, dit aux principaux de la ville : « Faites publier au plus vite que quiconque, petit ou

grand, tient cachés dans sa maison ce soleil et cette lune, ait à amener sur le champ les deux orphelins à l'hôtel du gouvernement. Je jure par Dieu que celui qui ne se conformera pas à cet ordre sera mis à mort avec ces deux enfants, que sa maison sera livrée aux flammes et ruinée de fond en comble. »

Ces deux tendres rejetons du parterre de Muhammad, ces deux roses du jardin d'Ali, étaient cachés dans la maison du cazi Scharih. Celui-ci ayant entendu la proclamation, fit venir près de lui ces pauvres enfants, et se meurtrissant le visage de douleur, il pleura si amèrement qu'il tomba en faiblesse. Lorsqu'il reprit ses sens, les enfants qui avaient été témoins de ses sanglots, lui dirent : « Cazi, découvre-nous la vérité ; pourquoi notre vue t'a-t-elle fait verser tant de larmes? Hélas! que se passe-t-il de nouveau à notre sujet? N'entretiens pas plus longtemps par tes soupirs la flamme de l'inquiétude dans l'esprit de deux pauvres orphelins ; que l'aspect de tes larmes ne consume pas davantage le cœur de deux malheureux livrés à l'abandon. » Le cazi voulait se contenir, mais il ne put en venir à bout.

Vers.

Mon esprit veut que je contienne mes pleurs et mes sanglots, mais mon cœur me dit que je dois manifester ma douleur par mes plaintes.

Il leur tint ce discours : « Enfants chéris de la maison du Prophète, délices de la famille de l'imamat, votre père a quitté ce bas monde et est allé dans le séjour de la stabilité. Le rossignol de son âme, ayant

quitté son enveloppe corporelle, a pris son vol sur les ailes du martyre, et maintenant il a construit son nid dans les bosquets des génies. Que Dieu vous donne une patience à toute épreuve! Puisse-t-il être lui-même votre gardien et votre protecteur! » En entendant ces paroles, les deux enfants, hors d'eux-mêmes, tombèrent en convulsions et se roulèrent sur la poussière. Revenus à eux, ils jetèrent leurs turbans à terre et déchirèrent leurs habits du haut en bas, en criant : « O mon père! ô mon père ! » Ce que voyant le cazi, ses yeux se remplirent de larmes, et, cherchant à les consoler, il leur dit : « Pauvres orphelins, enfants sans appui, ce n'est pas le moment de vous lamenter inutilement. Prenez patience; j'ai conçu un projet, c'est de trouver un moyen de vous faire parvenir à Médine la brillante, et de vous tirer de cette ville dangereuse pour vous. » Puis, après avoir mis cinquante dinars dans la ceinture de chacun d'eux, il dit à son fils : « Mon fils, prenez avec vous ces deux nobles enfants, et conduisez-les à la caravane qui part pour Médine. ».

Le jeune homme se mit aussitôt en route avec les orphelins; mais la caravane était déjà partie. Cependant il aperçut au loin quelque chose de noir. Alors il s'arrêta et dit aux enfants : « Pauvres orphelins, courez au plus vite, et vous rejoindrez la caravane. » Ces infortunés s'éloignèrent à l'instant et coururent du côté de la caravane; mais après avoir fait un bout de chemin, le point noir avait lui-même disparu à leurs yeux. Les deux frères s'étant égarés erraient à l'aventure de côté et d'autre. Sur ces entrefaites l'of-

ficier de police faisant sa ronde dans les environs de la ville, accompagné de quelques soldats, rencontra les deux frères, et les reconnaissant pour les enfants de Muslim, fils d'Aquil, il les arrêta. Puis leur ayant mis les menottes aux mains, les fers aux pieds et un carcan au cou, il les amena à Ibn-Ziyad, qui les fit conduire en prison.

L'histoire rapporte que le concierge de la prison était un homme religieux, dévoué à la famille de l'Apôtre de Dieu, rempli d'honneur et de conscience. Il s'appelait Maschkur. Il mit les enfants dans une chambre à part, et leur donna à boire et à manger. Après la première veille de la nuit, il les fit sortir de prison, leur montra la route de Cadécia, et leur dit : « Nobles enfants, prenez cet anneau; j'ai dans cette ville un frère; allez le trouver de ma part, donnez-lui cette bague (pour assurance de la vérité de vos paroles), et il vous conduira certainement à Médine. » Les enfants prirent l'anneau et partirent.

Hélas! ils n'avaient pas fait beaucoup de chemin qu'ils s'égarèrent encore.

Quand l'étoile du matin parut et que le soleil se leva pour éclairer le monde, Ibn-Ziyad apprit que Maschkur avait relâché de la prison les enfants de Muslim. Il le fit venir sur-le-champ et lui dit : « Pourquoi as-tu fait évader les orphelins? Tu n'as donc pas redouté ma colère? — Homme ré[illegible]uvé, répondit celui-ci, comment celui qui craint [illegible]u et son Prophète redouterait-il les créatures? La bonne action que j'ai faite a été agréable à Muhammad le choisi, à Ali l'approuvé et à Fatima Zuhra. » — A ces mots le tyran dit à ses gens :

« Couchez-le sur le takhti, et donnez-lui cinq cents coups de fouet. » — Au premier coup, Maschkur s'écria : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! » — Au second : « Seigneur, donne-moi une grande patience. » — Au troisième : « C'est pour l'amour de Muhammad le choisi que j'endure ce supplice. » — Au quatrième : « Grand Dieu ! pardonne-moi. » — Au cinquième : « O Dieu ! puissé-je ressusciter avec Muhammad le choisi et sa sainte famille ! » — Bref, il fut frappé jusqu'à ce que sa chair s'envolât en lambeaux comme des cosses de coton. Lorsqu'on le retira de dessus le takhti, son âme reposait avec Dieu.

Les enfants errèrent aux environs de la ville pendant toute la nuit ; le matin ils se cachèrent dans un bosquet de dattiers, où ils virent un grand étang d'un aspect délicieux ; ils s'assirent sur ses bords dans le tronc d'un arbre. Environ trois heures après, une esclave éthiopienne, ayant pris une cruche, vint auprès de l'arbre pour puiser de l'eau, et aperçut l'image des deux enfants reflétée dans le lac. Elle fut étonnée et leur dit avec affection : « Qui êtes vous, jeunes enfants ? Comment vous trouvez-vous ici ? D'où vient le trouble et le désordre où je vous vois ? » — A ces questions, les yeux des deux enfants se remplirent de larmes : « Esclave, lui dirent-ils, es-tu du nombre de nos amis ou de nos ennemis ? Viens-tu avec bienveillance ou avec de mauvais desseins ? — Je suis, répondit-elle, une des plus humbles servantes de la maison de l'Apôtre de Dieu ; je suis dévouée de cœur et d'âme aux descendants de Fatima. » — Les orphelins lui dirent alors : « Nous sommes deux frères, enfants

chéris de Muslim, fils d'Aquil. Hélas! que pouvons-nous ajouter de plus? » — A ces mots, l'esclave se jeta à leurs pieds en disant : « Princes, ma maîtresse est ainsi que moi dévouée de cœur et d'âme à votre famille ; venez chez moi pour vous reposer. » Elle conduisit donc ces deux enfants chez elle et en donna avis à sa maîtresse. Cette excellente femme, bonne comme Marie, ne se posséda pas de joie ; elle les fit revêtir d'un long voile de mousseline, les mit dans une chambre, leur servit à boire et à manger, et les fit coucher sur un lit moëlleux.

Peu de temps après arriva le maître de la maison, le cruel Haris. — « Monsieur, lui dit sa femme, où donc avez-vous été si longtemps aujourd'hui? — Madame, lui répondit-il, Ibn-Ziyad a fait publier aujourd'hui que quiconque amènerait à l'hôtel du gouvernement les orphelins de Muslim recevrait en récompense un cheval et un habit complet, et parviendrait à une charge importante. Or je me suis donné beaucoup de peine jusqu'à ce moment à leur recherche, car mon cheval ne vaut plus rien ; j'ai failli mourir de fatigue, mais je n'ai pu les trouver. — Malheureux! s'écria sa femme, crains Dieu et respecte son Prophète. Qu'as-tu à démêler avec les enfants de Muhammad le choisi? Mange et repose-toi. » Le scélérat mangea deux ou trois bouchées à contre-cœur et s'endormit.

Après la première veille de la nuit, Muhammad, l'aîné des orphelins, ouvrit les yeux et dit en pleurant à Ibrahim [redacted]ère : « Mon frère, levez-vous promptement, [redacted]tain que nous mourrons aujourdhui, et que nous boirons le calice du martyre par la trempe

du cimeterre ; car j'ai vu en songe notre père se promener dans le paradis avec Muhammad le choisi, Ali l'approuvé, Fatima la belle et Haçan l'élu. Le Prophète de Dieu nous ayant aperçus, dit à notre père : « Muslim, comment ton cœur supporte-t-il la séparation de ces enfants, que tu as laissés isolés au milieu des tyrans et des oppresseurs ? — Apôtre de Dieu, répondit notre père, ils viennent eux-mêmes derrière moi. » — Ibrahim dit alors à son frère : « Je prends Dieu à témoin que j'ai eu le même songe que celui que vous venez de me raconter. » En même temps les deux frères se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et se mirent à pleurer.

L'impie Haris ayant entendu le bruit de leur voix, se leva sur son séant, et ordonna d'allumer aussitôt la lampe. Il sortit du lit en même temps, prit la lampe et entra dans leur chambre. Apercevant les enfants : « Qui êtes-vous ? leur demanda-t-il, d'où venez-vous ? » — Ces pauvres orphelins, retenus prisonniers dans les griffes du malheur, lui répondirent : « Nous sommes les enfants de Muslim, fils d'Aquil. » Ces paroles remplirent de joie le cœur du barbare ; il s'écria :

Vers.

L'ami était dans la maison, et moi je tournais tout autour pour le chercher ! J'errais altéré par le pays, tandis qu'il y avait de l'eau dans ma cruche !

Ce misérable, au cœur de pierre, ne fut point touché de compassion ; il les soufflетta de telle sorte, que leurs joues roses en devinrent violettes, puis il les enferma dans un cabinet particulier.

Au point du jour, il prit son bouclier et son sabre, monta à cheval, saisit les deux orphelins par les cheveux et les traîna à pied jusque sur le bord de l'Euphrate. Sa femme, son fils et son serviteur le suivaient par-derrière. Il se mit en devoir d'en tuer un, lorsque sa femme accourant lui dit : « Pour l'amour de Dieu! ne les massacre pas; crains Dieu, et respecte les enfants de son Apôtre. » En même temps cette excellente femme se précipita aux pieds de son mari en prononçant ces vers :

Masnawi.

N'exerce pas de violence à leur égard; traite-les plutôt comme une tendre mère.
Ils sont sans ami, sans soutien, sans secours; ils sont errants loin de leur patrie.
Garde-toi de faire peser sur eux ta fureur; respecte leurs soupirs et leurs plaintes.
Prends garde d'encourir la malédiction des opprimés; ce feu en un instant embraserait l'univers.

Mais ce furieux frappa sa femme et la blessa, puis dit à son esclave : « Prends ce cimeterre bien affilé et massacre-les tous les deux. » L'esclave se refusant à exécuter cet ordre, Haris voulut le tuer aussi lui-même, et lui porta un si violent coup de sabre qu'il lui trancha le poignet comme il eût fait un concombre; l'esclave perdit connaissance, et il demeura désormais privé de sa main. A ce spectacle le fils s'écria : « Cet esclave est mon frère de lait! » Puis accourant à l'instant, il dit à son père : « Quelle rage est la vôtre? Ne tuez pas mon frère! — Eh bien donc! mon fils, reprit le barbare, prends ce cimeterre, et mets-les à mort en leur tranchant la tête. » — Par Dieu! répon-

dit le fils, jamais je ne me souillerai d'une action aussi coupable.» Haris, hors de lui-même, lui donna un coup d'épée si violent, que le rossignol de son âme s'envola vers les bosquets de Rizwan.

Alors il s'approcha des enfants l'épée nue à la main. Les pauvres petits lui dirent tout tremblants : « Ne nous tue pas ! mais rase les tresses de nos cheveux, tu les vendras, tu en receveras beaucoup d'or, et ton désir sera accompli. — Ne vous flattez pas que je vous laisse la vie, répondit-il » — Ils lui dirent encore : « Aie pitié de notre abandon et de nos malheurs. — Il n'y a point de pitié chez moi, répliqua-t-il. » Les orphelins voyant qu'il persistait dans son dessein, perdirent tout espoir et lui dirent en pleurant : « Donne-nous au moins le temps de faire nos ablutions et de réciter la prière. » Mais il leur refusa encore cette faveur, et se précipita sur l'aîné. « Cruel ! s'écria le cadet, frappe-moi le premier, afin que je ne voie pas couler le sang de mon frère. — Non ; tue-moi le premier, répartit l'aîné ; car je ne saurais voir mourir mon frère. » Témoin de cette scène touchante, la dame était dans un état qu'on ne saurait exprimer ; enfin elle prononça cette élégie en répandant des larmes abondantes.

Élégie.

L'épouse de Haris dit alors en pleurant : Homme impie et cruel ! ce sont de tendres enfants ; aie quelque pitié pour eux, homme impie et cruel !

Pourquoi tirer ainsi à chaque instant les tresses des cheveux de ces infortunés ? Crains la vengeance de Dieu ; tu assumes aujourd'hui sur ta tête une terrible responsabilité, homme impie et cruel !

Orphelins déjà par la mort de leur père, ils sont tombés dans la prison de l'affliction ; pourquoi ajouter encore à leur détresse en tirant ton poignard? homme impie et cruel!

Oui, aie pitié de ces orphelins ; renonce à ton funeste dessein ; ces deux lunes brillantes sont le rempart de la contrée ; homme impie et cruel !

Ils sont déjà morts à la révolution des cieux ; le sang ne coule plus dans leurs veines ; et tu ne crains pas de leur montrer à tout moment ton glaive ; homme impie et cruel !

Ne les dépouille pas de leurs vêtements ; ne les jette pas nus sur la terre, eux à qui les vêtements de Haïdar ont toujours servi de lit ; homme impie et cruel !

Ne jette pas ainsi sur eux dans ta rage ce regard farouche qui les épouvante. Ne sois pas leur bourreau, car ce sont les bien-aimés du Prophète ; homme impie et cruel !

N'abandonne pas la religion pour le monde ; écoute ces prières que je t'adresse avec un cœur consumé, brisé de chagrin, avec des yeux noyés de larmes ; homme impie et cruel !

Enfin il les mit à mort avec rage, sans que son cœur de pierre se fût laissé attendrir, quoique son épouse désolée ne cessât de crier : homme impie et cruel !

O Haïdari ! toutes les créatures de Dieu, témoins de sa monstrueuse iniquité, crièrent à Haris : La vengeance du Très-Haut tombera sur toi, homme impie et cruel !

Le barbare massacra d'abord Muḥammad, l'aîné, et jeta son beau corps dans l'Euphrate ; puis il fit boire à Ibrahim, le cadet, le calice du martyre, et livra pareillement son cadavre aux flots du fleuve.

Certes nous sommes à Dieu, et nous retournerons à lui.

SEPTIÈME SÉANCE.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX !

MARTYRE DE HURR.

Stance.

Que vos yeux pleurent sur le sort du roi de Karbala ! que vos cœurs compatissent aux chagrins de la famille du manteau !
O fidèles ! cela est préférable à toute autre chose pour l'éternité. Poussez du fond de votre cœur des soupirs et des gémissements sur les peines de Schabir.

O fidèles ! cette nuit est celle où nous célébrons le martyre de Hurr, qui s'est sacrifié pour votre Seigneur. Méditez sur son dévouement, et faites couler de la nacre de vos yeux les perles de vos larmes.

Gazal.

Si tu désires être délivré du feu de l'enfer, ô mon cœur ! sois compatissant aux chagrins de Schabir.
Si tu désires que l'échanson du Kausar te serve un jour à boire de l'eau de cette source céleste, laisse couler tes larmes sur Huçaïn aux lèvres altérées.
Considère un peu l'affection de Huçaïn pour ses serviteurs : il donne aujourd'hui à Hurr les bosquets du paradis.
Ce jeune soldat en abordant le chef de la foi lui dit : Pardonne mon péché, ô défenseur des deux mondes !

Je me suis insurgé contre toi ; mon péché est bien grand ; ô douleur ! où irai-je maintenant, après avoir quitté ton parti ?

Il ne me reste plus de refuge qu'en ta clémence ; pardonne-moi mon péché, ô protecteur de l'univers !

A ces prières Schabir lui pardonna sa faute. Vit-on jamais tant de douceur et de générosité ?

Après avoir obtenu son pardon du prince de la foi, ô fidèles, il sacrifia sa vie aux pieds du roi de Karbala

C'est en lui que Haïdari met aussi toute sa confiance. Daigne avoir compassion de lui et lui pardonner ses fautes sans nombre.

O fidèles, qui compatissez aux douleurs de la famille du manteau ! écoutez le récit du martyre de Hurr, qui s'est dévoué pour votre Seigneur, mettez en pièces le manteau de la patience, déchirez-le comme vous feriez une fleur.

Des écrivains distingués ont remarqué que le mois de muharram était le plus saint des mois (54), comme l'imam Huçaïn était le plus grand et le plus excellent des hommes ; et que cependant des gens pervers et impies n'avaient pas craint de profaner ce mois sacré et de combattre insolemment l'autorité du défenseur de l'univers. En effet, muharram est sans contredit le plus vénérable des mois de l'année ; le vendredi est le plus saint des jours de la semaine (55) ; l'heure de la prière du vendredi est le moment le plus favorable pour obtenir l'objet de ses vœux. Eh bien ! c'est un mois si vénéré, c'est un jour si solennel, c'est un moment si saint que ces infidèles choisiront pour faire périr l'imam véritable de l'univers entier ; c'est dans un jour, dans un moment aussi respectable qu'ils ne craindront pas de souiller

de poussière et de sang l'auguste face du prince des deux mondes. Puisse la malédiction tomber sur ceux qui dans un tel moment suspendront au haut d'une pique la tête de ce noble prince, et livreront aux flammes destructrices le pavillon siége de son imamat!

Au rapport des historiens, lorsque l'armée ennemie fut rangée en ordre de bataille, la petite troupe du prince des martyrs s'en trouva complétement enveloppée. Concevez donc quelle fut la détresse et la position dangereuse du descendant de Muhammad le choisi, du fils bien-aimé d'Ali l'approuvé, et faites couler des sources de vos yeux le sang de votre cœur.

Vers.

La générosité de Schabir brille au-dessus de tout; le martyre de Schabir est plus éclatant que tous les autres.

O mes amis! admirez la bravoure et l'intrépidité de votre maître; considérez le courage et le dévouement de ses amis fidèles; pleurez sur les malheurs de ces infortunés, et laissez couler de vos yeux des ruisseaux de larmes.

Voici maintenant comment les historiens rapportent la touchante aventure qui fait le sujet de cette Séance :

Le matin du dixième jour du mois sacré de muharram, l'impie Omar, fils de Saad, ayant rassemblé toutes ses troupes, monta à cheval et s'avança à la rencontre de l'armée de l'imam Huçaïn. Il disposa alors

ses troupes ; il mit à la tête de l'aile droite Omar, fils de Hijjaj, et à la tête de l'aile gauche Schimar le cuirassé ; puis il établit son esclave Warid le porte-étendard de cette armée de rebelles. Il échelonna sur le bord de l'Euphrate mille cavaliers bien équipés, pour empêcher l'imam Huçaïn d'y puiser une seule goutte d'eau, et, par ses ordres, quatre mille archers altérés de sang allèrent se poster vis-à-vis de la tente de l'imam Huçaïn. Enfin ayant pris avec lui le gros de l'armée avec ses chefs, il se disposa à livrer le combat. Les préparatifs terminés, cette masse impure s'ébranla, d'après les ordres d'Omar, fils de Saad, et marcha contre la petite troupe de l'imam, qui semblait une réunion d'anges et d'amis du Très-Haut. A la vue de ce mouvement, l'imam se tournant vers le Tout-Puissant lui adressa cette prière : « Seigneur, Huçaïn ne demande rien autre chose que ton bon plaisir ; donne-moi une patience à l'épreuve. » Puis, levant les mains, il récita le fatiha et marcha contre les ennemis...

En ce moment Hurr se présenta devant Omar Saad. « Infidèle, lui dit-il, avoue la vérité ; oseras-tu bien, foulant aux pieds toutes considérations, combattre contre l'imam Huçaïn ? Oseras-tu tirer l'épée contre celui qui faisait les délices de Muhammad le choisi et d'Ali l'approuvé ? — Oui, certes, répondit l'impie ; je combattrai contre l'iman Huçaïn ; je ferai boire à lui, à ses enfants et à ses amis le calice du martyre. Sois assuré que de toute son armée je ne laisserai aucun être vivant. Je veux les faire tous périr ; je mettrai au haut d'une pique sa tête ensanglantée ; je livrerai aux flammes la tente vénérée de la famille du

Prophète ; je ferai prisonnières les femmes de la maison de l'Apôtre de Dieu, et je les enverrai dans la ville de Damas, montées sur des chameaux. » — A ces mots, Hurr s'écria en fondant en larmes : « Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu très-haut et très-grand ! » Puis il ajouta : « Quelle cruauté ! quelle dureté de cœur manifeste ce maudit ! » Et donnant de l'éperon à son cheval, il alla reprendre son rang ; mais il tremblait comme un saule. Ce que voyant les soldats de cette armée rebelle, ils lui dirent : « Hurr, tu es brave ; tu as déjà fait honorablement tes preuves sur les champs de bataille ; qu'est-il donc arrivé aujourd'hui qui te fasse trembler de la sorte et qui t'inspire tant de frayeur ? — Malheureux rebelles, répondit-il, hommes sans crainte de Dieu, je vois en ce moment le ciel et l'enfer ouverts ; j'ignore lequel des deux, est pour mon âme ; je ne sais de quel côté elle tournera. » En disant ces mots, il pique des deux et se dirige vers la troupe fidèle de l'imam Huçaïn. Arrivé à la portée de la vue, il descend de cheval, détache son armure, et s'avance nu-pieds, nu-tête, en poussant des sanglots et des gémissements. L'imam Huçaïn l'apercevant, dit à Abbas Ali : « O mon frère, vous qui êtes le porte-étendard de Huçaïn, sans doute Hurr vient pour nous secourir ; allez au-devant lui, et amenez-le avec honneur. » Abbas Alli alla à sa rencontre pour le recevoir, et l'amena avec beaucoup de déférence. Lorsqu'il fut en présence de l'imam Huçaïn, Hurr se jeta à ses pieds et lui dit en poussant des soupirs : « Fils de l'envoyé de Dieu, puissent votre aïeul, dont la miséricorde s'étend sur toutes les créa-

tures, et celui qui est par excellence le bienfaisant fils du bienfaisant, pardonner les fautes de leur esclave indigne, et après l'avoir admis au nom de leurs fidèles serviteurs, jeter sur lui un regard bienveillant! »

Stance.

C'est dans ce dessein que je suis venu à ta porte, ô généreeux! pardonne-moi mon péché, je t'en conjure par le Prophète.
Ne détourne point de moi en ce moment ton visage si doux; aie compassion de moi, au nom de l'intercesseur du jour du jugement.

Témoin de ces supplications et de ces gémissements, l'imam Huçaïn lui dit : « Quoique l'on soit pécheur et prisonnier de ses œuvres, cependant lorsque l'on fait le bien, le Très-Haut pardonne les péchés, et donne une glorieuse récompense. Je te pardonne donc ta faute. Puisse le Dieu tout-puissant te tenir compte de ton repentir! »

A peine Hurr eut-il entendu de la bouche de l'imam Huçaïn ces consolantes paroles, que disposé à donner sa vie pour lui, que dis-je? prêt à lui sacrifier mille vies, il s'écria : « O lumière des yeux de Muhammad le choisi, délices du cœur d'Ali l'approuvé! permettez-moi de m'élancer sur le champ de bataille et de terrasser ces mécréants, ou bien d'immoler ma tête à vos pieds bénis. Je sollicite cette faveur, parce que naguère, malheureux pécheur que j'étais, j'ai combattu contre vous, contre le défenseur du jour du jugement; et maintenant votre esclave aspire à être compté au nombre des fidèles compagnons du favori de Dieu. » L'imam Huçaïn voyant qu'il serait impos-

sible de s'opposer à l'ardeur de Hurr, fit apporter une robe magnifique, et l'ayant déchirée comme un linceul, il en revêtit Hurr (56), et l'envoya sur le champ de bataille. Lorsque celui-ci fut au milieu de la plaine, il pressa son cheval, et parvenu en présence des ennemis, il prononça ces stances sur le mètre *rajaz* (57) :

Lorsque je ferai preuve de bravoure sur le champ de bataille, je triompherai des ennemis avec mon épée bien affilée.
Je suis choisi parmi les amis de Dieu, quoique j'aie la face noire; je suis le favori des princes, quoique je ne sois qu'un esclave.
J'obtiendrai ma délivrance par l'intercession du Prophète; aujourd'hui mon désir sera accompli en buvant le calice du martyre.

Des centaines d'ennemis tombèrent sous les coups de ce héros, et la flamme dévorante de son cimeterre bien trempé consuma la moisson de l'existence à des milliers de rebelles. Partout où il dirigeait son cheval, il renversait tout sur son passage. Enfin il combattit jusqu'à ce que, blessé lui-même, il tomba de cheval au milieu de la mêlée, en s'écriant : « A moi ! fils du Prophète. » L'imam Huçaïn ayant entendu les cris de Hurr, accourut aussitôt, et ayant mis pied à terre, il souleva sur son sein la tête du blessé, et essuya la poussière qui lui couvrait les paupières. Hurr ouvrit les yeux et lui dit : « Fils de l'envoyé de Dieu, êtes-vous content du dévouement de votre esclave? — Oui, je suis content de toi, répondit l'imam Huçaïn ; que Dieu te récompense de ta fidélité ! » Puis il ajouta : « Hurr, que voyez-vous? que regardez-vous si attentivement? — Lumière des yeux de Muhammad le choisi, délices du cœur d'Ali l'approuvé, répondit

en souriant le blessé, en récompense de ce que je me suis sacrifié pour toi, je vois devant moi toutes les houris du paradis, portant entre leurs mains une coupe pleine du céleste breuvage. » A ces mots, le rossignol de l'âme de ce héros s'envola vers les régions éternelles.

L'imam Huçaïn remplit à son égard les devoirs funéraires, et de tous côtés on entendit retentir le chant de cette élégie :

Élégie.

O mes amis! Hurr s'est dévoué pour Huçaïn, fils d'Ali, ainsi que Hurr l'avait dit; il a livré sa tête à la mort aux pieds de Schabir, ainsi que Hurr l'avait dit.

Les lèvres dévorées de soif, le cœur brisé, il s'élança impétueux dans l'arène pour la défense de Schabir, en se recommandant à Haïdar, ainsi que Hurr l'avait dit.

Lorsque, plein de bravoure, il témoignait ainsi de sa fidélité et de son dévouement, tout entier à l'éternité, il ne pensait plus au monde, ainsi que Hurr l'avait dit.

Il se couvrit de gloire en combattant les rangs ennemis avec le secours de la grâce divine, et se désaltéra en buvant à longs traits la coupe du martyre, ainsi que Hurr l'avait dit.

Il n'abandonna point le pan de la robe de l'amitié de Schabir, même lorsque sa main fut coupée; oui vraiment, toute sa confiance était en Dieu, ainsi que Hurr l'avait dit.

Arrivé à la porte du Paradis, il dit à Haïdar : Avouez-le, ce blessé est venu de l'armée de Schabir, ainsi que Hurr l'avait dit.

Les houris dirent en pleurant au lion de Dieu : Seigneur, pourquoi restez-vous assis? celui-ci vient vous apporter des nouvelles de votre fils, ainsi que Hurr l'avait dit.

Son corps est broyé, son front est brisé en morceaux, il est baigné dans son sang, sa tête, ô roi! ayant été percée par le couteau empoisonné de l'ennemi, ainsi que Hurr l'avait dit.

Haïdar répondit alors en pleurant : Que dirai-je au Prophète? Schabir l'a envoyé ici comme l'avant-garde de son armée, ainsi que Hurr l'avait dit.

En entendant ces paroles, Ahmad déchira ses vêtements et versa des larmes; puis il commanda à une houri de l'amener en sa présence, ainsi que Hurr l'avait dit.

Maintenant, mes amis, le cœur de Haïdari n'a plus de force; comment pourrait-il écrire tout ce que le martyr raconta au Prophète, ainsi que Hurr l'avait dit?

Certes nous sommes à Dieu, et nous retournerons à lui.

HUITIÈME SÉANCE.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX !

MORT DE CACIM FILS DE L'IMAM HAÇAN.

Stance.

Pleurez et gémissez, au souvenir de Schabir ; ces larmes vous procureront de la gloire aux yeux de l'univers.
Quand même le livre de vos actions serait rempli de péchés, amis discrets, cette eau les effacera promptement.

O fidèles ! cette nuit est celle où nous célébrons la mémoire du martyre de l'illustre Cacim, fils bien-aimé de l'imam Haçan ; que la paix soit sur lui !

Gazal.

Si le vieux firmament jetait les yeux sur lui, il fondrait en larmes ; tout fondrait en larmes, éclaterait en sanglots, jusqu'aux oiseaux et aux poissons.
Où est Zuhra ? car au souvenir de la coupe empoisonnée présentée par une main ennemie, elle fondrait en larmes sur Haçan, du haut de l'Empirée où elle brille semblable à la planète de Vénus.
Ses lèvres qui excitaient la jalousie de la cornaline, sont devenues de couleur de rouille ; si le rubis du Yaman l'apprenait, il prendrait la teinte d'un suaire sanglant et fondrait en larmes.
Si la cornaline voyait les diamants de ses lèvres brisés en pièces, elle se dissoudrait comme du sang ; les portes d'Eden fondraient en larmes.

S'ils apprenaient que ses entrailles ont été brisées par le poison, les oiseaux pleureraient du sang; les hommes et les femmes fondraient en larmes.

Si Moïse apprenait cet événement douloureux, ô prodige ! il prendrait la couleur bleue (58) et fondrait en larmes?

Si Haçan apprenait la nouvelle de la mort de Cacim, il pleurerait de telle sorte, que chacun des poils de son corps fondrait en larmes.

En entendant les cris et les plaintes de la mère du fiancé, ne demandez pas pourquoi; les fleuves eux-mêmes couleraient en bouillonnant, les forêts fondraient en larmes.

Comment pourrai-je, moi Haïdari, décrire la fin tragique de Cacim ? car mes yeux ont pleuré dans ce deuil tout le sang de mon cœur.

O fidèles, qui connaissez la joie et l'affliction ! personnages honorables, qui faites l'ornement de cette assemblée de plaisir et de deuil, écoutez le récit du martyre de l'illustre Cacim, sur qui soit la paix ! et mourez de douleur.

On dit qu'au jour de la résurrection, il élèvera par deux fois la voix avec tant de force, que tous les peuples de la terre se lèveront en tremblant. Il dira d'abord : « Peuples du champ de la résurrection, ouvrez les yeux et voyez ; voici l'humble et affligé Yahia qui passe. » A ces mots les pécheurs consternés baisseront la tête, et les amis de Dieu seront transportés de joie. Il élèvera la voix une seconde fois en disant : « Peuples de l'assemblée du jugement, hommes et femmes, fermez les yeux : voici que vient la reine des deux mondes, la souveraine de l'univers, celle qui fait les délices de Muhammad le choisi, Fatima Zuhra. »

Des écrivains distingués observent à ce propos, que

de ce qu'il sera ordonné même aux femmes de fermer les yeux (59), on n'en doit pas conclure que la vue d'une femme est prohibée aux femmes ; mais cela signifie seulement que personne n'aurait la force de contempler la fille du Prophète, lorsqu'elle passera de ce monde misérable dans le champ de la résurrection.

Fatima donc mettant sur son épaule droite la robe de l'imam Haçan, encore imprégnée du poison mortel qui le consuma, et sur son épaule gauche la tunique de l'imam Huçaïn, encore moite et rougie du sang pur de son fils, et portant entre ses mains le turban ensanglanté d'Ali l'approuvé, s'avancera dans la plaine du jugement en pleurant si vivement ses malheurs, que tous les anges verseront des larmes, que les esprits célestes tomberont de leurs trônes, que les houris, plongées dans la désolation, fondront en larmes et s'évanouiront.

Fatima, saisissant le pied du trône sublime du Créateur, s'écriera en gémissant : « O Dieu ! rends-moi justice ! venge-moi des meurtriers de mes enfants ! » Aussitôt l'ange Gabriel rempli d'inquiétude ira trouver l'apôtre Muhammad le choisi et lui dira : « Prophète de Dieu, Fatima Zuhra, se tient debout au pied du trône céleste, portant sur ses épaules une robe souillée d'un poison encore humide et une tunique rougie de sang ; elle fond en larmes et demande vengeance. Bientôt vont s'élever les flots de la colère divine, le feu de l'indignation du Très-Haut va s'allumer. Si vous ne venez au plus vite, Dieu sait ce qui en arrivera et quelle vengeance va être exercée. » — Alors Muhammad le choisi, descendant de son siège d'hon-

neur, ira se présenter devant le trône de Dieu et dira à la reine du jugement : « Ô vous qui faites la joie de Muhammad le choisi et les délices d'Alimad l'élu ! c'est aujourd'hui le jour où il convient de se montrer généreux et non de porter plainte, c'est le jour de pardonner et non de demander vengeance. Chère enfant, c'est le jour de relever ceux qui sont tombés, et non de précipiter les malheureux dans la poussière. Fille bien-aimée, il faut que j'obtienne le pardon des opprimés, pardonnez donc aux oppresseurs. » — Fatima répondra au Prophète : « Tendre père, que ferai-je donc ? car lorsque je vois la tunique sanglante de mon bien-aimé Huçaïn, ma poitrine se brise de douleur, et lorsque je considère la robe de mon cher Haçan encore humide de poison, mon cœur est ouvert par le diamant du chagrin, et tout l'univers n'est plus que ténèbres à mes yeux. — Chère âme, dira Muhammad, prenez cette tunique ensanglantée et dites : Seigneur, en vertu du sang de mon Huçaïn injustement répandu dans le désert de Karbala, pardonne aux pauvres malheureux qui ont honoré mes tendres enfants et qui ont compati à leurs malheurs. Allez vite, ô ma vie et mes délices, car les yeux de tous les pécheurs sont tournés vers moi. Prenez ce vêtement ensanglanté, je vais me présenter les cheveux épars et couverts de poussière ; sollicitez leur pardon par vos larmes et par la douleur de votre cœur, et moi je les délivrerai par la vertu de mes dents qui ont été brisées, et leur ferai goûter les délices du paradis. »

Il est attesté par une noble tradition qu'au jour du jugement l'imam Huçaïn se présentera le visage couvert

de sang dans le champ de la résurrection et s'écriera : « O Créateur ! ô roi du jour du jugement ! exerce en ma faveur ta clémence sur quiconque a pleuré mes malheurs ; accorde, à mon intercession, des lettres de grâce à ceux qui ont versé des larmes sur mon abandon, sur la persécution que j'ai soufferte, sur la faim et la soif que j'ai éprouvées. » Cette prière du roi des martyrs sera accueillie à la cour céleste, et sa requête sera exaucée. Ordre sera donné d'enrégistrer dans le livre des faveurs, les lettres de grâce octroyées aux amis de l'imam Huçaïn, à ceux qui auront compati à son infortune, et à ses serviteurs.

Vers.

Si tu laisses couler tes larmes sur Huçaïn, tous tes péchés te seront remis en faveur de Huçaïn.

Voici maintenant comment les historiens ont retracé le récit douloureux de la mort de Cacim :

Lorsque Cacim, fils de l'imam Haçan, commandeur des croyants, vit que les amis dévoués et les illustres frères de l'imam Huçaïn s'étaient tous désaltérés dans le calice du martyre, et étaient ainsi parvenus à la gloire suprême, il alla trouver l'imam Huçaïn et lui dit en pleurant : « Mon noble oncle, délices du cœur d'Ahmad l'élu, donnez-moi aussi la permission de combattre, afin de satisfaire l'élan de mon cœur, et de venger sur ces meurtriers le sang de nos frères et de nos amis, Je veux répondre à cette tourbe de rebelles avec le tranchant de mon cimeterre. » — A ces mots

l'imam Huçaïn sentit ses yeux se remplir de larmes ; il lui dit avec affection : « Cher neveu, repos et charme de mon cœur, c'est toi qui me rappelles le souvenir de mon frère aîné ; c'est toi qui es mon appui et ma consolation dans mes chagrins. Hélas ! comment me résoudre à t'accorder cette permission ? aurai-je le courage d'y consentir ? O Cacim ! comment t'enverrai-je dans ce champ de carnage ? comment consentir à être séparé de toi ? »

O mes amis ! ô fidèles affligés ! Cacim n'ayant pu obtenir la permission de combattre, et voyant que dans toute l'armée de Huçaïn chacun se préparait à la bataille, il se retira dans sa tente, et, penchant avec tristesse sa tête sur ses genoux, il se mit à pleurer. Quand tout-à-coup il se rappela que son père avait écrit un charme et le lui avait attaché au bras en disant : « Cher enfant, lorsque tu te trouveras dans l'embarras et que tu seras plongé dans l'affliction, développe alors ce talisman, et agis selon ce que tu auras lu. — O Cacim ! se dit-il à lui-même, peut-il être une position plus fâcheuse, une circonstance plus critique que celle qui se présente actuellement ? » En même temps il découvre le talisman attaché à son bras, et y lit ce qui suit, tracé de la propre main de l'imam Haçan : « O Cacim ! voici la recommandation que je te fais, l'ordre exprès que je t'enjoins ; fais-y bien attention : Lorsqu'un jour tu verras ton oncle, l'imam Huçaïn, petit-fils du Prophète, pressé dans le désert de Karbala par les traîtres Syriens et par les perfides Kufites, dévoue ta tête à ses pieds sacrés, immole ta vie pour sauver celle du fils chéri de Fatima Zuhra, quand même ce noble

descendant de Muhammad le choisi te le défendrait. Supplie-le avec instance, et ne balance pas à sacrifier ta tête à ses pieds.

Vers.

Celui qui aura été martyr dans le chemin, sous les coups du poignard de l'amour, en tombant baigné dans son sang, sera plongé dans des flots de grâce et de miséricorde.

Cacim ayant lu ce billet, ne put contenir ses transports ; il alla sur-le-champ trouver l'imam Huçaïn, et lui mettant sous les yeux l'écrit contenant ces injonctions, il lui dit : « Mon oncle, vous qui fûtes la consolation du vaillant Haïdar, donnez-moi des ordres conformes à ce que vous voyez écrit ici ; daignez faire cet honneur à votre serviteur. » — L'imam Huçaïn ayant vu l'écrit, poussa un profond soupir, tant il éprouva de douleur dans son cœur, et lui dit avec tendresse : « Cher neveu, vous qui êtes la splendeur de mes yeux humides de larmes, vous voulez donc agir suivant les ordres de votre illustre père, et ajouter au cœur déjà blessé du malheureux Huçaïn la blessure de la séparation ? » — Puis il ajouta : « Noble descendant de Muhammad le choisi et d'Ali l'approuvé, moi aussi je veux exécuter les ordres de mon frère ; mais il faut pour cela que nous nous rendions dans la tente des femmes, et là nous agirons conformément à ses intentions. »

Il emmena alors Cacim dans la tente des femmes, y fit venir ses frères Aun et Abbas Ali, et dit en leur présence, à la mère de Cacim, de revêtir celui-ci de

ses habits de fête; puis il commanda à Zaïnab d'apporter sur-le-champ le petit paquet contenant les vêtements de Haçan, ce qu'elle fit à l'instant même. L'imam Huçaïn l'ouvrit de ses propres mains, revêtit Cacim d'une robe magnifique qui avait appartenu à l'imam Haçan, lui mit sur la tête un turban richement orné, et, conformément aux intentions de l'imam Haçan, maria Cacim avec Fatima Kubra. Après la célébration, il lui dit : « Jusqu'à présent, cher neveu, consolation de mon cœur, le soin de ta personne m'était confié; mais maintenant tu es devenu ton maître. » Après avoir dit ces mots, il sortit de la tente.

Cacim ayant été marié de la sorte, s'assit sur le lit nuptial, où tantôt il contemplait la face gracieuse de son épouse, en pressant tendrement ses mains teintes de hinna, et tantôt, baissant la tête, il mouillait ses yeux de larmes. Quand tout-à-coup on entendit dans le camp du rebelle Omar Saad une voix qui s'écriait : « Y a-t-il quelque guerrier haschimite qui veuille combattre? qu'il s'avance hardiment sur le champ de bataille. » En entendant ces cris, Cacim ne put demeurer plus longtemps en repos, et se leva d'auprès de son épouse désolée, pour voler dans l'arène du combat; mais celle-ci le retint par ses vêtements, et lui dit en pleurant :

Vers.

« Dites, pourquoi vous éloigner de moi si promptement? Pourquoi, seigneur, partir ainsi et me laisser seule? »

Cacim ne pouvant retenir ses larmes, lui répondit : « Lumière des yeux de mon noble oncle, délices du

cœur d'Ahmad l'élu, il faut que je m'élance sur le champ de bataille ; il faut que j'efface entièrement de dessus la face de la terre le nom et la trace des ennemis de la famille du manteau ; en un mot, il faut que je délivre le monde de ces infidèles. Pour Dieu ! ne me retenez pas plus longtemps ; laissez-moi partir ; nous ne nous reverrons plus jusqu'au jour de la résurrection. » — Ayant dit ces mots, il versa des larmes, et prononça ces deux ou trois distiques :

Quand la poussière s'élève du milieu du désert du malheur, alors il ne reste plus de roses dans le parterre, plus d'arbres dans le jardin.

Quand, par la collision des flots de la mer, s'est élevé un nuage sinistre, il ravage, en se déchargeant, et les plaines et les montagnes et les contrées habitées.

Le vent du matin a soufflé avec tant de violence du désert de l'infortune, qu'il n'a plus laissé dans le monde que poussière et que ruines.

Maintenant qu'une voix mystérieuse s'est fait entendre à mon oreille, elle est pour moi la voix d'un ami ; que puis-je dire ?

Sinon : Bravo ! à toi, ciel ; bravo ! à toi, terre ; voilà le cadeau de noces qu'un époux doit faire à son épouse.

En entendant ces nobles et touchantes paroles, l'épouse désolée s'écria en pleurant : « O Cacim, si notre réunion est fixée au jour de la résurrection, où vous chercherai-je alors ? à quelle marque vous reconnaîtrai-je ? — Cherchez-moi, répondit Cacim, auprès de mon ancêtre Muhammad le choisi, et vous me reconnaîtrez à cette manche déchirée. » En disant ces mots, il étendit la main, déchira sa manche, et en donna le fragment à son épouse. Toute la maison du Prophète fut dans la désolation ; grands et petits,

tous se mirent à éclater en sanglots. Au départ de Cacim il se fit un bruit confus de pleurs et de gémissements; on n'entendait que lamentations dans toute la famille.

L'imam Huçaïn voyant qu'il serait impossible de retenir Cacim dans la tente, lui dit en pleurant: « Cher neveu, consolation de mon cœur, je te recommande à la garde de Dieu. Puisse le Tout-Puissant te couvrir de gloire sur le champ de bataille! » Alors de ses propres mains, il déchira la robe nuptiale de son neveu, comme il eut fait une rose; puis, ayant déroulé son turban, il le laissa pendre des deux côtés, et fit flotter comme un linceul sa robe de mariage (60); enfin il attacha un cimeterre bien tranchant à la ceinture du jeune intrépide, et le laissa aller dans le champ de bataille.

Cacim ayant quitté l'imam Hucaïn, s'avança plein de joie dans la carrière du combat, et s'étant arrêté en présence des mécréants, il prononça ces quelques distiques sur le mètre *rajaz* :

Je vais à l'instant acquérir de l'honneur en donnant ma vie; je vais sacrifier ma tête aux pieds de Schabir.

En perdant la vie par le martyre avec cette robe nuptiale, je vais me couvrir de gloire en présence du Créateur.

A l'aide des coups de pied de mon coursier et de la lame acérée de mon cimeterre, je blesserais en ce moment la lune elle-même et les poissons.

Comme le rossignol au cœur brisé pour sa rose (61), je m'écrierai dans le chagrin de mon âme : O prince!

C'est pour cela que je m'offre comme ôtage au Très-Haut; je ne cesserai alors de solliciter du secours pour lui auprès de Mustafa.

Les yeux baignés de larmes, je ferai valoir la gloire incontestable de ma tribu en présence de Murtaza et de Fatima.

Pourquoi tarder plus longtemps, Haïdari, à raconter comment ce jeune héros en vint aux mains dans la plaine de Karbala?

Partout où il pressait son cheval aux pieds légers, il se faisait faire place autour de lui; il abattit la tête à des centaines et à des milliers d'infidèles. Jamais on ne vit un brave se présenter dans la lice et manier les armes comme cet illustre descendant de Muhammad et d'Ali. Enfin, parvenu devant la division du rebelle Omar, fils de Saad, il s'écria : « O impudent Omar! ô infidèle plein de trahison! combien ton poignard altéré de sang n'a-t-il pas fait périr d'amis fidèles et de loyaux partisans du prince des deux mondes, du noble petit-fils du Prophète! Hélas! à combien de ses proches n'as-tu pas tranché la tête! à combien de ses frères, de ses enfants, de ses neveux n'as-tu pas fait boire la coupe du martyre! Maintenant tu veux attenter à la vie de celui qui fait les délices de l'univers, qui était la consolation et la joie d'Ali l'approuvé, sans crainte de la colère de Dieu, sans respect pour le Prophète! »

L'infidèle ne répondit point à ces reproches, mais il fit signe à Arzac le syrien de s'avancer et de mettre à mort le jeune haschimite. « Fils de Saad, répondit cet insolent, tu m'humilies en me donnant l'ordre de combattre cet enfant; je jure Dieu que ce serait faire injure à ma bravoure et ternir la réputation de ma valeur; mais, avec ta permission, je vais commander à un de mes enfants de se mesurer avec lui, et de le mettre à mort. »

Or, mes amis, ce mécréant avait quatre fils. Il dit

au plus jeune de ces vauriens : « Mon fils, mets à mort ce jeune haschimite. » Le jeune homme piqua des deux, et se rua comme un lion affamé contre Cacim ; mais celui-ci l'abattit du premier choc, comme il eut fait d'une brebis, et le précipita dans l'enfer. Les quatre enfants du rebelle tombèrent l'un après l'autre sous les coups de Cacim, et descendirent tout droit dans la région de la mort.

Arzac voyant que ses quatre fils avaient été précipités dans l'enfer par la main de Cacim, pleura de douleur, et le monde s'obscurcit à ses yeux ; puis il s'élança sur un cheval vigoureux, mit sur son épaule une lance longue de dix-huit palmes, endossa une cuirasse de fer et une cotte de mailles d'acier, et, tirant du fourreau son épée étincelante, il piqua en avant. Semblable à un éléphant ivre, il faisait voler la poussière sur sa tête. Arrivé en présence de Cacim, « Cruel, lui dit-il, c'est toi qui as taillé en pièces mes quatre enfants, semblables à la lune, et qui leur as fait mordre la poussière. Tu as porté la main, sans compassion, sur ces braves au corps de fer, tu n'as pas craint de leur ôter la vie. Prends garde à toi maintenant ; je jure Dieu de ne point boire d'eau jusqu'à ce que je t'aie mis à mort. » En parlant ainsi, il porta à Cacim un coup de lance ; mais celui-ci l'évita et lui dit : « A ton tour, infidèle ; je vais t'envoyer à l'instant même dans les enfers. »

Cependant lorsque l'imam Huçaïn vit Cacim aux prises avec Arzac, il éleva les mains vers le ciel, et fit à Dieu cette prière : « Seigneur, Cacim n'est encore qu'un enfant, tandis que cet infidèle a quarante ou cin-

quante ans. Si Cacim tombe sous ses coups, ce maudit ira vanter sa gloire dans toute l'armée ennemie. Grand Dieu ! je demande que Cacim triomphe de cet impie, qui a la stature d'un dew ; fais qu'il remporte la victoire sur son redoutable adversaire. » Cette prière de l'imam Hüçaïn fut accueillie à la cour céleste.

Aussitôt que l'on vit Arzac et Çacim en présence, les deux camps restèrent spectateurs du combat. Lorsque l'infidèle poussait sa lance contre Cacim, celui-ci l'évitait adroitement, et lorsqu'à son tour il portait un coup à son ennemi, Arzac l'esquivait avec non moins d'adresse ; de sorte que ni l'un ni l'autre ne parvenait à toucher son adversaire, quand Arzac irrité porta un si furieux coup de lance dans le poitrail du cheval de Cacim, que ce fidèle animal tomba à terre. Cacim se trouva à pied, mais il n'en continua pas moins à combattre avec intrépidité.

A la vue de l'accident arrivé à son neveu, l'imam Huçaïn dit en pleurant à Ali Akbar : « Cher enfant, mène au plus vite un cheval à ton cousin Cacim, car il combat à pied sur le champ de bataille. » Ali Akbar conduisit aussitôt à son cousin un coursier agile ; à peine celui-ci fut-il remonté, que son adversaire tirant son cimeterre, fondit sur lui. Cacim de son côté, saisissant son épée étincelante, se prépara à soutenir ce nouvel assaut. Lorsqu'ils en furent venus aux mains, le descendant du Prophète dit à son ennemi : « O Arzac ! toi que l'on dit si brave, comment se fait-il qu'en ce moment tu perdes la présence d'esprit à un tel point, que tu ne prennes pas garde à ton cheval ; regarde, sa sangle est détachée ; tout-à-l'heure ta selle va, en se ren-

versant, te démonter et te précipiter sur la poussière. » Le malheureux baissa la tête pour regarder la sangle; en même temps le jeune haschimite, se recommandant à Dieu, porta un tel coup à cet infidèle, que celui-ci tomba de cheval fendu en deux comme un concombre (62). Toute l'armée de l'imam Huçaïn se mit à crier avec une telle force : *Dieu est grand* (63), que le bruit s'en éleva jusqu'au septième ciel. Dans le camp des rebelles il y eut un tumulte extrême.

Cacim sauta à bas de son cheval, monta sur celui de son ennemi, et, menant le sien par la bride, vint se présenter devant l'imam Huçaïn. « Mon cher oncle, lui dit-il, j'ai soif. Si je buvais seulement un verre d'eau, j'aurais la force d'anéantir de dessus la face de la terre le nom et la trace de cette armée de Kufites et de Syriens; j'exterminerais, à l'aide de mon épée, tous ces misérables, et je les précipiterais en enfer. » — L'imam Huçaïn lui répondit en pleurant : « Neveu bien-aimé, ne te tourmentes pas; bientôt ton aïeul Ali l'approuvé te donnera de sa propre main une coupe puisée à la source même du Kauçar. Dans un clin-d'œil tu seras délivré de la soif que tu endures.

A ces mots Cacim retourna plein de joie sur le champ de bataille en s'écriant : « Y a-t-il quelque brave qui veuille tirer l'épée et se mesurer avec moi? » — Alors Schimar le cuirassé dit à son bataillon : « Braves, fondez sur cet haschimite, et taillez en pièces ce jeune homme qui fait les délices de l'imam Huçaïn. » — A peine eurent-ils entendu ces paroles, que tous à la fois s'élancèrent sur le héros et l'attaquèrent à coup de javelines, de flèches et de haches.

Mais, grâce à Dieu! le descendant du Prophète tantôt mettait le désordre dans l'aile droite des assaillants, et tantôt bouleversait, comme de l'écume, les rangs de l'aile gauche; les infidèles le pressaient de tous côtés, jusqu'à ce qu'enfin un des soldats lui déchargea sur la tête un coup de cimeterre si violent, que l'arme pénétra jusqu'à la gorge. Cacim tomba de cheval en s'écriant : « A moi, mon oncle! à mon secours (64) ! »

L'imam Huçaïn entendant ces paroles, devenu tout-à-coup semblable à un lion affamé, porte le désordre parmi cette tourbe de bandits; puis il accourt auprès de Cacim, et abat d'un coup de cimeterre le poignet du meurtrier de son neveu. Le blessé s'écrie : « A moi camarades ! » Aussitôt les infidèles fondent sur l'imam Huçaïn et l'attaquent de toutes parts. Hélas! dans ce conflit, le corps de Cacim fut broyé en pièce sous les pieds des chevaux. L'imam Huçaïn étant parvenu à repousser les assaillants du champ de bataille, embrasse les membres épars de son neveu, en tirant de son cœur navré des soupirs si profonds qu'on ne saurait l'exprimer. Puis enlevant le cadavre, il le transporte dans la tente des femmes.

Les dames qui étaient dans la tente se tenaient debout à l'entrée en attendant le retour de Cacim. A la vue de son cadavre que rapportait l'imam Huçaïn elles furent dans un état impossible à décrire ; elles tombèrent en faiblesse et fondirent en larmes. La mère de Cacim appliqua ses yeux à la plante des pieds de son fils, et perdit le sentiment. L'épouse du martyr

se voila la figure de ses longs cheveux, et, les yeux inondés de larmes, composa cette touchante élégie :

Élégie.

L'épouse de Cacim dit en poussant des plaintes : O Cacim, mon époux! Quelle douleur! le jour même de mon mariage je deviens veuve, ô Cacim, mon époux!

Vous avez été tué, et je suis veuve, hélas! dans ce désert d'infortune; le destin a précipité dans la poussière la joie de mes noces, ô Cacim, mon époux!

Je disais : C'est Dieu qui a établi ma maison, et je me trompais!... puisque le mariage a été pour moi le messager du veuvage, ô Cacim, mon époux!

Le sang coule encore des blessures de votre front et de votre visage; le meurtrier a souillé de sang la guirlande de notre mariage, ô Cacim, mon époux!

J'ai vu les doigts de mon soleil tranchés par l'épée dans un sombre crépuscule; tes mains ont été teintes dans le *hinna*, de ton sang, ô Cacim, mon époux!

Je n'avais pas encore écarté mon voile pour contempler ton aspect, et maintenant le destin me montre ton cadavre, ô Cacim, mon époux!

Hier ma tante attachait avec joie à ton bras le bracelet nuptial, et aujourd'hui ton poignet est tombé séparé de ton corps, ô Cacim, mon époux!

Avec quel plaisir la gentille Sukaïna te parait d'une teinte de *menhdi!* et aujourd'hui, hélas! tes mains colorées de *hinna* ont été tranchées, ô Cacim, mon époux!

Avec quel empressement résonnait hier à toutes les portes le *naubat* de la gaîté, et aujourd'hui on entend les sons lugubres du *naubat* de la mort, ô Cacim, mon époux!

Hier, les étrangers venaient t'apporter leurs compliments de félicitation, et aujourd'hui chacun vient me faire ses compliments de condoléance, ô Cacim, mon époux!

Hier, on te revêtait de ceintures de fleurs, on te préparait des guirlandes, et aujourd'hui on prépare des bandelettes pour tes blessures, ô Cacim, mon époux!

Hier, Sukaïna, assise à tes côtés, mettait sur ta tête le pan de sa

mantille, et aujourd'hui, debout auprès de toi, elle éclate en sanglots, ô Cacim, mon époux!

Le magnifique turban qui hier ceignait ta tête, le riche *sarpech* qui brillait sur ton front, sont aujourd'hui placés sur ton cercueil, ô Cacim, mon époux!

Ces bracelets de cristal dont ma mère m'avait ornée, en me faisant asseoir sur ses genoux, je les ai brisés; j'ai rejeté mon *nath*, ô Cacim, mon époux!

Lorsque vous m'avez quittée, vous m'avez témoigné votre amour en pleurant comme la bougie, en poussant des gémissements; vous me le montrez encore en venant ici après votre mort, ô Cacim, mon époux!

D'un autre côté, la mère de Cacim, debout auprès de lui, disait en pleurant: Malheur! cent fois malheur! tout mon espoir est précipité dans la poussière, ô Cacim, jeune époux!

Pourquoi êtes-vous tombé endormi sur la terre? Levez-vous, et voyez le visage de votre épouse, elle a mis sur sa figure de la poussière au lieu de *sandal* (65), ô Cacim, jeune époux!

Je disais, ainsi que j'en étais persuadée: Un jour il sera ma couronne; un jour, mère affligée, je serai consolée en voyant tes enfants, ô Cacim, jeune époux!

Silence maintenant, Haidari; comment décrire la désolation de cette infortunée, et les accents déchirants avec lesquels elle répétait sans cesse: ô Cacim, jeune époux!

Certes nous sommes à Dieu, et nous retournerons à lui.

NEUVIÈME SÉANCE.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX !

MORT D'ABBAS ALI, FILS D'ALI L'APPROUVÉ, COMPAGNON D'ARMES DE L'IMAM HUÇAIN, MARTYR DANS LE DÉSERT DE KARBALA.

Stance.

O mes amis! si en ce moment des larmes coulent de vos yeux, que ce soit sur la détresse de Schabir aux lèvres altérées.
Assurément ce sera un motif pour avoir part, en présence de Fatima, fille du Prophète, à l'intercession du jour du jugement.

O fidèles! cette nuit est celle où nous célébrons la mémoire du martyre de son excellence Abbas Ali, le porteur d'eau de Sukaïna.

Gazal.

Lorsque le fils d'Ali l'approuvé tomba à Karbala, l'aurore d'Ali l'approuvé devint ténébreuse.
Au moment où Huçaïn aux lèvres altérées tomba sur les bords de l'Euphrate, les regards d'Ali l'approuvé se détournèrent du Kauçar.
En frappant du glaive un seul corps, ils ont abattu deux têtes, celle du chef de la religion et celle d'Ali l'approuvé.
Jacob désolé, ne pouvant se soutenir, s'étendit à terre, comment Ali l'approuvé pourrait-il se tenir debout?
Hélas! que dirai-je de la captivité de Zaïnab? A ce spectacle, Ali l'approuvé se leva spontanément comme la fumée.

Jusqu'à ce que Dieu ait tiré vengeance de la flèche qui perça Asgar, cette flèche est toujours dans le cœur d'Ali l'approuvé.

Lorsque les poignets d'Abbas-Ali eurent été tranchés par le cimeterre, la tête d'Ali l'approuvé fut inondée de sang.

Hélas! ils ont taillé en pièces par le tranchant du glaive ce jeune héros qui était le bouclier d'Ali l'approuvé.

Que pourrai-je dire, moi Haïdari, dans le deuil de Schabir? quand Ali l'approuvé versait lui-même un déluge de larmes.

Fidèles affligés, amis chagrins du sort d'Abbas-Ali, écoutez le récit de la détresse de l'imam Huçain; faites couler des fontaines de vos yeux le sang de votre cœur; vous satisferez ainsi le Prophète de Dieu et Fatima Zuhra.

Les historiens rapportent que, la nuit qui était entre le neuf et le dix du mois de muharram, l'imam Huçaïn, après avoir mûrement réfléchi, fit dresser dans le désert de Karbala les tentes de la famille du Prophète, et ordonna d'élever au milieu le pavillon de Schahar Banu (son épouse); puis il fit creuser un fossé autour du camp, afin qu'il fût préservé de tous côtés contre les incursions des ennemis. Alors Abbas-Ali le vint trouver et lui dit : « O défenseur du jour du jugement, gloire de la race d'Ali l'approuvé! faut-il amener de l'eau dans le fossé? » L'imam Huçain, laissant couler des sources de ses yeux des ruisseaux de larmes, lui répondit : « Mon frère, où pourrait-on trouver de l'eau dans ce brûlant désert? Il vaudrait mieux, au lieu d'eau, remplir le fossé de bois bien sec, et y mettre le feu. Il est certain que la violence de la chaleur empêcherait qui que ce soit d'en approcher, et qu'aucun des infidèles n'en aurait le courage. »

Il assembla ensuite tous ses frères, ses parents et ses amis, et leur dit : « O vous tous, qui vous êtes engagés à ma suite dans ce périlleux voyage, loin de votre patrie, aujourd'hui le bazar de la fatalité va être d'une activité extraordinaire, et la marchandise de la vie sera à bon marché. Demain matin, infortunés que nous sommes ! nos têtes, séparées de nos corps, seront élevées sur les piques de nos ennemis ; toute la maison du Prophète sera faite prisonnière et promenée de contrée en contrée. Soyez assurés que c'est avec la plus vive reconnaissance que j'ai accepté votre généreux concours, mais que j'ai laissé à chacun la liberté de poursuivre son entreprise. Chacun donc peut aller où il lui plaira. »

Lorsque l'imam Huçaïn eut prononcé de sa langue bénie ces touchantes paroles, tous ceux qui s'étaient mis en route dans l'espoir de s'enrichir et de faire leurs affaires, plièrent leurs tentes, les mirent sur leurs bêtes de somme, et s'en retournèrent un à un ou deux à deux, reprenant le chemin de leur pays et de leur maison. L'imam Huçaïn apprit successivement que tels et tels étaient déjà partis et que d'autres se préparaient à les suivre. A ces affligeantes nouvelles, des larmes abondantes s'échappèrent de ses yeux ; il se mit à considérer avec abattement leurs opérations, jusqu'à ce que tous étant partis, il ne resta plus que ceux-là seulement dont les noms sont consignés dans les livres des Martyrs (66) ; alors il les fit venir encore en sa présence pour les éprouver et leur dit : « Amis fidèles, c'est avec sincérité que je vous parle ;

je ne vous trompe pas, chacun de vous peut aller où bon lui semble. »

A ces mots, l'un d'entre eux, nommé Muslim, fils d'Ausha, âgé de soixante-dix ans, un des plus dévoués partisans de l'imam Huçaïn, se leva, et s'étant avancé en sa présence lui dit en joignant les mains : « O Abu-Abdallah (67) ! ô le bien-aimé du Prophète ! qu'ils partent tous ceux qui sont entraînés par l'amour de l'or et des biens de ce bas monde : quant à nous, nous resterons avec vous pour l'amour de Dieu et de son Prophète. Où irions-nous, si nous vous abandonnions ? Je prends Dieu à témoin que nous sommes prêts à sacrifier nos têtes à vos pieds, et que nos mains ne lâcheront point le pan de la robe de la famille du manteau. Après tout, ne faudra-t-il pas mourir un jour ? ne faudra-t-il pas enfin faire le dernier voyage et quitter ce monde périssable ? C'est pourquoi ne vaut-il pas mille fois mieux que nous sacrifiions notre vie pour vous, et que nous immolions nos têtes à vos pieds bénis ? O Abu-Abdallah ! nous jurons que dût-on mille fois trancher nos têtes, les élever sur la pointe des lances, submerger ou brûler nos cadavres et en jeter les cendres aux vents impétueux, nous sommes prêts à endurer tous ces outrages. Mais que notre main abandonne le pan de tes vêtements, cela est impossible. Avoir la tête tranchée pour toi, c'est la source d'une félicité éternelle. »

A ce discours l'imam Huçaïn répondit : « C'est bien ! puisse le Très-Haut te récompenser ! » — Puis il dit à ses frères, à ses enfants et à ses proches, pour achever de les éprouver : « Mes amis, je vous répète en-

core une fois que je ne cherche pas à vous tromper; voyez ce que vous avez à faire; je vous remercie de ce que vous avez fait pour moi jusqu'ici. »—Il ajouta en s'adressant aux enfants de Muslim, fils d'Aquil (68): « Chers enfants, qui avez eu tant à souffrir à cause de moi, retournez à Médine la brillante; c'est bien assez que votre père ait déjà souffert le martyre; je ne veux pas que vous exposiez aussi votre tête, et que vous périssiez sous les coups des rebelles. Sachez que si vous vivez, la tablette de la postérité d'Aquil ne sera pas effacée, et que le nom de Muslim subsistera jusqu'au jour de la résurrection. » — Ces jeunes gens, affligés de ces paroles, lui répondirent en joignant les mains : « Lumière des yeux de Muhammad le choisi, délices du cœur d'Ali l'approuvé, loin de nous de vivre à ce prix! Quoi! notre père est mort, et nous consentirions à vivre! Nous, vous abandonner, cher oncle, tant que nous n'aurons pas vengé sur ces infidèles la mort de notre père!... Nous ne quitterons pas ce lieu, et, nous en prenons Dieu à témoin, ou nous mettrons à mort ces meurtriers, ou, comme notre père, nous étancherons dans le calice du martyre la soif qui dévore notre cœur. » — Ayant entendu ce discours, l'imam Húçaïn garda le silence.

Un instant après il prit par la main Abbas Ali, et l'ayant emmené en particulier il lui dit : « Fils chéri d'Ali l'approuvé, je veux vous dire un mot; écoutez-le des oreilles de votre cœur et agissez en conséquence. Quelle que soit la situation des affaires, il est de toute nécessité que vous vous rendiez à Médine la brillante, pour adoucir la douleur de votre mère, et pour con-

soler ma Fatima Kubra (69). Vous direz à celle-ci : Fille bien-aimée de Huçaïn, ne te laisse pas succomber au chagrin ; porte tes pensées vers Dieu, et le Très-Haut aura compassion de toi ; ton père te sera rendu. — Je désire ardemment que la postérité de mon père ne périsse pas sur la terre (et ce désir sera accompli, si vous retournez à Médine). Ou bien, rendez-vous auprès de Schimar le cuirassé, car il vous demande. En vous faisant cette dernière proposition, j'ai aussi mes vues : c'est qu'une fois que vous vous trouverez du côté des ennemis et que ma famille sera faite prisonnière, je suis certain que vous traiterez Zaïnab et Kolsum avec toutes sortes d'égards, que vous étendrez sur Sukaïna une main compatissante, et que vous ne laisserez pas mon fils Zaïn-Ulabidin aller nu-pieds. »

Abbas Ali, entendant ces paroles, ne put se contenir, et lui dit avec douleur : « Noble descendant de Muhammad, rose du jardin d'Ali l'approuvé, puisse le Seigneur priver Abbas de la vue, et le faire disparaître de dessus la terre, au jour où Abbas sera loin de tes yeux et se trouvera un seul instant sans toi dans une contrée quelconque de l'univers. O Dieu! enlève Abbas Ali de ce monde, le jour où il abandonnera l'imam Huçaïn, où il pourra vivre loin de lui. » — Puis il ajouta : « Frère chéri, lumière des yeux d'Ahmad et de Haïdar, je n'ai pas oublié les recommandations de notre noble père ; oui, je veux les accomplir ponctuellement ; j'apporterai à vos pieds bénis ma tête sanglante. J'ai la confiance que vous me le permettrez, et que vous aurez compassion de mon affliction. »

Schimar le cuirassé avait en effet envoyé dire à Abbas Ali : « Vous êtes mon neveu, je ne veux pas vous voir perdre la vie sur le champ de bataille. Il faut donc que vous vous transportiez auprès de moi ; je vous présenterai au fils de Saad, et j'obtiendrai pour vous de grandes richesses. » A ce message, Abbas Ali s'écria plein de courroux : « La malédiction de Dieu soit sur toi et sur le fils de Saad, maudit infidèle, artificieux satan ! Tu veux maintenant m'envelopper dans tes filets trompeurs et me détourner du glorieux service de l'imam Huçaïn. Puisse le Très-Haut t'en punir ! Je jure Dieu que si Abbas Ali, le porte étendard, avait mille vies, il ne les épargnerait pas pour le noble descendant de Muhammad et d'Ali l'approuvé ; si chacun de ses cheveux était une tête, il les dévouerait avec plaisir aux pieds du défenseur du jour du jugement et les lui offrirait en sacrifice. »

Il est écrit dans les livres qui traitent de ce douloureux événement, que le vendredi, dixième jour du mois de muharram, dans l'espace de temps qui s'écoula depuis le matin jusqu'à midi, tous les illustres compagnons de l'imam Huçaïn se désaltérèrent au désert de Karbala dans la coupe du martyre, et prirent le chemin des bosquets de Rizwan. A l'exception des frères et des enfants de l'imam, il ne restait plus personne, tous ceux qui avaient mis le pied sur le champ de bataille ayant perdu la vie pour le prince des martyrs. Lorsque le tour des enfants de la race de Muhammad et d'Ali fut arrivé, chacun des frères et des

neveux de Huçaïn burent aussi le calice du martyr par la trempe du cimeterre, et entrèrent dans la route de la demeure éternelle. Cacim lui-même, qui n'était âgé que de dix ans et qui venait d'être son gendre, perdit aussi la vie aux pieds de son beau-père. Enfin il ne resta plus qu'Abbas Ali, Ali Akbar, Zaïn-Ulabidin et Ali Asgar.

L'imam Huçaïn se trouvait alors environné de vingt-quatre mille hommes, tant cavaliers que piétons, tous animés du désir de lui ôter la vie. Ce que voyant Abbas Ali et Ali Akbar, ils ne purent le supporter, et sollicitèrent l'autorisation de se rendre sur le champ de bataille. « Fils d'Ali l'approuvé, lui dirent-ils, laissez-nous aller à notre tour, nous ne saurions nous contenir plus longtemps ; nos entrailles sont brisées d'impatience. » — A ces mots l'imam Huçaïn conçut une vive affliction, et demeura quelque temps indécis, car Abbas Ali s'écriait : « Ordonnez que je parte le premier, et que je dévoue ma tête aux pieds d'Ali Akbar. — Non, reprenait vivement celui-ci, c'est à moi à m'élancer d'abord sur le champ de bataille et à me sacrifier pour Abbas. » — Alors Abbas Ali dit respectueusement à l'imam Huçaïn : « Noble descendant de Muhammad et d'Ali l'approuvé, je jure que je ne souffrirai jamais que celui qui est la véritable image de l'Apôtre de Dieu périsse en ma présence. Pour Dieu ! laissez-moi sacrifier le premier ma vie à vos pieds, et acquérir de la gloire devant le Tout-Puissant et son Prophète. »

A ces mots, l'imam Huçaïn emmena en pleurant Abbas Ali dans la tente des femmes, et dit à ses

sœurs, à ses filles et à ses belles-sœurs : « Pauvres infortunées, mon porte-étendard vient aussi prendre congé de vous. Il veut aller dans le paradis ; vous le voyez pour la dernière fois, faites-lui vos adieux. » Toute la famille du Prophète entendant ces paroles, fut hors d'elle-même ; les femmes environnèrent comme des étoiles cette lune du firmament des enfants de Haschim, et, tremblant de tous leurs membres, elles ne pouvaient retenir leurs larmes. Zaïnab se jeta au cou d'Abbas Ali en lui disant : « Où vas-tu, mon frère? Tu vas donc nous laisser seuls, Huçaïn et moi, dans l'état de détresse où nous nous trouvons? Est-ce donc une preuve de générosité de nous abandonner ainsi au milieu des ennemis? » — Abbas Ali baissa la tête, et laissant couler de ses yeux gonflés des ruisseaux de larmes, lui dit : « O ma sœur ! fille bien-aimée de Fatima et de Haïdar, ce n'est pas ici le moment de rester assis dans ma maison. Depuis la mort de mes frères et de mes neveux, tout l'univers n'est plus que ténèbres à mes yeux. Pour Dieu ! laissez-moi partir au plus tôt. »

Pendant ces pourparlers, la jeune Sukaïna parut, portant dans ses mains une petite outre, et prenant Abbas Ali par le pan de ses vêtements : « Cher oncle, lui dit-elle, je souffre tellement de la soif, que j'ai sur la langue comme des épines ; le sang me monte à la figure, mes sens s'évanouissent ; Sukaïna n'en peut plus ; apporte-moi un peu d'eau. » En même temps elle remit l'outre à son oncle. Abbas Ali la prit en pleurant ; puis ayant dit adieu à toute la famille, il se dirigea vers le champ de bataille. Alors il se fit un grand

tumulte dans la tente, et on y entendit des lamentations inexprimables.

Amis dévoués à la maison du Prophète, fidèles compatissants aux malheurs de Huçaïn, sachez que toutes les fois qu'un des amis ou des frères de l'imam prenait congé de lui pour s'élancer dans l'arène du combat, ce prince l'accompagnait l'espace de dix ou douze pas en lui témoignant sa douleur. Mais lorsque le moment du départ d'Abbas Ali fut arrivé, il alla fort loin avec lui en versant des pleurs, comme un nuage qui décharge des torrents, et avec des cris et une émotion semblables au tonnerre et aux éclairs.

Abbas Ali étant parvenu sur un monticule de sable, l'imam Huçaïn s'arrêta au pied. Du haut de l'éminence, Abbas Ali se mit à examiner tous les environs. Il remarqua que d'un côté coulait le ruisseau Alcama, tandis que de l'autre côté la soif faisait pousser des gémissements dans la tente des femmes. Cette vue le jeta dans une grande agitation, et il versa des larmes sur la profonde détresse de la famille du Prophète. En ce moment il vint à baisser la tête, et ses regards tombèrent au pied du monticule; il y aperçut l'imam Huçaïn qui s'y était arrêté et pleurait. Il comprit qu'il faisait pour lui des vœux et des prières. Sans balancer, il descend de l'éminence, et se prosternant aux pieds de son frère, il lui dit en le suppliant avec instance : « O rose du jardin de Muhammad ! ô cyprès du fleuve de Murtaza ! pour Dieu ! quitte ce lieu, et laisse à la garde du Très-Haut ton fidèle serviteur, ton porte-étendard. » L'imam embrassa par deux fois Abbas Ali, et lui ayant dit adieu, retourna dans sa tente.

Abbas Ali lança dans le courant de l'Alcama son cheval rapide en disant à haute voix : « Vile troupe de rebelles, les enfants de l'imam Huçaïn meurent de soif, ses sœurs et ses filles sont sur le point d'expirer ; la vie de Sukaïna surtout est dans le plus grand danger. Donnez-moi un peu d'eau, afin que je puisse désaltérer ces infortunés. » — A ces mots, ces perfides renards se ruent sur ce noble lion, et font pleuvoir sur lui une grêle de flèches, de haches et de javelines. Mais, grâce à Dieu ! dans une situation aussi périlleuse, ce héros incomparable, sans se laisser intimider par l'attaque des infidèles, remplit d'eau la petite outre, et, plein de confiance en Dieu, reprend le chemin de la tente en prononçant de sa langue éloquente les stances suivantes sur le mètre *rajaz* :

C'est moi qui suis Abbas Ali, surnommé le Lion; c'est l'illustre Schabir qui m'a envoyé dans ce désert.
Me voici, tenant en main une épée ornée d'un brillant et lançant des éclairs, monté sur un coursier aussi rapide que Gulgun.
Si j'expose ma tête aux coups du poignard, c'est pour acquérir de la gloire devant Dieu et devant Mustafa.
Tirer le cimeterre contre la famille du Prophète, ce n'est pas une chose aisée, vile bande de traîtres ; c'est une entreprise difficile.
Faites attention à ce que je vous dis, misérables ; vous avez fait, je vous jure, une très-mauvaise action.

"

En ce moment Omar, fils de Saad, et Schimar le cuirassé appelèrent les sentinelles stationnées sur les bords de l'Euphrate. « Lâches que vous êtes, leur crièrent-ils, ne voyez vous pas le fils d'Ali l'approuvé, fils d'Abu-talib, retourner à la tente de Huçaïn avec une outre qu'il vient de remplir ? Prenez garde de le laisser échapper. » — Aussitôt quatre mille infidèles se

mettent tous ensemble à la poursuite du héros, et l'attaquent à coups de lances, de javelines, de haches et de poignards, et font pleuvoir sur lui une grêle de flèches et de dards.

D'après l'historien, Abbas Ali n'avait alors d'autre souci que de défendre l'eau qu'il avait puisée, et recevait sur son corps les coups mortels que lui portaient les armes meurtrières, sans que rien pût le détourner de l'attention extrême avec laquelle il garantissait son outre. Seulement, considérant de temps en temps sa situation périlleuse, il disait à Dieu : « Seigneur, je te recommande l'eau que je porte ; j'ai l'espoir de parvenir jusqu'à ces pauvres altérées, et d'en faire boire un peu à Sukaïna ; car où trouver quelqu'un capable de peindre la gentillesse de cette aimable enfant? »

Abbas Ali s'entretenait dans ces pensées, quand un maudit infidèle lui porta sur le poignet un violent coup de sabre qui lui abattit la main droite. Le généreux cavalier, avec un courage digne de Haïdar, mit l'outre sur son épaule gauche et remonta à cheval ; mais un second coup porté par un autre soldat abattit encore l'autre main à celui qui était la force du bras de l'imam Huçaïn. Saisissant alors les courroies de l'outre avec les dents, Abbas Ali poursuivit sa route, et il approchait de la tente des femmes, lorsqu'une flèche décochée par un infidèle atteignit l'outre, et en un instant toute l'eau fut répandue.

A la vue de cet accident, Abbas Ali ne put se contenir, et grinçant les dents, il se mit à pleurer. Or, comme ses blessures avaient épuisé ses forces, il tomba de cheval en s'écriant : « A moi, mon frère, venez

vite au secours d'Abbas Ali! » En entendant ces cris déchirants, l'imam Huçaïn fondit en larmes, et tira de son cœur un soupir si brûlant que la vapeur s'en éleva jusqu'au septième ciel, et que le désert de Karbala en frémit. Il s'écria : « Hélas! c'est maintenant que ma ceinture est rompue, que l'espoir de ma vie est anéanti. » Il sortit de sa tente plongé dans la consternation, et vint s'asseoir auprès de son frère. Puis s'étant baissé, il lui baisa la face. Abbas Ali ouvrit alors les yeux et lui dit : « Fils de Muhammad le choisi et d'Ali l'approuvé, je te prie de ne pas faire entrer mon cadavre dans la tente des femmes, comme tu as fait pour tes autres frères, car j'aurais honte de paraître devant Sukaïna ; un tremblement involontaire se manifesterait dans mon corps inanimé. » Après avoir dit ces paroles il perdit connaissance, et le rossignol de son âme, quittant son enveloppe corporelle, s'envola dans les bocages du paradis sur les ailes du martyre.

L'imam Huçaïn laissa au milieu de la plaine le cadavre de son frère, et, prenant son étendard, sa casaque et ses armes, il se dirigea vers la tente des femmes. Sukaïna apercevant l'étendard d'Abbas Ali, crut que c'était son oncle qui venait lui apporter de l'eau, et manifesta sa joie ; mais l'imam Huçaïn s'étant approché, elle reconnut son noble père, et ne voyant point paraître Abbas Ali, elle se mit à pleurer et tomba en défaillance. L'imam Huçaïn remit à Zaïnab l'armure de son frère, et lui dit en pleurant : « Ma sœur, Abbas Ali a été tué ; c'est à vous seule que je le dis, n'en faites part à aucune des femmes ; gardez-vous surtout d'apprendre sa mort à Sukaïna. » — En ce moment

Sukaïna revint à elle et dit à Huçaïn : « Cher papa, où est mon oncle Abbas? » — L'imam Huçaïn lui répondit en pleurant : « Ma fille, ton oncle est sur le champ de bataille, où il combat les infidèles. — Noble descendant de Muhammad et d'Ali, reprit Sukaïna, je n'ai plus la force de supporter son absence; faites venir mon oncle, ou conduisez-moi auprès de lui. » — L'imam Huçaïn désolé prit Sukaïna dans ses bras et la porta auprès du cadavre d'Abbas Ali. Le corps de celui-ci était alors étendu à terre, couché sur le côté droit et la face tournée vers la quibla. A l'aspect de Sukaïna il changea de situation, comme pour éviter les regards de la jeune fille, et se tourna la face contre terre, parce qu'ayant promis à Sukaïna de lui apporter de l'eau, il n'avait pu remplir son engagement; une sorte de honte l'empêcha de rester tourné vers elle. Sukaïna voyant son oncle dans cet état, s'arracha les cheveux, tomba en défaillance, et de sa langue bénie prononça cette élégie :

Élégie.

Sukaïna, étant venue auprès du cadavre, s'écriait: Hélas, mon oncle! c'est pour de l'eau que vous avez tant souffert; hélas, mon oncle!

Tes deux bras ont été coupés, tout ton corps est criblé de blessures; oh! comme ces impies t'ont étrangement défiguré! hélas, mon oncle!

C'est pour de l'eau qu'ils t'ont ôté la vie sur les bords du fleuve, sans respect pour ton père l'échanson du Kauçar; hélas, mon oncle!

Si j'eusse prévu qu'ils te massacrassent, je ne t'eusse pas envoyé; avoir été chercher de l'eau pour moi t'a été bien funeste, hélas, mon oncle!

Maintenant à qui dirai-je : J'ai soif, cher oncle, apportez-moi à

boire ? On ne voit aucun amant agir avec tant de dévouement ; hélas, mon oncle !

O douleur ! ils t'ont pris pour but de leurs flèches ; ils t'ont ôté la vie ; ta face, semblable à la lune, a été plongée dans le sang ; hélas, mon oncle !

Personne ne t'a laissé emporter de la rivière une seule goutte d'eau ; je suis consumée de soif ; tu as en vain perdu la vie ; hélas, mon oncle

Qui maintenant portera dans ce désert l'étendard de mon père ? Il est désormais privé de frère et de porte-drapeau ; hélas, mon oncle !

Tu n'as plus de bras, ils ont été tranchés par le cimeterre, ô toi qui étais le bras de Schabir ! un coup mortel a mis ta main dans la main de Dieu ; hélas, mon oncle !

Vous êtes mort !.... moi je pleure..... moi je reste altérée, attendant toujours une goutte d'eau. Pour vous, vous avez étanché votre soif à la source du Kauçar ; hélas, mon oncle !

Pourquoi, Haïdari, peindre plus longtemps la désolation de la fille chérie de Schabir, et avec quelle douleur elle s'écriait : Hélas, mon oncle !

Certes nous sommes à Dieu, et nous retournerons à lui.

DIXIÈME SÉANCE.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX !

MARTYRE D'ALI AKBAR.

Stances.

O fidèles! au souvenir de la soif de la famille du manteau, faites couler de vos yeux rouges de sang deux ruisseaux de larmes.
Il est certain qu'en récompense, celui qui résout les difficultés (70) vous fera boire au jour de la résurrection un verre de l'eau du Kauçar.

O fidèles! cette dernière nuit (71) est celle où nous célébrons la mémoire du martyre de son excellence Ali Akbar, sur qui soit la paix ! Écoutez des oreilles de votre cœur, et laissez couler vos larmes.

Gazal.

Nobles amis, maintenant c'est Ali Akbar qui va paraître dans la lice; il va témoigner sa fidélité à Schabir aux dépens de son corps et de sa vie.
Ainsi, lorsque chacun avait les regards fixés vers la tente de Jacob (ce patriarche s'écriait :) O mes amis! mon fils, Joseph de Canaan, va revenir.
O rossignol! voici le moment de gémir dans l'émotion de ton cœur, car l'automne est venu dans le jardin, et la rose va disparaître du parterre

O fidèles, tant jeunes gens que vieillards! frappez-vous la tête de douleur, parce que le prince des jeunes braves va sortir de ce monde.

Il a mis du surma à ses yeux, il a peigné ses boucles flottantes; c'est la fête du Curban; Akbar va venir pour le sacrifice.

Maintenant l'âme du Prophète va introduire dans les bosquets célestes le fils bien-aimé de Schabir, au milieu des autres martyrs.

Zaïnab a teint les tresses de sa chevelure pour Akbar, Schahar Banu va venir au-devant de lui les cheveux en désordre.

Soupirs, lamentations, regrets, plaintes et douleurs, tel est le bagage que Akbar va prendre aujourd'hui avec lui.

O Haïdari! verse maintenant des pleurs comme la bougie; car le moment le plus solennel de cette assemblée de deuil va venir.

Fidèles compatissants aux malheurs de l'imam Huçaïn, assemblée dévouée à la famille du manteau, pleurez sur les infortunes de celui qui fait les délices des deux mondes, de celui qui est le défenseur de l'univers; mourez de douleur, vous en serez récompensés au jour du jugement par la reine de la résurrection: Suppliez aussi le Très-Haut que, par la vertu de vos pieuses méditations sur le noble descendant de Muhammad et d'Ali, il ôte du cœur de ses dévots serviteurs toute pensée mondaine, afin qu'étant réunis pour célébrer la mémoire du fils bien-aimé de Fatima Zuhra, avec un esprit tranquille et une conscience pure, ils pleurent, et excitent les autres à suivre leur exemple.

Or il est bon que vous sachiez, mes amis, que la reine du jugement aimait tendrement l'imam Huçaïn, et qu'elle ne souffrait pas qu'il fût un seul instant éloigné de ses yeux.

On dit que la dixième nuit du mois de Muharram, l'imam Huçaïn éprouva un grand trouble dans son esprit, parce qu'il savait, par les lumières inhérentes à sa qualité d'imam, que le lendemain au matin tous ses parents, ses amis, ses neveux, ses enfants périraient d'une mort violente, et palpiteraient devant lui, sans pouvoir être secourus, sur la poussière de Karbala, comme des oiseaux immolés (72).

C'est un fait avéré et authentique, que toutes les fois qu'une femme ayant un fils du nom de Huçaïn, l'appelle en disant : Huçaïn où es-tu? la reine du jugement se présente aussitôt, et de sa langue bénie dit à cette femme : Chère sœur, mille vies de Fatima pour ce nom de Huçaïn ! Mais dis la vérité : Quel Huçaïn appelles-tu? Est-ce le tien? ou le mien qui a été martyr à Karbala ! Si c'est ton fils, que Dieu le bénisse ! et puisse-t-il ne pas te priver de ton Huçaïn comme je l'ai été du mien ! Mais si c'est le mien que tu appelles, ah ! pleure sur le nom de ce pauvre Huçaïn, de ce Huçaïn délaissé, de ce Huçaïn privé de ses amis et de ses compagnons, et meurs de douleur au souvenir de ses peines déchirantes. J'en atteste Dieu ! toutes les fois que tu gémiras dans ce bas monde sur celui qui fut la lumière de mes yeux, ce sera autant de faveurs dont je te comblerai au jour du jugement, et je ne permettrai pas que jamais l'affliction vienne fondre sur toi.

Le fait suivant n'est pas moins véridique et digne de foi. — L'imam Huçaïn n'est pas un seul instant sans s'occuper de ceux qui sont fidèles à son culte. Qu'ils habitent l'orient, ou qu'ils demeurent dans l'oc-

cident, il les a toujours sous les yeux. On rapporte qu'un dévot personnage s'étant mis en route pour visiter les lieux saints, se dirigea vers Karbala, afin d'y vénérer le tombeau de l'imam Huçaïn. Arrivé non loin de cet affreux désert, il s'éloigna un peu de la caravane ; lorsqu'une troupe de bédouins, habitants de ce désert et qui exerçaient leurs brigandages dans les environs, le voyant seul, fondit sur lui, le saisit et s'empara de son chameau et de ses bagages. Le pauvre malheureux, incapable de leur résister, se mit à regarder de côté et d'autre ; mais dans cette solitude aucun ami, aucun aide ne s'offrait à ses regards. Alors il versa des larmes et s'écria à haute voix : « A moi ! Abu-Abdallah, à mon secours ! Huçaïn, martyr au désert de Karbala ! J'ai quitté mon pays pour faire un pélerinage en ton honneur, et j'ai été dépouillé dans ce désert par la main de brigands qui veulent m'ôter la vie. » Aussitôt il entend une voix puissante prononcer ces paroles : « Paix à toi ! paix à toi ! ô pélerin de Huçaïn ! me voici, ne crains rien. » L'infortuné entendant ces paroles demeura tout interdit, ne sachant de qui était cette voix, ni d'où elle venait ; quand sur sa droite il aperçoit des tourbillons de poussière ; ce nuage s'étant ouvert, un jeune homme d'une taille imposante, revêtu d'une cotte de maille, ayant sur la tête une couronne royale, et monté sur un cheval prompt comme l'éclair, parut aux regards du prisonnier. A son aspect les bandits saisis de terreur, prennent la fuite en laissant au pélerin son chameau et tous ses bagages. Le cavalier reprit le chemin par lequel il était venu. Mais le pélerin courut après lui, et baisant ses étriers il lui dit : « Noble

jeune homme, ami du Très-Haut, protecteur des affligés, donne-moi tes mains, afin que je les baise, que je les presse contre mes yeux. — Pélerin répondit le cavalier, ne demande pas une chose impossible, car, par Dieu! je n'ai pas de mains. — Défenseur de l'opprimé, reprit le pélerin, que sont-elles donc devenues? » — Le cavalier, tirant de son sein un profond soupir, lui répondit: « Elles ont été coupées au service de l'imam Huçaïn. — Excellence, demanda le voyageur, quelle est donc la parenté qui t'unit à l'imam Huçaïn? —O voyageur! répondit celui-ci, je suis Abbas Ali, le porteur d'eau de Sukaïna, le porte-étendard de Huçaïn, mon frère. Tout-à-l'heure j'étais auprès de lui, lorsque tes prières et tes plaintes sont parvenues à ses oreilles, et il me dit : Va promptement, Abbas, et délivre mon pélerin des mains de ces brigands. Alors je suis venu conformément à ses ordres. » A ces mots, le voyageur se jeta aux pieds du cheval d'Abbas Ali, et ayant baisé les pieds du cavalier, il tomba comme mort, sans connaissance. Lorsqu'il revint à lui, il ne vit plus personne.

Voyez donc, amis dévoués au prince des martyrs, quels sont les avantages dont jouissent les pélerins de l'imam Huçaïn; méditez sur la générosité et la bonté du noble descendant du Prophète; considérez combien il favorise ses fidèles serviteurs, comment il les couvre de sa protection. Comprenez bien avec quelle sollicitude il prend soin de ceux qui vénèrent sa tombe et célèbrent son deuil, avec quel œil favorable il regarde leur douleur. Hélas! il n'y a plus que la nuit d'aujourd'hui, et cette nuit appartient au deuil et au mar-

tyre d'Ali Akbar. Ecoutez un peu l'histoire de sa mort, et faites couler des fontaines de vos yeux des ruisseaux de larmes.

Les écrivains qui ont composé ces récits pour ces assemblées de deuil, rapportent ainsi qu'il suit ce douloureux événement :

Après le martyre d'Abbas Ali, Ali Akbar, s'étant revêtu de ses armes, s'avança sur le champ de bataille ; ce que voyant l'imam Huçaïn, il fut en proie à une violente douleur ; son visage rose devint tout jaune et de couleur de safran. Il ne put retenir ses larmes, et se jetant au cou du jeune homme : « Lumière de mes yeux et délices de mon cœur, lui dit-il, maintenant je suis demeuré tout seul ; ah ! ne me laisse pas dans cet état, pour courir dans l'arène du combat. Comment pourrai-je mettre sur mon cœur le roc de la patience ? Comment pourrai-je endurer d'être séparé de toi ? De plus, te voir est pour moi aussi méritoire que de faire un pélerinage au tombeau de l'Apôtre de Dieu. Ainsi donc, ô Ali Akbar ! ne me laisse pas seul et à l'abandon dans ce funeste désert ; ne romps pas le fil de notre union. Il ne me reste plus, cher enfant, d'autre ami, d'autre soutien que toi. Lorsque je me serai précipité au milieu de ces rebelles sanguinaires, alors seulement tu iras à ton tour ; car je prends Dieu à témoin que je ne pourrais te voir couvert de poussière et de sang. » — En entendant ces paroles Ali Akbar se jeta aux pieds de l'imam Huçaïn et lui dit en pleurant : « Père chéri, sans vous, sans le noble descendant du Prophète et

d'Ali l'approuvé, je ne saurais vivre un seul instant dans ce séjour de douleur, ni rester dans ce monde périssable ; et j'espère que, pendant que vous vivez, je vais aussi obtenir la permission de partir et de sacrifier ma vie à vos pieds, afin que je combatte ces meurtriers impies, et que je venge la mort de vos frères fidèles. »

A ces mots l'imam Huçaïn se mit à pleurer ; il se jeta au cou d'Ali Akbar, l'emmena dans la tente des femmes et dit à Schahar Banu : « Madame, lorsqu'Abraham emmena Ismaël pour le sacrifier au Seigneur, Agar, sa tendre mère, le revêtit de ses habits les plus beaux, teignit ses yeux de surma, peigna les boucles de ses cheveux et les parfuma de musc et d'essences. Je veux qu'à son exemple vous pariez vous-même mon Ali Akbar, que vous appliquiez du surma à ses yeux de narcisse, que vous peigniez les boucles de sa chevelure, car mon noble enfant est résolu d'aller à l'autel. » Schahar Banu se mit en devoir de remplir ces touçhantes fonctions ; mais en les accomplissant elle tremblait comme un saule et pleurait à chaudes larmes. Elle embrassa ce fils chéri à plusieurs reprises en lui disant : « Enfant bien-aimé, rose du jardin de ta mère, le destin n'a pas voulu que je te pare pour le mariage. Hélas ! Ali Akbar, Schahar Banu vivra, et toi tu vas aller dans le champ du martyre pour y sacrifier ta vie ! » Elle prit ensuite Ali Akbar par la main, l'emmena dans son pavillon particulier, et dit en pleurant aux femmes qui s'y trouvaient : « O vous toutes, sœurs et filles de l'imam Huçaïn ! venez promptement, car mon Akbar va se marier avec la mort, il va ceindre la guirlande nuptiale, avec un cercueil au lieu de trône. »

En entendant ces paroles, toutes les femmes environnèrent comme le halo cette lune de firmament de l'imamat, et, semblables à des papillons, se brûlèrent à la flamme du chagrin autour de cette lampe de la famille du Prophète.

Cependant Schahar Banu dit à l'imam Huçaïn : « O rose du jardin de Muhammad, cyprès du fleuve d'Ali l'approuvé! je voudrais un peu d'eau pour baigner Ali Akbar. — Femme infortunée, répondit l'imam Huçaïn, nous n'avons pas l'eau nécessaire pour le baigner; faites-lui faire ses ablutions avec la cendre des morts; au lieu de robe d'honneur, revêtez-le d'un suaire, que vous ajusterez après l'avoir attaché à son cou. » Ali Akbar s'étant donc levé, fit ses ablutions avec la poussière de Karbala (73). Schahar Banu teignit ses yeux de surma, brossa sa chevelure, lui mit sous les aisselles du musc et des essences, et le revêtit d'une robe précieuse, disposée à la manière d'un linceul. Puis Zaïnab l'ayant pris par un bras et Schahar Banu par l'autre, elles l'amenèrent avec une touchante affection à l'imam Huçaïn.

Ce gracieux jeune homme avait dix-huit ans; il faisait le charme du jardin de Muhammad, il était la rose délicieuse d'Ali l'approuvé; les boucles de sa chevelure encadraient son visage en descendant des deux côtés. Revêtu de son armure, il vint se présenter devant l'imam Huçaïn en lui disant : « Permettez-moi, tendre père, de m'élancer sur le champ de bataille; ne me retenez pas plus longtemps. » L'imam mettant alors sur son cœur le roc de la patience, donna enfin à son fils la permission qu'il sollicitait; et Ali Akbar ayant

pris congé de lui, retourna dans la tente des femmes, et dit à ses tantes et à ses sœurs : « Pauvres infortunées, qui avez tant d'amitié pour Akbar, faites-lui vos adieux, car vous, ne le reverrez plus ; vous ne l'aurez plus avec vous, d'ici au jour de la résurrection. » Puis s'avançant vers sa mère, il lui dit en joignant les mains : « Mère bien-aimée, Ali Akbar ne veut pas que son père périsse, et que sa noble mère devienne veuve ; c'est pourquoi j'espère que vous me laisserez partir. Donnez-moi du lait, et pardonnez-moi mes fautes. » Schahar Banu ayant jeté les yeux sur ce courageux enfant, demeura immobile et en silence comme un rossignol en peinture. Des ruisseaux de larmes s'écoulaient de ses yeux, et tout son sang affluait à son visage.

Sur ces entrefaites, on vint dire à Sukaïna, que Ali Akbar, son frère aîné, allait paraître sur le champ de bataille pour y recevoir la mort ; elle accourut en toute hâte, et saisissant Akbar par ses vêtements : « O toi qui es la consolation du cœur affligé de ta sœur ! lui dit-elle, ne permets pas que je reste sans frère. Pour Dieu ! ne va pas dans la plaine meurtrière ; étends ta main sur ta pauvre sœur si cruellement abandonnée ; car quiconque est allé sur le champ de bataille, n'en est pas revenu. » Ali Akbar, s'étant efforcé de faire entendre raison à sa jeune sœur, alla se présenter devant l'imam Huçaïn, qui le fit alors monter sur son cheval de main, et l'accompagna à une certaine distance les yeux mouillés de larmes.

Zaïnab a raconté dans la suite qu'ayant vu alors le visage de l'imam Huçaïn, elle remarqua qu'il changeait de couleur instantanément, de telle sorte que de rosée

qu'était sa figure, elle devint graduellement toute jaune; que des flots de larmes s'échappaient de ses yeux, et qu'après le départ d'Ali Akbar pour le combat, Huçaïn s'arrêta et prononça ce gazal de sa langue bénie :

L'échanson du Kauçar (74) en est réduit à chercher de l'eau ; le chef de l'assemblée sainte, à demander à boire.
Le petit du lion en est réduit, dans sa route périlleuse, à demander de l'eau à de vils chiens.
Qui donc est assez cruel pour laisser ainsi consumer de soif le fils chéri de Fatima?
Malheur à ceux qui veulent teindre de sang les boucles de la chevelure de Schabir!
Ses amis obtiendront une place dans le paradis, mais ses ennemis n'ont qu'à attendre de rigoureux châtiments.
O Haïdari, le roi de Karbala te délivrera au jour de la rétribution.

Les infidèles voyant Ali Akbar dans la carrière, s'écrièrent à haute voix : « Camarades, prenez garde à vous! car voici Muhammad le choisi qui a quitté les bosquets de Rizwan pour secourir l'imam Huçaïn. Avec qui allez-vous combattre? Il vaut mieux que vous cédiez la place. » Mais Ali Akbar ayant lancé son cheval aux pieds légers, galopait de tous côtés, enfonçant les rangs des Syriens et des Kufites; en moins d'un instant il eut massacré et envoyé dans les enfers des centaines de ces infidèles. Ne voyant plus devant lui aucun ennemi, le jeune Haschimite tourna bride, et dirigea son gulgun (75) vers la tente vénérable de l'imam Huçaïn et lui dit : « Mon père, j'ai soif; si j'avais de l'eau seulement plein le creux de ma main, je jure Dieu que j'effacerais de dessus la face de la terre le nom et la trace de nos ennemis, et qu'un seul assaut me suffirait pour les mettre en déroute complète. » —

A ces paroles l'imam Huçaïn l'embrassa, et, lui appliquant sur le visage l'anneau de Muhammad le choisi, il lui dit : « Ne te décourage pas, mon fils, bientôt tu seras désaltéré à la source du Kauçar, par la main même de ton aïeul Ali l'approuvé, et tu te promèneras avec tes frères dans les bosquets du paradis. » Alors toutes les femmes vinrent avec empressement autour de cette rose du jardin de Muhammad, de cette perle de l'océan de Haïdar, étendant leurs mains vers lui, avec des transports et une désolation inexprimable.

Cependant Ali Akbar retourna sur le champ de bataille, et, s'étant avancé en présence des rangs ennemis, il entonna les stances suivantes sur le mètre *rajaz*.

Je suis Ali Akbar, le descendant bien-aimé du Prophète; l'étoile de Chosroès est l'humble esclave de ma porte.
Je suis le fils de ce roi dont parlent les destins; mon nom est écrit dans le khutba de l'honneur et de la gloire.
Lorsque, dans ce champ de bataille, je tiens la bride de mon coursier, j'ai en main les rênes du cheval de la fortune.
Comment décrirai-je, Haïdari, les aventures d'Akbar, puisque j'ai les entrailles brisées? Eh bien! reprends ton calam.

Alors cette armée de brigands environna comme un nuage sombre ce soleil du firmament de l'imamat, cette lune du ciel de la souveraineté, et fit pleuvoir sur lui une grêle de flèches, de haches et de javelots; enfin, s'élançant avec impétuosité, ils le criblèrent de blessures. Le petit-fils de Haïdar, laissant tomber sa tête sur le pommeau de sa selle, perdit le sentiment; les guides de son cheval s'échappèrent de ses mains; mais le fidèle animal, portant toujours sur son dos le

cavalier blessé, le mena hors du camp, et le conduisit à l'écart pour dérober à l'imam Huçaïn la vue d'Ali Akbar.

L'imam, ne voyant plus son cher fils sur le champ de bataille, verse des larmes, et, mettant Zuljanah au galop, il vient lui-même dans la plaine; mais ne l'y trouvant pas, il est saisi de vertiges, l'univers entier se couvre de ténèbres à ses yeux. Il s'écrie aussitôt dans sa douleur : « Ali Akbar! Ali Akbar! où es-tu? où es-tu allé en quittant le champ de bataille? » En même temps les cris : « A moi! à moi! mon père! venez au secours de votre fils blessé, » parviennent à ses oreilles. Il se dirige alors du côté où il avait entendu la voix, et ne l'y trouve pas davantage; il s'écrie de nouveau en pleurant : « O Ali Akbar! Ali Akbar! de quel côté es-tu? que fais-tu? » — La voix se fait entendre une seconde fois : « A moi! mon père; à moi! venez promptement à mon secours. » — A la voix de son fils, l'imam Huçaïn culbute les rangs ennemis, sans pouvoir le trouver encore. A chaque instant il est prêt à s'évanouir par l'inquiétude qu'il ressent au sujet de son fils. En effet, Ali Akbar était un jeune homme si accompli! Comment l'imam Huçaïn n'en eût-il pas fait autant de cas? A dix-huit ans il était déjà un guerrier consommé en bravoure; aussi son noble front était-il le portrait vivant de Muhammad le choisi et la consolation d'Ali l'approuvé. L'imam Huçaïn l'avait toute la journée sous les yeux, et ne pouvait se résoudre à en être séparé un seul instant.

Lorsqu'il n'entendit plus la voix de son fils, il fut hors de lui; il pressa son cheval de tous les côtés, et

finit par se trouver fort loin. Ali Akbar était étendu sur le sable, où il palpitait comme un poisson hors de l'eau, en prononçant ces stances :

Stances.

O fortune ! ma poussière est tombée au milieu du chemin; pour Dieu ! amène ici le prince des deux mondes.

La vie n'a pas encore quitté mon corps; pour l'amour de Dieu ! va porter cette nouvelle de ma part à celui qui m'aime.

En entendant ces accents douloureux, l'imam Huçaïn descendit de cheval, vint s'asseoir auprès de son fils, et se penchant sur lui, essuya avec sa manche son visage inondé de sang. « O le bien-aimé de ton père ! lui dit-il, tout à l'heure tu vas être délivré de ce séjour de douleur; mais à moi aussi ma vie est accomplie. Mon fils, si tu n'es plus, puisse la poussière de la mort tomber sur ce monde et sur cette vie ! Réjouis-toi de ce que je ne vais pas tarder à te suivre. » Après avoir proféré ces paroles, il attacha Ali-Akbar sur son cheval et le conduisit à la tente des femmes ; mais le jeune guerrier rendait les derniers soupirs.

Lorsqu'il l'eut introduit dans la tente, il dit à toute sa famille en pleurant et en se meurtrissant le visage : « O Zaïnab au cœur brisé ! ô Kolsum à la vie consumée ! ô Schahar Banu, mère infortunée ! ô Sukaïna à l'âme mélancolique, venez promptement et jetez un dernier regard sur votre Ali Akbar. » A ces mots toutes les femmes qui étaient dans la tente accoururent autour du moribond ; il y eut un grand tumulte, et elles poussèrent des cris lamentables. En ce moment Ali Akbar ouvrit les yeux et dit à sa mère, à ses sœurs et

à ses tantes : « Maintenant recevez mes derniers adieux. Hélas !... » En prononçant ces paroles il perdit tout à fait connaissance, et le rossignol de son âme, quittant son enveloppe matérielle, prit son vol vers les bocages du paradis sur les ailes du martyre. Schabar Banu, appliquant ses yeux sur la plante des pieds de son fils, prononça cette touchante élégie :

Élégie.

La princesse dit en se frappant la tête et en la couvrant de poussière : Hélas, Ali Akbar ! quelle lance cruelle a frappé ta poitrine? Hélas, Ali Akbar !

Les barbares ne t'ont pas respecté, toi vivante image du Prophète ; ô nouvel Ahmad ! ils n'ont eu aucune considération pour le descendant de l'Apôtre de Dieu ; hélas, Ali Akbar !

Eh quoi ! leur était-il inconnu, le petit-fils de Zuhra, ce gracieux cyprès? Comment les traîtres l'ont-ils abattu à coups d'épée comme un vil roseau? Hélas, Ali Akbar !

La crainte du Prophète a fui totalement de leur cœur, et ils l'ont tué ! Que ce soit des infidèles, ou des musulmans, oh ! combien ils ont été cruels ! Hélas, Ali Akbar !

Cher enfant, à la vue de ta poitrine entr'ouverte, mes entrailles se sont brisées. A qui me plaindrai-je de ma destinée qui a été ainsi consumée? Hélas, Ali Akbar !

Quel est la horde barbare qui a précipité dans la poussière, avec le poignard homicide, ta jeunesse de dix-huit ans, ô mon fils? Hélas, Ali Akbar !

Je ne puis plus distinguer tes traits, je le jure par Ahmad ! car les maudits ont fait aussi pénétrer le poignard dans mon sein ; hélas, Ali Akbar !

Comment s'éteindra ce feu qui me dévore et qui s'est enflammé outre mesure? A qui dirai-je l'ardeur qui consume mes entrailles? Hélas, Ali Akbar !

Dans ce désert de malheurs j'ai été ballotée par les vicissitudes de la fortune qui t'a précipité dans la poussière, toi qui étais ma lune ; hélas, Ali Akbar !

Jusqu'à la résurrection, ô mon fils, le chagrin me fera tressaillir

dans ma tombe ; mon dos ne demeurera pas toujours collé à la terre ; hélas, Ali Akbar !

Que dirai-je de plus, moi Haïdari ? cette élégie en dit assez ; n'en demandez pas davantage, ô mes amis ! car quiconque l'entendit ne put s'empêcher de s'écrier en versant des larmes : Hélas, Ali Akbar !

Certes nous sommes à Dieu, et nous retournerons à lui.

ONZIÈME SÉANCE.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX !

MORT D'ALI ASGAR, MARTYRISÉ SUR LE CHAMP DE BATAILLE, ENTRE LES BRAS DE L'IMAM HUÇAIN.

Stance.

A cette heure, ô fidèles ! jetez en pleurant de la cendre sur vos têtes; c'est aujourd'hui que Schabir vous est enlevé.
Abbas et Cacim ne sont plus; Ali Akbar n'est plus ; ô douleur ! le roi de Karbala sort tout seul de sa tente.

Fidèles dévoués à la famille du manteau, qui êtes assis dans cette assemblée réunie en l'honneur du prince des martyrs, puisqu'il nous reste encore quelques heures de nuit, c'est pour nous une bonne fortune. Sachez que c'est demain matin (76) que votre Seigneur paraît sur le champ de bataille, et que sa gorge altérée est percée par le tranchant du khanjar. Il faut que vous jetiez de la poussière sur vos têtes, que vous fassiez voler des menues-pailles, en un mot que vous manifestiez votre douleur autant que vous le pourrez dans ce deuil amer. Que les pleurs soient votre unique occupation ; ce sera pour vous un motif de délivrance au jour du jugement.

Maintenant écoutez deux mots sur les adieux de

votre Seigneur, lorsqu'il prit congé de sa famille et qu'il envoya chercher son cheval Zuljanah. Hélas! hélas! hélas!

Gazal.

Ce douloureux événement a plongé Adam dans l'affliction la plus profonde; il a fait sombrer dans les vagues de Karbala le vaisseau de Noé.

Et toi (Abraham), ami de Dieu, tu as vu le feu de Nemrod; viens voir aussi un peu la flamme qui déchire les entrailles de Schabir.

Pour quel deuil Moïse a-t-il fait faire une robe d'azur? pourquoi Jésus a-t-il été revêtu d'un manteau d'écarlate?

C'est pour le deuil de Huçaïn, chef de la religion, que tous les prophètes se réunissent afin de pleurer de la sorte.

Tous les prophètes sont dans la douleur à cause de l'Apôtre de Dieu. Quelle horrible blessure est tombée sur le cœur de Muhammad!

Il n'est pas étonnant que dans ce deuil Ali se frappe la tête de douleur, et que dans son affliction Fatima tombe en défaillance.

Des clameurs incessantes s'élèvent depuis la terre jusqu'au trône céleste; tous ceux que vous voyez se frappent la tête dans ce deuil universel.

Assises sous leur tente, les filles de Fatima pleurent; le coursier alezan du prince se tient immobile à la porte.

Comment puis-je, moi Haïdari, peindre cette désolation? Le prince de Karbala ayant pris congé de son haram se met en marche.

Les historiens de ces événements douloureux ont écrit les lignes suivantes sur les pages du cœur, avec le calam du soupir.

Le dixième jour du mois de muharram, dans l'espace de temps qui s'écoula depuis le matin jusqu'à midi, tous les frères et les neveux de l'imam Huçaïn s'étaient désaltérés au désert de Karbala, en buvant dans la coupe du martyre, et étaient arrivés à la gloire

par l'effusion de leur sang. Il ne restait plus que Ali Asgar, Zaïn-Ulabidin et l'imam Huçaïn.

On rapporte que dans la tente des femmes il n'y eut jamais de désolation aussi grande au sujet de ces illustres martyrs, que celle qui eut lieu au moment où l'imam Huçaïn monta sur Zuljanah, son cheval. Toutes les dames faillirent mourir de douleur; elles tombaient en faiblesse et se roulaient dans la poussière. La princesse Schahar Banu surtout et Sukaïna s'abandonnaient au désespoir. Dans le ciel et sur la terre il y eut une grande consternation; en un mot la désolation était telle, qu'à son aspect les quadrupèdes et les oiseaux laissèrent tomber de leurs yeux un fleuve de larmes.

En même temps Zaïnab étant accourue avec empressement dit à Huçaïn : « Délices du cœur de Muhammad le choisi, fils bien-aimé d'Ali l'approuvé, depuis que nous sommes exposées aux vissicitudes d'un sort cruel, que de malheurs n'a-t-on pas éprouvés dans la maison du Prophète ! Que d'infortunes n'avons-nous souffertes, malheureuses que nous sommes ! Mais maintenant notre douleur est au comble, nos entrailles sont déchirées, car voilà que Asgar n'a plus de respiration sensible. Hélas ! le lait de sa pauvre mère est tari, et ce tendre enfant est près de mourir de soif. Une goutte d'eau seulement ! et sa frêle existence serait sauvée. » — L'imam Huçaïn dit en pleurant : « Apportez-moi ce cher enfant aux lèvres altérées, à la vie défaillante. Je vais le mener en présence des infidèles, peut-être auront-ils compassion du petit étranger et lui donneront-ils un peu d'eau. » Zaïnab va chercher Asgar et le remet à l'imam Huçaïn; ce-

lui-ci le prend dans ses bras et sort de la tente, résolu d'aller sur le champ de bataille. Il monte sur Zuljanah, et s'avançant en présence des Syriens et des Kufites, il leur dit : « Camarades! si, dans votre opinion, je suis un pécheur, cet enfant à la mamelle et au cœur innocent, ne l'est point. Pour Dieu! ayez compassion du fils de l'échanson du Kauçar, et donnez-lui une goutte d'eau. Je vous proteste avec vérité que le lait de sa mère est tari, et que cet enfant est sur le point de suffoquer par la soif qui le consume. » — A ces paroles, les barbares au cœur de pierre répondent avec dureté : « Descendant du Prophète, fils du défenseur des créatures, quand même nous aurions à notre disposition l'eau de tout l'univers, nous ne pourrions vous en donner une seule goutte sans la permission du fils de Ziyad, et nous vous laisserions périr de soif vous et vos enfants. »

Ils en étaient à ces pourparlers, lorsqu'un barbare nommé Arwa, et que d'autres appellent Harmal, fils de Kahil, ayant bandé son arc, décoche une flèche sur l'imam Huçaïn. Le trait ouvre la gorge altérée d'Ali Asgar, qui tombe dans les bras de son père. Ce que voyant l'illustre petit-fils du Prophète, il s'empresse de retirer en pleurant cette flèche cruelle de la gorge d'Ali Asgar; un jet de sang jaillit aussitôt de la blessure et coule en abondance. L'imam Huçaïn se hâte de l'étancher avec le pan de ses vêtements afin qu'il n'en tombât pas à terre; puis serrant entre ses bras ce jeune martyr encore à la mamelle, il le porte dans la tente des femmes, appelle Schahar Banu et lui dit : « Prenez ce petit martyr, cette jeune plante du

jardin de l'imamat, cette rose du parterre de la sainteté s'est rafraîchie dans l'eau du Kauçar, et habite maintenant les bosquets de Rizwan. » — La princesse reçut dans ses bras cette perle de l'Océan de la mission prophétique, et tirant de son cœur navré un profond soupir, elle tomba en faiblesse; mais revenue à elle, elle prononça ces vers :

Vers.

Dès l'instant où tu as quitté mes bras, ô mon fils ! tout l'univers n'a plus été que ténèbres à mes yeux.
Tu étais ma consolation, ô mon fils ! mais par ce coup funeste ma triste vie n'a plus rien de commun avec ce monde.
O rose du jardin de l'existence ! tu as quitté la terre pour aller habiter les célestes bocages; mais l'épine de la séparation est venue s'enfoncer dans mon cœur.

A la vue de la désolation de Schahar Banu, l'imam Huçaïn lui dit, plongé dans l'affliction : « Prenez courage, madame, et ne vous laissez pas aller au désespoir. »

D'après une autre version, l'imam Huçaïn, ayant transporté Ali Asgar dans la tente des femmes, leur dit en pleurant : « O vous toutes qui êtes assises dans le pavillon de la chasteté ! venez au plus vite. Ce petit martyr, encore à la mamelle, s'est désaltéré dans l'eau du Kauçar. » — En entendant ces paroles, Zaïnab, Kolsum, Sukaïna et Schahar Banu étant accourues, se précipitèrent à l'entour de cette lampe de la famille de Muhammad le choisi, de cette fleur du parterre d'Ali l'approuvé; elles tombèrent en défaillance au point qu'on eût dit qu'elles allaient expirer. Schahar Banu surtout était dans un état affreux;

mais lorsqu'elle eût repris ses sens, elle prononça cette touchante élégie avec des larmes et des sanglots :

Élégie.

La princesse dit en se frappant la tête et en poussant des plaintes : Hélas, Ali Asgar ! le cruel destin me montre ton cadavre, à moi qui suis ta mère ; hélas, Ali Asgar !

Je me berçais de l'espérance de te marier dans quelques années, et je n'ai pas eu le bonheur de célébrer seulement le premier anniversaire de ta naissance ; hélas, Ali Asgar !

O douleur ! tu n'as pas été fiancé sous mes yeux, comme je m'en flattais ; je n'ai pas amené ta fiancée dans la maison nuptiale ; hélas, Ali Asgar !

Cher enfant, tu ne pouvais encore jouer qu'avec tes petites mains : malheur des malheurs ! je n'ai pas eu le plaisir de te voir faire tes premiers pas ; hélas, Ali Asgar !

Dis moi : qui revêtirai-je de cette tunique, de cette jaquette et de ces bijoux ? maintenant que le destin t'a enveloppé d'un suaire ; hélas, Ali Asgar !

Je disais : C'est toi qui réciteras le *fatiha* sur mon cadavre ; c'est toi qui m'enseveliras ; ô douleur ! et c'est moi qui suis contrainte de te survivre ; hélas, Ali Asgar !

O ! avec quelle profonde immobilité dors-tu maintenant sans t'agiter dans ton sommeil ; qui t'a appris à dormir aussi paisiblement ? hélas, Ali Asgar !

Blessée par le fer d'une flèche, ma lune s'est plongée dans un crépuscule de sang ; ce malheur a couvert mes yeux de ténèbres, hélas, Ali Asgar !

Lorsque tu entendais ma voix, tu venais à moi, tu te réfugiais dans mes bras ; et maintenant, au bruit de mes pleurs, tu ne remues pas seulement la paupière ; hélas, Ali Asgar !

Hier encore tes yeux me parlaient quand tu demandais du lait ; comment se fait-il qu'aujourd'hui tu gardes le silence ? hélas, Ali Asgar !

Je ne t'ai pas encore baigné dans l'enclos, ô nouveau Joseph ! et aujourd'hui ton cadavre est baigné dans une mer de sang ; hélas, Ali Asgar !

Si tu boudes ta mère, tu tomberas dans la forêt, ô cher petit ! Pour-

quoi, bien-aimé, n'as-tu pas voulu rester dans mes bras? hélas, Ali Asgar!

Tu ne pouvais dormir seulement une heure sans reposer sur mon sein; et maintenant comme tu dors profondément sur la poussière; hélas, Ali Asgar!

Personne ici n'entend en ce moment mes accents plaintifs; et cependant mes entrailles sont consumées, depuis que debout j'implore l'assistance de Muhammad; hélas, Ali Asgar!

O Haïdari! pourquoi décririons-nous plus longtemps les lamentations de cette infortunée, et la douleur avec laquelle cette mère si cruellement frappée par le destin s'écriait: Hélas, Ali Asgar!

Certes nous sommes à Dieu, et nous retournerons à lui.

DOUZIÈME SÉANCE.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX !

ARRIVÉE DE L'IMAM HUÇAIN SUR LE CHAMP DE BATAILLE, ET SON MARTYRE.

(77) On compte avec Ali Asgar soixante-douze personnes qui, ayant bu le vin du martyre dans le désert de Karbala, plièrent le bagage de la vie, quittèrent ce monde périssable et prirent le chemin du séjour éternel. Il ne resta donc plus à l'imam Huçaïn d'autre ami ni d'autre auxiliaire que Dieu, car on ne doit pas compter Zaïn-Ulabidin, qui était très malade et que la violence de la fièvre empêchait de se lever de son lit de douleur. L'imam Huçaïn, se voyant donc tout seul, laissa couler de ses yeux des ruisseaux de larmes, et la famille du Prophète prononça ces stances :

Stances.

O ciel ! si la justice avait des yeux, le roi de Karbala ne resterait pas ainsi seul dans ce désert.

Si Mustafa était dans cette solitude, il pleurerait à la vue de l'isolement et de l'abandon de son petit-fils.

Qui aurait l'audace de tirer l'épée contre lui, si Murtaza se tenait debout en ce lieu, son cimeterre à la main ?

Si Fatima était témoin de sa détresse, elle se frapperait la tête, elle déchirerait ses habits.

Si Haçan au cœur brisé se trouvait en ce moment à Karbala, il fondrait en larmes et se désolerait sur l'infortune de son frère.
Quel malheur, Haïdari! le roi des deux mondes est tombé à Karbala sans linceul, et sans ministre pour prier sur son cercueil!

Un historien rapporte que dans cette situation désespérée, l'imam Zaïn-Ulabidin vint trouver l'imam Huçaïn et lui dit: « O lumière des yeux de Muhammad le choisi, charme du cœur d'Ali l'approuvé, moi aussi je veux aller sur le champ de bataille, sacrifier ma vie en votre présence, me réunir à mes frères et obtenir la gloire du martyre. » — A ces mots les yeux de l'imam Huçaïn se remplirent de larmes; il embrassa tendrement son fils en lui disant: « Je t'en conjure par le Tout-Puissant, ne sors pas de la tente des femmes, pour aller perdre la vie sur le champ de bataille; car j'ai appris de ma mère, Fatima Zuhrâ, et de mon père, Ali l'approuvé, que, si tu vivais, ma postérité ne serait jamais anéantie, mais qu'elle subsisterait jusqu'à la résurrection. C'est pourquoi je te recommande maintenant de rester dans la maison, et d'étendre le manteau de ta protection sur la tête de ma famille. Je te remets les précieux dépôts qui m'ont été confiés par mon aïeul, Muhammad le choisi, par mon père, Ali l'approuvé, et par mon frère, Haçan l'élu. Ces dépôts sont, la parole de Dieu, les vérités de la religion et les traditions du Prophète. » — Après avoir dit ces paroles il révéla a l'imam Zaïn-Ulabidin les vérités de premier et de second ordre, et toutes les connaissances dont qui que ce soit n'avait été instruit hors

de la famille du Prophète (78). Il agit ainsi parce que lui-même était sur le point de mettre le pied dans le champ du bon plaisir de Dieu, se résignant à tout ce qu'il allait endurer. Puis il dit à Schahar Banu : « Amie fidèle, douce compagne, maintenant permettez-moi de vous quitter et de vous faire mes adieux.

Vers.

Tous mes amis sont partis, actuellement voici mon tour.

A ces mots, il se fit un grand tumulte dans la maison du Prophète ; toutes les femmes se meurtrissaient le visage et semblaient sur le point d'expirer.

L'imam Huçaïn se revêtit d'un manteau d'Egypte, mit sur sa tête le turban de l'Apôtre de Dieu, attacha à son épaule le bouclier de l'émir Hamza, prince des martyrs, suspendit à son baudrier le zulfacar d'Ali l'approuvé, et, monté sur Zuljanah, il dit de sa langue bénie :

Vers.

Maintenant mon tour est arrivé; recevez mes adieux ; adieu, mes amis, adieu !
Il y aura à ma mort une grande consternation ; je pars et vous fais en pleurant mes adieux.
Je vais d'un côté et vous de l'autre, pauvres infortunés ; c'est mon dernier adieu.
Je vais aujourd'hui sacrifier ma tête pour la nation ; mon corps va dire à ma tête : Adieu ! adieu !

Ensuite il les serra tous dans ses bras et leur recommanda de ne perdre pas courage. Toutes les femmes, qui résidaient sous le rideau de la pudeur,

sortirent alors de leur tente, se précipitèrent aux pieds de Zuljanah, et s'écrièrent en poussant des sanglots et des gémissements : « O lumière des yeux de Muhammad le choisi, délices du cœur d'Ali l'approuvé, vous allez en présence de ces impies, et nous, malheureuses que nous sommes, en butte à la tyrannie, aux soins de qui nous abandonnez-vous ? ces méchants nous maltraiteront ; une fois que vous ne serez plus là pour nous protéger, ils nous promèneront de contrée en contrée. » En même temps Schahar Banu, le retenant par ses vêtements, prononça cette touchante élégie :

Élégie.

La princesse dit en pleurant, en poussant des soupirs et des sanglots : O petit-fils du Prophète ! ne me laissez pas toute seule, pour vous rendre dans le champ de bataille, ô petit-fils du Prophète !

Je n'avais de force, d'honneur et de gloire que par votre vie ; ma maison va être désormais ruinée par votre mort, ô petit-fils du Prophète !

Je suis privée d'Akbar, Asgar n'est plus dans mes bras, Abid (79) est malade ; je mourrai de votre mort, car mon cœur est consumé, ô petit-fils du Prophète !

Toutes celles-ci n'ont rien à craindre, elles sont les filles de l'Apôtre, elles appartiennent à la famille de Haïdar ; l'ombre du manteau de Fatima les protégera toujours, ô petit-fils du Prophète !

Je suis seule étrangère au milieu d'elles (80) ; je ne puis me dire que l'humble esclave de Fatima ; chacun me considérant comme fille des Persans, se croira en droit de m'outrager, ô petit-fils du Prophète !

Quoique mes entrailles aient été ravagées dans ce désert d'infortune par la cruauté des ennemis, ne cherche pas à venger ma gloire, ne t'élance pas dans la carrière, ô petit-fils du Prophète !

Sukaïna, de son côté, disait en pleurant et en le retenant par ses vêtements : Je ne te laisserai pas aller au milieu du champ de bataille, ô petit-fils du Prophète !

Quiconque a quitté sa maison pour se rendre au combat, n'en est pas revenu vivant, on ne l'a plus revu; n'y va pas, où je me sacrifierai pour toi, ô petit-fils du Prophète!

Zaïnab et Kolsum s'écriaient aussi en se lamentant et en fondant en larmes : Pourquoi, par votre départ, nous privez-vous de tout secours? ô petit-fils du Prophète!

La famille du manteau demeure, hélas! sans chef; tu étais notre seul appui dans cette contrée étrangère, et tu songes à courir au combat! ô petit-fils du Prophète!

Maintenant, ô Haïdari! dis en pleurant à cette rose du jardin de la prophétie : Obtenez-moi, au jour de la résurrection, les bosquets de Rizwan, ô petit-fils du Prophète!

Ayant entendu ces paroles, l'imam Huçaïn dit avec affliction : « Pauvres infortunées, rentrez dans votre tente, et ne vous abandonnez point ainsi à l'abattement. Je vous laisse à la garde du suprême protecteur; que Dieu soit lui-même votre gardien! » Ayant dit ces mots, il se rendit dans la plaine, et, appuyant sa lance contre terre, il déclama en présence des ennemis près de vingt distiques sur sa noblesse et sur celle de la maison du Prophète. Nous avons traduit ici une douzaine de ces distiques :

Vers.

Mon aïeul est Muhammad, les délices des prophètes, le soleil de la sublimité et la lune de la gloire.

Mon aïeul est la lampe de l'assemblée des saints; c'est moi qui suis Huçaïn, son petit-fils; infidèles, écoutez.

Comment ferai-je maintenant l'éloge de mon père? C'est le bijou de l'écrin de la sainteté; c'est le roi des deux mondes.

La sentence *Il n'y a de brave qu'Ali,* a été révélée à son sujet; la couronne de la surate *hal ata* (81) brille sur son front.

Ma mère est la plus excellente des femmes; elle est la fille bien-aimée de Mustafa; c'est pour elle qu'est descendue la sentence *bezahu-minni* (82).

Mon frère est Haçan, le souverain des deux mondes, les délices du Prophète, le corps et l'âme de Murtaza.
O infidèles! Jafar Tayar (83) est mon oncle; il vole continuellement dans les bocages du paradis.
Hamza, le chef très-pur, est l'oncle de mon père; nul autre que moi ne jouit dans le monde d'une noblesse aussi glorieuse.
Craignez, rebelles, de vous livrer à de tels attentats; renoncez à vos violences, à vos excès, à votre conduite indigne.
Vous avez fait mourir mes frères, mes enfants et mes proches; quel est ce système de tyrannie et de révolte, ô hommes sans foi?
Tirerez-vous contre moi le glaive de l'injustice? laissez-moi; ne me frappez pas, au nom du roi des génies et des mortels.
Toute mon armée a péri par la faim et par la soif; ô Syriens! nous nous trouverons, vous et moi, en présence, au jour du jugement, pour discuter notre cause.

Il ajouta : « O infidèles! craignez le Dieu tout-puissant qui fait de la nuit le jour, et du jour la nuit; qui fait mourir les vivants et qui vivifie les morts. Si vous confessez sa divinité, et si vous reconnaissez véritablement pour son Prophète mon aïeul, Muhammad le choisi, alors ayez compassion de moi; cessez cette guerre injuste, mettez fin à ces violences et à votre rebellion. Craignez ce jour où Muhammad, mon aïeul, mon père, Ali l'approuvé, ma mère Fatima Zuhra, et mon frère, Haçan l'élu, courroucés contre vous, ne vous laisseront pas aborder à la source du Kauçar. Que voulez-vous donc de plus? Vous avez tué soixante-douze personnes, toutes du nombre de mes frères, de mes enfants, de mes neveux et de mes proches; vous leur avez ôté la vie par le tranchant du glaive, et à présent vous méditez ma mort! Or, je vous proteste avec vérité que si maintenant vous me laissez en repos, j'irai ou dans l'Éthiopie, ou dans le Turque-

stan, ou dans la Grèce, ou dans l'Hindoustan, sans chercher à tirer vengeance de vous. Que si vous ne vous rendez pas à mes paroles, au moins donnez-moi un peu d'eau, afin que j'en désaltère nos petits-enfants qui vivent encore, et que j'en laisse tomber quelques gouttes dans la gorge des femmes qui sont dévorées de soif; car le feu qui les consume les a réduites à l'extrémité, et elles vont mourir. Je prends Dieu à témoin que si vous consentez à ma prière, je n'entreprendrai jamais de vous faire la guerre. Mais si vous refusez, il ne me reste plus d'espoir. Que puis-je dire de plus. »

Les infidèles entendirent ce discours : mais la sangsue ne mord pas à la pierre. Chacun d'eux tira son épée pour donner la mort à l'imam Huçaïn. Entre autres, Yazid de Batha, qui était revêtu d'une armure de fer, ayant pris ses armes, s'avança au-devant de l'imam Huçaïn avec des intentions hostiles. Les régiments grecs et syriens l'ayant vu en présence de l'imam, il se fit parmi eux un grand tumulte. Les femmes, qui résidaient sous le pavillon de la pudeur, furent dans l'anxiété la plus cruelle; Zaïnab se tourna du côté de Médine la brillante, en s'écriant : « O notre aïeul! puissent les pieds de Huçaïn ne point trébucher dans le champ de bataille! puisse la victoire tourner de son côté! »

L'imam Huçaïn vint à la rencontre de son adversaire, et le combat s'engagea. Au premier choc, le petit-fils du Prophète porta un tel coup à l'infidèle, que celui-ci tomba partagé en deux, et fut précipité dans l'enfer.

L'imam Huçaïn piqua des deux et se dirigea du côté de l'Euphrate, parce qu'il était très-altéré. Aussi-

tôt Schimar le cuirassé cria à sa troupe, qui se tenait toute prête sous les armes : « Braves soldats, faites en sorte que l'imam Huçaïn ne puisse aborder à aucun endroit de l'Euphrate ; sachez bien que si le fils de l'échanson du Kauçar peut parvenir à se procurer une seule goutte d'eau, il ne laissera vivant aucun de nous, mais qu'il incendiera par la flamme de son épée étincelante la moisson de l'existence de tous tant que nous sommes, et la réduira en cendres. » Ces lâches soldats ayant entendu ces paroles, se précipitèrent au nombre de près de mille sur ce héros qui était absolument seul, et l'attaquèrent à coups de lances, de javelines, de flèches et de haches d'armes.

Un poète, ami de la bonne cause, a consacré les distiques suivants à la description de l'épée bien tranchante et du cheval aux pieds d'acier, que le possesseur légitime de l'imamat manœuvrait si habilement dans cette journée mémorable :

Vers.

Comment décrirai-je son cimeterre orné d'un joyau? c'est une flamme brillante dans l'attaque, c'est une eau vive dans le combat.

En produisant ainsi le feu et l'eau, il offre, par la réunion de ces deux éléments, tout ce qu'il y a de plus resplendissant (84).

Son coursier brise de son pied vigoureux les cailloux les plus durs; le sang dont son poil ardent est moucheté change le désert en un parterre de tulipes.

Léger, docile à la bride, il a un sabot d'acier, la démarche gracieuse, la bouche fine, le cou onduleux, le poil lisse et chatoyant.

Il est impétueux comme le tigre, puissant comme l'éléphant; il fend les montagnes; son front est brillant; il est terrible comme le tonnerre, rapide comme l'éclair, il s'agite comme le vent; son œil est perçant.

Telle est la monture, et tel est le cavalier; tel est le cimeterre, et tel est le guerrier. Bravo! cent fois bravo! ô valeureux combattant! honneur à toi!

Comment faire l'éloge de Schabir? Haïdari, lève le calam; la langue fait défaut au papier.

L'histoire rapporte que l'imam Huçaïn s'étant approché de l'Euphrate, après avoir frappé de son cimeterre bien trempé et précipité dans l'enfer quatre cents de ces rebelles, il se mit en devoir de descendre de cheval pour boire un peu d'eau; quand Haïz, fils de Tamiz, décocha une flèche qui pénétra dans la gorge de l'imam Huçaïn et lui sortit par la nuque; des flots de sang jaillirent aussitôt de sa bouche; hélas! et pas une goutte d'eau n'avait humecté sa gorge altérée. En un instant les infidèles fondent sur lui de tous côtés; ils environnent ce cavalier du champ de la gloire, ce soleil du firmament de l'imamat, et en font le but de leurs flèches, en sorte que son beau corps, criblé de traits, présentait l'aspect d'un guépier. A chaque instant il éprouvait des faiblesses. Il saisit la bride de Zuljanah, abandonne les rênes du combat, descend de cheval dans l'endroit même où il se trouve, et s'assied à terre.

Alors dix soldats insolents sortent du corps d'armée commandé par Omar Saad, mettent pied à terre, et s'avancent armés de toutes pièces et l'épée à la main, pour achever l'imam Huçaïn. Mais lorsque l'un d'eux s'avançait sur l'imam, celui-ci le regardait avec tant de douleur, qu'il le contraignait de reculer tout honteux. Deux seulement, plus impudents que les autres, osèrent approcher, c'étaient Sinan, fils d'Ans, et Schi-

mar le cuirassé. Celui-ci poussa l'audace jusqu'à mettre le pied sur l'imam Huçaïn et à s'asseoir sur sa poitrine. Les yeux du descendant du Prophète se remplirent de larmes. « Qui es-tu? » demanda-t-il à ce misérable. — « Je suis, répondit-il, Schimar le cuirassé. — Ton nom est connu, reprit l'imam Huçaïn; mais ôte de dessus ton visage ton voile ignoble, afin que je sache quel est mon meurtrier. » — Le maudit ôta son voile; alors l'imam Huçaïn vit que deux dents lui sortaient de la bouche comme à un pourceau. Il lui dit encore : « Ote ta cuirasse et découvre ta poitrine. » — L'infidèle ôta son armure, et l'imam Huçaïn reconnut que sa peau était couverte de boutons blancs et luisants comme ceux de la lèpre. Tournant alors son visage vers Médine la brillante : « Tu as dit vrai, Apôtre de Dieu, s'écria-t-il; je vois aujourd'hui en veillant, et je reconnais l'accomplissement de ce que tu m'annonças hier en songe, lorsque tu me dis : Demain, à midi, tu seras auprès de nous, et tu reconnaîtras ton meurtrier à telles et telles marques. »

Puis s'adressant à Schimar le cuirassé : « Infidèle, lui dit-il, sais-tu quel jour est aujourd'hui? — C'est, répondit-il, le vendredi, dixième jour de muharram. — C'est vrai, » reprit l'imam, et des larmes remplirent de nouveau ses yeux. Il ajouta : « Sais tu bien, malheureux, qu'à l'heure qu'il est les ministres de la religion de mon aïeul, Muhammad le choisi, sont assis dans les chaires des mosquées et prononcent le khutba? D'une voix éloquente ils rendent gloire à Dieu et entonnent l'éloge du Prophète; et toi, tu es assis sur ma poitrine! tu n'aspire qu'à m'ôter la vie! tu veux pré-

cipiter dans la poussière le diamant du trône céleste! O Schimar le cuirassé! crains Dieu, respecte Muhammad le choisi, considère que le défenseur des deux mondes, le protecteur de l'univers a mis sa tête bénie sur ce sein que tu foules indignement, qu'il a imprimé des baisers sur ma gorge, sur cette gorge dévorée de soif que tu veux couper par le tranchant de ton cimeterre. Sache bien que tout cela est présent aux yeux de Dieu clément, qu'il voit mon état de détresse, que tous les prophètes sont à mon chevet de douleur, et entre autres l'âme de l'Apôtre de Dieu, qui est à ma droite, je la vois clairement, et l'âme de l'humble Yahia qui se tient en pleurant à ma gauche et que j'aperçois non moins distinctement. O Schimar le cuirassé! ô maudit plein de barbarie! ne te rends pas coupable d'une telle cruauté; fais trève pour un instant à ta brutalité; ôte-toi de dessus ma poitrine, car voici le moment de la prière; laisse-moi m'asseoir du côté du quibla, afin que je m'acquitte des deux inclinations requises pour la prière. Après que j'aurai rempli ce devoir sacré, tu feras de moi ce que tu voudras. »

A ces mots Schimar le cuirassé descendit de dessus la poitrine de l'imam Huçaïn. Alors le prince des deux mondes se tourna vers le quibla, et courba la tête pour s'acquitter de la prostration légale (85). Mais l'infidèle ne donna pas le temps au descendant de Muhammad, au fils de Fatima et d'Ali de faire la seconde inclination: il lui frappa le cou de son khanjar affilé, et sépara sa tête bénie de son saint corps. L'imam Huçaïn but ainsi le vin du martyre, et son âme pure s'envola dans les bosquets de Rizwan.

Gazal.

C'est aujourd'hui le dixième jour de muharram; comment raconterai-je l'événément qui s'y est passé? Le plus saint des princes eut la tête tranchée dans ce désert d'infortune.

Le brillant soleil est devenu sombre aujourd'hui au milieu des cieux, à la vue de la tête de Schabir portée sur la pointe d'une lance.

Le firmament, couvrant sa face d'un sombre nuage comme d'un voile, verse des larmes de sang au souvenir de la soif de Schabir.

Les montagnes se dissolvent en eaux par les ardeurs qui consumaient Schabir; les fleuves distillent de leurs yeux des flots de larmes dans ce deuil amer.

Il n'y a plus de roses dans les parterres, plus de broussailles même dans les forêts; le sec et l'humide ont été également consumés par le feu de ce chagrin.

Son aïeul est le monarque de la sentence : *Il n'y a de brave qu'Ali;* que dirai-je? ô douleur! il voit son petit-fils à pied et nu-tête!

Hélas! la famille de celui pour lequel est descendu le verset de la pureté sera promenée tumultueusement sur des chameaux, la tête découverte.

La tente dans laquelle réside la maison du Prophète va donc être incendiée par les impies, au milieu du désert de Karbala!

Comment pourrai-je, moi Haïdâri, décrire la douleur de la famille du manteau? Leurs entrailles sont déchirées, ils sont plongés dans la désolation la plus profonde.

Certes nous sommes à Dieu, et nous retournerons à lui.

SÉANCE

POUR LA CÉRÉMONIE DES FLEURS EN L'HONNEUR DE L'IMAM HUÇAIN (86).

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX !

Stance.

Yeux humides, laissez couler une mer de sang; le descendant du souverain de la terre a quitté ce monde, dévoré de soif.
Le cœur affligé de Zuhra a été consumé, lorsqu'elle apprit la soif cruelle qu'endura Huçaïn privé de tous ses compagnons.

O fidèles, qui observez religieusement ce deuil institué en mémoire de la famille du manteau ! sachez que ce siècle malheureux ne verra jamais, quelque loin qu'il porte ses regards, une calamité aussi grande que celle qui fondit sur la maison du Prophète après le martyre de l'imam Huçaïn. Croyez bien que la révolution des âges ne sera jamais témoin d'une douleur aussi navrante que celle qui affligea la famille du manteau, à Karbala. Asseyez-vous aujourd'hui pour célébrer le troisième jour des funérailles; écoutez le récit de quelques événements qui ont rapport à la maison de l'Apôtre de Dieu; pleurez et mourez de douleur.

Gazal.

C'est la cérémonie des fleurs en l'honneur de la rose du jardin de l'Apôtre; c'est la cérémonie des fleurs en l'honneur de la perle de l'océan, du roi des deux mondes.

Le jardin d'Ahmad est ravagé parce que, hélas! il a perdu sa tête; c'est la cérémonie des fleurs en l'honneur de ce roi aux lèvres altérées, au manteau rose.

La rose, pour manifester sa douleur, s'est plongée dans le sang et est devenue tulipe; c'est la cérémonie des fleurs en l'honneur de la rose du paradis du roi de Karbala.

Les yeux du narcisse sont devenus aveugles; la violette s'est teinte d'un bleu sombre; c'est la cérémonie des fleurs en l'honneur du roi de la lumière admirable de Dieu.

C'est du pied de son paradis de délices que s'éleva ce tendre rejeton; c'est la cérémonie des fleurs en l'honneur de la rose du jardin de celui qui résout les difficultés.

Ce Schabir si abandonné était l'âme du corps de Mustafa; c'est la cérémonie des fleurs en l'honneur de celui qui faisait la consolation du plus excellent des hommes.

Pourquoi, Haïdari, dans ce deuil universel, ne verserais-tu pas des torrents de larmes? C'est la cérémonie des fleurs en l'honneur du tendre rejeton de Fatima et de Murtaza.

On dit dans le livre intitulé *Les sources de la grâce :* O vous qui êtes fidèles à la maison du Prophète, et qui célébrez le deuil de la famille du manteau! gémissez dans le mois de muharram, bannissez de votre cœur le plaisir et l'allégresse; le Très-Haut vous récompensera pleinement de vos pleurs, et vous donnera une place dans le paradis.

Il est rapporté que Amr, fils de Laïs, roi du Khorasan, avait coutume de combler de biens et de donner une masse d'arme en or comme marque de distinction, à tout capitaine de cent cavaliers bien équipés qu'il engageait à son service. Or, un jour qu'il passait son armée en revue, il compta cent vingt-quatre capitaines honorés de la masse d'armes (87). A la vue de cette

multitude, il versa des larmes et s'évanouit. Lorsqu'il fut revenu à lui, un de ses vizirs lui dit avec respect : « Qu'est-il donc arrivé, ô roi? qu'avez-vous éprouvé d'extraordinaire? — Sage vizir, répondit-il, la vue de cette multitude, semblable aux flots de la mer, a rappelé à mon esprit que si mon armée s'était trouvée à Karbala avec le prince des martyrs, j'aurais mis en déroute tous les rebelles, et j'aurais fait tourner la victoire du côté de mon Seigneur. »

Le pieux roi mourut peu de temps après. La nuit suivante, un certain personnage eut un songe : Amr lui apparut portant sur la tête une couronne de pierres précieuses, revêtu d'un manteau magnifique, les reins entourés d'une ceinture richement brodée; il était environné de houris et de jeunes garçons, et, monté sur un cheval à la démarche gracieuse, il se promenait dans le paradis. — « O roi! lui dit-il, comment, après votre mort, avez-vous obtenu tant de gloire? » — Le roi répondit : « J'ai d'abord été prisonnier par un effet de la vengeance de Dieu; mais ensuite j'ai obtenu miséricorde, parce que j'ai célébré la mémoire du deuil de l'imam Huçaïn, et que j'ai pris part à ses malheurs. » Il est donc certain que si vous prenez part au deuil de l'imam Huçaïn, vous recueillerez le fruit de vos larmes au jour de la rétribution, et qu'elles seront pour vous un motif de délivrance.

On lit dans le livre intitulé *La lumière des imams* : O vous qui êtes sincèrement attachés à la maison du Prophète et à la famille de l'imamat! pleurez et gé-

missez; ne cessez de pousser des soupirs, car l'âme pure de l'imam Huçaïn vous voit du haut de sa sainte litière. Sachez bien que le jour où il viendra dans le champ de la résurrection, pour intercéder en faveur du peuple de Dieu, il obtiendra d'abord le pardon à ceux qui auront religieusement observé son deuil.

Voici ce que nous lisons dans l'ouvrage de Zamakhschari, intitulé *le Printemps des justes*, d'après une tradition orale du neveu de Hind, mère de Mabid : « Un jour Muhammad le choisi dormait dans ma tente; lorsqu'il fut éveillé, il demanda de l'eau pour faire ses ablutions, je lui en donnai. Après s'être lavé, il jeta l'eau dont il s'était rincé la bouche sur des épines qui avaient poussé en dehors de la tente. Un matin, je vis avec étonnement qu'il y avait en ce lieu un arbre chargé de fruits et orné d'un luxuriant feuillage.

Vers.

Il répandait une odeur de musc et offrait la saveur du miel.

Or tous ceux qui mangeaient de ses fruits étaient rassasiés, et ceux qui mâchaient de ses feuilles étaient désaltérés. Je nommai cet arbre *l'arbre saint*. Un grand nombre de lépreux, d'infirmes, d'estropiés, de manchots, de boiteux, d'aveugles, de muets et de sourds, accouraient de toute sorte de contrées, mangeaient du fruit de cet arbre, et s'en retournaient guéris des maux qui affligeaient leurs mains, ou leurs pieds, ou leur nez, ou leurs oreilles, ou leur langue. Quand un beau jour, je m'aperçus au matin que tous fruits en étaient tombés et qu'il n'y restait que

quelques feuilles. Je me mis à pleurer; mais je ne tardai pas à apprendre l'affreuse nouvelle de la mort de Muhammad le choisi.

Après cet événement, l'arbre produisit encore un petit nombre de fruits, et des feuilles en petite quantité. Mais trente ans après, je vis, au lever du soleil, que cet arbre était couvert d'épines depuis la racine jusqu'au sommet. Toutes les fleurs et tous les fruits étaient tombés. Je demeurai saisi d'étonnement, lorsque j'appris le martyr du commandeur des croyants, Ali, fils d'Abu-talib. Mon cœur se brisa. Cet arbre ne produisit plus de fruits dans la suite, mais quelque feuilles verdoyaient encore, et les malheureux s'en trouvaient bien, car j'en recueillais de temps à autre un petit nombre. Enfin, il arriva qu'un jour, au lever de l'aurore, je vis du sang couler du tronc de l'arbre. Je fus consterné et je fondis en larmes; la nuit suivante, vers les trois ou quatre heures, j'appris de différents côtés que l'imam Huçaïn avait péri de faim et de soif dans le désert de Karbala avec toute sa famille. A cette nouvelle, mes entrailles se brisèrent, et je fus dans la désolation la plus profonde.

On rapporte qu'au moment de la mort de l'imam Huçaïn, il s'éleva du désert de Karbala une poussière si épaisse, que tout l'univers fut rempli de ténèbres; le jour devint sombre comme au coucher du soleil, le ciel se couvrit d'une teinte d'un bleu-noir. Les flots de la mer s'élevèrent jusqu'aux astres; tous les poissons, lancés hors des eaux, palpitaient suffoqués sur le sable.

Les animaux s'enfuyaient de leurs forêts ; les oiseaux se brisaient la tête contre les montagnes.

Au milieu de ce désordre, on vit une colombe descendre visiblement du haut des airs, tremper ses ailes dans le sang pur de l'imam Huçaïn, et prendre son vol du côté de Médine la brillante. Là, elle se mit à tourner à l'entour du mausolée du prophète Muhammad le choisi, en secouant partout le sang dont ses ailes étaient imprégnées. A ce spectacle, les habitants de Médine furent consternés. Quelques jours après, on apprit la nouvelle du martyre de l'imam Huçaïn. Tout le monde alors, grands et petits, comprit que cette colombe était venue apporter des nouvelles de l'imam Hucaïn, fils d'Ali, et qu'elle avait été dépêchée de Karbala, en qualité de messagère.

Vers.

Si je donnais au pigeon voyageur mon épître brûlante, il est certain que ses ailes seraient consumées par son ardeur.

Il serait difficile de peindre la douleur de la famille du Prophète : son affliction fut telle qu'elle n'eut point de fin.

SÉANCE

POUR LE DIXIÈME JOUR APRÈS LA MORT DE L'IMAM HUÇAIN.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX !

Stance.

Pourquoi des perles brillantes ne s'échapperaient-elles pas de la nacre des yeux? Le roi des deux mondes a quitté la terre, dévoré de soif.

Le Prophète est son aïeul; l'échanson du Kauçar est son père, et pourtant, pas une goutte d'eau ne lui fut accordée; il n'eut que la trempe du cimeterre.

Fidèles qui pleurez, pieux amis, c'est aujourd'hui le dixième jour du décès de l'imam Huçaïn. Asseyez-vous dans cette assemblée de deuil, écoutez le récit de quelques événements, et faites couler de la nacre de vos yeux les perles de vos larmes.

Gazal.

Les perles des larmes sont sans prix; les pleurs sont un motif de gloire éternelle.

Quiconque gémira, en retirera du fruit; il versera des larmes, et recueillera des bijoux.

Si le nuage ne pleurait point sur le parterre, le bouton de rose ne sourirait jamais.

C'est en pleurant que le nuage du printemps élabore la perle dans la coquille (88).

Si donc tu cherches le plaisir, pleure dans le deuil du roi de Karbala.

Tu mériteras par là son affection; elle te délivrera au jour du jugement.

Haïdari, ces larmes sont un océan de salut; pleure du fond de ton cœur, nuit et jour, sur Schabir.

L'imam Jafar s'exprime en ces termes :

Parmi tous ceux qui ont pleuré dans le monde, cinq surtout sont remarquables. Le premier est Adam, le plus ancien des prophètes, qui pleura tant dans le paradis terrestre, qu'il avait comme deux fontaines qui coulaient incessamment de ses yeux humides sur ses joues bénies. Le second est Jacob, qui versa tant de larmes sur la disparition de Joseph, que ses yeux en furent comme pétrifiés. Le troisième est Joseph, qui versa tant de larmes dans sa prison, que les entrailles des prisonniers, ses compagnons, en étaient brisées, et que ceux qui l'entendaient en étaient hors d'eux-mêmes. Les deux autres pleureurs se trouvent dans la famille du Prophète. L'une est la reine de la résurrection; elle pleura tellement d'être séparée de Muhammad le choisi, qu'elle en tombait fréquemment en faiblesse. Ses voisins lui dirent une fois : « O Fatima Zuhra! nous sommes fatigués d'entendre vos pleurs; il ne nous est plus possible de les supporter.» Fatima garda désormais le silence; mais toutes les fois qu'elle voulait pleurer, elle se rendait dans la maison des martyrs, et là, elle s'assoyait et s'abandonnait aux larmes. L'autre est l'imam Zaïn-Ulabidin, qui pleura

tellement pendant quarante ans la mort de l'imam Huçaïn, qu'il en avait le visage tout décomposé.

Muflih, qui était esclave de l'imam, lui dit un jour : « Ne pleurez pas tant, de crainte que cela ne vous fasse mourir. » A ces mots, l'imam Zaïn-Ulabidin lui répondit en versant des larmes : « Muflih, comment pourrai-je ne pas pleurer? Apprends que toutes les fois que je pense au désert de Karbala, je suis tout hors de moi, d'avoir vu de mes propres yeux palpiter dans cette plaine sanglante et mon noble père, et mes frères, et mes oncles, et mes parents, et mes amis, et de les avoir contemplés enivrés de la coupe du martyre. »

Vers.

Si mes yeux humides pleuraient conformément à la douleur poignante que je ressens en mon cœur;
Crois le bien, tous alors, depuis les oiseaux jusqu'aux poissons, pleureraient de telle sorte, que leurs larmes formeraient mille marécages.
Mille yeux, ô mon ami, seraient nécessaires pour répondre à la blessure de mon âme;
Car tous, se secondant mutuellement, ils s'épuiseraient à l'envi l'un de l'autre;
Et ceux de mes yeux qui seraient ouverts manifesteraient ma douleur, en pleurant nuit et jour.
Si je venais à commettre un oubli (le glorieux et célèbre Salomon en a bien commis lui-même),
Mes yeux toujours ouverts pleureraient de telle sorte, qu'ils contraindraient les génies et les mortels à se meurtrir le visage de douleur.
Que dirai-je? Haïdari; ce chagrin est si violent, qu'il ferait verser des larmes au Prophète même et à Ali.

On lit dans *le Trésor des raretés*, cette tradition d'Abulfas Suhaïl Saïdi :

Ayant pris une fois avec moi une pacotille de marchandises, je parcourais les villes de la Syrie ; j'arrivai à une petite bourgade du territoire de Damas, où je remarquai que tout le monde, hommes et femmes, allait et venait avec tous les signes de la joie. Je dis en moi-même : Il y a probablement aujourd'hui dans cet endroit une fête autre que celles de l'*id* et du *curban*. Je m'en informai auprès d'un passant, qui me dit : « O schaïkh ! tu n'es sans doute qu'un arabe scénite, arrivé depuis peu en ce pays, pour me faire une telle question ? — Oui, lui répliquai-je, je suis Suhaïl Saïdi, un des compagnons de Mühammad le choisi. » A ces mots le jeune homme, poussant un profond soupir, prononça en pleurant cette stance :

Stance.

Dans ce deuil, le ciel a jeté son chapeau de dessus sa tête, les guerriers du firmament ont ôté leurs couronnes d'or.
Fatima échevelée ressemble à un luth, et de ses ongles, en guise d'archet, elle a fait de son visage un parterre de tulipes (89).

En entendant ces accents de douleur, je versai des larmes : « Frère, lui dis-je, je ne comprends pas le mystère caché sous tes paroles ; parle clairement, je t'en conjure. Il jeta son turban à terre, et dit : « La tête bénie de l'imam Huçaïn a été mise aujourd'hui au haut d'une pique, et le peuple de l'Irac l'envoie à l'infâme Yazid. Voilà la cause de la joie que tu as remarquée. » A peine eut-il prononcé ces paroles que, ne pouvant me contenir, je lui dis en pleurant : « Frère, par

quelle porte doivent-ils passer? — Par la porte *Isaat*, » répondit-il. Aussitôt, accélérant mes pas, je courus vers l'endroit indiqué, et j'arrivai avec mille peines auprès des chameaux qui portaient la famille du Prophète. J'aperçus, sur la pointe d'une pique, une tête remarquable par sa ressemblance avec Muhammad, et tous les membres de sa tribu étaient assis nu-tête sur les chameaux. Je n'en pus supporter davantage, et je me mis à fondre en larmes, en me meurtrissant le visage. Ce que voyant une petite fille qui était tête-nue sur une litière, elle me dit avec affection : « Qui es-tu, toi qui pleures sur la triste position où nous nous trouvons, malheureuses que nous sommes? — Madame, lui répondis-je, je suis un des plus humbles esclaves de la maison de l'envoyé de Dieu ; mais qui êtes-vous, vous-même, qui vous lamentez ainsi? — Je suis, reprit-elle, Sukaïna, fille de l'imam Huçaïn. Ah ! que dirai-je? » — Je demeurai consterné ; puis, joignant les mains, je lui dis : « O enfant chérie de Huçaïn ! je suis Suhaïl Saïdi, un des compagnons de ton aïeul, Muhammad le choisi. Si tu désires quelque chose, parle ; je l'accomplirai, je l'exécuterai le plus exactement qu'il me sera possible. » — La pauvre orpheline me dit : « O Suhaïl Saïdi ! demande à ce barbare, qui porte la tête sanglante de mon père sur la pointe d'une pique, qu'il veuille bien prendre un peu l'avance sur nos chameaux, afin que la foule, occupée à contempler ce spectacle cruel, ne nous voie point nu-tête sur nos litières. » — Ayant donc hâté le pas, je parlai à l'infidèle, et comme je lui fis un présent, il consentit à ma requête. Il prit donc la tête véné-

rable de l'imam Huçaïn avec toutes les autres têtes, et marcha en avant des chameaux. Je voulus ensuite retourner auprès des prisonnières, mais je ne pus en venir à bout, car la foule devint en un instant si compacte, qu'on n'aurait pu y intercaler un grain de sésame.

Un autre historien rapporte que l'impie, ayant marché depuis le matin avec les têtes et les prisonniers, arriva sur le midi au divan public de l'infâme Yazid, accompagné d'une foule innombrable d'hommes et de femmes. Aussitôt Yazid donna ordre de préparer un emplacement magnifique avec des tentures brodées, un trône de velours et des sièges garnis de joyaux. Il vint s'asseoir sur le trône revêtu d'or; le ministre et les grands de l'état vinrent prendre place et se tinrent debout autour de lui.

Alors il commanda à Schimar le cuirassé et à quelques autres misérables d'apporter en sa présence les têtes fichées au bout des piques, et d'amener les prisonniers qui étaient sur les chameaux. Le tyran ordonna d'enfermer ceux-ci dans un mauvais réduit, et s'étant fait présenter les têtes, il les examina l'une après l'autre, s'informant de ce qui concernait chacune d'elles. Lorsqu'il fit apporter celle de l'imam Huçaïn, Schimar le cuirassé dit à Baschir, fils de Malik : « Va porter cette tête à Yazid, et tu lui diras: Commandeur des croyants, c'est moi qui, d'après tes ordres, ai tué l'imam Huçaïn; c'est moi qui, par le tranchant de mon cimeterre, lui ai coupé la tête. Il n'y a pas de doute qu'il n'en soit charmé, et qu'il ne te récompense généreusement. » Mais en parlant de la sorte, cet homme

artificieux avait dessein de sonder Yazid, et de voir comment il traiterait le meurtrier de l'imam Huçaïn. Baschir porta donc à Yazid la tête de l'imam, et lui parla conformément aux instructions qu'il avait reçues de Schimar le cuirassé. Le tyran lui dit outré de colère : « Malheureux! si Huçaïn était d'une extraction plus noble que qui que ce soit, comment as-tu osé le tuer? Comment n'as-tu pas craint de couper la tête à un personnage aussi illustre? Je jure Dieu que non-seulement tu n'en recevras pas de récompense, mais que tu n'auras pas même la vie sauve. » En même temps, il fit signe aux bourreaux, qui le mirent à mort. Ce misérable était du nombre de ceux-là mêmes qui avaient voulu tuer l'imam Huçaïn.

On lit dans *le Trésor des raretés :* — De tous les serpents de l'enfer, celui qui est le plus grand, celui qui est le plus rempli de venin, celui qui est le roi de tous les autres, s'appelle *Mar-Schadid*. Ce serpent dresse sa crête soixante-dix fois par jour, et dit en sécrétant son poison : « Seigneur, donne-moi les meurtriers de l'imam Huçaïn, afin que je les morde et que je distille mon venin dans leur gorge. » — Le Très-Haut répond : « Attends un peu, Mar-Schadid; bientôt le soin de les punir te sera confié; ces impies seront remis en ton pouvoir, et tu leur feras éprouver de rigoureux châtiments. »

On trouve encore dans ce livre digne de foi un fait rapporté par Asadi. — Un homme de la secte des Kharijis vint s'asseoir auprès de moi, et je me mis à

raconter les touchantes aventures de l'imam Huçaïn. Pendant ce temps-là, un autre individu dit à haute voix : « On ne verra jamais personne se réjouir des malheurs de l'imam Huçaïn, sans en recevoir un châtiment exemplaire. » — Le Khariji s'écria aussitôt : « Cela est faux, ô habitant de l'Irac; car celui que tu vois assis en ce lieu s'est réjoui de la mort de l'imam Huçaïn, et, jusqu'à ce jour, il ne lui est rien arrivé de fâcheux. » — Dieu soit béni! Cet homme n'avait pas encore quitté notre compagnie, lorsque, par un effet de la Providence et de la sagesse divine, la flamme de la lampe prit à la barbe de cet infidèle, qui fut aussitôt toute en feu. Il se leva à la hâte, et se précipita dans un ruisseau, mais sans pouvoir être délivré de ce feu dévorant. Il périt ainsi consumé par le feu et noyé par l'eau.

Il serait difficile de peindre la douleur de la famille du Prophète : son affliction fut telle qu'elle n'eut point de fin.

SÉANCE

POUR LE VINGTIÈME JOUR DU DEUIL DE L'IMAM HUÇAIN ET DE TOUS LES MARTYRS DE KARBALA.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX !

Stance.

Comment les yeux ne laisseraient-ils pas tomber des ruisseaux de sang, lorsque le fils bien-aimé de l'échanson de Kauçar est mort brûlé de soif ?

Ali l'approuvé tient entre ses mains des lettres de grâce pour quiconque aura versé des larmes sur l'abandon de ce prince.

Honorables fidèles, amis dévoués de la famille du manteau, écoutez le récit de quelques faits qui ont rapport aux malheurs de la maison de l'imam Huçaïn, et faites couler des sources de vos yeux des torrents de larmes.

Gazal.

Ecoute, ô tyran cruel et impie ! vois quels tourments tu as fait souffrir à Huçaïn, au jour du combat.

Lorsque l'Apôtre de Dieu demandera vengeance au Très-Haut, qu'apporteras-tu pour ta justification en présence des malheurs de Huçaïn ?

Lorsque le roi du siècle est tombé de cheval à Karbala, le sanctuaire de la Mecque a dit en pleurant au pavillon sacré : Hélas, Huçaïn !

Est-ce une œuvre méritoire d'avoir traîné dans la poussière et dans le sang le visage béni et la chevelure parfumée de Huçaïn ?

Toutes les femmes du haram se sont écriées en se meurtrissant le visage : Vous êtes sorti de votre tente, et vous n'y êtes pas rentré, Huçaïn !

Etait-ce un traitement digne de Huçaïn, que sa tête fût portée sur la pointe d'une pique, que sa famille fût promenée nu-tête sur des chameaux?

Haïdari ne forme qu'un désir soir et matin, c'est d'appliquer ses yeux sur la poussière des pieds de Huçaïn,

---

Les historiens de ces douloureux événements ont écrit qu'un jour Fatima Zuhra, ayant fait deux tuniques pour ses nobles enfants, elle les en revêtit, et les envoya à Muhammad le choisi. Le Prophète les prit dans ses bras et les embrassa tendrement, quand il aperçut au cou de l'imam Huçaïn une ligne rouge, qui lui faisait comme un collier et qui avait été produite par le collet trop étroit de sa tunique. Le Prophète en pleura de chagrin et lui ôta aussitôt sa tunique. L'ange Gabriel vint alors le trouver et lui dit: « Apôtre de Dieu, vous n'avez pu supporter la vue d'une ligne rouge produite sur le cou de votre petit-fils par un collet trop étroit; que sera-ce au jour où cette gorge sera comprimée et tranchée par le cimeterre des rebelles, où son corps béni sera criblé de flèches et de lances, où sa tête sanglante sera élevée au haut d'une pique? » — Muhammad s'évanouit en entendant ces paroles; revenu à lui, il dit à Gabriel: « Frère, qui sont ceux qui feront ainsi mourir mon Huçaïn? — Ce sont, répondit l'Ange, des gens de ta nation qui, par le tranchant du glaive, donneront la mort à cet imam des deux mondes. » A ces mots le Prophète, ne pouvant se contenir, fondit en larmes.

Abul Mufakhir rapporte l'anecdote suivante :

Le jour où l'infâme Yazid fit apporter en son infernale présence la tête bénie de l'imam Huçaïn, un Juif était assis auprès de lui. A la vue de cette tête sanglante, il demanda à qui elle avait appartenu? — « C'est celle d'un homme qui s'est révolté contre moi et qui voulait se faire imam, répondit Yazid ; mais mes gens l'ont tué, ils ont mis à mort tous ses parents et ont envoyé ici sa famille avec toutes ces têtes. — Sait-on, reprit le Juif, si le chef de cette famille était d'une famille illustre, pour avoir ainsi prétendu à l'imamat? — Personne, dans la tribu de Haschim, n'était plus noble que lui, répondit Yazid ; il était de la plus haute extraction. — Quel était donc le nom de ce chef? comment s'appelait son père? — Son nom était Huçaïn, et son père s'appelait Ali. — Quelle était sa mère? — Sa mère était Fatima Zuhra. — Comment se nommait le père de cette dame? — Il se nommait Muhammad le choisi.» A ces mots le Juif ne put retenir ses larmes, et dit à haute voix : « O infidèle! c'est l'Apôtre de Dieu et Huçaïn est son petit-fils! Et tu n'as pas craint de te livrer à ces violences, de frapper un homme aussi illustre, et de faire sa famille prisonnière! Considère-nous un peu : nous descendons de David à la soixante-dixième génération, et cependant les Juifs nous respectent et nous honorent comme les descendants de ce Prophète. » Puis il récita ces stances :

Stances.

O hommes barbares et imprudents! que répondrez-vous? lorsque l'envoyé de Dieu vous demandera au jour du jugement :

Comment avez-vous traité la famille du manteau, à l'heure où elle a quitté la demeure périssable pour entrer dans le séjour éternel? Est-ce en récompense de vous avoir montré la voie de Dieu, que vous avez séparé de leur corps la tête de mes enfants chéris?

Yazîd ayant entendu ces paroles demeura confondu; il éprouva des vertiges, et interrompit l'Israélite en disant : « Assez, Juif, n'en dis pas davantage; je jure Dieu que sans une parole de Muhammad le choisi, je te ferais mourir aussi toi-même. C'est que le Prophète a dit : Quiconque aura maltraité un Zimmi, n'aura point de part à mon intercession. » — Le Juif s'écria : « La malédiction de Dieu soit sur toi et sur ton absurde scrupule, cruel tyran! car si tu invoques les traditions du Prophète en faveur des Zimmis, crois-tu qu'il intercédera pour les meurtriers de ses enfants? » — L'infidèle ne voulut pas l'entendre parler plus longtemps, il dit au bourreau : « Mets à mort cet insolent. » — Aussitôt le Juif se lève, prend entre ses mains la tête de l'imam Huçaïn, et dit : « O Abu-Abdallah! je me constitue ton esclave, j'embrasse l'islamisme. » Puis après avoir prononcé la formule de profession de foi : « J'atteste qu'il n'y point d'autre Dieu que Dieu, qu'il est unique, qu'il n'a point d'associé, et j'atteste que Muhammad est son serviteur et son envoyé; » il ajouta : « Sois le témoin de mes paroles, et portes-en témoignage devant ton aïeul. » Au même instant le bourreau le mit à mort, selon l'ordre du tyran, et il but ainsi le calice du martyre. Ce Juif était venu en qualité de chargé d'affaires de la part de l'empereur des Grecs.

Dans le livre intitulé *les Preuves de la Mission*, on lit cette tradition de Salama : — Le prophète Muhammad le choisi étant sorti un jour de ma maison, y rentra quelques temps après, couvert de poussière et portant dans sa main un peu de terre. « Apôtre de Dieu, lui dis-je, je m'aperçois que vous avez en ce moment l'esprit inquiet et troublé. Quelle en est la cause ? » — Il me répondit : « Tout à l'heure, j'ai été transporté dans le désert de Karbala, situé en Irac. Hélas ! c'est-là le lieu funeste où mon Huçaïn, dévoré de soif, souffrira le martyre. J'en ai rapporté un peu de terre teinte de son sang. Prenez-là et la mettez soigneusement de côté. » Je reçus donc de la main bénie de Muhammad cette poussière ensanglantée, et je la mis dans une bouteille avec la plus grande précaution, et je l'allais visiter tous les matins. L'imam Huçaïn partit pour l'Irac, et étant arrivé à Karbala, il y perdit la vie le dix du mois sacré de muharram. Or, ce jour-là même, je trouvai la bouteille remplie de sang ; je compris que c'était le jour de la mort de celui qui était les délices du monde et l'avocat du jugement, et je me mis à pleurer. Toutes les femmes en voyant mon affliction la partagèrent également. Fatima Kubra surtout s'abandonna à une douleur qu'on ne saurait exprimer.

Il serait difficile de peindre la douleur de la famille du Prophète ; son affliction fut telle qu'elle n'eut point de fin.

SÉANCE

POUR LE QUARANTIÈME JOUR DU DEUIL DE L'IMAM HUÇAIN ET DE TOUS LES MARTYRS DE KARBALA.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX !

Stance.

Laissez, mes yeux, laissez couler dans votre affliction des ruisseaux de larmes ; faites tomber une pluie de sang pour célébrer le quarantième jour du deuil du roi de la religion.

Par là vous acquerrez de l'honneur devant la famille du Prophète. Portez toujours sur vos cils les débris de mon cœur.

Fidèles qui êtes l'ornement de cette assemblée de deuil instituée en l'honneur de la famille du manteau, asseyez-vous dans cette réunion du quarantième jour; écoutez quelques-uns des malheurs arrivés à la famille de l'imam Huçaïn ; témoignez par des larmes abondantes votre sympathie pour ses infortunes.

Gazal.

Le ciel et la terre ont pleuré à ton départ ; le cœur et le sein ont été brisés ; l'âme a pleuré.

O Huçaïn, fils d'Ali ! au souvenir de ta soif brûlante, le sein des montagnes s'est rompu, elles ont pleuré en laissant écouler leurs eaux.

La création est un moule dont tu es l'âme et l'esprit ; mais que dirai-je ? puisque dans ce deuil toute la création a pleuré.

Eh quoi! nous ne porterions pas ton deuil, nous autres habitants de la terre, quand Rizwan s'est meurtri le visage de douleur, quand les bosquets du paradis ont pleuré!

Yeux humides, laissez couler le sang du cœur dans ce deuil, qui a troublé les saints, qui leur a arraché des larmes.

Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus en ont été plongés dans la tristesse; Gabriel, le dépositaire des secrets du Très-Haut, en a pleuré.

La famille du Prophète a gémi avec tant d'amertume, que les cailloux se sont liquéfiés, que les mortels et les génies en ont pleuré.

Que dirai-je, mes amis? à la vue des larmes de Sukaïna, les petites filles se sont attristées, les vieillards et les jeunes gens ont pleuré.

Que dirai-je, Haïdari, sur le deuil de la famille du manteau? Les forêts et les déserts ont été réduits en cendres, les plus hautes montagnes ont pleuré.

On lit dans le *Trésor des raretés* l'anecdote suivante :

Un arabe scénite vint trouver Muhammad, et lui dit les mains jointes : « Apôtre de Dieu, je suis un chasseur ; j'ai pris le faon d'un daim, veuillez en agréer l'hommage. » Le Prophète l'accepta, et, l'imam Haçan étant venu sur ces entrefaites, Muhammad lui fit cadeau du petit animal. L'imam Huçaïn arriva quelques instants après et dit à l'imam Haçan : « Mon frère, qui t'a donné ce petit daim? — C'est mon grand-père qui m'en a fait présent, » répondit celui-ci. — Aussitôt l'imam Huçaïn alla se jeter au cou de son aïeul en lui disant : « Grand papa, faites-moi venir aussi un petit daim. » — Le Prophète le baisa à la bouche et réfléchit quelques instants (ne sachant comment satisfaire son petit-fils), quand tout-à-coup il entendit beaucoup de bruit à la porte de la noble mosquée et

distingua ces paroles : « Cours vite ! cours vite ! » En même temps il aperçut une daine qui chassait son petit devant elle. Lorsqu'elle fut arrivée en présence du Prophète, elle s'arrêta et lui dit : « Apôtre de Dieu, j'avais deux faons ; un chasseur ayant pris l'un d'eux est venu vous l'offrir ; l'autre était resté auprès de moi ; une voix mystérieuse se fit entendre à mes oreilles : Daine, va promptement mener à son excellence le Prophète ton autre faon ; car en ce moment l'imam Huçaïn est sur ses genoux, et il se désole. Or, il ne faut pas que ce noble enfant verse des larmes ; cours donc lui mener ton petit avant que Huçaïn pleure. Mais je prends Dieu à témoin, que si, par un effet de sa providence et de sa sagesse, les cables de la terre n'eussent été enlevés (90), jamais je n'eusse pu parcourir un trajet aussi long et aussi pénible. Grâce à Dieu ! les beaux yeux de ce noble enfant, n'ont pas encore laissé échapper les perles de ses larmes. » Muhammad ayant donc pris le faon le donna à l'imam Huçaïn.

Hélas ! celui dont les amis de Dieu et de son Prophète craignaient de voir couler les larmes, c'est celui-là même que plus tard des rebelles impies ne craindront pas de mettre à mort par le tranchant du glaive, c'est celui-là même dont ils promèneront la famille sur des chameaux !

Les narrateurs de ces histoires touchantes ont écrit que le jour même où la famille du Prophète comparut en présence de l'infâme Yazid, cet insolent leur assigna pour demeure une vieille masure qu'il fit évacuer

à cet effet. Ces dames, qui naguères étaient assises sous le pavillon de la chasteté et de l'honneur, furent donc contraintes d'aller résider dans une cabane obscure. Elles cachèrent leur visage dans leurs mains et se mirent à pleurer.

Mais une nouvelle calamité vint encore ajouter à leur détresse. Vers la troisième ou la quatrième veille de la nuit, Sukaïna eut un songe : il lui sembla voir son père bien-aimé qui la prenait dans ses bras, et, s'étant assis, s'était mis à la caresser. Elle était au comble de la joie. Mais la pauvre orpheline ayant ouvert les yeux, ne vit plus l'image de son père; alors elle fondit en larmes et tomba en convulsions. Les dames l'embrassèrent, et lui dirent avec affliction : « Mon amie, que t'est-il arrivé? Qu'as-tu vu dans ton sommeil? » — Sukaïna répondit en sanglotant : « Ah! que puis-je dire? Tout à l'heure mon père m'avait pris dans ses bras et me caressait; mais mes yeux s'étant ouverts, il disparut aussitôt. Maintenant je n'ai plus la force de supporter son absence; faites donc venir mon père, ou bien conduisez-moi près de lui. » — A ces mots, ces dames se mirent à pleurer et se trouvèrent dans un étrange embarras.

Cependant Yazid s'étant éveillé, demanda à ses gens ce que signifiaient les cris qu'il entendait. Ils lui répondirent que Sukaïna avait vu en songe l'imam Huçaïn, et qu'elle versait tant de larmes, qu'elle était sur le point d'expirer. Ce qu'apprenant le barbare, il lui envoya dans un petit baquet la tête bénie de l'imam Huçaïn. Sukaïna demanda ce qu'il y avait dans ce baquet? — « Découvre-le, lui dirent les femmes, tu

y trouveras ce que tu demandes. » — Sukaïna ayant ôté le couvercle, vit la tête sanglante de son noble père. Appliquant alors son visage sur celui de l'imam Huçaïn, elle pleura jusqu'à ce que son âme fut réunie avec Dieu (91).

Abul Mubid nous apprend que le matin étant venu, Yazid fit de grandes excuses à la famille du Prophète, leur assigna des provisions de route, et dit aux prisonniers : « Voilà tant en or, en argent, en effets et en joyaux. Prenez-le, et allez à Médine la brillante ; je vais vous faire accompagner par Numan, fils de Baschir, avec vingt cavaliers ; il vous conduira avec des égards. » En même temps il leur donna Numan, fils de Baschir, pour compagnon de voyage. L'imam Zaïn-Ulabidin prit la tête bénie de son illustre père avec celles de tous les autres martyrs, et se mit en route vers Médine avec la famille du Prophète.

Ils arrivèrent à Karbala le 20 du mois de safar. Les femmes descendirent de leurs chameaux, et se livrèrent avec de grands cris à toute l'expansion de leur douleur. Ensuite l'imam Zaïn-Ulabidin réunit la tête de l'imam Huçaïn à son saint corps, et l'inhuma le quarantième jour (après la funeste bataille). Il fit la même cérémonie à tous les martyrs, à la station suivante ; puis on reprit le chemin de Médine, non sans pousser des soupirs et des sanglots. Durant tout le voyage, Numan, fils de Baschir, s'acquitta de ses fonctions avec le plus grand respect ; il poussait la réserve jusqu'à s'abstenir, autant qu'il lui était pos-

sible, de ce qui n'était que de pure politesse ; c'était au point qu'il campait assez loin de l'endroit où l'on dressait les tentes de la famille du Prophète, afin qu'aucun œil profane ne se portât sur ces pudiques et sacrés pavillons (92).

Comme Zaïn-Ulabidin approchait de Médine, Omm-Kolsum dit à Zaïnab : « O fille de Fatima Zuhra ! ô sœur de Huçain, martyr à Karbala ! Numan, fils de Baschir, s'est parfaitement acquitté de ses devoirs envers nous ; mais nous n'avons rien qui soit digne de lui être offert en récompense. — C'est vrai, répondit tristement Zaïnab ; il ne nous reste que ce joyau qui a échappé aux mains de ces infidèles ; je ne vois pas autre chose. » — En disant ces mots, elle ôte le joyau de dessus elle, et l'envoie à Numan, fils de Baschir, avec ces paroles : « O Numan, ceci n'est pas digne de vous être offert pour vos bons services ; veuillez cependant l'accepter, et puissiez-vous être récompensé dans l'éternité en présence de Muhammad le choisi ! » — En entendant ces paroles, le fils de Baschir ne put se contenir ; il refusa le joyau et le renvoya à Zaïnab, en lui faisant dire : « O lumière des yeux de Muhammad le choisi ! délices du cœur d'Ali l'approuvé ! quoique ce soit d'après les ordres de Yazid que votre esclave vous a accompagné dans ce voyage, cependant en vous servant de la sorte, il a eu en vue le bon plaisir de Dieu et l'approbation du Prophète. Grâce à Dieu ! c'est pour moi une faveur signalée que vous ayez bien voulu agréer mes légers services.

Les historiens rapportent que les habitants de Médine ayant été informés de l'arrivée de la famille du Prophète, sortirent de leur maison, la tête et les pieds nus. Les descendants des Muhajirs et des Ansars vinrent aussi au-devant d'eux, en poussant des soupirs et des gémissements. Toutes les femmes quittèrent leurs appartements de retraite, et s'avancèrent avec leurs enfants au-devant de la famille de Muhammad, en donnant des signes de douleur. A la vue de l'état de détresse de l'imam Zaïn-Ulabidin, des sœurs, des belles-sœurs et des filles de l'imam Huçaïn, elles poussèrent des cris lamentables et tombèrent en faiblesse. Ces dames les serrèrent dans leurs bras, et s'abandonnèrent à une désolation impossible à décrire.

Il serait difficile de peindre la douleur de la famille du Prophète : son affliction fut telle qu'elle n'eut point de fin.

FIN DES SÉANCES.

MARCIYA

OU

BHATHIAL

DE MIR ABDULLA MISKIN,

Sur la mort

DE MUSLIM ET DE SES DEUX FILS,

TRADUIT DE L'HINDOUSTANI

PAR M. GARCIN DE TASSY.

Fo 297.63
1 [illegible]

MARCIYA DE MISKIN (93).

I.

Ce fut un destin bien extraordinaire que celui auquel Dieu soumit Muslim, le jour ou le roi légitime (Huçaïn) l'envoya du côté de Koufa.

II.

Au moment même où le fils chéri d'Ali, abandonné par son parti, triste et chagrin, quittait en pleurant le tombeau de son aïeul (Mahomet), au même jour, à la même heure, au même moment, dans la ville de Koufa, de la gorge de Muslim coulait un ruisseau de sang.

III.

Après que le fils de Ziyad (Abd-ulla, gouverneur de la Syrie) eut tranché la tête à Muslim, il jeta son tronc inanimé du haut de la forteresse. Il montra au peuple ce cadavre mutilé, et plaça la tête sur une pique en haut des murailles.

IV.

Ayant donc élevé cette tête qu'un glaive acéré avait détachée du corps, il la montra au peuple en disant ces mots : « Levez les yeux, et voyez la place élevée que j'ai donnée à la tête de Muslim. »

V.

Les habitants de Koufa allèrent contempler ce tronc étendu par terre, qu'on avait violemment mutilé, et ils se le montrèrent l'un à l'autre. Ils virent aussi la tête tranchée qui était exposée sur une pique au haut de la citadelle.

VI.

Sur ces entrefaites, le coursier de Muslim parcourait les rues pleurant son maître ; mais blessé par les pierres qu'on lui jetait, il chancelait de temps en temps. Lorsqu'il parvint sous les murs de la citadelle, et qu'ayant levé les yeux il vit la tête de son maître, il voulait aller l'emporter.

VII.

Le fils de Ziyad, non content d'avoir commis cet horrible attentat, adressa la parole au peuple en ces termes : « J'ai eu des nouvelles des deux fils de Muslim : ils sont cachés dans la ville ; mais celui qui veut les dérober à ma vengeance aura bientôt à regretter sa propre tête. »

VIII.

Ces pauvres enfants, après avoir perdu leur père, s'étaient réfugiés demi-morts dans la maison du cazi, et s'y étaient cachés ; mais comme le cazi comprit que leurs ennemis les chercheraient bientôt chez lui, il les envoya vers le soir hors de la ville (94).

IX.

Ces enfants voulurent se joindre à une caravane qui était en route. Tandis qu'ils la suivaient de loin, marchant à l'aventure, ils aperçurent un arbre des banians, et à ses pieds un ruisseau qu'ombrageait son feuillage.

X.

Ces malheureux enfants étant affamés, altérés et sans force, mâchèrent les feuilles de cet arbre, et burent de l'eau de ce ruisseau. Puis il dirent : « Formons-nous une habitation dans cet arbre pour y passer les instants qui nous restent à vivre. »

XI.

Comme ils virent une énorme branche double, ils y montèrent et se mirent à l'arranger pour se reposer. Sur ces entrefaites, une femme gracieuse vint au-dessous de l'arbre remplir un vase de terre dans l'eau courante.

XII.

En regardant l'eau, elle vit la réflexion du visage des deux enfants et de leurs mains qui s'agitaient et qui frappaient leur poitrine. Alors elle leva les yeux, et aperçut en effet ces enfants qui pleuraient.

XIII.

« Mes enfants, leur dit-elle, pourquoi êtes-vous montés sur cet arbre? Si vous venez à tomber, vous vous tuerez certainement. Pourrai-je savoir, mes petits amis, quelle chose fâcheuse vous est arrivée, et pourquoi, à une heure si tardive, votre mère vous a chassés de sa maison. »

XIV.

« Madame, s'écrièrent les enfants, un grand malheur nous est arrivé; notre mère demeure à bien des kos d'ici, et les habitants de Koufa ont tué notre père dans cette ville.

XV.

» Celui à qui en nous quittant notre père nous confia, ayant entendu dire qu'il avait été massacré, eut peur, et nous considérant comme des réfractaires, il nous fit sortir de sa maison au dernier pahar (du jour.)

XVI.

» Nous ne pûmes parvenir jusqu'à la caravane que

nous voulions suivre; nous ne trouvâmes pas même la route; errants et allant ça et là, nous ne vîmes nulle part un lieu pour nous retirer. Nous n'aperçumes que le reflet lointain de cette source d'eau.

XVII.

» Depuis deux jours nous n'avions ni bu ni mangé, lorsque nous avons bu de cette eau et mâché de ces feuilles. Nous avons enfin trouvé parmi les branches de cet arbre un abri où nous nous sommes cachés. Actuellement il nous arrivera ce que Dieu voudra. »

XVIII.

Cette femme, qui était venue en ce lieu pour prendre de l'eau, ayant entendu ce douloureux récit, leur demanda le nom de leur père. Ces pauvres enfants lui répondirent en pleurant : « Il se nommait Muslim. Hélas! avec quelle affection il nous élevait, ajoutèrent-ils. ».

XIX.

« Ah! dit-elle, c'est peut-être Muslim Aquil, que le roi Huçaïn avait nommé son lieutenant, et avait envoyé ici. » — Les enfants répondirent encore en pleurant : « Madame, c'était bien lui. Il est mort, et il ne reste actuellement personne qui ait pitié de nous. »

XX.

« Venez avec moi, dit alors cette femme; ma mai-

tresse est bonne, elle aime les enfants non-seulement comme une bonne mère, mais comme une sainte. D'ailleurs, lorsqu'elle apprendra que vous appartenez à la famille d'Ali, elle vous embrassera tendrement comme le halo entoure la lune. »

XXI.

Les deux innocents orphelins ayant entendu ces paroles obligeantes, descendirent de l'arbre pour voir si la conduite de cette femme répondrait à ses paroles, et ils partirent de là avec elle, afin de mettre à l'épreuve l'affection de sa maîtresse, et de savoir si elle voudrait les garder dans sa maison pendant la nuit qui s'approchait, ou bien si elle s'y refuserait.

XXII.

L'excellente servante conduisit donc ces enfants à la maison de sa maîtresse, et lui fit connaître ce qu'elle savait de leur histoire. Cette bonne dame ayant vu ces enfants nu-têtes, leur déclara plusieurs fois qu'elle leur était dévouée.

XXIII.

Elle fit asseoir respectueusement ces enfants sur le *masnad* (sofa), et leur offrit ce qu'il y avait de meilleur parmi les mets qu'elle avait préparés. Elle les fit ensuite coucher, et, calmant leurs craintes, elle leur avait procuré un paisible sommeil, lorsque son époux entra dans la maison.

XXIV.

Haris était le nom de ce scélérat, qui fut l'assassin de ces enfants. Il avait erré à leur poursuite toute la journée. Lorsqu'il fut de retour au logis, il s'assit harassé, hargneux et affamé comme un chien.

XXV.

Il dit à sa compagne : « Apporte-moi promptement à manger. — Tyran, répondit-elle, qu'elle est donc cette agitation qui se manifeste en toi? — Que t'importe? sache néanmoins que le malheur m'a atteint, et que je vais tomber dans la disgrâce du fils de Ziyad.»

XXVI.

« Apprends-moi du moins, répliqua la femme, ce dont il s'agit? — Depuis hier, ajouta-t-il, on m'a confié une commission importante (et je ne l'ai pas encore remplie). Je dois découvrir la retraite des enfants de Muslim, leur trancher la tête, puis la porter au fils de Ziyâd, et obtenir ainsi ses bonnes grâces. »

XXVII.

Sa femme se mit à pleurer. Hélas, hélas! disait-elle en elle-même, quel malheur affreux! J'ai dans ma maison l'assassin et les victimes. Elle fit alors signe à la servante qui avait amené les enfants, et cette esclave fidèle alla fermer à clef la porte de leur chambre.

XXVIII.

Lorsque Haris eut un peu mangé et un peu bu, voulant dormir, il mit un drap sur sa tête (pour se garantir des moustiques, etc.). Tout à coup les fils de Muslim, qui dans leur sommeil rêvaient de leur père, pleurèrent et firent entendre des cris de la chambre où ils étaient.

XXIX.

Alors le maudit Haris se réveille en sursaut, et s'écrie : « Quel est donc le bruit que j'entends? Un voleur s'est-il introduit dans les maisons des voisins (ou dans la mienne propre)? » Il allume une lampe, et cherchant si quelque étranger n'était pas chez lui, il finit par trouver les enfants et les fait sortir de leur chambre.

XXX.

Il les frappe au visage et leur dit : « Avouez-moi la vérité; qui êtes-vous et pourquoi êtes-vous dans ma maison? — Les enfants répondirent en pleurant : « Si vous nous conservez la vie, nous vous ferons connaître le sujet de la douleur qui nous consume.

XXXI.

» Nous sommes les fils de Muslim qui a été tué. Nous n'avons personne pour nous, si ce n'est Dieu. Le sort nous a conduit dans votre maison; et tandis que la maîtresse du logis nous a donné de la nourriture, vous nous accablez de coups.

XXXII.

» Si vous prenez part aux peines de deux pauvres orphelins, gardez-nous dans votre maison, ou bien faites-nous conduire auprès de notre oncle, et le Très-Haut vous en récompensera. »

XXXIII.

Au lieu d'écouter les plaintives supplications de ces enfants qui étaient en larmes, Haris, les poussant avec son épée, les fit entrer dans une pièce obscure de sa maison, et les y enferma.

XXXIV.

Lorsque le jour parut, Haris ayant tiré son épée du fourreau, fit sortir ces enfants de sa maison en les prenant par les cheveux, et les secouant au point que la peau de leurs tempes en fut déchirée. Les gémissements et les cris de ces pauvres enfants arrachaient l'âme.

XXXV.

Ils appelaient leur père : « Oh ! cher père, disaient-ils en criant, nous allons périr à notre tour. Dans quel lieu sommes-nous donc? Quel est l'homme cruel qui s'est saisi de nous, et qui nous tire par les cheveux au point de nous faire mourir. »

XXXVI.

Cependant la femme du maudit Haris, ayant entendu

les clameurs et les gémissements de ces enfants qu'elle n'avait pu soustraire à son mari, se mit aussi à pleurer en jetant des cris. Alors Haris trancha d'abord la tête de sa femme; puis il tua son propre fils, qui n'était pas encore parvenu à l'âge de puberté.

XXXVII.

Sur ces entrefaites, un de ses esclaves voyant que sa maîtresse et son jeune maître avaient été cruellement massacrés par Haris, il en ressentit une terreur si violente, qu'il poussa des cris en disant : « Ah! combien est méchant cet homme à qui le sort m'a abandonné! »

XXXVIII.

Lorsque ce meurtrier dénaturé arriva sur la rive de l'Euphrate, il remit son épée nue entre les mains de cet esclave et lui dit : « Pourquoi frapperai-je moi-même ces jeunes enfants?... tranche-leur la tête de ta propre main. »

XXXIX.

L'esclave répondit : « Mettez de côté dans cette circonstance les droits que vous avez sur moi; ne venez pas noircir mon visage devant le Prophète. Baissez votre propre tête, et placez-la sous mon épée, vous verrez ce que je ferai, moi, qui ai mangé du sel avec vous (95).

XL.

A ces mots, le maudit saisit son épée et trancha la tête de cet estimable esclave. Puis il montra aux pauvres enfants de Muslim le ruisseau que forma le sang de cet infortuné, et brandit de nouveau son épée dans sa main.

XLI.

« Otez, leur dit-il, vos vêtements; quel besoin ont des insurgés comme vous de ce qui pourrait leur servir de linceul. Courbez la tête avec courage et résignation, et je vous trancherai à tous deux la tête comme une tige de cotonnier. »

XLII.

Les enfants lui dirent en pleurant : « Nous avons été vos hôtes pendant quelques instants; nous avons mangé dans votre maison et nous y avons bu de l'eau fraîche. Pour votre propre avantage, que nous désirons, vendez-nous plutôt, et gagnez ainsi quelque chose pour votre famille.

XLIII.

» Faites venir d'abord un barbier, afin qu'il nous rase la tête, et conduisez-nous ensuite au marché des esclaves. Là vous direz : Je suis allé faire une course dans un village; c'est ainsi que j'ai eu les esclaves que je vends; j'en suis le maître, je n'ai pas besoin de courtier.

XLIV.

» Lorsque notre tête sera complétement rasée, alors quelqu'un nous achètera, nous considérant comme de véritables esclaves, et nous emmenera avec lui, tandis que vous vous retirerez seul en votre maison. »

XLV.

« Enfants, répondit-il, je ne me laisserai pas jouer, je ne vous emmenerai pas vivants d'ici. Si quelqu'un s'empare de vous, comment obtiendrai-je la récompense qu'on m'a promise? Il vaut donc mieux que je vous tue sans plus attendre, ce sera plus avantageux et plus profitable pour moi. »

XLVI.

Lorsque ces enfants virent que Haris était décidé à leur ôter la vie, l'aîné des deux s'approcha de lui, et lui dit d'un ton suppliant : « Tranchez-moi d'abord la tête; mon tour doit être le premier; mais acceptez ma vie en sacrifice pour celle de mon frère. »

XLVII.

Le plus jeune, en entendant ces mots, avança la tête en disant : « Faites usage de votre épée pour moi; mais ne tuez pas mon frère aîné. Accordez-moi cette grâce; rendez-vous à la prière d'un jeune enfant. »

XLVIII.

Haris n'eut aucun égard aux lamentations de ces enfants ; il leur fit baisser le cou, et en leur disant : « Apprenez à vous raser la tête, » de son épée sanglante il leur sépara d'un seul coup la tête du corps.

XLIX.

En ce moment le corps mutilé du frère aîné prit affectueusement dans ses bras celui de son jeune frère, et ce dernier, étant tombé le premier par terre, soutint le corps de son aîné, animé qu'il était pour lui d'une vive amitié.

L.

Le méchant Haris jeta dans la rivière ces deux corps ainsi embrassés, et ayant mis les têtes dans le sac à avoine de son cheval, il le suspendit à une corde et se mit en marche pour Koufa.

LI.

Haris prit donc ces deux têtes ensanglantées, qui faisaient encore des mouvements convulsifs. De leur cou coulait du sang et de leurs yeux des larmes. Puis il alla déposer devant le fils de Ziyad ces sanglants trophées ; et se vantant au sujet du service qu'il venait de rendre, il fit valoir la peine qu'il avait eue, sans dire un seul mot des souffrances de ces pauvres enfants.

LII.

A la fin, lorsque Huçaïn, le chef des bons Musulmans, parvint au désert de Karbala, il vit venir à lui des voyageurs étrangers. « Apportez-vous, leur dit-il, quelque nouvelle de Koufa? Muslim a-t-il avec lui une armée, ou bien lui reste-t-il seulement quelques troupes?»

LIII.

Ces gens lui répondirent : « Pourquoi nous faire une telle demande? Hélas! des assassins se sont emparés de Muslim par ruse, et il y a déjà vingt-six nuits qu'il a eu la tête tranchée. Non-seulement on l'a tué, mais encore ses pauvres orphelins.»

LIV.

» Le fils de Ziyad (de Bassora) est arrivé à Koufa ; il a fait venir les troupes du fils de Moawia (Yézid), et les a envoyées combattre avec le fils d'Ali à Karbala, en leur ordonnant de partir avec des provisions pour deux jours. »

LV.

Lorsque le roi Huçaïn eut appris les fâcheuses nouvelles que lui donnèrent ces voyageurs, il ressentit une vive douleur, surtout de la perte de Muslim. Dans cette forêt déserte, lui et sa famille le pleurèrent, en accompagnant ces larmes de soupirs et de gémissements, et tous ensemble ils abandonnèrent leur tête au destin.

LVI.

Puis réfléchissant que vingt-six jours s'étaient écoulés depuis que Muslim et ses enfants avaient été massacrés à Koufa, et que la famille de Haïdar était sans aliments et sans boisson, il se disposa dès ce jour à mourir.

LVII.

Huçaïn s'adressant à ses compagnons leur dit : « O mes frères (mon général), Muslim est mort. Demain j'aurai moi-même la tête tranchée. Prenez vos épées et vos piques, quittez ces lieux, l'ennemi est encore éloigné. »

LVIII.

Ses compagnons répondirent : « Nous t'accompagnerons; crois-tu que pour avoir entendu retentir le mot de *mort* à nos oreilles nous t'abandonnions! Comment oserions-nous montrer demain (96) notre visage au Prophète et à Ali. Non, frère, nous boirons avec toi la coupe du trépas. »

LIX.

Lorsque la princesse (sa femme) fut informée des dispositions qu'on prenait, elle s'écria : « O mon roi, que ferai-je si je te survis, et qu'ainsi je sois veuve? Qui me recevra dans sa maison pour que je puisse vivre dans un veuvage conforme à mes désirs?

LX.

» S'il est décidé que tu doives mourir par l'épée, dis-moi où tu as fait préparer mon propre tombeau. Si on se sert pour toi du poignard, emploie la houe pour creuser la fosse qui recevra mon corps. »

LXI.

Alors ayant montré à Huçaïn Asgar, qui était sur ses bras, elle lui dit : « O roi, ce jeune enfant avait commencé à te reconnaître à ton turban. Qui nommerai-je désormais le chéri de son grand-père (Ali), lorsque ce jeune enfant sera mort en sanglottant?

LXII.

» Depuis quelques jours seulement cet enfant docile à ma voix, à la voix de sa mère, savait t'appeler en joignant les mains. A qui montrerai-je désormais cet enfant dans cette pose gracieuse, s'il vient à perdre la vie? »

LXIII.

La fille de Huçaïn (97) qui avait été fiancée (au fils de Haçan), ayant montré son visage, la reine dit encore (à Huçaïn) : « Voyez comme elle a l'air abattu. J'avais entendu dire qu'un jour ce moment fatal aurait lieu pour toi, et maintenant la blessure de ton âme se fera sentir dans celle de ta fille. »

LXIV.

« Ma chère et malheureuse fille Sukaïna qui s'est attachée partout constamment à toi..., à qui demanderai-je de ses nouvelles, lorsqu'elle sera éloignée et qu'elle appellera vainement son père et sa mère ?

LXV.

» Abid (98), bientôt orphelin, qui, étant malade, consumé par la fièvre ne peut sortir que soutenu par deux personnes sur un oreiller, lorsqu'il sera en prison et qu'on le fera marcher pieds nus, à qui m'adresserai-je pour qu'on le délivre?

LXVI.

» Je cacherai les torts que je puis avoir, ô mon général, en vous précédant dans le tombeau. En effet, quand vous ne serez plus à notre tête, que verrai-je? si je vis encore; puisqu'en pleurant nuit et jour mes yeux s'obscurciront.

LXVII.

» Zulikha peut-elle être contente, privée de Joseph? (99) elle, au contraire, qui l'aurait pleuré jusqu'au jour de la résurrection. En apprenant qu'il n'était plus, elle mourut de chagrin. Moi de même, je mourrai à l'instant (où je te perdrai), ô mon prince! »

LXVIII.

Le roi (Huçaïn) ayant entendu tout ce qu'avait dit la reine dont le cœur était consumé par la douleur, lui répondit : « Je n'ai pas la force d'écouter tes plaintes. Dieu est le gardien de ton honneur et du mien; soumettons-nous à notre sort, et cesse de faire entendre des gémissements et des lamentations. »

LXIX.

Pendant ces pourparlers, le jour arriva où les nuées du destin entourèrent le roi de tous côtés. Il voulut boire de l'eau, et il n'en obtint pas une goutte; à ce gosier altéré le sort n'offrit qu'un poignard.

LXX.

Tous les frères (compagnons) chéris du schah (Huçaïn) ayant été massacrés en masse, leurs têtes, séparées du corps, furent placées sur des piques. On fit sortir, en désordre, de leurs tentes, les dames du harem sans voile qui leur couvrît la tête.

LXXI.

La reine éprouva une vive douleur à cause de sa fille qui avait été fiancée; car au moment où elle fut mariée, son père expira. Les Syriens lui mirent des fers aux pieds et lui enlevèrent toutes ses parures.

LXXII.

On fit asseoir Kulsum (sœur de Huçaïn) en dehors de la tente, tête nue, et Zaïnab (autre sœur de Huçaïn) pleurait de son côté, en disant : « Rendez-lui ce qui lui a été enlevé. Elle a consumé son âme (de douleur) à cause de mes fils et de sa sœur défunte. Elle était la tante malheureuse de mes enfants morts.

LXXIII.

» O vous qui êtes le chef des pillards et de ceux qui me déshonorent, accordez au moins une faveur à Zaïnab : laissez à ma sœur et à ma belle-sœur les deux schales que je leur avais donnés ; car ils leurs seront nécessaires pour linceuls. »

LXXIV.

Le méchant qu'elle interpellait lui répondit : « O femme artificieuse, j'ai bien compris que tu es à la tête de toute cette maison ; sors donc la première et monte sur ce chameau ; la troupe de prisonnières t'est confiée. »

LXXV.

Puis il ordonna qu'on mît en avant des prisonniers, pour faire les fonctions de chamelier, Abid qui était malade et languissant. Tout faible qu'il était, il lui fallut marcher pieds nus sur les épines de la route ; à chaque pas qu'il faisait, des ampoules comme des grains de raisin se formaient à ses pieds.

LXXVI.

La reine, qui pleurait gravement auprès du cadavre de son époux, sortit désolée de sa tente devant l'armée des Syriens. Et celui qui avait tué Huçaïn la conduisit (avec Abid et ses compagnes d'infortune) auprès de cet homme au noir visage, qui avait anéanti la maison de Muslim en laissant périr jusqu'à ses orphelins.

LXXVII.

Ce dernier donna ordre d'appeler au plutôt le bourreau et lui dit : « Tranchez la tête à l'enfant qui est ici présent. Quant aux femmes, faites-les périr de faim, ou bien donnez-leur à boire de l'eau salée bouillante. »

LXXVIII.

Comme quelques croyants répandirent alors des larmes, il leur dit : « Vos pleurs me touchent, mais pourquoi n'étiez-vous pas dans la mêlée le jour du combat qui eût lieu entre Ali et le beau-frère du Prophète (100) ? »

LXXIX.

Toutefois, quoiqu'il eut reçut l'ordre d'agir avec violence, il garda pendant quelques jours les membres (survivants) de la famille d'Ali; puis il les envoya à la suite de l'armée auprès de Yazid, pour que ce persécuteur vît ce qu'il devait faire.

LXXX.

Ce tyran, content de ce que cette famille infortunée était plongée dans la douleur, fit entendre ces mots : « Maintenant il me sera facile d'obtenir ce que je désire. » Zaïn Ulabidin ayant dit en effet ce que Yazid souhaitait, il lui permit de se retirer à Médine pour y pleurer ses malheurs.

LXXXI.

Mais Miskin n'a plus la force de continuer le récit de ces fâcheux événements, ni de parler encore de l'extrême douleur de ceux qui pleuraient sur le cadavre de Huçaïn. Toutefois, il ajoutera un dernier hémistiche propre à être répété chaque jour à l'aurore : « Maudits soient les Syriens, béni soit Huçaïn. »

FIN DU MARCIYA.

NOTES.

NOTE 1re, page 39.

Sur Ali et sur la Vierge.

C'est Aïscha, épouse de Muhammad, que les Musulmans Sunnites appellent communément *la Vierge*, parce que, de toutes les femmes du Prophète, ce fut la seule qu'il épousa lorsqu'elle était encore vierge. Mais Haïdari, en sa qualité de schiite, entend ici, par ce terme, Fatima, fille de Muhammad, qui se fit remarquer par sa modestie et son extrême pudeur. Les Schiites d'ailleurs ont assez peu d'estime pour Aïscha qui persécuta Ali.

NOTE 2, page 39.

C'est pour elle qu'est descendu le verset de la pureté.

Le verset de la pureté est probablement le 33e du chapitre XXXIII du Coran, où on lit ces paroles : « Observez les heures de la prière, faites l'aumône, obéissez à Dieu et à son Apôtre. Dieu ne veut qu'éloigner l'abomination de vous tous, de sa famille, et vous assurer une *pureté* parfaite. » En effet, M. Kasimirski observe, dans sa traduction du Coran, que les Schiites citent ce passage à l'appui de l'union intime d'Ali et de sa postérité avec le Prophète.

NOTE 3, page 40.

Aux imams descendants d'Ali.

Cette seconde pièce de vers est consacrée à célébrer la mémoire des huit imams successeurs de Huçaïn, et la troisième celle de Mahdi, le douzième et dernier des imams légitimes, successeurs d'Ali, que les Schiites croient encore vivant. On peut voir leurs noms dans le dictionnaire à la suite de cet ouvrage.

NOTE 4, page 40.

Le défenseur des deux mondes.

On trouvera souvent des locutions semblables dans le courant de cet ouvrage : *Défenseur, avocat, protecteur des deux mondes, imam des deux mondes*, etc. Ces deux mondes sont les génies et les hommes, ou bien le monde présent et le monde futur.

Les Musulmans regardent Muhammad comme le défenseur et l'avocat de son peuple ; ils croient qu'au jour du jugement il intercédera pour tous ceux qui auront embrassé sa religion, et leur obtiendra le salut éternel. Les Schiites, comme on le verra par de nombreux passages de ce livre, lui associent dans cette intercession non-seulement Ali et ses deux fils, mais encore Fatima et les neuf autres imams, leurs descendants directs.

NOTE 5, page 40.

Le plus excellent des hommes.

C'est un titre que les Musulmans donnent à Muhammad.

NOTE 6, page 42.

Par la trempe de son cimeterre.

Pour entendre cette figure et d'autres du même genre qui se reproduisent assez souvent dans cet ouvrage, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails philologiques. Les Persans et les Hindo-Persans disent *l'eau d'un sabre, d'un cimeterre*, pour exprimer le poli et le tranchant d'une arme, à peu près comme nous disons *des perles ou des diamants d'une belle eau ;* ce qui leur fournit une foule de métaphores qui nous paraissent étranges, par exemple : *Il fut désaltéré par l'eau du glaive*, c'est-à-dire *par le tranchant.* Dans ces occasions, j'ai traduit constamment le mot hindo-persan par *la trempe*, qui, venant du verbe *tremper*, offre quelque analogie avec le substantif *eau.*

NOTE 7, page 42.

Prince des martyrs.

C'est un titre donné à Huçaïn tué dans le désert de Karbala, dont la mort fait le sujet des séances que nous traduisons.

NOTE 8, page 42.

Membre de la famille du manteau.

Ali, Fatima son épouse, et leurs deux enfants, Haçan et Huçaïn, composent à eux quatre ce que l'on appelle *la famille du manteau*. Ce nom leur vient du manteau que Muhammad donna à Kaab, fils de Zubaïr, en récompense du panégyrique que ce poète avait fait sur lui. On croit que c'est le même vêtement qui est précieusement conservé à Constantinople. C'est un surtout d'étoffe rayée et qui descend à peine jusqu'aux genoux. On le tient enveloppé de quarante sacs, tous des étoffes les plus riches, et on ne l'expose à la vénération publique qu'une fois l'an, le 15 de ramazan, avec le plus grand appareil.

NOTE 9, page 42.

Quiconque aura prononcé le *fatiha*.

Voyez ce mot au dictionnaire.

NOTE 10, page 43.

Louange au Prophète chéri de Dieu, que le Très-Haut a fait naître de sa propre lumière.

Les docteurs Musulmans enseignent que la première chose que Dieu créa fut la lumière, et que de cette substance, extrêmement pure et subtile, fut tirée l'âme de Muhammad.

NOTE 11, page 43.

A Ali.

Les Musulmans commencent invariablement leurs ouvrages, de quelque nature qu'ils soient, par une invocation à Dieu et à Muhammad; les Schiites lui font constamment succéder une invocation à Ali.

NOTE 12, page 44.

Car celui qui le recherche devient *talib* lui-même.

Il y a ici un jeu de mot, dans l'original, produit par la consonnance des mots *Abu talib*, nom du père d'Ali, *galib*, vainqueur, et *talib*, chercheur. Le nom Abu-Talib peut se traduire par *le père de celui qui cherche* (*Dieu*). C'est Ali qui est ce *talib* ou *chercheur*, et celui qui *recherche* Ali devient *talib*, par cela même parce qu'en cherchant Ali il cherche Dieu.

NOTE 13, page 45.

J'ai terminé cet ouvrage *des dix Séances.*

Nous avons déjà observé dans l'introduction que ce livre est composé de douze séances, auxquelles le rédacteur en a ajouté quatre autres supplémentaires. Peut-être les originaux persans n'en ont-ils que dix, ou bien l'auteur hindoustani en aura composé d'abord le même nombre, puis il aura plus tard divisé les dernières. Au reste, ces douze séances sont destinées à être lues en dix jours, qui sont les dix premiers du mois de muharram.

NOTE 14, page 48.

La poussière des orphelins.

Je regrette que nous n'ayons point, comme les anglais, le terme *orphanage*, pour exprimer l'état d'un orphelin; il rendrait parfaitement l'expression hindoustanie.

NOTE 15, page 48.

Le nom de *Yatim* (orphelin).

Yatim signifie d'abord *orphelin* et secondairement *unique, incomparable.*

NOTE 16, page 48.

La valeur du *durr-i-yatim.*

Il y a ici un jeu de mot entre *yatim*, orphelin, et *durr-i-yatim*, qui est le nom d'une perle très-précieuse que l'on trouve toute seule dans la coquille; c'est sans doute pour cette raison qu'on l'appelle *durr-i-yatim*, nom qui veut dire *la perle de l'orphelin.*

NOTE 17, page 49.

Le possesseur du *laulak!*

Voyez ce mot au dictionnaire.

NOTE 18, page 50.

L'ange Gabriel apporta un jour du paradis quelques miscals de camphre.

Le miscal est un poids équivalent à trois ou quatre grammes.

NOTE 19, page 51.

Et une autre enfin à l'imam Haçan.

Le titre d'imam, appliqué à Haçan et à Huçaïn, est mis ici et dans un grand nombre d'autres passages par anticipation. Haçan hérita de ce titre après la mort de son père, et Huçaïn après la mort de son frère Haçan.

NOTE 20, page 52.

Lorsque l'Apôtre eut entrepris le pélerinage d'adieu.

C'est ainsi qu'on appelle le dernier pélerinage que Muhammad fit à la Mecque, environ 15 mois avant sa mort.

NOTE 21, page 52.

Aujourd'hui j'ai perfectionné pour vous votre religion et mis le comble à mes bienfaits pour vous.

Ce verset est le 5e du ve chapitre du Coran, intitulé *la Table*. C'est ensuite de cette inspiration que Muhammad proclama Ali son successeur. Ce dernier, quoique institué d'une manière aussi solennelle, ne parvint cependant au khalifat que fort longtemps après la mort de son beau-père, comme on l'a vu dans l'introduction.

NOTE 22, page 53.

Mes dents ont été martyres.

Le Prophète perdit en effet quatre dents à la journée d'Uhud. On en garde deux à Constantinople, l'une dans le sérail, et l'autre dans la chapelle sépulcrale de Muhammad II, où on l'expose à la vénération publique la nuit du 27 de ramazan (*Tableau général de l'Empire Ottoman*, tome I). On sait que les Musulmans qualifient de martyrs tous ceux qui perdent la vie dans une guerre contre les infidèles, ou au moins pour une cause juste.

NOTE 23, page 55.

Et qu'il y eut aperçu le sceau de la prophétie.

C'est une empreinte que les Musulmans supposent avoir été commune à tous les prophètes, et comme la marque et la preuve de leur mission. Muhammad possédait ce sceau d'une manière notable, sous

forme de loupe située entre ses deux épaules; elle était entourée de poils et grosse comme un œuf de pigeon. Les uns prétendent qu'elle était de la même couleur que le reste de son corps, les autres disent qu'elle était rouge. Il est rapporté qu'Abu-Ratama, qui avait exercé la médecine avant l'islamisme, dit un jour à Muhammad : « O Prophète ! je connais l'art de guérir ; si tu le veux, je te » guérirai de ce que tu as entre les épaules. » Mais le Prophète lui répondit : « Que celui-là même qui l'a créée guérisse cette marque. » (*Vie de Mohammed*, par M. Noël des Vergers.)

NOTE 24, page 56.

Et de toucher quelques-uns de vos membres sacrés.

Dans les extraits du Théâtre en Perse insérés par M. Chodzko dans la *Revue indépendante* (juillet 1844), cette aventure est mise sur le compte d'un bédouin nommé Sévadé; c'est peut-être un autre nom d'Ikkasa ; mais elle se termine d'une manière moins dramatique que dans Haïdari; car quand l'Apôtre eut mis à nu ses épaules, Sévadé se contenta de lui pardonner, en signalant la haute justice de Muhammad. — Mais dans l'épisode du combat de Bèdre, donné par M. Caussin de Perceval (*Journal asiatique*, février 1839), on lit un fait qui se termine à peu près comme dans notre auteur, le voici : « Ensuite Mahomet mit ses soldats en ordre de bataille. Comme il les faisait aligner avec une flèche sans pointe qu'il tenait à la main, il trouva Séwad, fils d'Irya, qui sortait un peu hors du rang, et lui donna sur le ventre un coup de sa flèche, en lui disant : « Alignes-toi donc, Séwad. — Tu m'as fait mal, Prophète de Dieu, » dit le soldat ; et d'après les lois divines que tu nous a apportées, » j'ai doit à des représailles contre toi. — Hé bien ! venge-toi, » répliqua Mahomet, en ouvrant son vêtement et présentant son ventre. Séwad, au lieu de lui rendre le coup qu'il en avait reçu, passa ses bras autour de son corps et lui baisa la poitrine. « Nous sommes, » lui dit-il, dans un moment où la mort est sous nos yeux. Je vais » peut-être périr. J'ai voulu avant d'être séparé de toi pour toujours, » que ma peau touchât la tienne. » — On a remarqué sans doute que ce soldat porte le même nom que le bédouin cité par M. Chodzko ; d'où l'on peut conclure que ces trois versions offrent le même fait, raconté diversement par les historiens musulmans.

NOTE 25, page 61.

Certes nous sommes à Dieu, et nous retournerons à lui.

Cette formule termine les douze premières séances de cet ouvrage, parce que toutes elles finissent par un événement tragique. Elle est tirée du IIe chapitre du Coran, verset 151. Les Musulmans la répètent comme un acte de résignation dans les grandes calamités; elle correspond à cette pieuse formule de Job qui a passé des Juifs aux Chrétiens : « C'est Dieu qui l'a donné, c'est Dieu qui l'a ôté; que le nom de Dieu soit béni ! »

NOTE 26, page 65.

Amène Adam et Ève dans le paradis supérieur.

On voit qu'il est ici question de deux paradis, celui de la terre, appelé aussi Eden ou paradis terrestre, et le paradis supérieur qui est placé dans le ciel, perpendiculairement au-dessus de celui de la terre. L'auteur les appelle ici chacun d'un nom particulier; il nomme l'inférieur *Jinnat* ou le jardin, et le supérieur *Firdaus* ou le paradis proprement dit.

NOTE 27, page 66.

Comme un soleil lumineux dans la sphère de l'existence.

La préexistence de Muhammad à Adam est un dogme consigné dans le Coran, suivant ces paroles : « Adam était encore entre le « corps et l'esprit, entre l'eau et la terre, que j'étais Prophète. » (Voyez aussi le dictionnaire, au mot *laulak*.)

NOTE 28, page 68.

O monarque de la sentence *la fata!* prince de la surate *Hal ata*.

L'expression *la fata*, que l'on trouve ici, est complétée plus loin, dans la douzième séance, par les mots *ila Ali*, ce qui veut dire : *il n'y a de brave qu'Ali*. C'est une sentence ou tradition fort célèbre parmi les Schiites; la voici en entier : *Il n'y a de brave qu'Ali; il n'y a de* (*bonne*) *épée que Zulfacar*. Le participe *descendu* (*du ciel*) qui accompagne cette sentence, dans la douzième

séance, pourrait faire croire que c'est un verset du Coran; toutefois, on ne le trouve pas dans la rédaction du Coran telle qu'elle nous est parvenue. Peut-être faisait-elle partie de l'exemplaire que les Schiites prétendent être resté entre les mains d'Ali et de ses descendants, et qui au reste n'a pas été consulté pour la rédaction de celui dont se servent les Sunnites. On peut voir à ce sujet le chapitre inconnu du Coran, publié par M. Garcin de Tassy et Mirzâ Kazem-Beg, dans le *Journal asiatique* (mai 1842 et décembre 1844), et les observations de ce dernier sur les changements et suppressions dont les Schiites accusent les Sunnites.

Hal ata est le commencement du chapitre LXXVI, intitulé Surate de l'homme. Les Schiites appliquent à Ali et à sa famille la plus grande partie de ce chapitre, qui prédit le bonheur futur des justes, mais particulièrement les versets suivants : « 5. Les justes boiront des coupes remplies d'un mélange de camphre; — 6. C'est une source à laquelle boiront les serviteurs de Dieu (ils la conduiront en rigoles où ils voudront); — 7. Les justes qui accomplissent leurs vœux et craignent le jour dont les calamités s'étendront au loin; — 8. Qui, quoique soupirant eux-mêmes après le repas, donnent à manger au pauvre, à l'orphelin et au captif; — 9. En disant : Nous vous donnons cette nourriture pour être agréables devant Dieu, et nous ne vous en demanderons ni récompense, ni actions de grâces, etc. » Voici la note de M. Kasimirski sur ce passage : « Selon les commentateurs, les deux versets 7 et 8 s'appliquent à Ali et à sa famille. Hassan et Houssein, fils d'Ali, étant tombé malades, Ali et Fatima, sa femme, firent vœu de jeûner pendant trois jours, si les enfants guérissaient. Dès le premier jour (le jeûne chez les Musulmans consiste à ne manger qu'à la nuit tombante), Ali n'ayant pas de quoi faire du pain, emprunta de la farine à un juif, et Fatima en cuit cinq pains au four. Là-dessus se présente un pauvre qui demande à manger; les cinq pains lui sont donnés, et la famille passe la nuit sans rien manger; le lendemain, le pain préparé est donné à un orphelin, et le troisième jour, à un captif. L'ange Gabriel vint, par la révélation de ce passage, féliciter Mahomet de cette bonne œuvre de sa famille. »

NOTE 29, page 69.

Et nous romprons le jeûne ensemble.

Pour entendre ces dernières paroles, il faut se rappeler que Muhammad mourut le 13 de rabi-ulawal, et Fatima six mois après;

par conséquent dans le mois de ramazan, qui est comme le carême des Musulmans, car pendant ce mois, il leur est défendu de prendre la moindre nourriture tant que le soleil est sur l'horizon; Fatima étant donc morte avant l'expiration de ce temps d'austérité, dut aller rompre le jeûne dans le ciel.

NOTE 30, page 70.

Je suis persuadée qu'aujourd'hui même, dans quelques heures.

Le texte porte *dans trois pahars.* Le *pahar* est dans l'Hindoustan une division du temps correspondant à trois de nos heures. Deux ou trois pahars formeraient donc six ou neuf heures. Mais ici et dans la suite, j'ai évité d'employer ce terme, comme inconnu aux arabes et aux Syriens, surtout à l'époque où se passe notre histoire.

NOTE 31, page 72.

C'est de m'ensevelir pendant la nuit, et de ne permettre à aucun œil profane de s'arrêter sur mon cercueil.

La religion fait aux Musulmans un devoir rigoureux de laver les corps de tous les fidèles décédés, hommes, femmes ou enfants. Il n'y a d'exception que pour ceux qui sont morts les armes à la main et qu'on appelle *Martyrs*, leur sang leur tenant lieu de lotion funéraire. Cependant Fatima ordonna en mourant, par pudeur sans doute, de n'employer à son égard, ni les lotions funéraires, ni les linceuls, de ne pas découvrir son corps et de l'inhumer avec ses vêtements; ce qui fut scrupuleusement exécuté. C'est le seul exemple que cite l'histoire de contravention à la loi générale. (*Tableau général de l'Empire Ottoman*, tome II.)

NOTE 32, page 76.

Le Lion de Dieu.

C'est un des surnoms d'Ali; il lui fut donné à cause de son courage dans les combats.

NOTE 33, page 77.

Le *takbir.*

Ali, en sa qualité d'imam, avait seul le droit de faire en public la prière canonique. Les imams particuliers n'agissent dans toutes

les mosquées secondaires qu'au nom et sous l'autorité de l'imam suprême. (Voyez au dictionnaire le mot *takbir* et les autres vocables orientaux de cette pièce de vers.)

NOTE 34, page 78.

Celui qui résout les difficultés.

Celui qui résout les difficultés est ici Ali, en sa double qualité d'imam, et d'homme profondément versé dans la doctrine de l'islamisme.

NOTE 35, page 78.

Le *matla*, ni le *macta*.

C'est-à-dire ne saurait garder aucun ordre dans la composition d'une pièce de vers. Le *matla* en est le premier distique, et le *macta* le dernier.

NOTE 36, page 79.

Il conquit la forteresse de Khaïbar, à l'âge de huit ans.

C'est une erreur de Haïdari. La forteresse de Khaïbar fut prise la septième année de l'hégire ; et Ali était alors âgé de trente ans.

NOTE 37, page 83.

Lève-toi, lui dit-il, et fais tes ablutions.

C'est un précepte formel pour les Musulmans de se laver certaines parties du corps avant de se mettre à prier, suivant ce verset du Coran : « O vous qui croyez ! lorsque vous vous disposez à la prière, lavez-vous le visage et les mains jusqu'au coude, baignez-vous la tête, et les pieds jusqu'à la cheville. »

NOTE 38, page 83.

La journée du Fossé.

C'est le nom d'une guerre que les Curaïschites, réunis aux Juifs nadhirites, livrèrent à Muhammad, et où celui-ci remporta la victoire. Ce nom lui vient du fossé ou retranchement que le Prophète fit faire autour de Médine pour protéger cette ville contre les ennemis. On dit qu'en creusant, les travailleurs rencontrèrent une roche si dure, qu'il était impossible de la briser. Le Prophète s'arma

d'une massue de fer d'une grosseur énorme. Au premier coup qu'il porta à la pierre, il en sortit une si grande lumière, qu'on aperçut les forteresses que Chosroès avait élevées à Persépolis, ville située à l'est de Médine. Au second coup, une seconde lumière fit voir au midi toute l'étendue du Yaman; enfin, au troisième coup, on vit distinctement au nord les murs de la ville de Constantinople. Ce prodige marquait que la Perse, l'Arabie et l'empire grec seraient un jour soumis aux armes des Musulmans. Ce ne fut pas le seul miracle opéré par Muhammad pendant qu'on creusait le fossé. Une autre roche résistait aux efforts des piocheurs; le Prophète fit apporter de l'eau, cracha dedans, et en fit arroser la pierre qui devint friable. Il nourrit tous les travailleurs avec une poignée de dattes, et lorsque les ouvriers furent tous rassasiés ces fruits débordaient encore du manteau sur lequel il les avait mis. Un autre jour, il les nourrit tous avec une brebis maigre et un pain d'orge. — Après de légères escarmouches qui durèrent plus de vingt jours, Ali remporta la victoire, en mettant à mort, dans un combat singulier, Amr, fils d'Abd-Wudd (et non pas *Omar, fils d'Abdud*, comme porte en cet endroit la traduction), celui-ci avait blessé son antagoniste à la tête. (Voyez au *dict.* Amr, fils d'Abd-Wudd.

NOTE 39, page 88.

J'atteste qu'il n'y a point d'autre Dieu que Dieu; j'atteste que Muhammad est l'envoyé de Dieu.

Ces paroles constituent la profession de foi musulmane; tout bon Musulman doit la réciter avant d'expirer.

NOTE 40, page 91.

Laisse couler dans cette assemblée le sang du cœur.

Expression métaphorique très-fréquente dans cet ouvrage, et qui signifie les larmes.

NOTE 41, page 94.

La nuit de l'heureuse destinée.

La nuit de l'heureuse destinée, que d'autres traducteurs appellent la nuit du décret, est une des nuits du mois de ramazan, dans laquelle Muhammad prétendit avoir reçu le Coran. Les docteurs prétendent que Dieu n'a pas permis aux hommes de connaître préci-

sément quelle était cette nuit parmi celles de tout le mois. On la place communément le 27 de ramazan. Le chapitre xcvii^e^ du Coran est intitulé *la Nuit de l'heureuse destinée;* il contient cinq versets. Le voici : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Certes, nous l'avons fait descendre (le Coran) dans la nuit de l'heureuse destinée. Et voici ce que t'apprend la nuit de l'heureuse destinée. La nuit de l'heureuse destinée est plus excellente que mille mois. Dans cette nuit, les Anges et l'Esprit descendirent avec la permission de Dieu, portant ses ordres sur toutes choses : et la paix régna jusqu'au lever de l'aurore. »

NOTE 42, page 94.

Le 27 du mois de safar.

Je croirais volontiers qu'il y a ici erreur dans l'original, et qu'il faut lire le 17 du mois de safar, car ce fut le lendemain 18 que Haçan fut empoisonné pour la troisième fois par Jada. Alors les événements qui suivent ici immédiatement, se seraient passés antérieurement. Autrement l'époque ci-dessus relatée aurait précédé d'un an ou deux la mort de Haçan.

NOTE 43, page 97.

La mère de Cacim.

Haçan avait eu Cacim d'une femme autre que celle qui est appelée ici Jada ou Asma.

NOTE 44, page 98.

Puis ayant fait venir ses nobles frères.

Haçan avait d'autres frères que Huçaïn ; car, après la mort de Fatima, Ali avait épousé plusieurs femmes, entre autres Omm-Unnabiin, dont il eut Abdallah, Abbas, Osman et Jafar, qui tous quatre furent tués à la bataille de Karbala ; Asma, mère de Yahia et d'Adn, et Omm-Habiba, mère d'Omar.

NOTE 45, page 98.

Je veux aller passer trois ou quatre jours.

Cette expression indique ici un temps indéterminé, beaucoup plus long cependant que l'espace de quatre jours ; car Mossul est fort éloigné de Médine.

NOTE 46, page 108.

Tel que le sacrifié en Dieu, tel que l'ami de Dieu.

Le sacrifié en Dieu est Ismaël, père des Arabes, que les Musulmans prétendent avoir été destiné au sacrifice, et non pas Isaac, en quoi ils contredisent les livres saints. L'ami de Dieu est Abraham, père d'Ismaël.

NOTE 47, page 109.

La livrée de la maison sainte.

Lorsque les pélerins sont arrivés à une certaine distance de la Mecque, à l'endroit où commence le territoire sacré, ils doivent cesser toute affaire profane, bannir tout plaisir, tout divertissement, et ne plus s'occuper que d'œuvres de religion. Ils prennent en ce lieu les vêtements destinés à l'accomplissement du pélerinage.

NOTE 48, page 109.

C'est Elie, ou la fontaine de vie.

Cette fontaine fut trouvée par le prophète Khizr, qui but de ses eaux et acquit ainsi l'immortalité. (Voyez *Khizr*, au dictionnaire.)

NOTE 49, page 111.

La députation des habitants de Kufa.

Après la mort de Muawia, Huçaïn ayant refusé de reconnaître son fils Yazid pour khalife, et ayant en conséquence été obligé de se réfugier à la Mecque, les habitants de Kufa lui envoyèrent une députation pour l'engager à venir dans cette ville, où la famille de son père avait beaucoup de partisans, en s'engageant à soutenir ses droits contre l'usurpateur.

NOTE 50, page 112.

Enfin Muslim parvint avec mille peines sur les bords du fleuve.

L'Euphrate, sur la rive duquel est située Kufa.

NOTE 51, page 115.

Le *takhti*.

Le *takhti* est une espèce de planche ou de chevalet, sur lequel on attache le patient condamné à recevoir la bastonnade.

NOTE 52, page 117.

Fils de Murjana.

J'ignore ce qu'est ce nom que Muslim donne ici à Obéid-allah, fils de Ziyad; peut-être fait-il allusion à la naissance illégitime de son père, qui, au reste, avait été plusieurs fois reprochée à Ziyad lui-même.

NOTE 53, page 120.

Frappez-vous la tête en pleurant sur Muhammad.

Il ne faut pas confondre ici ce Muhammad avec le Prophète, ni cet Ibrahim avec le patriarche Abraham; ceux dont il est question dans ce gazal sont les deux enfants de Muslim.

NOTE 54, page 132.

Des écrivains distingués ont remarqué que le mois de muharram était le plus saint des mois.

Le nom même de muharram signifie *sacré, prohibé, inviolable*. Ce mois est ainsi appelé parce que, même avant l'islamisme, il était défendu aux Arabes de se faire la guerre pendant sa durée (la même défense avait lieu pendant les mois de rajab, de zilkada et de zilhijja). — Depuis Muhammad, de grands événements arrivés pendant ce mois ajoutèrent encore à sa sainteté; car ce fut pendant ce mois que le Coran fut détaché du ciel pour être communiqué aux hommes; enfin c'est pendant ce mois que les Schiites célèbrent le grand deuil de Huçaïn, martyrisé le 10 de muharram.

NOTE 55, page 132.

Le vendredi est le plus saint des jours de la semaine.

Le vendredi est pour les Musulmans ce que le samedi est pour les Juifs et le dimanche pour les Chrétiens. Il paraît que la sanctification de ce jour était antérieure à l'islamisme. Les Musulmans appellent le vendredi *jumaat* ou le jour de l'assemblée.

NOTE 56, page 137.

Et l'ayant déchirée comme un linceul, il en revêtit Hurr.

Nous verrons un fait semblable dans la huitième séance. Ceux qui s'élançaient sur le champ de bataille avec l'intention de combattre

jusqu'à la mort, se revêtaient quelquefois d'un linceuil funéraire avant d'en venir aux mains, pour preuve de leur résolution, et en même temps pour faciliter leur ensevelissement, rite de la plus grande importance chez les Musulmans; cependant ceux qui meurent à la guerre peuvent être inhumés avec leurs habits.

NOTE 57, page 137.

Le mètre *rajaz*.

Je note ici, pour les orientalistes, que partout où l'auteur indique le mètre *rajaz*, il se trouve que la pièce de vers est du mètre *ramal*.

NOTE 58, page 142.

Il prendrait la couleur bleue.

Le bleu est la couleur du deuil chez plusieurs peuples de l'Orient.

NOTE 59, page 143.

De ce qu'il sera ordonné même aux femmes de fermer les yeux.

On sait que chez les Arabes, et en général chez les Musulmans, il n'est pas permis à un homme d'arrêter sa vue sur une femme, à moins qu'elle ne soit sa proche parente; voilà pourquoi en Orient les femmes ne paraissent pas en public, ou n'y paraissent que voilées.

NOTE 60, page 150.

Et fit flotter comme un linceul sa robe de mariage.

Voyez la note 56 ci-dessus.

NOTE 61, page 150.

Comme le rossignol au cœur brisé pour sa rose.

Les amours du rossignol et de la rose sont le sujet d'une allégorie fort célèbre en Orient. Il y est fait allusion jusqu'à satiété dans les poésies arabes, persannes, hindoustanies, etc.

NOTE 62, page 154.

Le jeune Haschimite porta un tel coup à cet infidèle que celui-ci tomba de cheval fendu en deux comme un concombre.

Ce stratagème n'est peut-être pas selon les règles de la chevalerie,

telles que nous les entendons; mais les Orientaux sont moins délicats sur ce point que les nations policées de l'Occident. Arzac, d'ailleurs, avait forfait le premier à la chevalerie, en perçant volontairement le cheval de son adversaire.

NOTE 63, page 154.

Dieu est grand.

En arabe : *Allahu akbar!* est le cri de guerre des Musulmans, comme celui des Français dans le moyen-âge était *Montjoie, saint Denis!*

NOTE 64, page 155.

A moi, mon oncle! à mon secours!

Ces cris, et d'autres semblables qu'on a déjà remarqués et qu'on remarquera encore par la suite, sont moins pour demander du secours dans une situation désespérée, que pour inviter ceux de son parti à venir recueillir leur frère d'armes, soit afin de recevoir ses derniers adieux, soit afin de lui donner la sépulture.

NOTE 65, page 157.

Elle a mis sur sa figure de la poussière au lieu de *sandal*.

Il est fait allusion dans cette élégie à plusieurs coutumes et à différents ornements propres aux Hindous. Il n'en faudrait pas conclure que les unes ou les autres eussent été en usage chez les descendants du Prophète. Aussi l'auteur a-t-il soin de ne les introduire que dans les pièces de vers, usant en cela de la liberté accordée aux poètes en Orient comme en Occident; car dans la prose il est en général fort exact. On peut voir dans le dictionnaire les noms étrangers cités dans cette élégie.

NOTE 66, page 161.

Il ne resta plus que ceux-là seulement dont les noms sont consignés dans les livres des Martyrs.

C'est-à-dire soixante-douze combattants tous proches parents de l'imam Hucaïn.

NOTE 67, page 162.

O Abu-Abdallah!

Abu-Abdallah, père d'Abdallah, était un surnom de Hucaïn, peut-être parce qu'il avait eu un fils du nom d'Abdallah.

NOTE 68, page 163.

Il ajouta en s'adressant aux enfants de Muslim, fils d'Aquil.

Nous avons vu dans la cinquième séance, qu'outre ses deux petits-enfants que Muslim avait emmenés avec lui à Kufa, il avait laissé à Médine ses fils aînés. Ce sont ceux-ci qui suivirent l'imam Hucaïn à l'expédition de Karbala.

NOTE 69, page 164.

Fatima Kubra.

Il paraît par ce passage, et par un autre encore qu'on verra dans la suite, que Fatima Kubra était retournée à Médine après la mort de Cacim son époux. En effet, dans la suite de son discours Huçaïn ne la recommande pas à son frère, comme il fait à l'égard de ses autres enfants.

NOTE 70, page 175.

Celui qui résout les difficultés.

Nous avons déjà vu cette qualification donnée à Ali, chargé par sa fonction d'imam d'expliquer les difficultés de la loi et de la doctrine.

NOTE 71, page 175.

O fidèles! cette dernière nuit.

Cette séance en effet doit être lue la dixième nuit de muharram, qui est la dernière et la plus solennelle du deuil de Huçaïn. La onzième et la douzième séances se tiennent dans la même nuit

NOTE 72, page 177.

On dit que la dixième nuit du mois de muharram, *etc.*

Cet alinéa paraît un hors-d'œuvre et coupe la narration; l'auteur l'aura ajouté après coup, ou bien des copistes l'auront transposé.

NOTE 73, page 182.

Ali Akbar s'étant donc levé, fit ses ablutions avec la poussière de Karbala.

A défaut d'eau, la loi musulmane permet, ordonne même de faire les ablutions légales avec du sable ou de la terre. Après la journée

de Gazwai Mériçak, le Prophète, accompagné d'Aïscha et d'Abu-bakir, se trouvant le jour d'après dans un lieu désert et aride, reçut du ciel ce verset du Coran : « Si vous ne trouvez pas d'eau, frottez-vous le visage et les mains avec du sable fin et pur (chap. v, verset 9). » L'apôtre et ses disciples firent alors leurs ablutions avec du sable et récitèrent le namaz.

NOTE 74, page 184.

L'échanson du Kauçar.

C'est Ali qui est l'échanson en titre du Kauçar; mais ici l'auteur attribue aussi cette fonction à Huçaïn. Il paraît du reste qu'Ali partage volontiers cette charge avec tous ses enfants, au moins avec ceux qui lui ont succédé dans l'imamat.

NOTE 75, page 185.

Dirigea son gulgun.

Gulgun n'était pas, il est vrai, le nom du cheval d'Ali Akbar; mais l'auteur emploie ici ce nom absolument dans le même sens qu'un écrivain européen dirait en parlant d'un cavalier quelconque : Il s'élance sur son Bucéphale. (Voyez *Gulgun*, au dictionnaire.)

NOTE 76, page 191.

Sachez que c'est demain matin.

Demain matin exprime, suivant la manière des Indiens, le matin qui suit immédiatement la nuit où l'on est.

NOTE 77, page 199.

Douzième séance.

Cette séance ne commence pas, comme les précédentes, par la stance ou le quatrain de rigueur. Il est probable que d'abord elle ne faisait qu'un tout avec la précédente, qui est très-courte. Au surplus, les séances dixième, onzième et douzième, sont destinées à être lues dans la même nuit, apparemment à des heures différentes.

NOTE 78, page 201.

Il révéla à l'imam Zaïn-Ulabidin les vérités de premier et de second ordre, et toutes les connaissances dont qui que ce soit n'avait été instruit hors de la famille du Prophète.

La fonction de l'imam suprême était d'interpréter le Coran et la

tradition. On voit ici la succession de l'imamat selon les Schiites, qui prétendent que cette dignité passa de Haçan, non point à ses enfants, mais à son frère Huçaïn. Il y a eu cependant des sectateurs d'Ali, qui voulaient que l'imamat eut été transmis de Haçan à son fils Abdallah, et ensuite à son petit-fils Yahia, qui manifesta même des prétentions au khalifat, mais sans succès. Cependant le sentiment qui a prévalu, est que Huçaïn hérita de son frère cette dignité, et cela parce qu'il fut proclamé khalife à Kufa. Or le khalifat emportait avec lui la dignité d'imam.

NOTE 79, page 202.

Abid.

C'est une abréviation pour Zaïn-Ulabidin.

NOTE 80, page 202.

Je suis seule étrangère au milieu d'elles.

Schahar-Banu, épouse de Huçaïn, était d'origine persane. (Voyez son article au dictionnaire.)

NOTE 81, page 203.

La surate *hal ata*.

Voyez la note 28, ci-dessus.

NOTE 82, page 203.

La sentence *bezahu-minni*.

Bezahu-mini semble être aussi le commencement d'un verset du Coran, comme le démontre le verbe *est descendu ;* mais il est dans le cas du *la fata*, sur lequel on peut voir la note 28 ci-dessus. Il ne se trouve pas dans le Coran actuel, et a pu faire partie des portions que les Schiites supposent avoir été retranchées en haine d'Ali et de sa famille.

NOTE 83, page 204.

Jafar Tayar est mon oncle, il vole continuellement dans les bocages du paradis.

L'auteur se sert ici du verbe *voler*, par allusion au surnom de Jafar, qui est *tayar*, c'est-à-dire *l'oiseau*.

NOTE 84, page 206.

En produisant ainsi le feu et l'eau, il offre, par la réunion de ces deux éléments, tout ce qu'il y a de plus resplendissant.

Le sens de ces deux distiques ne peut être apprécié que dans l'original. Ce que l'auteur appelle *la flamme* d'un cimeterre, ce sont les espèces d'éclairs qu'il lance lorsqu'il est agité rapidement et que sa lame est bien polie. D'un autre côté, nous avons déjà vu que les Orientaux emploient le mot *eau* pour exprimer la trempe d'un instrument tranchant. Or, en persan, les mots *ab*, eau, et *tab*, lumière ou chaleur, forment, réunis, le mot *abtab*, splendeur.

NOTE 85, page 209.

La prostration légale.

En cas de maladie ou d'infirmité, la loi musulmane dispense des prostrations qui doivent accompagner la prière; mais elle oblige à y suppléer par des inclinations de la tête et du corps, ou au moins par des signes de tête. Cependant il est nécessaire d'avoir le visage et les pieds tournés vers la Mecque.

NOTE 86, page 211.

Pour la cérémonie des fleurs en l'honneur de l'imam Iluçaïn.

Cette cérémonie a lieu le troisième jour après le décès d'une personne; elle consiste à aller jeter des fleurs sur sa tombe. Dans la cérémonie que l'on fait pour Iluçaïn, on prend les fleurs qui ornent son cénotaphe, et on les dépose dans la terre.

NOTE 87, page 212.

Il compta cent vingt-quatre capitaines honorés de la masse d'armes.

Ce qui formait un effectif de 12,524 hommes.

NOTE 88, page 217.

C'est en pleurant que le nuage du printemps élabore la perle dans la coquille.

« Suivant les auteurs orientaux, tous les ans, le seizième jour du

mois de nisan, les huîtres à perles s'élèvent à la surface de la mer, et entr'ouvrent leur coquille de nacre, pour recevoir une douce pluie ou rosée qui tombe du ciel à cette époque, et dont les gouttes se coagulant forment ensuite des perles. » (Note extraite des *Contes du Cheykh el Mohdy*, de M. Marcel.)

NOTE 89, page 220.

De ses ongles, en guise d'archet, elle a fait de son visage un parterre de tulipes.

Par le sang dont elle l'a moucheté en se déchirant la peau.

NOTE 90, page 233.

Si les cables de la terre n'eussent été enlevés.

Les Orientaux supposent que la terre est, comme une tente, soutenue par des pieux et arrêtée par des cables, que l'on enlève lorsqu'on veut plier la tente et la transporter ailleurs. Il y a ici une métaphore un peu forcée, par laquelle la dame veut dire que, pour franchir en si peu de temps un espace si long, il a fallu nécessairement que Dieu arrachât les cables de la terre et la repliât, pour ainsi dire, afin de lui raccourcir le trajet; à peu près comme un insecte ferait le tour d'un parapluie fermé, plus promptement que s'il était tendu.

NOTE 91, page 235.

Elle pleura jusqu'à ce que son âme fût réunie à Dieu.

Le contexte donne à entendre que Sukaïna mourut en cette occasion; on sait cependant par l'histoire qu'elle survécut, et même qu'elle se maria par la suite. (Voyez *Sukaïna*, au dictionnaire.)

NOTE 92, page 236.

Afin qu'aucun œil profane ne se portât sur ces pudiques et sacrés pavillons.

C'est-à-dire, afin qu'aucun homme ne puisse apercevoir les femmes ou ce qui se passait dans leur tente, ce qui n'était permis qu'à leurs proches parents.

NOTE 93, page 241.

Marciya de Miskin.

Cette pièce de vers est due à *Miskin*, poète hindoustani distingué. On la chante à l'occasion de la commémoration du martyre de Huçaïn, soit dans les *imam bara*, soit à la procession du *Taziya*, ou représentation de la châsse de ce petit-fils de Mahomet. (Voyez dans mon *Mémoire sur la Religion musulmane dans l'Inde*, page 130 et suivantes, différents détails sur la fête qu'on célèbre en commémoration du martyre de Huçaïn, fête à l'occasion de laquelle on chante ce Marciya.) (Note de M. Garcin de Tassy.)

NOTE 94, page 243.

Il les envoya vers le soir hors de la ville.

Le docteur Gilchrist, qui a donné, dans sa Grammaire hindoustani, page 217, la traduction de cette strophe, met *après minuit* (after midnight); mais il y a dans le texte le dernier *pahar* (du jour), c'est-à-dire *le soir*. (Note de M. G. T.)

NOTE 95, page 250.

Moi, qui ai mangé du sel avec vous.

C'est-à-dire, vous à qui j'ai des obligations. (Note de M. G. T.)

NOTE 96, page 255.

Demain.

C'est-à-dire au jour du jugement. (Note de M. G. T.)

NOTE 97, page 256.

La fille de Huçaïn.

Sakina Kubra. (Voyez mon *Mémoire sur la Religion musulmane dans l'Hindoustan*.) (Note de M. G. T.)

NOTE 98, page 257.

Abid.

C'est-à-dire Zaïn-Ulabidin, autre fils de Huçaï

(Note de M. G. T.)

NOTE 99, page 257.

Zulikha peut-elle être contente, privée de Joseph?

La légende de Joseph et Zulikha est un des thèmes favoris des poètes orientaux. Ce sont les amours du fils de Jacob avec la femme de Putiphar.

NOTE 100, page 260.

Le jour du combat qui eut lieu entre Ali et le beau-frère du Prophète.

Le beau-frère du Prophète est Muawia, dont la sœur Omm-Habiba avait épousé Mahomet.

FIN DES NOTES.

DICTIONNAIRE

DE TOUS LES NOMS PROPRES

ET AUTRES VOCABLES ORIENTAUX

QUI SE TROUVENT DANS CET OUVRAGE.

DICTIONNAIRE.

ABBAS ALI, fils d'Ali l'approuvé et d'Omm-Unnabiin qu'Ali avait épousée aprés la mort de Fatima. Il combattit à Karbala, sous les ordres de son frère Huçaïn, dont il portait l'étendard. Il périt en tâchant de se procurer de l'eau dans l'Euphrate, pour désaltérer les femmes du harem de Hucaïn qui se mouraient de soif. Sa mort fait le sujet de la neuvième séance.

ABDALLAH, fils d'Abbas ; voyez IBN-ABBAS.

ABDALLAH, fils de Mubarak, est un homme en grande réputation de sainteté parmi les Musulmans ; il a dû être contemporain du Prophète. Il a été inhumé dans la ville de Hit, située sur les bords de l'Euphrate, dans l'Irac, où l'on visite son tombeau. On lit une de ses traditions dans la cinquième séance.

ABU-ABDALLAH, père d'Abdallah, surnom donné à Huçaïn, peut-être parce qu'il avait eu un fils de ce nom.

ABULFAS-SUHAIL, surnommé Saïdi ; un des compagnons de Muhammad. On lit une de ses traditions dans la séance du dixiéme jour après le décès.

ABUL-MUBID, écrivain arabe ; on en trouve un fragment dans la séance du quarantième jour.

ABUL-MUFAKHIR, écrivain arabe ; on trouve un fait rapporté par lui dans la séance pour le vingtième jour.

AHMAD; les Musulmans donnent à leur Prophète quatre vingt-dix-neuf noms ou attributs, précisément autant qu'ils en donnent à Dieu. Mais il en est trois plus célèbres que les autres, car, d'après eux, il s'appelle *Ahmad* dans le ciel, *Muhammad* sur la terre, et *Mahmoud* dans les enfers. Ces trois noms dérivent de la même racine, et signifient *le loué*.

AKBAR, ou Ali Akbar, Ali le grand ou l'ainé; fils de Huçaïn et de Schahar-Banu. Il perdit la vie en combattant pour son père à la bataille de Karbala. Sa mort fait le sujet de la dixième séance.

ALCAMA; c'est le nom d'un ruisseau affluent de l'Euphrate ou, peut-être, un nom de l'Euphrate même.

ALI, fils d'Abu-Talib, petit-fils d'Abdal-Muttalib, aïeul de Muhammad, et par conséquent cousin-germain du Prophète, dont il devint le gendre en épousant Fatima sa fille. Proclamé par Muhammad son successeur, à la station d'Arafa, il ne fut cependant que le quatrième khalife, et ne garda cette dignité que quatre ans et neuf mois, ayant été assassiné le 19 du mois de ramazan, l'an 40 de l'hégire, par un fanatique nommé Abdurrahman, fils de Maljam, qui le frappa dans la principale mosquée de Kufa, pendant qu'il faisait la prière publique. Ali était âgé de soixante-trois ans; sa mort fait le sujet de la troisième séance. Avec lui finit le khalifat parfait, qui, suivant la prédiction de Muhammad, ne devait durer après sa mort que l'espace de trente ans. Les Schiites le regardent même comme le seul vrai et unique khalife, car ils ne comptent ses prédécesseurs Abu-bakir, Omar et Osman, que comme des usurpateurs. On peut voir les principaux événements de sa vie dans l'introduction de cet ouvrage.

Ali joignait à la dignité de khalife celle d'imam, ou chef suprême de la religion musulmane. Il a joué pendant toute sa vie un fort beau rôle. Intrépide guerrier, souverain équitable, docteur pieux et consciencieux, il était encore ami des lettres, habile orateur et poète estimé. On a de lui plusieurs ouvrages. Ses *Sentences morales* et ses *Proverbes* se

trouvent dans la Bibliothèque bodléienne et dans la Bibliothèque royale de Paris. Golius et Lette en ont publié une partie. Ses discours sont encore restés manuscrits; on en désire la publication. On verrait avec non moins de plaisir éditer ses poésies, qui existent au Vatican, à la Bibliothèque bodléienne, et à la Bibliothèque royale.

Les Schiites professent pour Ali la vénération la plus profonde; quelques-uns le regardent comme l'égal de Muhammad, ils lui rendent une espèce de culte; il en est qui l'ont en quelque sorte divinisé. Aussi lui donnent-ils un grand nombre de noms ou d'épithètes, dont nous rapportons ici les principaux qui se trouvent la plupart dans cet ouvrage. Ils l'appellent donc *Amir-ulmuminin*, le commandeur des croyants; — l'*Imam*, ou le pontife des deux mondes; — le défenseur ou l'avocat du jour du jugement; — *Al-galib*, le victorieux; — *Açad Ullah* ou *Scher-i-Khuda*, le lion de Dieu; — *Haïdar*, le lion; — *Waci*, le légataire ou le mandataire du Prophète; — *Murtaza*, l'approuvé ou l'agréé de Dieu et des hommes; — *Faïz-ulnuwar*, le distributeur des grâces; — *Schah marduman*, le roi des hommes; — *Saqui-Kauçar*, l'échanson du Kauçar, etc.

ALI AKBAR; voyez AKBAR, ci-dessus.

ALI ASGAR; voyez ASGAR, ci-après.

ALI IBN HUÇAIN ou ALI, fils de Huçain; voyez ZAIN-ULABIDIN.

AMINA; voyez EMINA.

AMIR; voyez EMIR.

AMR, fils d'Abd-Wudd. Il y avait déjà plus de vingt jours que les infidèles harcelaient Muhammad et ses partisans assiégés dans Médine (c'est ce que l'on appelle la guerre du fossé), lorsque Amr fils d'Abd-Wudd, officier ennemi sortit des rangs pour terminer le différent par un combat singulier. Ali, qui était son cousin, répondit à l'appel. « O fils de mon frère, lui dit Amr, je ne voudrais pas te tuer. — Et

moi je veux ta mort, reprit Ali. » A ces mots, Amr, enflammé de colère, descendit de son cheval auquel il coupa les jarrets, et courant vers Ali, ils se livrèrent un furieux combat. Un nuage de poussière s'éleva autour d'eux ; mais les Musulmans entendirent retentir *Allah akbar !* et ils surent ainsi qu'Ali avait tué son ennemi. Bientôt le nuage se dissipa et l'on vit Ali sur la poitrine d'Amr qu'il égorgeait ; mais Ali avait reçu à la tête une blessure formidable, qui, ayant été guérie, fut r'ouverte plus tard, par le cimeterre d'Ibn-Maljam. (*Vie de Mohammed,* par M. Noël des Vergers.)

AMR, fils de Laïs, succéda à son frère Yacoub, fondateur de la dynastie des suffarides ou des chaudronniers, qui régna sur le Khorassan. Yacoub, fils de Laïs, ouvrier en cuivre ou chaudronnier, dédaigna le travail ; il se fit chef de bandits ; puis s'étant attiré l'estime de Darham, prince du Ségestan, il parvint peu à peu à gagner les troupes de cette province, dont il avait été fait général, et s'en fit proclamer souverain au détriment de la postérité de son bienfaiteur. Il conquit le Khorassan l'an 257 de l'hégire, prit la ville de Balk, sa capitale, et soumit ensuite le Tabaristan. Il eut des guerres à soutenir contre le khalife Mutamid, et mourut enfin l'an 265, laissant son royaume à son frère Amr. Celui-ci fut reconnu et confirmé dans ses possessions par le khalife ; mais plus tard le même Mutamid, mécontent de lui, fit supprimer son nom, qu'on avait coutume de joindre à celui du khalife dans les prières publiques. Amr, piqué de cet affront, porta les armes contre lui ; mais il fut battu. Il fit ensuite la guerre à Muhammad, fils de Zaïd, qui, se prévalant de sa naissance (il descendait d'Ali par Haçan), s'était fait proclamer khalife dans le Khorassan, le vainquit et l'envoya pieds et poings liés à Mutamid, ce qui le réconcilia avec le khalife. Mais Mutazid, frère et successeur de Mutamid, jaloux de la puissance d'Amr, excita contre lui un prince voisin nommé Ismaïl Samani. Lorsque les deux armées étaient en présence, il arriva une aventure singulière qui mit fin aux succès d'Amr, fils de Laïs : son cheval, qui

était fougueux, prit le mors aux dents et emporta son maître dans le camp ennemi. Il fut pris et envoyé quelque temps après au khalife, qui le garda prisonnier jusqu'à sa mort; on prétend que Mutazid étant au lit de la mort, ordonna de laisser son ennemi mourir de faim dans sa prison (d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*). On trouve une anecdote sur ce prince dans la séance pour la cérémonie des fleurs.

ANSAR. On appelle *ansars* ceux des compagnons du Prophète qui étaient de Médine : ce mot veut dire aide ou auxiliaire. Ils contribuèrent en effet puissamment à l'établissement de la nouvelle religion. Ils formaient, avec les muhajirs ou réfugiés de la Mecque, ce qu'on appelait les *ashabs*, ou compagnons de Muhammad, dont on porte le nombre jusqu'à 114,000.

ARAFA, montagne située non loin de la Mecque, où les pélerins vont faire leurs dévotions le 9 du mois de zilhijja. Les Musulmans la vénèrent, parce qu'ils croient que c'est sur son sommet qu'Adam et Eve se rencontrèrent et se reconnurent après avoir été bannis du paradis terrestre, et séparés l'un de l'autre durant l'espace de cent vingt ans. C'est pourquoi elle est appelée montagne d'*Arafa* ou de la reconnaissance.

ARWA, soldat de l'armée d'Ibn Ziyad, qui, à la journée de Karbala, perça d'une flèche Asgar, fils de Huçain, dans les bras de son père. D'autres appellent le meurtrier Harmal, fils de Kahil. (*Voyez* onzième séance.)

ARZAC, syrien, de l'armée d'Ibn Ziyad, qui, à la journée de Karbala, fut tué avec ses quatre fils par la main de Cacim, fils de Haçan. (Huitième séance.)

ASADI, surnom de Saïd Ibn Jubaïr de Kufa; c'était un disciple du célèbre Ibn Abbas. Il fut mis à mort par Hajjaj, l'an 95 de l'hégire. Celui-ci entendit une voix qui lui annonçait qu'il souffrirait la mort pour chaque personne qu'il avait fait mourir, mais qu'il la souffrirait soixante-dix fois pour

celui-ci. Il y a dans la séance pour le dixième jour du deuil une tradition rapportée par lui.

ASGAR ou Ali Asgar, c'est-à-dire Ali le petit ou le cadet, fils de Huçaïn et de Schahar-Banu ; il périt entre les bras de son père, à la journée de Karbala, n'étant pas encore sevré. Sa mort fait le sujet de la onzième séance.

ASKARI. Ce mot veut dire natif ou habitant d'Askar, ville située sur la rive orientale du Tigre, dans l'Irac; on l'appelle autrement Sarmanrai. Cette ville a été la résidence de plusieurs imams descendants de Huçaïn, qui en ont pris le surnom d'Askari.

ASMA, suivante de Fatima. Il en est question dans la seconde séance. J'ignore si elle est la même que l'épouse de Haçan, surnommée Jada ou Juda.

ASMA, surnom de Jada ou Juda, épouse de Haçan. (Voyez *Jada.*)

AUN, fils d'Ali l'approuvé et de Asma, la troisième des femmes de ce khalife. Il se trouva à la bataille de Karbala, où il perdit la vie.

AZAN. C'est l'appel à la prière. Les Musulmans ne se servent point de cloches; ils croient que la voix humaine est le seul instrument assez noble pour appeler le peuple à un devoir aussi auguste que celui de la prière. Aux cinq heures canoniques, les *muazzins* ou crieurs montent sur les galeries qui environnent les minarets, et, dans une attitude et avec des modulations déterminées, ils entonnent ces paroles : « Dieu très-grand! Dieu très-grand! Dieu très-grand! Dieu très-grand! J'atteste qu'il n'y a point d'autre Dieu que Dieu! J'atteste qu'il n'y a point d'autre Dieu que Dieu! J'atteste que Muhammad est l'Apôtre de Dieu! J'atteste que Muhammad est l'Apôtre de Dieu! Venez à la prière! Venez à la prière! Venez à l'œuvre de salut! Venez à l'œuvre de salut! (*A la prière du matin, on ajoute :* La prière vaut mieux que le sommeil! La prière vaut mieux que le sommeil.) Dieu très-

grand ! Dieu très-grand ! Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu ! » Le but des répétitions de ces formules est de donner plus de force aux invitations que fait le muazzin d'abandonner toute affaire temporelle pour vaquer au devoir de la prière. Mohammed le premier prononça l'azan. Les premiers khalifes ne dédaignaient pas de l'imiter en cela. (*Tableau général de l'Empire othoman*, tome II.)

BAQUIR, surnom de Muhammad, fils de Zaïn-Ulabidin ; il est compté pour le cinquième imam de la race d'Ali. Il était en même temps petit-fils de Haçan, par sa mère Omm-Abdallah. Il naquit à Médine, l'an 59 de l'hégire, et mourut l'an 114 ; empoisonné, comme l'on croit, par les ordres du khalife Hascham. Il mérita par sa science le surnom de *Baquir*, qui signifie *profondément savant* : on lui donne encore ceux de *Schakir*, qui veut dire *celui qui rend grâces à Dieu*, et de *Hadi*, guide ou directeur. Son fils Jafar lui succéda. (D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.)

BASCHIR, fils de Malik, soldat de l'armée d'Ibn-Ziyad, qui s'étant vanté faussement, en présence de Yazid, d'avoir tué Huçain à Karbala, paya de sa tête cette forfanterie. (Voir la séance pour le dixième jour du deuil.)

BASCHIR NUMAN, gouverneur de Kufa pour le khalife Yazid ; il fut destitué par celui-ci pour avoir montré trop de mollesse dans la sédition des Kufites en faveur de Huçaïn, et remplacé par Obaïdallah, fils de Ziyad. J'ignore si ce Baschir Numan est le même que celui qui est appelé communément Numan, fils de Baschir. (Voyez NUMAN.)

BASRA. C'est la ville communément appelée Bassora ; elle est située dans l'Irac. J'emprunte à M. Marcel la traduction de la notice d'El-Bakoui sur cette ville. « Basra est une ville célèbre, qui a été construite par les Musulmans, un an et demi avant la fondation de Kufa. Elle est située près de la mer, entourée de palmiers et d'arbres de toute espèce. Cependant la terre n'y est pas bonne, et l'eau y est salée,

parce que le flux remonte jusqu'à trois journées de chemin au-dessus de Basra. Alors l'eau du Tigre et de l'Euphrate, se mêlant aux eaux de la mer, participe à leur salure et à leur amertume. Les phénomènes du flux et du reflux sont ici remarquables. C'est près de Basra que le Tigre et l'Euphrate se réunissent en un seul lit, et ne forment plus qu'un grand fleuve; lorsque le courant coule du nord au midi, alors il prend le nom de *Gezr*. Les eaux reviennent ensuite, et remontent du midi vers le nord, alors le courant est appelé *Madd;* ces changements arrivent deux fois dans l'espace d'un jour et d'une nuit. On remarque à Basra le château blanc, qui est tout environné d'eau, et qui a été élevé par Obaïdallah, fils de Ziyad. »

BATHA, vallée située près de la Mecque, et qui est souvent prise pour la Mecque elle-même.

BHATHIAL, poème élégiaque en vers, chanté dans l'Inde, en l'honneur de la mort de Haçan et Huçaïn.

BUKHAR, nom d'une tribu chez les Arabes (?).

BURCA, écrivain arabe qui a composé un livre intitulé : *Sanin tarmizi.* — On trouve dans la quatrième séance une anecdote tirée de son ouvrage.

CACIM, fils de Haçan. Il épousa Fatima Kubra, fille de Huçaïn, et, d'après notre auteur, fut tué le jour même de ses noces, à la bataille de Karbala; sa mort fait le sujet de la huitième séance.

CADÉCIA, ville de l'Irac, célèbre par la bataille qui s'y donna entre les Arabes et les Persans, l'an 32 de l'hégire, sous le khalifat d'Omar. L'armée des Musulmans était commandée par Saad, fils d'Abu-Wacaz, et celle des Persans par Farukhzad, général de Yezdegerd. Le combat dura trois jours; enfin la victoire se déclara pour les Musulmans, qui étaient de beaucoup inférieurs en nombre à leurs ennemis. Yezdegerd prit la fuite; en lui finit la dynastie des Sassanides et l'ancienne monarchie des Persans. (D'Herbelot.)

CALAM, sorte de roseau fin dont les Orientaux se servent en guise de plume pour écrire; les Latins l'appelaient *Calamus*.

CAZI ou CADHI, suivant la prononciation arabe. Magistrat musulman qui juge en matière civile et religieuse. Les contrats de mariage se passent devant lui; il surveille la vente des immeubles; et les écrits passés devant lui et revêtus de son sceau deviennent pièces authentiques. (Dupeuty-Trahon, *Moniteur indien.*)

CHOSROÈS ou KHOSRAU, un des plus célèbres rois de Perse, de la dynastie des Sassanides, célèbre dans l'histoire du Bas-Empire par ses longues guerres avec l'empereur Héraclius.

CORAN, mal à propos nommé ALCORAN; c'est le livre sacré des Musulmans, qui le regardent comme la parole de Dieu incréée. Ce mot *Coran* veut dire lecture par excellence; on l'appelle encore *Kitab*, le livre; *Kitab-Ullah*, le livre de Dieu; *Mashaf*, le code; *Furkan*, la distinction du bien et du mal, du vrai et du faux, et *Kalam Scharif*, la noble parole ou la parole sacrée.

J'emprunte à Mouradgea d'Ohsson (*Tableau général de l'Empire othoman*) les détails suivants sur la manière dont le Coran fut révélé à Muhammad : « D'après les meilleurs auteurs nationaux qui ont écrit l'histoire de ce législateur, sa prétendue mission lui a été révélée en songe, dans la quarantième année de son âge, par l'archange Israfil, la nuit du 19 de ramazan 6203, qui correspond à l'ère chrétienne 609, treize ans avant l'hégire. Dès cet instant, Muhammad, saisi d'une sainte frayeur, se voue à une vie solitaire. Il se retire dans une grotte de la montagne de Hira, qui domine sur la Mecque. Il y passe les jours et les nuits en jeûnes, en prières et en méditations. Au milieu d'une de ses extases profondes, l'ange Gabriel lui apparaît et lui ordonne de lire. Muhammad répond qu'il ne sait pas lire. L'ange le prend dans ses bras, le serre, le presse avec force, lui renouvelle le même

ordre pour la seconde et la troisième fois, en le serrant toujours davantage, et lui met enfin dans la bouche ces paroles : « Lis, au nom de ton Créateur, etc. » Ce premier des chapitres du Coran, intitulé l'union des deux sexes, est cependant le quatre-vingt-seizième du livre rédigé. Peu de jours après, étant en oraison sur la même montagne de Hira, Muhammad vit encore apparaître l'ange du Seigneur qui, assis sur un trône éclatant, au milieu des nues, lui récite ces paroles : « O toi qui es couvert d'un manteau ! lève-toi et prêche. » Ce second des chapitres forme le soixante-quatorzième du livre. C'est ainsi que l'ange Gabriel, disent les mêmes écrivains, remit par ordre de l'Éternel, à son Prophète, dans les vingt-trois dernières années de sa vie, feuillet par feuillet, chapitre par chapitre, tout le livre du Coran. Ce grand ministre des volontés du Seigneur, ajoutent-ils, qui avait apparu douze fois à Adam, quatre fois à Enoch, cinquante fois à Noé, quarante-deux fois à Abraham, quatre cent fois à Moïse, et dix fois à Jésus-Christ, honora de sa présence le dernier et le plus auguste des Prophètes vingt-quatre mille fois. »

Le Coran fut originairement écrit sur des feuilles volantes, et jamais, à ce qu'il paraît, son auteur n'avait songé à le mettre en ordre. C'est le khalife Abu-bakir qui nomma, pour recueillir toutes les copies et en former un tout complet, une commission composée de Zaïd, fils de Sabit; Abdallah, fils de Zubaïr; Saïd, fils d'Asi, et Abdurrahman, fils de Haris. Cette rédaction manque de méthode; défaut qui, au reste, est inhérent à la composition même de l'ouvrage, qu'on ne peut guère entendre qu'à l'aide des commentateurs. En outre, les Schiites incriminent cette rédaction, parce qu'elle fut opérée sans qu'on eût consulté l'exemplaire demeuré entre les mains d'Ali, exemplaire qui, selon eux, était le plus fidèle et le plus complet. C'est pourquoi on trouve chez eux des chapitres et des passages qu'on ne lit point dans le Coran tel que nous l'avons. M. Garcin de Tassy et Mirza Kazem-beg ont donné un de ces chapitres incon-

nus, dans le *Journal asiatique* de 1842 et 1843. L'ouvrage que nous traduisons cite aussi plusieurs versets que l'on chercherait en vain dans le Coran actuel.

Ce livre est divisé en 114 chapitres, que l'on nomme surates, et qui tous ont un titre particulier, et en 6666 versets. La meilleure traduction française que nous en ayons, est due à M. Kasimirski, qui la fit paraître en 1841 et 1844 dans la *Bibliothèque Charpentier*.

CURAISCH, une des tribus les plus illustres parmi les Arabes. C'était aux Curaïschites qu'étaient dévolues, même avant l'islamisme, l'intendance et la garde de la Kaaba ou Maison sacrée. Muhammad descendait de cette tribu; c'est pourtant dans son sein que le prétendu Prophète compta ses ennemis les plus acharnés, et plusieurs fois il eut des guerres à soutenir contre eux.

CURBAN ou ID-ULCURBAN, la fête du sacrifice. Elle se célèbre le 10 de zilhijja, dernier mois de l'année mulsumane, en mémoire du sacrifice qu'Abraham était disposé à faire de son fils Ismaël. « Cette solennité religieuse donne lieu à de grandes réjouissances. Quelques jours avant le Curban, chaque famille achète un mouton, le plus beau qu'elle peut trouver, sans tache, sans défaut, pour représenter dignement la pureté et la candeur d'Ismaël. Le jour de la cérémonie, après avoir bien lavé l'animal, après lui avoir teint différentes parties du corps avec du hinna, on le pare de rubans, d'ornements de toute espèce, de perles même, si on le peut. On le conduit ensuite au lieu du sacrifice, et on l'immole en grande cérémonie. On en distribue ensuite différentes parties à ses amis; on en donne aussi aux pauvres. Les gouverneurs des villes et les très-grands personnages immolent ordinairement un chameau, ou tout au moins un taureau au lieu d'un mouton. Dans ce cas, la cérémonie a lieu hors de l'enceinte de la cité. Au retour, des échafauds sont dressés sur les places publiques, et des batteleurs, des danseurs de corde, des jongleurs, des musiciens, des chan-

teurs amusent le peuple pendant le reste de la journée. » (Dupeuty-Trahon, *Moniteur indien*, au mot *Iyd-el-Qorban.*)

DAMAS, une des plus grandes, des plus peuplées et des plus anciennes villes de la Syrie; on la suppose fondée par Damaschk ou Eliézer, serviteur d'Abraham. Elle était autrefois renommée par ses fabriques de soie et ses manufactures d'acier pour les armes, comme l'atteste le nom de *damas*, qui a passé dans notre langue, et qui désigne en même temps deux produits industriels bien opposés.

DEW. Ce mot appartient à la langue persanne : il désigne une espèce d'êtres qui ne sont ni hommes, ni anges, ni démons, mais qui sont supposés participer à la nature des uns et des autres. Comme les hommes, ils ont un corps, mais un corps monstrueux et difforme, et sont capables d'engendrer; comme les anges, ils ont un pouvoir surnaturel, et peuvent changer de forme; enfin, comme les démons, ils cherchent la plupart du temps à nuire aux humains.

DIWAN. Ce mot signifie en Orient ce que nous appelons ici chambre de conseil, de justice, salle d'audience; c'est en ce sens qu'il se trouve dans notre auteur. Les Orientaux appellent aussi *divan*, le recueil des poésies d'un auteur. C'est à la première acception que nous avons emprunté le nom de *divan*, que nous donnons à certaine espèce de siége qui décore nos salons.

DULDUL. Nom d'une des mules de Muhammad; elle lui avait été donnée par celui qui gouvernait l'Egypte pour l'empereur Héraclius. C'est sur elle qu'était monté Muhammad au combat de Honaïn; le Prophète voyant que les siens commençaient à plier dit à sa mule : « Couche-toi, couche-toi. » Aussitôt Duldul mit ventre à terre. Muhammad prit alors une poignée de terre, et la jeta au visage des infidèles, qui prirent la fuite. Duldul était aussi le nom de la mule ou du cheval d'Ali. On ne peut supposer que le Duldul dont il est parlé dans la troisième séance — et qui survécut à son

maître, fut celui qui avait servi à Muhammad; l'intervalle de trente ans qui s'écoula entre la mort des deux personnages s'y oppose.

EMINA ou AMINA, fille de Wahb, fils d'Abd-Manaf. Elle épousa Abdallah, fils d'Abdal-Muttalib, fils de Haschim, fils d'Abd-Manaf, et lui donna Muhammad, le prétendu Prophète. D'après les auteurs orientaux cités par Gagnier, dans son *Introduction à la vie de Mahomet*, Emina avait été recherchée en mariage par les plus nobles d'entre les Curaïschites; mais elle les avait tous refusés. Elle était douée d'une très-grande beauté, et avait tant de vertu, qu'elle fut appelée la plus sage d'entre les femmes de son peuple. Elle perdit son mari vers le temps où elle donna naissance à Muhammad, quelques-uns disent deux mois après, notre auteur avance que ce fut auparavant. Quoiqu'il en soit, elle ne dut rien prévoir des destinées futures de son fils, étant morte elle-même lorsque celui-ci n'était encore âgé que de six ans.

EMIR ou AMIR. Ce mot signifie commandant, chef. Le chef suprême des Musulmans portait le titre d'*Émir-ulmuminin*, prince ou commandeur des croyants. Ce titre, aussi sacré que celui de khalife, fut porté principalement par Omar, Osman et Ali, successeurs d'Abu-bakir, ainsi que par les khalifes Ommiades et Abbassides. Les princes musulmans qui, après avoir secoué le joug du khalife se rendaient libres et indépendants, sans se soustraire néanmoins a leur juridiction spirituelle, se contentaient de la qualification d'*émir*, de *malik*, ou de *sultan*.

ÉTHIOPIE. Ce royaume d'Afrique qui, au temps des premiers Musulmans, était beaucoup plus puissant qu'il ne l'est aujourd'hui, porte en Orient le nom de Habasch ou Habech, dont nous avons fait Abyssinie. C'est dans ce pays que le Nil prend sa source.

FATIHA. Ce mot, qui signifie *introït, commencement*, est le titre du premier chapitre du Coran; c'est celui que les Mu-

sulmans répètent le plus fréquemment, car il fait partie des prières quotidiennes. Cette surate est composée de sept versets, la voici :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! — Louange » à Dieu, Seigneur de l'univers, — très-clément, très-mi- » séricordieux, — souverain roi du jour du jugement ! — » C'est toi que nous adorons ; c'est toi que nous implorons. » — Dirige-nous dans le sentier droit, — dans le sentier de » ceux que tu as comblés de tes bienfaits, — de ceux qui n'ont » pas encouru ta colère, ni de ceux qui se sont égarés. »

On donne par extension le nom de fatiha à certaines prières qui se font sur les morts ; il y est fait plusieurs fois allusion dans cet ouvrage. Voici, d'après l'Eucologe musulman, imprimé à Calcutta, le fatiha commun à Huçaïn et à son frère Haçan :

« Que l'Eternel daigne accepter les vœux que je forme » pour le repos de l'âme glorieuse des deux braves imams, » des deux martyrs bien-aimés de Dieu, les innocentes vic- » times de la méchanceté, les bienheureux Abu-Muham- » mad ul-Haçan et Abu-Abdallah ul-Huçaïn, et pour les » quatorze purs et les soixante-douze martyrs de la plaine » de Karbala. » Les quatorze purs sont Muhammâd, Fatima et les douze imams. (*Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, par M. Garcin de Tassy.

FATIMA, fille de Muhammad et de Khadija, la première de ses femmes [1], naquit cinq ans avant que son père voulût passer pour Prophète. Elle épousa Ali, fils d'Abu-talib, et lui donna trois garçons, Haçan, Huçaïn et Muhaçan (ce dernier mourut en bas âge), et deux filles, Zaïnab et Omm-Kolsum. Elle ne survécut à son père que de six mois, étant morte à Médine, l'an 11 de l'hégire, âgée de vingt-huit ans. Sa mort

[1] M. Marcel a avancé à tort, d'après d'Herbelot, que Fatima était née d'Aïscha, car il est certain que Khadija fut témoin des commencements de l'apostolat de son mari, et que celui-ci n'eut point d'autre femme du vivant de Khadija. De plus, il est probable qu'Aïscha n'eût pas été si acharnée contre Ali si celui-ci eût été son gendre.

fait le sujet de la seconde séance. Sa mémoire est en grande vénération chez les Musulmans qui vantent surtout sa pudeur. Elle la porta jusqu'au point de défendre, malgré les prescriptions rigoureuses de la religion, qu'on dépouillât son corps après sa mort et qu'on le lavât.

FATIMA KUBRA, fille de Huçaïn; elle est surnommée *kubra,* l'aînée, pour la distinguer d'une autre Fatima appelée Sugra ou la cadette, aussi fille du même imam. Fatima Kubra suivit son père lorsqu'il se rendit à Kufa pour recevoir les soumissions des habitants de cette ville. Elle fut mariée dans le désert à Cacim, fils de Haçan, et, devenue veuve le même jour, son mari ayant péri à Karbala, elle retourna à Médine. (*Voyez* la huitième séance.)

FAZL, fils d'Abbas, et cousin-germain de Muhammad; il était, après Ali, le plus brave des descendants d'Abdal-Muttalib. Le khalife Yazid voulant soumettre les habitants de Médine, qui tenait encore pour Abdallah, fils de Zubaïr, envoya contre eux une armée sous la conduite de Muslim, fils d'Okba. Fazl commandait l'avant-garde et toute la cavalerie des Médinois, sous la conduite d'Abdallah, fils de Handala. L'armée syrienne ayant d'abord été mise en déroute, Fazl se mit à la poursuite des fuyards et arriva à la tente de Muslim, où ce général s'était couché parce qu'il était malade. Voyant à la porte un soldat qui portait l'étendard du général, il le prit pour Muslim, il lui asséna un coup d'épée qui lui fendit le corps en deux. Persuadé qu'il avait tué le chef de l'armée ennemie, Fazl rejoint ses troupes et proclame son triomphe. Muslim entendant la voix de son ennemi, surmonte sa faiblesse et sort de sa tente, en s'écriant : « Je suis vivant et je vais bientôt verser ton sang. » En même temps il revêt sa cuirasse, monte à cheval, court à la rencontre de Fazl, le perce de sa lance, et le renverse sans vie sur le champ de bataille. Cet événement fit tourner la victoire du côté des Syriens. (*Mémoire sur Abdallah, fils de Zobaïr,* par M. Quatremère.)

FAZL, fils de Tuci, écrivain arabe, auteur d'un livre intitulé *Ilam anwari;* on en trouve un extrait dans la quatrième séance.

GADIR-KHUM, ou l'étang de Khum, situé à moitié chemin de la Mecque à Médine; c'est un lieu de station pour les caravanes, parce qu'il y a en cet endroit de petites fosses presque toujours remplies d'eau. Lors de son dernier pélerinage, Muhammad y étant arrivé, proclama solennellement Ali pour son successeur. Aussi les Schiites ont établi une fête en mémoire d'un événement aussi important pour eux; ils la célèbrent le 18 de zilhijja. On passe la nuit en prières; on fait encore une prière particulière le matin, on prend des habits neufs, on affranchit des esclaves; on fait toutes sortes de bonnes œuvres, et on immole des victimes. Cette fête commença en Irac l'an 252 de l'hégire, et en Egypte l'an 362. (Silvestre de Sacy. *Chrestomathie arabe*, tome II.)

GAZAL ou GAZELLE, c'est une espèce d'ode qui ne peut pas être moindre de sept distiques, ni excéder dix-sept ou dix-huit. Chaque distique n'est compté que pour un seul vers dans la métrique arabe. Les deux hémistiches du premier distique doivent toujours rimer entre eux, et la même rime doit se répéter à la fin de chaque vers, jusqu'au dernier, dans lequel doit se trouver le nom de l'auteur de la pièce. Ces règles sont applicables à plusieurs autres petits poèmes. Non-seulement tous les distiques doivent avoir la même consonnance; mais souvent il se terminent par le même mot, quelquefois même par plusieurs mots. Dans ce cas, la rime doit avoir lieu à la syllabe qui précède les termes répétés. Il y a, dans cet ouvrage, des gazals dont les rimes portent jusque sur les neuf dernières syllabes de chaque vers; ce qui fait jusqu'à huit syllabes répétées, par exemple : « *Haï haï, baba! haï haï, baba!* ce qui signifie : Hélas, mon père! hélas, mon père! » J'ai donné aux gazals qui terminent les séances le nom d'élégies, à cause de la tristesse du sujet, quoique ce nom convienne mieux aux *cassidas*, pièces de

vers du genre des gazals, mais composées d'un plus grand nombre de vers.

GRÈCE. Je ne mets ici ce terme que pour observer que dans cet ouvrage, comme dans la plupart des langues musulmanes, cet empire porte le nom de *Roum*, ce qui veut dire proprement l'empire romain, dont l'empire grec n'a été qu'un démembrement.

GULGUN, nom du cheval de Schirin, amante de Farhad, fameux statuaire de la Perse, qui, pour plaire à sa maîtresse, perça une montagne. Le nom de ce cheval est aussi célèbre en Orient que celui de Bucéphale chez les lettrés européens, et se donne à tout cheval dont on veut faire l'éloge.

HAÇAN, fils aîné d'Ali et petit-fils de Muhammad, par Fatima, sa mère. Ce prince, dit d'Herbelot, avait plutôt hérité de la piété de son père que de sa valeur. En effet, ayant été proclamé khalife à Kufa, après la mort d'Ali, il tenta d'abord de s'opposer à Muawia; mais à la vue de l'armée ennemie, il abdiqua en faveur de son compétiteur, se réservant seulement le titre d'imam, et se retira à Médine, sa patrie, où il mourut l'an 50 de l'hégire, âgé de quarante-sept ans, empoisonné par sa femme, qui avait été subornée par Muawia. Celui-ci s'était porté à ce crime dans la crainte qu'après sa mort Haçan ne fût un obstacle à ce que son fils Yazid lui succédât paisiblement. Haçan n'avait gardé le khalifat que six mois; ce court espace de temps complète, selon quelques-uns, les trente années que devait durer le khalifat parfait, suivant la prédiction de Muhammad. Quoiqu'il eut laissé plusieurs enfants mâles, on s'accorde généralement, surtout parmi les Schiites, à convenir que l'imamat passa à son frère Huçaïn. La mort de Haçan fait le sujet de la quatrième séance.

HAÇAN ASKARI, fils aîné d'Ali Askari. Il est compté pour le onzième imam de la postérité d'Ali. Il naquit à Médine, l'an 232 de l'hégire. Il vint avec son père et ses frères dans la ville d'Askar, d'où ils prirent le surnom d'Askari. Il mou-

rut dans la même ville, l'an 260, âgé de vingt-huit ans, empoisonné par le kalife Mutamid, fils de Mutawakkil. Il ne laissa qu'un fils, Muhammad, surnommé Mahdi. On donne à Haçan Askari les surnoms de *Zaki*, le Pur, *Khalis*, le Sauveur, et *Chirag*, la Lampe; ce qui indique ses qualités, ou les espérances qu'on avait fondées sur lui. (D'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*)

HAIDAR; ce mot arabe, qui veut dire *le Lion*, est un des surnoms d'Ali; il le dut à son courage dans les combats. On l'appelle aussi le Lion de Dieu.

HAIDARIEN, partisan ou sectateur de Haïdar. Les Schiites se glorifient de ce titre.

HAIZ, fils de Tamiz, soldat de l'armée d'Ibn-Ziyad, qui, à la journée de Karbala, perça Hucaïn d'une flèche.

HAMZA, fils d'Abdalmuttalib et oncle de Muhammad; il embrassa l'islamisme la seconde année de la mission de son neveu, qui le chargea de porter le premier étendard qu'il fit faire. Il se signala au combat de Bedr, le premier que livrèrent les Musulmans, et dans lequel il perça neuf Curaïschites de sa propre main. Quelques-uns croient qu'il y perdit lui-même la vie, et c'est sans doute le sentiment de notre auteur, qui l'appelle pour cette raison *le prince des martyrs*; mais il est certain qu'il mourut l'année suivante, troisième de l'hégire, à la journée d'Uhud. Cette bataille eut encore lieu contre les Curaïschites. Il y fit aussi des prodiges de valeur; mais il fut tué d'un coup de pique, par un esclave abyssin. Après sa mort, Hind, femme d'Abu-Sofian, chef des ennemis, lui coupa le nez et les oreilles, ainsi que ceux des autres compagnons du Prophète, pour s'en faire des colliers à elle et à ses compagnes; puis elle arracha le foie de Hamza et le mâcha, mais sans l'avaler. Après le combat, Muhammad chercha son oncle, et l'ayant trouvé le ventre fendu, le nez et les oreilles coupés, il dit : « Si Dieu me fait triompher des Curaïschites, je vengerai sur trente des leurs la mort de

Hamza. » Ensuite, il fit couvrir son corps d'un manteau, pria sur lui, et répéta sept fois : *Allah Akbar !* Puis, il le fit inhumer sur le champ de bataille, au pied de la montagne. (Desvergers, *Vie de Mohammed.*)

HANI, fils d'Arwa, habitant de Kufa, mis à mort par Ibn-Ziyad pour avoir donné retraite à Muslim, fils d'Aquil, envoyé dans cette ville par Huçaïn. (*Voyez* la cinquième séance.)

HARAM ou HAREM. Ce mot veut dire *prohibé*, *sacré;* c'est le nom qu'on donne en Orient à l'appartement des femmes. On appelle aussi Haram le temple de la Mecque.

HARIS, habitant de Kufa, qui mit à mort les deux petits enfants de Muslim, fils d'Aquil. (*Voyez* la sixième séance.)

HARMAL, fils de Kahil; voyez ARWA.

HASCHIMITE. On appelle ainsi les proches parents de Muhammad, qui descendaient comme lui de Haschim, bisaïeul du prophète. Les kalifes Abbassides se glorifiaient de ce titre, parce qu'ils descendaient d'Ali.

HÉGIRE, en arabe *hijra*. Ce mot veut dire *fuite* ou *émigration*, et indique principalement l'époque où Muhammad fut obligé de fuir de la Mecque pour échapper à la persécution des Curaïschites, la quatorzième année depuis qu'il eut commencé à prêcher sa religion. Cette époque, si mémorable pour les Musulmans, arriva le jeudi 15 juillet 622 de l'ère chrétienne; et c'est du 1er muharram précédent qu'ils commencent à compter leurs années. — Les années des Mahométans ne sont composées que de 354 jours 8 heures 48 minutes; mais pour obtenir un nombre rond sans fractions d'heures ou de minutes, ils ajoutent onze fois, dans une période de trente ans, un jour supplémentaire au dernier mois de leur année; cette espèce de cycle est donc composé de 10631 jours. — On voit que, dans ce système, l'année musulmanique est plus courte que la nôtre d'environ onze

jours, d'où il résulte que, dans l'espace de trente-trois ans, ils gagnent une année sur nous. (Voyez MUHARRAM.)

HIND, mère de Mabid; on lit une tradition orale de son neveu dans la séance pour la cérémonie des fleurs.

HINDOUSTAN. Vaste contrée de l'Asie qui s'étend depuis l'extrémité méridionale de la péninsule cis-gangétique jusqu'aux montagnes de l'Himalaya, et depuis l'Indus à l'ouest jusqu'à l'empire des Birmans, ce qui lui donne une étendue de 650 lieues de longueur sur 510 lieues dans sa plus grande largeur. Le nom d'Hindoustan lui a été donné par les Musulmans lorsqu'ils en firent la conquête; auparavant ils l'appelaient *Hind* et *Sind*. Les indigènes lui donnaient le nom de *Bharata*.

HINNA. Plante qui produit une fleur blanche dont l'odeur est assez pénétrante; elle est connue des botanistes sous le nom de *Lawsonia inermis*. Les feuilles vertes de l'arbrisseau, desséchées et réduites en poudre impalpable, forment une poussière colorante d'une grande activité et dont on fait en Orient un grand usage. Les femmes de toutes les classes s'en servent pour se teindre les ongles et les paumes des mains en rouge orangé très-vif; cette teinture dure très-longtemps et résiste à tous les détersifs ordinaires. Elles emploient ce genre singulier de parure principalement aux jours de fêtes et de réjouissances, et surtout dans la célébration des noces. Les courtisanes se teignent aussi en couleur de *hinna* la plante et les ongles de leurs pieds ainsi que les malléoles des chevilles (*Contes du Scheyk-el-Mohdy*, tome III). M. Marcel ajoute qu'au Caire les chevaux et les ânes eux-mêmes ne sont pas étrangers à ce genre de fard et de coquetterie, et que ces animaux lorsqu'ils sont employés pour une cérémonie ou pour la parade, ont le poil ainsi orné de bandes orangées. J'ignore si ce dernier usage existe aussi dans l'Inde.

HOURI, vierges aux yeux noirs comme ceux des gazelles. On sait que ces beautés sont promises aux voluptés des

fidèles Musulmans dans le paradis. On lit dans le Coran, chapitre LV, verset 56 et suivants : « Là (dans les jardins du » paradis), seront de jeunes vierges, au regard modeste, que » n'a jamais touchées ni homme, ni génie, — semblables à » l'hyacinthe et au corail. — Là, il y aura des vierges jeunes »et belles, — des vierges aux yeux noirs, renfermées sous » des pavillons; — jamais homme, ni génie n'attenta à leur » pudeur, etc. »

HUÇAIN, second fils d'Ali et de Fatima, et petit-fils de Muhammad, succéda à son frère dans la dignité d'imam; mais moins pusillanime que son aîné, il voulut aussi recouvrer celle de khalife, et refusa de reconnaître comme tel Yazid, fils de Muawia. Obligé en conséquence de se réfugier à la Mecque, il fut invité par les habitants de Kufa à venir dans leur ville, où il serait proclamé khalife et Yazid déclaré usurpateur. Il se mit en effet en route avec son harem, ses enfants et soixante-douze cavaliers tous de sa famille, escorté seulement de quelques troupes d'infanterie arabe. Ce qu'ayant appris Obaïdallah, fils de Ziyad, général de l'armée de Yazid, il marcha contre lui avec un corps de dix mille chevaux et le rencontra dans le désert de Karbala, non loin de Kufa. Huçaïn, abandonné de son escorte, manquant de tout et surtout de vivres et d'eau, y périt avec tous les siens, en combattant avec un courage digne d'un meilleur sort, l'an 61 de l'hégire. Sa mort fait le sujet de la douzième séance. Son fils, Ali Zaïn-Ulabidin, échappa seul au massacre, parce qu'étant malade au commencement du combat, il ne put y prendre part; il fut fait prisonnier avec les femmes. C'est lui qui est regardé par les Schiites comme le quatrième imam.

HURR, soldat de l'armée d'Ibn-Ziyad, qui, en marchant contre Huçaïn, fut touché de repentir, abandonna son rang, courut se ranger sous le drapeau du petit-fils de Muhammad, et se fit tuer glorieusement pour lui; sa mort fait le sujet de la septième séance.

IBN; ce mot veut dire *fils* en Arabe. Il est un certain nombre de personnages célèbres qui sont plus connus sous le nom de leur père que sous le leur propre; tels sont ceux qui sont nommés ci-après.

IBN-ABBAS; son véritable nom était Abdallah; il était fils aîné d'Abbas, oncle de Muhammad, et de Libbaba, fille de Haris, fils de Hazin. « Il vint au monde trois ans avant le commencement de l'hégire. Son père le porta à Mahomet, qui l'embrassa, lui frotta la tête et le visage en implorant pour lui la bénédiction de Dieu : « Seigneur, dit-il, veuillez éclai» rer cet enfant, remplir son esprit de lumières et d'intelli» gence; faites de lui un de vos plus vertueux serviteurs. » Abdallah, par la pénétration et l'étendue de son esprit, par ses vastes connaissances, qui lui avaient fait donner le surnom de *Bahr*, la mer, acquit au plus haut point l'estime et le respect de tous les Musulmans. Profondément versé dans les matières religieuses, regardé à juste titre comme le plus docte et le plus fidèle interprète de l'Alcoran et des sentiments de Mahomet, il était consulté comme un oracle par les personnages du plus haut rang, et jamais on ne croyait pouvoir appeler de ses décisions. A ces qualités estimables, Abdallah joignait une libéralité et une munificence qui seules auraient suffi pour rendre son nom célèbre. » (*Mémoire historique sur la dynastie des khalifes Abbassides*, par M. Quatremère.) Il fut toujours sincèrement attaché à Ali et à sa famille, et prit part à plusieurs combats sous les drapeaux de ce malheureux khalife. Il mourut l'an 68 de l'hégire, âgé de soixante-onze ans, et l'on cria partout alors que le grand *Rabbani*, c'est-à-dire le grand docteur des Musulmans était mort; son tombeau subsista dans la ville de Tayef jusqu'en 1803, où il fut renversé par les Wahabis. Il y a dans le présent ouvrage plusieurs anecdotes que l'on tient de lui.

IBN-MALJAM. Trois fanatiques kharijis complotèrent entre eux d'assassiner les trois compétiteurs au khalifat. Barak, fils d'Abdallah, se rendit à Damas pour tuer Muawia;

mais la blessure qu'il lui fit aux reins ne fut pas mortelle. Amr, fils de Bakir, alla en Egypte pour assassiner Amrou, fils d'Alas; mais il tua par erreur un autre individu. Quant à Abdarrahman, fils de Maljam, qui s'était chargé de faire périr Ali, il réussit mieux dans son mauvais dessein. Il se rendit à Kufa, où il fut encore confirmé dans son projet par une femme dont les parents avaient été tués à la bataille de Naharwan, et qui en conservait un vif ressentiment contre Ali. Il consomma son crime le 17 (ou suivant notre auteur le 19) du mois de ramazan, dans la principale mosquée de Kufa, pendant que le khalife faisait la prière publique du matin. Ali ordonna qu'après sa mort on ne punît son meurtrier que d'un seul coup, parce que lui-même n'en avait reçu qu'un seul. (*Voyez* la troisième séance, et d'Herbelot, *Bibliothèque orientale,* au mot *Ali.*)

IBN-ZIYAD, son nom propre est Obaïdallah (notre auteur le nomme mal à propos Abdallah); Ziyad, son père, était fils naturel d'Abu-Sofian, père du khalife Muawia; ce dernier étant parvenu au khalifat, donna à Ziyad le gouvernement de Basra, que celui-ci exerça avec beaucoup de sévérité, pour ne pas dire de cruauté. Son fils, Obaïdallah, lui succéda dans cette charge; mais à l'époque du soulèvement de Kufa en faveur de Huçaïn, Yazid, fils de Muawia, le nomma au gouvernement de cette dernière ville, parce qu'il le connaissait tout dévoué à ses intérêts. Il remplit parfaitement les intentions du khalife; il réussit à détourner les Kufites de la soumission qu'ils avaient promise à Huçaïn, coupa le chemin à ce malheureux prince, qui se rendait à Kufa, et le tailla en pièces avec la petite troupe qui l'accompagnait et qui était composée tout entière de membres de sa famille. Yazid lui écrivit ensuite pour lui enjoindre de marcher contre la Mecque, afin de comprimer les tentatives d'Abdallah, fils de Zubaïr, qu'on avait reconnu khalife en Arabie. En recevant cet ordre, Obaïdallah s'écria : « Quel sort m'est donc échu en partage! J'ai égorgé les enfants du

Prophète, et maintenant j'irais porter la guerre contre la maison de Dieu! » Il commanda les armées des khalifes Ommiades et prit part à plusieurs combats, jusqu'à ce qu'enfin il périt dans une sanglante bataille que lui livra Mukhtar, auprès de Mossul. (*Voyez* les séances cinquième, et suivantes, et le *Mémoire* de M. Quatremère *sur Abdallah, fils de Zobéir.*)

IBRAHIM, un des petits-enfants de Muslim, fils d'Aquil, qui fut mis à mort à Kufa avec son frère, en haine de Huçaïn. Leur mort fait le sujet de la sixième séance.

IÇUNIA; nom d'une femme qui exerçait à Médine le métier de revendeuse, et qui servit à Muawia d'entremetteuse pour suborner l'épouse de Haçan et engager cette malheureuse à faire périr son mari. (*Voyez* la quatrième séance.)

ID; mot Arabe qui veut dire *fête :* on l'emploie pour désigner une fête quelconque. Lorsqu'il n'est pas suivi du terme qui spécifie la fête en particulier, il désigne ou celle du premier schawal qui a lieu à l'expiration du jeûne du ramazan, et qui correspond en quelque sorte à la Pâque des chrétiens, ou bien la fête du sacrifice d'Ismaël.

ID CURBAN; voyez CURBAN.

IKKASA; nom d'un Arabe qui, la dernière fois que Muhammad officia dans la mosquée de Médine, fit semblant d'exiger du Prophète la peine du talion, sous prétexte qu'il avait, un jour, reçu de lui par mégarde un coup de fouet; mais c'était afin d'avoir le bonheur de toucher sa peau et de baiser le sceau de la prophétie empreint entre les épaules de Muhammad. (*Voyez* la première séance et la note 24.)

IMAM. Ce mot exprime le souverain pontife de l'islamisme; dans son acception primitive, il indiquait le chef suprême de la religion tant au temporel qu'au spirituel. Il a été affecté d'une manière particulière à Ali, à ses deux fils Haçan et Huçaïn, et à neuf autres de leurs descendants, qui

sont regardés comme les douze imams par excellence. Voici leurs noms et l'année de leur mort :

		Ans de l'hégire.
1	Ali, fils d'Abu-Talib,	40
2	Haçan, fils d'Ali,	50
3	Huçaïn, frère de Haçan,	60
4	Ali, surnommé *Zaïn-ulabidin*, fils de Huçaïn,	75
5	Muhammad *Baquir*, fils de Zaïn-ulabidin,	114
6	Jafar *Sadic*, fils de Muhammad *Baquir*,	148
7	Muça, fils de Jafar,	183
8	Ali *Riza*, fils de Muça,	203
9	Abu-Jafar Muhammad, surnommé *Taqui*, fils d'Ali Riza,	220
10	Ali Askari, surnommé *Naqui*, fils d'Abu-Jafar,	254
11	Haçan Askari, fils d'Ali Askari,	260
12	Muhammad, surnommé *Mahdi*,	264

On peut consulter la notice sur chacun d'eux insérée dans ce dictionnaire, soit sous leur nom propre, soit sous leur surnom lorsque celui-ci est écrit ci-dessus en italique, parce que c'est alors le vocable sous lequel il est désigné par notre auteur.

L'imam suprême devait être issu de la tribu de Curaïsch, qui était celle du Prophète; mais depuis longtemps cette dignité est dévolue, comme plusieurs autres, à la maison othomane actuelle, par la renonciation formelle qu'en fit Muhammad Abu-Jafar, le dernier des khalifes abbassides, en faveur de Sélim Ier, l'an 923 de l'hégire (1517 de J.-C). Le schérif de la Mecque, aussi descendant de la même tribu, lui céda pareillement ses droits en lui envoyant les clefs de la Kaaba.

Indépendamment de l'imam suprême, que l'on pourrait comparer au pape, il y a des imams particuliers attachés à la plupart des localités, qui correspondent à nos curés. Ils sont chargés de faire la prière publique dans les mosquées au nom et sous l'autorité du souverain possesseur des droits de l'imamat.

On donne encore le nom d'imam aux docteurs des premiers siècles de l'islamisme, comme étant les plus anciens théologiens et les premiers interprètes du Coran et des lois de Muhammad. (D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, et Mouradgea d'Ohsson, *Tableau général de l'Empire othoman*.)

IMAMAT, fonction et dignité d'imam.

IRAC, grande contrée de l'Asie qui s'étend sur les deux rives du Tigre; on l'appelle aussi Irac Arabi, parce qu'elle confine au midi avec l'Arabie, pour la distinguer d'une province de la Perse que l'on appelle l'Irac Ajémi. L'Irac Arabi est la Chaldée des anciens; ses principales villes sont Mossul, Bagdad, Kufa, Basra, Cadécia, etc.

IZRAIL est l'ange de la mort; c'est lui qui est chargé de séparer les âmes des corps, lorsque le terme de la vie est arrivé. Les Musulmans prétendent que quand il s'agit de rendre ce devoir au Prophète, il lui en demanda préalablement et en obtint la permission; encore ce fut l'ange Gabriel qui servit d'intermédiaire. (*Voyez* première séance.)

JADA, ou JUDA, fille d'Aschas, épouse de Haçan. Cette malheureuse, subornée par Muawia, qui lui avait promis une forte somme d'argent et la main de son fils Yazid, empoisonna son mari. Muawia lui fit tenir la somme dont il était convenu, mais il se garda bien de donner à son fils une telle femme en mariage. Elle portait aussi le nom d'Asma. (*Voyez* la quatrième séance.)

JAFAR, surnommé *Sadic*, ou le Juste, fils aîné de Muhammad Baquir. Il est reconnu pour le sixième imam de la race d'Ali. Il naquit à Médine l'an 83 de l'hégire, et mourut dans la même ville l'an 148. Il était en grande réputation de doctrine parmi les Musulmans. D'Herbelot cite de lui cette belle parole : « O vous, qui êtes fidèles! puisque le paradis est le prix de votre achat, gardez-vous bien de vous vendre pour quelque autre chose. » Il laissa l'imamat à Muça, son

second fils, parce que Ismaïl, l'aîné, était mort avant lui. Les enfants d'Ismaïl ont cependant eu des partisans, connus sous le nom d'Ismaéliens, qui, plusieurs fois, ont excité des troubles dans l'Etat et dans la religion.

JAFAR, surnommé Tayar, c'est-à-dire l'Oiseau, fils d'Abu-Talib et par conséquent frère d'Ali et cousin du Prophète. Abdallah, un de ses petit-fils, se prévalant de cette parenté, voulut se faire proclamer khalife à Kufa, sous le règne de Marwan, deuxième du nom, de la dynastie des Ommiades; mais il fut chassé et mis à mort. Jafar fut tué à l'expédition de Mouta, en Syrie, où les Musulmans combattirent contre les Grecs.

KAABA, ou KABA; ce mot, qui veut dire *carré, cubique*, est le nom du célèbre temple de la Mecque, que les Arabes supposent avoir été bâti par Abraham et son fils Ismaël, en remplacement de celui qu'avait construit en cet endroit Seth, fils d'Adam, et qui avait été détruit par le déluge, ou plutôt enlevé par les anges, au dire des Musulmans, et placé dans le ciel perpendiculairement au-dessus du sanctuaire actuel. Nous n'en ferons point ici la description; on la peut trouver dans la plupart des auteurs qui ont traité de l'Arabie ou du musulmanisme. Nous rappellerons seulement que les Musulmans, qui n'en sont point légitimement empêchés, sont tenus de faire au moins une fois dans leur vie un pélerinage à ce temple vénéré, et que c'est vers lui qu'ils doivent se tourner pour faire leurs prières, en quelque contrée du monde qu'ils se trouvent. Cette direction s'appelle *quibla*; elle est communément indiquée dans l'intérieur des mosquées et des maisons, et même dans la campagne et le long des routes, par de petits monuments en pierre ou en marbre, érigés à cet effet.

KACIR, fils de Schihab, officier d'Ibn-Ziyad, général des armées de Yazid.

KARBALA, plaine située dans l'Irac, auprès de l'Euphrate, non loin de la ville de Kufa. Elle est très-célèbre parmi les

Musulmans pour avoir été le théâtre du dernier combat de Huçaïn, lorsqu'il y fut investi par les troupes de Yazid, commandées par Obaïdallah, fils de Ziyad. Huçaïn y périt avec les soixante-douze cavaliers qui l'accompagnaient et qui étaient tous de sa famille; c'est là qu'il fut inhumé; aussi ce lieu est-il en grande vénération chez les Persans et chez les Hindous musulmans, qui sont Schiites pour la plupart, et qui se font un pieux devoir d'aller visiter son tombeau.

KAUÇAR. Ce mot signifie proprement *abondance;* c'est le nom d'un fleuve du paradis, qui prend sa source dans le huitième ciel; son cours est d'un mois de chemin; ses rivages de pur or; ses cailloux des perles et des rubis; son sable est plus odoriférant que le musc; son eau plus blanche et plus douce que le lait; son écume plus brillante que les étoiles. C'est Ali qui est constitué l'échanson de cette précieuse liqueur; et celui qui en boit une seule fois n'est plus jamais altéré. Néanmoins ces qualités ne sont point consignées dans le Coran; il est même fort douteux que Muhammad ait eu intention de spécifier un fleuve dans le chapitre du Coran qui traite du Kauçar. Voici ce qui lui donna lieu : — As, fils de Waïl, pour railler Muhammad de ce qu'il n'avait point d'enfant mâle, l'appelait *abtar*, ce qui veut dire *sans queue,* ou *sans postérité;* mais Dieu pour consoler son Prophète lui envoya ce chapitre, qui est le CVIII^e^ du Coran et composé de trois versets : « Au nom de Dieu, » clément et miséricordieux! — 1. Nous t'avons donné le » Kauçar. — 2. Prie ton Seigneur et offre-lui un sacrifice. » — 3. C'est celui qui te persécute qui est *abtar.* » Le premier verset peut fort bien se traduire par : *Nous t'avons donné une abondance de toute sorte de biens;* et le troisième par : *Celui qui te persécute mourra sans postérité.* (*Voyez* d'Herbelot, au mot CAUTSER.)

KHAIBAR, place forte située en Arabie, dans le Hijaz, à quatre journées de Médine. C'est là que les Juifs confédérés livrèrent bataille à Muhammad, la septième année de l'hé-

gire; mais, après avoir résisté aux efforts d'Abu-Bakir et d'Omar, qui avaient successivement dirigé l'attaque, ils ne purent tenir contre l'impétuosité d'Ali. Ce fut là qu'une juive tenta d'empoisonner le Prophète, en lui servant de la chair d'agneau rôti; il s'en aperçut encore assez à temps, mais comme il en avait mangé un peu, on croit que ce met influa sur sa santé le reste de sa vie, et même qu'il finit par causer sa mort, qui arriva trois ans après.

KHALIFE. Ce mot, francisé depuis longtemps, veut dire le *vicaire* ou le *successeur* du Prophète. Ces trois titres de *khalife*, d'*imam* et d'*émir*, dont le premier implique la souveraineté universelle, le second le pontificat spirituel et le troisième la monarchie temporelle, devaient dans l'origine appartenir au même personnage, au successeur légitime du Prophète; mais, dès la mort de Muhammad, ils ont été disputés et usurpés, soit collectivement, soit les uns indépendamment des autres. Muhammad avait dit : « Le khalifat, après moi, sera de trente années; après ce terme il n'y aura que des puissances établies par la force, l'usurpation et la tyrannie. » C'est pourquoi la domination d'Abu-Bakir, Omar, Osman et Ali, est regardée comme le temps du khalifat parfait; ce dernier fut assassiné trente ans après la mort du Prophète. Muawia, arrière-petit-fils d'Ommaia, usurpa l'autorité et fut le premier khalife de la maison des Ommiades; elle lui fut assurée par la renonciation formelle de Haçan, l'an 41 de l'hégire, et demeura dans sa famille sous quatorze princes, jusqu'à l'an 132 (de 661 jusqu'à 749 de J.-C.). Le siége de l'empire était alors à Damas. — Le khalifat passa ensuite dans la maison des Abbassides, descendants d'Ali, qui résidèrent successivement à Kufa, à Bagdad, puis en Egypte. Il y eut cinquante-quatre princes de cette dynastie, qui régnèrent depuis l'an 132 de l'hégire jusqu'à l'an 923 (749—1517 de J.-C.). La souveraineté passa alors dans la maison othomane par l'abdication de Muhammad Abu-Jafar, en faveur de Sélim Ier, sultan des Turcs. — Actuellement le titre de khalife est bien déchu; on

ne le trouve guère plus que dans l'Inde, où il sert à qualifier les gens à gages, tels que les cuisiniers, les blanchisseurs, etc. (*Tableau général de l'Empire othoman*; *Moniteur indien.*)

KHANJAR, poignard à large lame qui se porte à la ceinture.

KHARIJI, secte musulmane qui regarde Ali et plusieurs autres des compagnons du Prophète comme des usurpateurs. Les kharijis sont ennemis mortels des schiites, quoique cependant ils soient considérés comme hérétiques par les sunnites ou orthodoxes. Les schiites donnent souvent par haine le nom de kharijis aux sunnites. (*Moniteur indien.* — *Tableau des soixante-treize sectes de l'islam*; par M. de Hammer.)

KHIZR; c'est suivant les Musulmans un prophète de l'Ancien-Testament; mais ils ne sont pas d'accord sur le temps où il a vécu. Quelques-uns le font contemporain d'Abraham, d'autres de Moïse, d'autres d'Elie, d'autres d'Alexandre-le-Grand. Il en est qui veulent que son âme ait passé de Phinées, enfant d'Aaron, dans le corps d'Elie, puis enfin dans celui de saint Georges. Au reste, tous conviennent qu'il a trouvé la fontaine de Jouvence, qu'il a bu de son eau à longs traits, et qu'en conséquence il jouit d'une vie immortelle, ainsi que le prophète Elie qui a eu le même bonheur.

KHORASSAN, grande et belle province située à l'orient de la Perse; tantôt elle fit partie de ce royaume, et tantôt elle eut ses souverains particuliers. Les Arabes s'en rendirent maîtres sous le khalifat d'Osman. Ses principales villes sont Balkh, Merou, Nischabour et Hérat. Elle est maintenant partie sous la domination des Perses, partie sous celle de princes d'origine tatare.

KHUTBA; c'est une espèce de prône ou de profession de foi de l'islam, qui fait partie de l'office public du vendredi.

Le khatib, ou officiant, le prononce au nom du khalife ou du sultan actuellement régnant. En voici la formule d'après le *Tableau général de l'Empire othoman* :

« Grâces au Très-Haut, à cet Être suprême et immortel qui n'a ni dimensions, ni limites, qui n'a ni femmes, ni enfants, qui n'a rien d'égal à lui, ni sur la terre, ni dans les cieux, qui agrée les actes de componction de ses serviteurs, et pardonne leurs iniquités. Nous croyons, nous confessons, nous attestons qu'il n'y a de Dieu que Dieu seul, Dieu unique, lequel n'admet point d'association en lui; croyance heureuse à laquelle est attachée la béatitude céleste. Nous croyons aussi en notre Seigneur, notre appui, notre maître, Muhammad, son serviteur, son ami, son prophète, qui a été dirigé dans la vraie voie, favorisé d'oracles divins, et distingué par des actes merveilleux. Que la bénédiction divine soit sur lui, sur sa postérité, sur ses femmes, sur ses disciples, sur les khalifes orthodoxes, doués de doctrine, de vertus et de sainteté, et sur les vizirs de son siècle; mais particulièrement et spécialement sur l'imam, le khalife réel du prophète de Dieu, l'émir des croyants Abu-Bakir, le certificateur pieux, l'agréable à l'Eternel; sur l'imam, le khalife réel du prophète de Dieu, l'émir des croyants Omar, le discernateur pur, l'agréable à l'Eternel; sur l'imam, le khalife réel du prophète de Dieu, l'émir des croyants Osman, le possesseur des deux lumières, l'agréable à l'Eternel; sur l'imam, le khalife réel du prophète de Dieu, l'émir des croyants Ali, le généreux, l'intègre, l'agréable à l'Eternel; sur les deux grands imams, tous deux parfaits en doctrine et en vertu, distingués en sciences et en œuvres, illustres en race et en noblesse, résignés aux volontés du ciel et aux décrets du destin, patients dans les revers et dans les infortunes; les émirs, les princes de la jeunesse céleste, la prunelle des yeux des fidèles, les seigneurs des vrais croyants, Haçan et Huçaïn, les agréables à l'Eternel, à qui tous puissent également être agréables!

» O vous, assistants! ô vous, fidèles! craignez Dieu et

soyez-lui soumis, etc. » Puis, après différentes exhortations à faire le bien et à bénir Dieu, on termine ainsi le khutba :

« O mon Dieu! exaltez ceux qui exaltent la religion, et avilissez ceux qui avilissent la religion. Protégez les soldats musulmans, les armées orthodoxes; et accordez-nous salut, tranquillité, prospérité, à nous, aux pélerins, aux militaires, aux citoyens en demeure comme aux voyageurs sur terre et sur mer, enfin à tout le peuple mahométan. Salut à tous les prophètes et à tous les envoyés célestes; louanges éternelles à ce Dieu créateur et maître de l'univers. Certes, Dieu ordonne l'équité et la bienfaisance; il ordonne et recommande le soin des proches; il défend les choses illicites, les péchés, les prévarications; il vous conseille d'obéir à ses préceptes, et de les garder religieusement dans la mémoire. »

KOLSUM, ou OMM-KOLSUM, fille d'Ali l'approuvé et de Fatima.

KUFA, ville de l'Irac, située sur la rive droite de l'Euphrate; célèbre autrefois, elle était le séjour d'Ali, comme elle le fut par la suite des premiers khalifes abbassides; mais aujourd'hui elle est bien déchue de son ancienne splendeur. Les habitants de Kufa étaient en général dévoués à la famille d'Ali; cependant ils jouèrent un rôle assez odieux à l'égard de l'imam Huçaïn. Après l'avoir convié à venir au milieu d'eux pour le proclamer khalife et prononcer la déchéance de Yazid, ils l'abandonnèrent lâchement aux premières démonstrations de son ennemi. Aussi Abdallah, fils de Zubaïr, ayant appris la mort de ce prince, ne craignit-il pas de signaler, en pleine mosquée, les Kufites à l'indignation publique. « La population de cette province, dit-il, est, à quelques exceptions près, composée d'hommes fourbes et perfides, et les habitants de Kufa l'emportent en méchanceté sur tous ceux de l'Irac. Ils ont appelé Huçaïn, promettant de s'armer en sa faveur et de le reconnaître pour leur chef; mais à peine était-il arrivé, qu'ils se sont déclarés contre lui et lui ont dit : Nous te laissons le choix entre deux partis seulement : ou soumets-toi à nous, ou nous t'enverrons

à Ibn-Ziyad..... Certes la perfidie des habitants de Kufa à l'égard de Huçaïn, leur révolte contre lui, auraient dû être pour un si grand homme un avertissement efficace, et le détourner de se fier à des êtres de ce caractère..... Après une catastrophe si tragique, devons-nous accorder à ces hommes fourbes une confiance aveugle, ajouter foi à leurs paroles, et recevoir leurs serments? Non, certes, non, ils ne sont pas dignes d'un pareil témoignage d'estime, etc..... » (*Mémoire sur Abdallah, fils de Zobéir*, par M. Quatremère).

KUFITE, habitant de Kufa.

LA MECQUE, la ville sainte des Musulmans; ils ne prononcent jamais son nom sans y ajouter l'épithète de *muazima*, la grande, l'excellente. Elle a surtout deux titres à leur vénération : elle est la patrie de leur Prophète, et elle renferme les objets les plus saints à leurs yeux, entre autres la *kaaba*, ou maison de Dieu, et le puits *zamzam*. (*Voyez* ces mots.) Son territoire est regardé comme sacré et inviolable, ce qui n'a pas empêché la ville d'être prise et saccagée plusieurs fois. La Mecque est située en Arabie, dans le Hijaz, au milieu d'une plaine aride et sablonneuse, entre plusieurs montagnes, à trois journées de la mer Rouge, à laquelle cependant elle donne son nom, car les Arabes et les Turcs l'appellent mer de la Mecque, et les Italiens golfo di Mecca. — Tout bon Musulman doit aller en pélerinage à la Mecque, au moins une fois dans sa vie.

LAULAK; c'est le premier mot arabe d'une tradition célèbre ainsi conçue : « Si ce n'était toi, les mondes n'auraient pas été créés. » Ces paroles sont censées adressées à Muhammad par le Créateur lui-même. On lit dans le *Tableau général de l'Empire othoman*, tome I : « Adam à peine créé eut le surnom d'Abu-Muhammad, c'est-à-dire le père de Muhammad. En ayant demandé l'explication, Dieu lui ordonna de lever les yeux, et ce premier père des hommes vit le saint nom de Muhammad écrit dans l'empyrée, sur le trône même de l'Eternel, couvert du voile étincelant de la

lumière prophétique. Adam, en extase, entendit alors ces paroles divines : Cette lumière est celle d'un prophète qui naîtra de ta race, et dont le nom aux cieux est Ahmad et sur la terre Muhammad. Sans lui, je n'aurais créé ni toi, ni la terre, ni les cieux. » On voit que les Musulmans regardent leur Prophète comme la fin et le but de la création.

MACTA. On appelle ainsi les deux derniers hémistiches ou le dernier vers d'un gazal, d'une cassida, et de quelques autres genres de poésie arabe. Le macta doit contenir le nom de l'auteur de la pièce.

MAHDI; ce mot, qui veut dire le *directeur* par excellence, est le surnom de Muhammad, fils de Haçan Askari, douzième et dernier des imams véritables de la postérité d'Ali. Il hérita de l'imamat à l'âge de cinq ans et se perdit à l'âge de douze ans, dans une grotte, auprès de la ville d'Askar ou Sermenraï, l'an 260 de l'hégire. Les Musulmans sunnites ou orthodoxes croient qu'il viendra à la fin des temps avec Jésus-Christ, assisté de trois cent soixante esprits célestes, pour combattre l'antechrist et réunir en une seule religion les musulmans et les chrétiens, et fonder sur la terre le véritable imamat. Mais les Schiites croient que Mahdi vit encore dans une grotte, ignoré du reste des hommes; et ils l'attendent chaque jour, comme les Juifs attendent le Messie, espérant qu'il rétablira sur la terre le véritable khalifat, car ils ne veulent pas en reconnaître d'autre que celui d'Ali et de ses enfants. (D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*; M. d'Ohsson, *Tableau général.*)

MAMSCHUC. Ce mot, qu'on pourrait traduire par *sanglade*, est le nom d'un des fouets de Muhammad, de celui dont il se servait quand il montait un chameau, et par conséquent un des plus durs. C'était assez l'usage à cette époque de donner un nom particulier à chacun des objets de même espèce afin de les distinguer; c'est ainsi qu'une des cinq mules du Prophète s'appelait *Duldul*; ses deux ânes *Ufaïr* et *Iafur*; le plus célèbre de ses sabres *Zulfacar*, etc. (*Voyez* la première séance.)

MARCIYA; élégie ou oraison funèbre en l'honneur d'un grand personnage, et principalement celle que l'on psalmodie dans les Indes en mémoire de la mort des deux enfants d'Ali.

MARDAN; ce mot est moins un nom propre qu'un surnom que donne notre auteur hindoustani à Muawia, premier khalife de la maison d'Ommaia, regardé comme usurpateur par les Schiites; en effet ce mot signifie le *rebelle*, ou *celui qui persévère dans sa rébellion*. (*Voyez* MUAWIA.)

MARIE, mère de Jésus. Je ne mets ici ce nom, cité plusieurs fois dans cet ouvrage, bien qu'il n'appartienne point à l'islamisme, que pour avoir occasion de rapporter une tradition assez singulière de Muhammad. Ce faux prophète avait coutume de dire qu'on pouvait trouver un certain nombre d'hommes accomplis, mais qu'il n'y avait que quatre femmes parfaites : Asia, femme de Pharaon, Marie, mère de Jésus, Khadija, sa première femme, et Fatima, sa fille.

MAR-SCHADID, nom d'un des principaux serpents de l'enfer. Ce nom signifie *serpent cruel*. (*Voyez* la séance pour le dixième jour du deuil.)

MASCHKUR, concierge de la prison de Kufa; il fit évader secrètement les enfants de Muslim, fils d'Aquil. Ibn-Ziyad lui fit payer de sa tête sa compassion pour ces innocents. (*Voyez* la sixième séance.)

MASNAWI, genre de poème dont chaque vers a une rime particulière; chaque couple d'hémistiche rimant ensemble, à la différence des *gazals* et des *cassidas*, dont tous les vers ont la même désinence, et où les hémistiches impairs sont, à l'exception du premier, dépourvus de rime.

MATLA, le premier vers d'un gazal ou autre poème, dont les deux hémistiches doivent rimer ensemble; le dernier vers de la même pièce s'appelle *macta*.

MAULAWI, docteur, professeur. Les savants ou ceux qui se livrent à l'instruction parmi les musulmans de l'Inde font

précéder leur nom du titre de Maulâwi, qui correspond à celui de licencié ès-lettres. (*Moniteur indien.*)

MÉDINE, une des villes principales de l'Arabie, située dans le Hijaz; c'est celle où Muhammad se retira lorsqu'il fut obligé de quitter la Mecque; c'est là qu'il mourut; on y voit son tombeau que presque tous les Musulmans se font un devoir de visiter en revenant du pèlerinage de la Mecque. Cette ville s'appelait autrefois *Yasrib*; mais depuis qu'elle eut l'honneur de devenir la résidence de Muhammad et de sa famille, elle prit le nom de *Medinat-al-Nabi*, la ville du Prophète, ou, plus communément et par abréviation, *Medina*, la ville; on lui donne l'épithète de *Munauwera*, la brillante ou la lumineuse. Les premiers khalifes y firent leur résidence.

MENHDI, nom indoustani du *Lawsonia inermis* ou *Hinna* des Arabes. Voyez HINNA.

MIHRAB; c'est une concavité ou espèce de niche haute de six ou huit pieds, pratiquée dans le mur intérieur d'une mosquée, et qui n'a d'autre objet que d'indiquer la *quibla*, ou la direction de la Mecque vers laquelle on doit se tourner pour prier.

MOSQUÉE. Ce mot, qui vient de l'arabe *mesgid*, par l'espagnol *mezquita*, est le nom des temples musulmans. Les mosquées sont communément environnées de *minarets*, ou hautes tourelles, qui sont entourées de galeries sur lesquelles circulent les *muazzins* qui annoncent la prière.

MOSSUL, ville de l'Irac, située sur le Tigre; elle est actuellement sous la domination des Turcs. On prononce aussi *moussel*, et c'est de ce nom que nous avons fait le mot *mousselines*, parce qu'autrefois on tirait ces étoffes de cette ville, où elles étaient apportées de l'Inde.

MUAWIA, fils d'Abu-Sufian, usurpa le khalifat au préjudice de Haçan, fils d'Ali. Celui-ci avait été, il est vrai, proclamé khalife à Kufa après l'assassinat de son père, et

avait même tenté de résister à l'usurpateur ; mais la crainte de répandre le sang musulman le détermina à mettre bas les armes, et même à abdiquer le khalifat, se contentant du titre d'imam. Mais Muawia, craignant qu'après sa mort Haçan ne recommençât à faire valoir ses droits, et voulant assurer l'empire à son fils Yazid, fit empoisonner ce malheureux prince. C'est lui qui est le chef et le fondateur de la dynastie des Ommiades qui garda le pouvoir pendant quatre-vingt-onze ans. Ce prince fit la guerre pendant la plus grande partie de son règne, soit par lui-même, soit par le moyen de son fils et de ses généraux. Il soumit l'Arménie, la Natolie, porta ses armes jusqu'auprès des murs de Constantinople, et défit une partie des Arabes qui tenaient encore pour le parti d'Ali. Son règne fut de dix-neuf ans, depuis l'an 41 de l'hégire jusqu'à l'an 60. Il fut enterré dans la ville de Damas, où il avait établi le siége de son empire. (*Voyez* d'Herbelot, d'Ohsson, Quatremère, etc.) Il semble que notre auteur dédaigne de le nommer. C'est lui qui dans la quatrième séance est présenté sous le nom de Mardan, c'est-à-dire le rebelle.

MUAZZIN, celui qui est chargé de faire l'*azan* (*voyez* ce mot) ou annonce des prières canoniques du haut des minarets. On choisit ordinairement pour cette honorable fonction des hommes qui excellent par la mélodie de leur voix.

MUÇA, ou MOÏSE, second fils de l'imam Jafar. Son père lui transmit la succession à l'imamat, parce que Ismaïl, son fils aîné, était décédé. Toutefois, les enfants d'Ismaïl ont eu des partisans qui voulaient que la succession de l'imamat ait été perpétuée dans la branche aînée. Mais le khalife Haroun-al-Raschid lui-même, regardait Muça comme le véritable héritier des droits d'Ali, car il l'attira à Bagdad, dans la crainte que sa présence à Médine n'occasionnât des troubles, puis enfin le fit empoisonner quelque temps après. Muça mourut l'an 183 de l'hégire, âgé d'environ cinquante-cinq ans. Son fils aîné, Ali Riza, hérita de l'imamat. (*Voyez* d'Herbelot, et Sylvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*.)

MUFLIH, esclave de l'imam Zaïn-Ulabidin.

MUHAJIR, ce mot signifie *fugitif* ou *émigré*. Les Muhajirs sont les habitants de la Mecque qui accompagnèrent le Prophète dans sa fuite; ils forment avec les Ansars ou habitants de Médine, ce que l'on appelle les *ashabs* ou compagnons de Muhammad. On donne ce dernier nom à tous ceux qui de son vivant embrassèrent sa doctrine, qui furent admis en sa présence ou qui assistèrent à ses prédications. On en porte le nombre à cent quatorze mille.

MUHAMMAD, vulgairement appelé *Mahomet*, naquit l'an 569 de J.-C. (d'autres disent l'an 570 ou 571), à la Mecque, ville du Hijaz, en Arabie. Son père, Abdallah, fils d'Abd-Almuttalib, fils de Haschim, de l'illustre tribu de Curaïsch, mourut quelques jours après la naissance de son fils, selon d'autres auteurs deux mois après, d'autres enfin prétendent qu'il mourut deux mois auparavant; Haïdari est du sentiment de ces derniers. Il commença à prêcher sa religion la quarantième année de son âge, l'an 609 de J.-C., et mourut la onzième année de l'hégire (8 juin 632), âgé de soixante-trois ans, suivant le calcul d'Abulféda, sans avoir positivement déclaré son successeur, ainsi que le prétendent les Sunnites; mais les Schiites soutiennent que plusieurs fois il avait solennellement proclamé comme tel Ali, son gendre. Il ne laissa point d'enfant mâle, malgré le grand nombre de ses femmes. Il avait cependant eu plusieurs garçons, mais ils moururent tous en bas âge; un d'entre eux, toutefois, lui avait donné sans doute plus d'espoir que les autres, car il prit du nom de cet enfant, nommé Cacim, le surnom d'*Abul-Cacim* (père de Cacim); mais son illusion fut de courte durée, ce qui l'exposa aux railleries de ses ennemis. C'est pour remplacer cette lignée masculine tant désirée, que les Musulmans s'accordent généralement à lui assigner pour fils Haçan et Huçaïn, enfants de Fatima, sa fille. Nous nous contentons de donner ici ce simple aperçu chronologique; chacun est à même de consulter les diverses vies du Pro-

phète, éditées en France. Nous signalerons seulement comme la plus estimée celle que M. Noël Desvergers a tirée d'Abulféda et d'autres auteurs originaux, et qu'il a donnée au public en 1837, sous le nom de *Vie de Mohammed*. — Sa mort fait le sujet de la première séance.

MUHAMMAD, fils d'Aschas, un des officiers de l'armée d'Ibn-Ziyad, général des troupes de Yazid; il prit part au combat de Karbala, contre Huçaïn. Il fut ensuite nommé gouverneur de Mossul, par Abdallah, fils de Zubaïr; mais Mukhtar, fils d'Abu-Obaïda, ayant voulu le faire périr avec tous ceux qui avaient porté les armes contre Huçaïn, il parvint à s'échapper avec Schaïs, fils de Ribi; ils se réfugièrent tous deux auprès de Musab, gouverneur de Basra, et furent les principaux instigateurs de la guerre que celui-ci déclara à Mukhtar, et dans laquelle périt celui-ci.

MUHAMMAD, un des deux petits-enfants de Muslim, fils d'Aquil, qui furent égorgés à Kufa, par les ordres d'Ibn-Ziyad. Sa mort forme avec celle de son frère le sujet de la sixième séance.

MUHARRAM, premier mois de l'année des Musulmans. Nous donnons ici la liste des douze mois lunaires avec le nombre de jours qui les compose :

1 Muharram,	30 jours.
2 Safar,	29
3 Rabi-Ulawal,	30
4 Rabi-Ussani, ou Rabi-Ulakhir,	29
5 Jumad-Ulawal,	30
6 Jumad-Ussani, ou Jumad-Ulakhir,	29
7 Rajab,	30
8 Schaban,	29
9 Ramazan,	30
10 Schawal,	29
11 Zilcada, ou Zi-Cada,	30
12 Zilhijja, ou Zi-Hijja,	29

Onze fois, dans une période de trente années, ce dernier

mois est de trente jours. On conçoit que, dans ce système, chaque mois ne correspond pas à une saison particulière, mais qu'il fait successivement le tour de l'année solaire. Quant à l'année musulmane, voyez au mot HÉGIRE.

MUKHTAR, fils d'Abu-Obaïda, est assez maltraité dans le mémoire de M. Quatremère, sur la vie d'Abdallah, fils de Zobéir, parce que c'était un homme fourbe, ou du moins parce qu'il jouait son rôle suivant que les circonstances lui semblaient l'exiger, embrassant tour à tour les partis les plus opposés; mais il est fort estimé des Schiites, parce qu'en résumé il se porta comme le vengeur de la mort de Huçaïn, et mit à mort la plupart de ceux qui avaient trempé dans ce forfait. On prétend qu'il en fit périr ainsi plus de cinquante mille, sans compter ceux qui avaient été tués dans les combats qu'il avait livrés; mais ce nombre est sans doute exagéré. Il poussa la rigueur jusqu'à faire égorger Omar, fils de Saad, qui avait épousé sa fille, ou suivant d'autres sa sœur. On sait que cet Omar était le chef de l'armée d'Ibn-Ziyad, l'un des plus implacables ennemis de Huçaïn. Il tenait ses pouvoirs, d'abord d'Abdallah, fils de Zubaïr, qui s'était fait proclamer khalife en Arabie, puis de Muhammad Ibn-Hanifia, fils d'Ali, qui soutenait les droits de son père et de sa postérité. Musab, frère d'Abdallah, fils de Zubaïr, marcha contre lui, à l'instigation de Muhammad, fils d'Aschas, et de Schaïs, fils de Ribi, échappés au massacre des ennemis de Huçaïn, ordonné par Mukhtar; celui-ci, investi dans Kufa et abandonné de presque tous ses soldats, périt en combattant courageusement, l'an 67 de l'hégire.

MUKHTAR, neveu de Saad, de Mossul; j'ignore s'il est le même que le précédent.

MURTAZA; ce mot, qui veut dire *approuvé*, *agréé* de Dieu et des hommes, est un des surnoms donnés à Ali, fils d'Abu-Talib.

MUSLIM, fils d'Aquil et petit-fils d'Abu-Talib. Il fut envoyé à Kufa par Huçaïn, son cousin, afin de recevoir la soumission

des habitants de cette ville et s'entendre avec eux pour faire reconnaître les droits de celui-ci au khalifat; mais son message eut une issue malheureuse : il fut mis à mort par les partisans de Yazid, qui poussèrent la rage jusqu'à faire périr ses deux fils Ibrahim et Muhammad, encore enfants. Les détails de sa mission, de ses combats et de sa mort forment le sujet de la cinquième séance.

MUSLIM, fils d'Ausha, parent de Huçaïn; il faisait partie de l'expédition de ce prince lorsqu'il se rendait à Kufa, et périt avec lui à Karbala. On lit de lui un très-beau discours dans la neuvième séance.

MUST'AFA; ce mot arabe, qui veut dire *choisi, élu*, est un des surnoms de Muhammad, le Prophète.

NAJAF; ce mot, qui signifie *une éminence sur laquelle l'eau ne peut pas venir*, est le nom d'un lieu proche de Kufa, dans lequel est inhumé Ali, qui, pour cette raison, est appelé prince de Najaf.

NAMAZ; c'est le nom de la prière journalière que tout musulman est obligé de réciter cinq fois le jour : le matin, à midi, l'après-midi, le soir et la nuit. On peut en voir le cérémonial et le formulaire dans le *Tableau général de l'empire othoman*, et dans l'*Eucologe musulman*, de M. Garcin de Tassy. Elle consiste en diverses formules, et dans la lecture d'un ou plusieurs chapitres du Coran, accompagnées d'inclinations, de prostrations et de différentes autres attitudes.

NAQUÍ, surnom d'Ali Askari, dixième imam, fils de Muhammad Abu-Jafar; il naquit à Askar, l'an 212 de l'hégire, et mourut du poison comme la plupart de ses ancêtres, l'an 254. Le surnom de *Naqui* signifie *pur*; on lui donne encore ceux de *Zaqui*, innocent, de *Taqui*, craignant Dieu, et de *Hadi*, directeur. Son fils Haçan Askari fut le onzième imam.

NATH, mot hindoustani; grand anneau d'or que les femmes indiennes portent au nez, passé à la narine gauche.

NAUBAT, autre mot indien; timbales placées à la porte d'entrée de l'habitation d'un grand personnage et qu'on fait retentir à différents intervalles. On l'emploie aussi dans les solennités.

NUMAN, fils de Baschir, fut chargé par le khalife Yazid d'accompagner jusqu'à Médine et de rendre à leur famille les femmes, les filles et les sœurs de Huçaïn, faites prisonnières après la bataille de Karbala. Il s'acquitta avec dignité et respect de ce pieux devoir, et refusa toute espèce de récompense de la part de la famille d'Ali. (*Voyez* la séance pour le quarantième jour.) Il fut employé par Yazid dans différentes autres négociations, à cause de son esprit de douceur et de conciliation. Il fut massacré dans une émeute populaire à Hamat, ville de Syrie, dont il était devenu gouverneur.

OBAIDALLAH, fils de Ziyad; voyez IBN-ZIYAD.

OMAR, fils de Hajjaj, un des principaux officiers de l'armée d'Ibn-Ziyad; il commandait l'aile droite à la journée de Karbala.

OMAR, fils de Numan.

OMAR, fils de Saad, de la tribu de Curaïsch, commandait l'armée qu'Ibn-Ziyad, gouverneur de Kufa, avait levée et envoyée contre Huçaïn; c'est lui qui dirigea l'expédition de Karbala, qui fut si funeste à ce malheureux imam. Il fut dans la suite nommé lui-même gouverneur de Kufa, en remplacement d'Obaïdallah, fils de Ziyad, par Abdallah, fils de Zubaïr, qui avait pris le titre de khalife en Arabie; mais il fut dans la suite mis à mort par les ordres de Mukhtar, en représailles de ce qu'il avait porté les armes contre Huçaïn à Karbala, où il avait commandé l'armée sous les ordres d'Ibn-Ziyad.

OMM-KOLSUM; voyez KOLSUM.

OMM-SALAMA; voyez SALAMA.

QUIBLA ; ce mot indique la direction de la Mecque vers laquelle un musulman doit avoir soin de se tourner en faisant ses prières. C'est afin qu'on ne soit pas exposé à se tromper, que la *quibla* est communément indiquée dans l'intérieur des maisons, et même dans les champs et sur les routes, par de petits monuments élevés à cet effet.

RAMAZAN, neuvième mois de l'année musulmane, pendant lequel tous les mahométans sont tenus au jeûne le plus rigoureux ; il leur est interdit de prendre la moindre nourriture tant que le soleil est sur l'horizon ; mais la nuit venue, ils peuvent, sans scrupule, satisfaire leur appétit. Il n'y a d'exemptés que les vieillards, les malades, les enfants au-dessous de quatorze ans, et les femmes en certaines circonstances. Ce jeûne a été institué en mémoire de ce que le Coran est descendu du ciel pendant ce mois. Le premier jour du mois suivant, on célèbre avec de grandes réjouissances la rupture du jeûne. (*Voyez* ID.)

RIKAT. On appelle ainsi un certain nombre d'attitudes, d'inclinations et de prostrations, qui se répètent plusieurs fois pendant le *namaz*.

RIZA. Ce mot, qui signifie *celui en qui Dieu a mis sa complaisance*, est le surnom du huitième imam, Ali, fils de Muça. Il naquit à la Mecque, l'an 148. Le khalife Mamun le nomma son successeur ; il sembla dès-lors que la famille d'Ali allait rentrer dans ses droits méconnus depuis si longtemps ; mais cette déclaration suscita de grands désordres dans l'Etat, auxquels mit fin la mort de cet imam, qui arriva fort à propos l'an 203 de l'hégire ; aussi est-elle regardée comme le résultat du poison administré à ce malheureux prince. Notre auteur l'appelle le martyr de Tus, parce qu'il mourut et fut inhumé dans cette ville. Son fils, Muhammad Abu Jafar, surnommé *Taqui*, lui succéda dans la dignité d'imam. (*Voyez* d'Herbelot, et *Mémoire sur les khalifes Abbassides*, par M. Quatremère.)

RIZWAN. Ce mot, qui signifie la *bonne volonté* ou *la bien-*

veillance que Dieu a pour les hommes, est le nom de l'ange préposé à la garde de la porte du paradis, qui, pour cette raison, est appelé le jardin ou les bosquets de Rizwan.

SAAD, gouverneur de Mossul, du temps de Haçan.

SAFAR, second mois lunaire de l'année arabique; il est composé de vingt-neuf jours.

SALAMA, ou Omm-Salama, une des épouses de Muhammad; on voit par le Mémoire de M. Quatremère, sur Abdallah, fils de Zubaïr, qu'elle favorisait Ali et sa famille. On lit dans la séance pour le vingtième jour une anecdote que l'on tient d'elle.

SALMAN, affranchi de Muhammad, Persan de nation. On dit qu'il était chrétien, et il passe pour avoir lu les Livres saints. Il fut cependant un de ceux qui contribuèrent le plus à la propagation de l'islamisme, et son maître en faisait beaucoup de cas. Il était d'une force prodigieuse; aussi Muhammad ayant assigné quarante brasses de terrain à creuser par chaque dizaine d'hommes, à la journée du fossé, chaque escouade voulait avoir Salman de son côté. Il mourut à Madaïn, en Perse, dont le khalife Omar l'avait fait gouverneur, l'an 35 de l'hégire, âgé de deux cent cinquante ans, si l'on en croit le *Rauzat-ulakhiar*. (D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.)

SANDAL, bois odoriférant dont on obtient une essence qu'on fait passer pour de l'huile de rose, mais qui lui est fort inférieure. (*Moniteur indien*.)

SARKHUN, grec de nation, vizir ou ministre du khalife Yazid.

SAR-PESCH, joyau, pierre précieuse placée sur le devant du turban.

SAYID, mot arabe qui veut dire *seigneur*; c'est une des qualifications que les Persans donnent à Haçan et à Huçaïn; ils en décorent aussi tous ceux qui descendent de ce dernier prince. C'est pourquoi tous ceux qui prétendent être issus

de la race de Huçaïn ont bien soin de faire précéder leur nom du titre honorifique de Sayid.

SCHABIR et Schapar. Ces deux mots paraissent être des sobriquets donnés par Fatima à ses deux enfants, Haçan et Huçaïn; le premier surtout, affecté à Huçaïn, se reproduit fréquemment dans l'ouvrage que nous traduisons; mais il ne se trouve guère que dans les pièces de vers. Il est quelquefois écrit *schapir, schappir* ou *schabpir*. On trouve aussi *schabar* pour *schapar,* surnom de Haçan; je n'ai pu trouver l'origine ni l'étymologie de ces noms, qui ont la physionomie persanne. M. Bianchi dit, dans son Dictionnaire, que *scheper* et *schepir* sont les noms que les Grecs donnent à Haçan et Huçaïn; ils n'ont point cependant une tournure grecque, cette langue même manque de l'articulation *sch*, prononcée à l'orientale ou à la française.

SCHAHAR-BANU, fille de Yezdejird, dernier roi de la race persanne de la dynastie des Sassanides, dépouillé de ses états par les Musulmans, sous le khalifat d'Omar. Lorsqu'Ali fut parvenu au khalifat à son tour, il envoya en Perse Haris, fils de Jabar, pour y commander en son nom. Ce gouverneur lui envoya les deux princesses filles de Yezdejird, dont l'aînée se nommait Schahar-Banu et la cadette Kahar-Banu. Ali donna la première à Huçaïn, et la seconde à Muhammad, fils d'Abu-Bakir, premier khalife. Schahar-Banu fut mère entre autres d'Ali Akbar et d'Ali Asgar, tous deux tués dans la journée de Karbala, et d'Ali Zaïn-Ulabidin, qui est compté par les Schiites pour le quatrième imam. (*Bibliothèque orientale*, article *Ali ben Hussain.*)

SCHAIKH; ce mot correspond à celui de *seigneur, senor, signore* dans nos langues modernes; comme ceux-ci, il a voulu dire originairement *un vieillard*, et maintenant il se donne à tout homme respectable, mais principalement à certains docteurs et magistrats, ou aux descendants du Prophète.

SCHAIS, fils de Ribi, un des chefs de l'armée d'Ibn-

Ziyad. Il combattit contre Huçaïn à la journée de Karbala. (*Voyez* l'article MUHAMMAD, fils d'Aschas.)

SCHAPAR; voyez SCHABIR.

SCHARIH, cazi ou juge dans la ville de Kufa; c'est lui qui avait retiré dans sa maison les petits-enfants de Muslim; ne pouvant ensuite les tenir cachés plus longtemps, il prit, pour les renvoyer à Médine, des mesures qui n'eurent pas de succès. (*Voyez* la sixième séance.)

SCHIMAR, surnommé *Zuljauschan*, ou le Cuirassé, parce qu'il portait constamment une armure pour dérober aux regards son corps couvert des pustules de la lèpre; il cachait pareillement sa figure sous un voile ou sous un masque, afin qu'on n'aperçût pas deux dents qui lui sortaient de la bouche comme à un sanglier. La méchanceté de son âme correspondait à la laideur affreuse de son extérieur. Il commandait l'aile gauche de l'armée d'Ibn-Ziyad, à la journée de Karbala, où il se signala par sa férocité. C'est lui qui abattit la tête de Huçaïn déjà blessé, après lui avoir fait subir plusieurs outrages. (*Voyez*, entre autres, la douzième séance.)

SIDRA, arbre mystérieux planté dans le septième ciel; c'est une espèce de lotus. C'est de son bois qu'ont été faites, au dire des Musulmans, les tables de la loi que Dieu donna à Moïse.

SINAN, fils d'Ans, ou Anis, soldat de l'armée d'Ibn-Ziyad, qui accompagnait Schimar le Cuirassé, lorsque celui trancha la tête à Huçaïn.

SUKAINA, fille de Huçaïn; son véritable nom était Amina, ou Omaïma. Elle accompagna son père à l'expédition de Karbala, lorsqu'elle n'était encore qu'une enfant; comme elle souffrait beaucoup de la soif, son oncle, Abbas-Ali, se fit fort de lui apporter de l'eau de l'Euphrate; mais il périt malheureusement, comme on le voit dans la neuvième séance. Devenue grande, elle joignait à une rare beauté des talents et une éloquence admirable; sa maison était le ren-

dez-vous des littérateurs et des poètes. Elle épousa Musab, frère d'Abdallah, fils de Zubaïr, qui lui assigna pour dot un million de pièces d'argent ; elle eut de lui une fille nommée Rebab ; elle la couvrait de perles, et disait : « Je ne l'en pare qu'afin de faire voir qu'elles ne brillent point auprès de ma fille. » Devenue veuve elle se maria à Abdallah, fils d'Osman, à qui elle donna un fils nommé Kuraïn ; elle épousa en troisième noces Alasbagh, fils d'Abdalaziz, et en quatrième, Zaïd, fils d'Amr ; ces deux derniers la répudièrent. C'est d'elle qu'en Orient les femmes à la mode adoptèrent une coiffure appellée de son nom coiffure à la Sukaïna. (Ibn-Khallican, et *Mémoire sur Abdallah, fils de Zobéir,* par M. Quatremère.)

SULAIMAN, ou SALOMON, esclave de Huçaïn, député par celui-ci aux habitants de Basra, pour les attirer à son parti ; mais il fut arrêté par les gens d'Ibn-Ziyad.

SURMA, poudre impalpable, composée d'antimoine, qui forme un article de toilette pour les femmes de l'Orient. « La poudre de surma, dit M. Marcel, est conservée dans un étui dont le couvercle est traversé par une aiguille d'or ou d'argent. Cette aiguille, plongeant dans le collyre, se charge légèrement des atomes qui s'y attachent, et introduite avec dextérité entre l'œil et la paupière, y dépose sa teinture noire dans l'intérieur. L'effet de cette teinture est de faire paraître les yeux plus grands, plus fendus, plus vifs, et en même temps de donner aux regards une langueur tendre et vraiment enchanteresse pour les Orientaux ; quoique au premier aspect elle puisse sembler désagréable aux Européens. » (*Contes* du Scheykh El-Mohdy, tome III.)

TABUK, lieu situé à moitié chemin de Médine à Damas. La neuvième année de l'hégire, Muhammad entreprit de faire la guerre aux Romains, ou plutôt aux Grecs ; il y eut des préparatifs, on se mit en route ; mais l'expédition n'eut point de suite, plusieurs princes étant venus d'eux-mêmes se soumettre au Prophète. C'est cette expédition néanmoins que les historiens musulmans appellent la guerre de Tabuk,

parce que c'était en cet endroit qu'était situé le camp des Arabes. — L'imprimé de Haïdari porte à tort *Batuk*.

TAKBIR; c'est une formule qui se répète plusieurs fois dans les prières canoniques; on la prononce debout, les mains élevées à la hauteur des oreilles; elle est conçue en ces termes : « Dieu très-grand! Dieu très-grand! Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu. Dieu très-grand! Dieu très-grand! A Dieu est la gloire. »

TAKTI, instrument de supplice; espèce de table ou de chevalet sur lequel on étend le patient condamné à recevoir la bastonnade.

TAQUI, surnom de Muhammad Abu-Jafar, neuvième imam, fils d'Ali-Riza. Il naquit à Médine, l'an 195 de l'hégire, vint avec son père à Tus, en Khorassan, et se fit aimer du khalife Mamun, qui lui donna sa fille en mariage. Mais il mourut à Bagdad, âgé seulement de vingt-cinq ans, empoisonné, comme l'on croit, par les parents du khalife, qui craignirent que ce prince ne conçût pour lui les intentions qu'il avait eues pour Riza, son père, c'est-à-dire de le désigner pour son successeur. Le surnom de *Taqui* veut dire craignant Dieu; on lui donne encore ceux de *Zaqui*, pur, et de *Jauwad*, libéral. Son fils, Ali Askari, surnommé Naqui, fut le dixième imam. (*Bibliothèque orientale.*)

TASBIH; c'est une partie intégrante du namaz; on le récite debout, les mains croisées sur le ventre. Il consiste en ces paroles : « Gloire à toi, ô Seigneur suprême! »

TUA, vieille femme de Kufa, qui cacha dans sa maison Muslim, fils d'Aquil, mais dont le fils trahit celui-ci et le livra à Ibn-Ziyad.

TURQUESTAN, le pays habité par les Turcs. Les Orientaux donnent généralement ce nom à toute l'étendue des pays situés au-delà du fleuve Gihon, et qui correspond à l'ancienne Transoxiane. Les Musulmans s'en rendirent maîtres sous le khalifat de Walid, sixième prince de la dynastie des Ommiades.

TUS, une des principales villes du Khorassan, en Perse; c'est là que fut inhumé Ali-Riza, huitième imam de la postérité d'Ali, appelé par notre auteur le martyr de Tus. C'est pourquoi elle fut nommée depuis cette époque *Maschhad Ali*, ou simplement *Maschhad*, c'est-à-dire le lieu du martyre, ou le sépulcre d'Ali-Riza. (Les anciens géographes écrivaient *Mexat*, à la manière portugaise.) Les Schiites vont en pélerinage visiter son tombeau.

VIZIR, VAZIR, ou VÉZIR, ministre d'Etat.

WARID, porte-étendard d'Omar, fils de Saad, à la journée de Karbala.

YAHIA; c'est ainsi que les musulmans appellent saint Jean-Baptiste. Ils le regardent comme un prophète, et soutiennent qu'il a été préservé et affranchi de tout péché, ayant été sanctifié dès le sein de sa mère, et ayant toujours mené une vie chaste et innocente; en quoi ils sont d'accord avec l'Évangile.

YAMAN, ou YÉMEN, contrée de l'Arabie; c'est celle que les Européens appellent l'Arabie-Heureuse, à cause des parfums et autres substances précieuses qu'elle produit.

YASRIB (d'autres prononcent *Yathreb*), ancien nom de la ville de Médine. (*Voyez* MÉDINE.)

YAZID, fils de Muawia, second khalife de la dynastie des Ommiades; il est regardé par les Schiites comme un usurpateur. Après la mort de son père, il fut reconnu comme khalife légitime dans la Syrie, la Mésopotamie, l'Egypte, la Perse et dans presque tous les autres pays musulmans; mais la Mecque, Médine, Kufa, et quelques autres villes tenaient encore pour la postérité d'Ali. Les habitants de Kufa ayant convié Huçaïn à venir chez eux pour se faire proclamer khalife, Yazid envoya contre ce prince une nombreuse armée, qui écrasa Huçaïn avec la petite escorte qui l'accompagnait. Il fit ensuite marcher ses troupes contre Médine et contre la Mecque, qui avaient élu pour khalife Abdallah, fils

de Zubaïr; mais il mourut avant d'avoir réduit cette dernière ville, l'an de l'hégire 64, après un règne de trois ans et neuf mois. C'était un prince impie, cruel, orgueilleux et avide du bien d'autrui. Les Sunnites, et ses partisans eux-mêmes, n'ont pas dissimulé ses défauts; mais les Schiites surtout l'ont en horreur, moins à cause de ses vices, que parce que c'est lui qui fit répandre le sang de Huçaïn. C'est de tous les khalifes de la maison d'Ommaia celui qu'ils exècrent le plus; ils accompagnent ordinairement son nom de la formule : « maudit soit-il! » et notre auteur ne le nomme jamais sans adjoindre à son nom *Yazid* l'épithète *palid*, qui fait assonnance et qui signifie *l'infâme*, ou plus littéralement, *le sale*. Le nom même de Yazid est devenu chez les Persans et chez les Indiens un substantif synonyme de *méchant* ou *scélérat*. Son fils Muawia, deuxième du nom, lui succéda. (*Bibliothèque orientale. — Mémoire sur Abdallah, fils de Zobéir*, par M. Quatremère.)

YAZID, de Batha, ou de la Mecque, soldat de l'armée d'Omar, fils de Saad, qui combattit en duel l'imam Huçaïn à la journée de Karbala, et tomba sous les coups de ce prince. (*Voyez* la douzième séance.)

ZAINAB, fille d'Ali et de Fatima, accompagnait son frère Huçaïn à la journée de Karbala.

ZAIN-ULABIDIN, surnom d'Ali, fils de Huçaïn et de Schahar-Banu; ce surnom signifie *l'ornement des serviteurs (de Dieu)*. Ce fut le seul des enfants de Huçaïn qui survécut au désastre de Karbala, parce que s'étant trouvé très-malade le jour du combat, il ne put y prendre part. Il fut fait prisonnier avec sa mère, ses tantes et ses sœurs; mais ayant été relâché par Yazid, il rendit les derniers devoirs à son père et à ses parents morts dans la bataille. Les habitants de Médine lui déférèrent le khalifat, mais il eut la sagesse de refuser; il déclara que la mort tragique de son père l'avait entièrement détaché des grandeurs du monde, et qu'il n'avait plus d'autre but que de vouer le reste de ses jours à la re-

traite et au service de Dieu. En effet, il quitta Médine et se retira dans un village, se contentant du titre d'imam; c'est lui qui est compté pour le quatrième; il mourut l'an 75 de l'hégire, âgé de trente-sept ans. Il était d'une piété si grande qu'il mérita encore les surnoms de *Sajjad*, celui qui se prosterne, et de *Zulsafinat*, celui qui contracte des callosités, comme celles d'un chameau, aux cinq parties du corps qui touchent la terre dans les prostrations, c'est-à-dire aux pieds, aux genoux, aux mains, au nez et au front. — Son fils, Muhammad, surnommé Baquir, lui succéda et fut le cinquième imam. (*Bibliothèque orientale. — Mémoire sur Abdallah, fils de Zobéir.*)

ZAMAKHSCHARI, surnom d'un célèbre écrivain arabe, dont le véritable nom était Abul-Cacim Mahmud. Il naquit l'an 467 de l'hégire et mourut l'an 538, sous le règne de Muctafi, trente-unième khalife de la maison des Abbassides. Ses principaux ouvrages sont le *Keschaf*, savant commentaire sur le Coran, et le *Rabi Ulabrar*, ou le Printemps des Justes, cité plusieurs fois dans le présent ouvrage; c'est une anthologie, ou recueil de sentences et d'anecdotes, composée pour délasser l'esprit de ceux qui se seront adonnés à la lecture sérieuse de ses commentaires. (*Bibliothèque orientale.*)

ZAMZAM, nom d'un puits qui est à la Mecque, dans l'enceinte où se trouve la Kaaba. Les Musulmans prétendent qu'il s'est formé de la source que Dieu fit jaillir de terre en faveur d'Agar et d'Ismaël, lorsqu'ils furent chassés par Abraham. La possession de ce puits miraculeux donna naissance à de fréquentes contestations parmi les tribus arabes, jusqu'à ce qu'enfin il fût comblé dans des temps fort antérieurs à l'islamisme. Mais Dieu ayant révélé à Abd-Almuttalib, aïeul de Muhammad, l'endroit où était le puits, celui-ci se mit à le déblayer avec son fils, malgré la résistance des Curaïschites, qui s'opposaient à ce qu'on fouillât leur terre sacrée. Il y trouva la pierre noire, les deux gazelles d'or qu'un roi arabe avait autrefois données au temple, les épées, les cuirasses et

les autres objets précieux que les Juramites y avaient précipités plus de cinq cents ans auparavant. L'eau de ce puits possède les vertus les plus merveilleuses : elle affermit la santé, guérit tous les maux, assure la mémoire et procure la rémission de tous les péchés; aussi en boit-on avec beaucoup de dévotion dans le pélerinage à la maison sainte. (*Bibliothèque orientale.* — Gagnier, *Vie de Mahomet.* — Eneman, etc.)

ZIMMI. On donne ce nom à tous les sujets chrétiens, juifs ou païens, asservis à la domination musulmane, et par là soumis à la capitation, qui n'est jamais imposée que sur ceux qui ne professent point l'islamisme.

ZUHRA. Ce nom, qui signifie *fleurie, blanche, brillante,* est celui que les Arabes ont donné à la planète de Vénus à cause de son éclat. Les Musulmans en ont fait un surnom appliqué à Fatima, fille de Muhammad, par allusion à sa rare beauté. C'est ce nom qui est connu en France sous la forme altérée de *Zaïre.*

ZULFACAR, ou ZULFICAR, nom du cimeterre de Muhammad, et dont Ali, son gendre, hérita. Le Prophète l'avait gagné au combat de Bedr; son nom lui venait des crénelures qu'on remarquait sur le dos de la lame. Cette lame se bifurquait vers la pointe; on en voit la figure sur différents étendards de l'armée turque. *Zulfacar* est aussi célèbre chez les Musulmans, que *Durandal,* l'épée de Rolaud, chez les légendaires du moyen âge.

ZULJANAH, nom du cheval de Huçaïn.

FIN.

TABLE.

Pages

INTRODUCTION. — I. Aperçu de l'Histoire musulmane depuis Muhammad jusqu'à la mort de Huçaïn. 1

II. Les Schiites et la religion musulmane dans l'Hindoustan. 21

III. Culte de Huçaïn dans l'Hindoustan. 24

IV. Quelques mots sur cette traduction. 33

Les séances de Haïdari. — Préfaces de l'auteur. 39

Première séance. — Mort de Muhammad. 47

Deuxième séance. — Mort de Fatima, fille de Muhammad. . 63

Troisième séance. — Martyre d'Ali l'approuvé, fils d'Abu-Talib. 77

Quatrième séance. — Martyre de l'imam Haçan. 91

Cinquième séance. — Martyre de Muslim, fils d'Aquil. . . 107

Sixième séance. — Martyre des enfants orphelins de Muslim, fils d'Aquil. 119

Septième séance. — Martyre de Hurr. 131

Huitième séance. — Mort de Cacim, fils de l'imam Haçan. . 141

Neuvième séance — Mort d'Abbas-Ali, fils d'Ali l'approuvé, compagnon d'armes de l'imam Huçaïn, martyr dans le désert de Karbala. 159

Dixième séance. — Martyre d'Ali Akbar. 175

Onzième séance. — Mort d'Ali Asgar, martyrisé sur le champ de bataille, entre les bras de l'imam Huçaïn. 191

Pages
Douzième séance. — Arrivée de l'imam Huçaïn sur le champ de bataille, et son martyre. 199
Séance pour la cérémonie des fleurs en l'honneur de l'imam Huçaïn. 211
Séance pour le dixième jour après la mort de l'imam Huçaïn. 217
Séance pour le vingtième jour du deuil de l'imam Huçaïn, et de tous les martyrs de Karbala. 225
Séance pour le quarantième jour du deuil de l'imam Huçaïn et de tous les martyrs de Karbala. 231
Marciya de Miskin. 241
Notes. 263
Dictionnaire. 289

PUBLICATIONS NOUVELLES

DE BENJAMIN DUPRAT,

LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE,

DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE LONDRES, ETC.,

RUE DU CLOITRE S.-BENOIT, N° 7, A PARIS.

CHRONIQUE DU ROYAUME D'ASSAM, composée en persan, sous le règne d'Aurang-Zèb (1660), par Shahâb-Uddin-Tâlish; traduite sur la version hindoustani de Mir-Huçaïni, par Théodore Pavie; in-8° broché. Prix. . . . . 7 fr. 50 c.

SAN-KOUÉ-TCHY, Histoire des trois royaumes entre lesquels la Chine fut partagée au troisième siècle de notre ère, traduite du chinois par Théodore Pavie; tome 1er, in-8° broché. . . . 7 fr. 50 c.

HISTOIRE de l'Instruction publique en Chine, et de la corporation des Lettres, par Édouard Biot; première partie, in-8° br. 4 f. 50 c.

DICTIONNAIRE des noms anciens et modernes des villes de l'empire chinois, par Édouard Biot; avec une carte de la Chine dressée par Klaproth; in-8° broché. . . . . 15 fr.

LE LIVRE DE LA VOIE ET DE LA VERTU, composé 600 ans avant notre ère par le philosophe Lao-Tseu, traduit du chinois par Stanislas-Julien; in-8° broché. . . . . 12 fr.

LETTRES de M. Botta sur ses découvertes à Khorsabad, près de Ninive, publiées par Jules Mohl; in-8° avec planches. . . 10 fr.

VOYAGE AU DARFOUR, par le cheyk Mohammed El-Tounsy, traduit de l'arabe par le docteur Perron, publié par Jomard; in-8° avec cartes et planches. . . . . 10 fr.

HISTOIRE DES SAMANIDES, par Mirkhond; texte persan, traduit et accompagné de notes par M. de Frémery; in-8° broché. . . 8 fr.

FRAGMENTS ARABES ET PERSANS relatifs à l'Inde, antérieurement au XIe siècle de l'ère chrétienne, recueillis et traduits par M. Reinaud; in-8° broché. . . . . 8 fr.

DROIT HINDOU. Traités des successions et de l'adoption, traduits par G. Orianne, de Pondichéry; in-8° broché. . . . . 7 fr. 50 c.

GRAMMAIRE sanscrite-française, par M. Desgranges, de la Société asiatique de Paris; tome 1er, in-4° broché. . . . . 25 fr.

AMARAKOCHA ou Vocabulaire d'Amarasinha, publié en sanscrit avec une traduction française et des notes, par A. Loiseleur Deslongchamps; 2 volumes in-8° brochés. . . . . 32 fr.

GRAMMAIRE PERSANE de sir William Jones, 2e édition française, corrigée et augmentée par M. Garcin de Tassy; in-12 br. 4 fr. 50 c.

PREMIERS RUDIMENTS DE LA LANGUE CHINOISE, à l'usage des élèves de l'école des langues orientales; in-12 broché. . . 2 fr. 50 c.

LE POLYPTIQUE de l'abbé Irminon, ou dénombrement des manses, des serfs et des revenus de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, sous le règne de Charlemagne, publié par M. Guérard de l'Institut, avec des prolégomènes pour servir à l'Histoire de la condition des personnes et des terres, depuis les invasions des Barbares jusqu'à l'institution des communes; 3 volumes in-4° brochés. . . 45 fr.

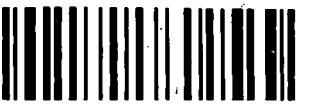
THÉATRE DE HROTSVITHA, religieuse allemande du xe siècle, traduit en français avec le texte latin, par Charles Magnin; in-8° br. 9 fr.

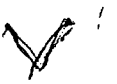
CAUSERIES ET MÉDITATIONS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES, par le même; 2 volumes in-8° brochés. . . . . 15 fr.

RECUEIL DES ITINÉRAIRES ANCIENS, comprenant l'Itinéraire d'Antonin, la Table de Peutinger et un choix des Périples grecs, avec dix cartes dressées par le colonel Lapie; publié par M. de Fortia d'Urban, membre de l'Institut; in-4° et atlas. . . . 50 fr.

RECHERCHES SUR LES LANGUES CELTIQUES, par W. F. Edwards, ouvrage qui a obtenu le prix Volney, décerné par l'Institut; in-8° broché. . . . . 8 fr.

INTRODUCTION A L'HISTOIRE DU BOUDDHISME INDIEN, par E. Burnouf; tome 1er, in-4° broché. . . . . 30 fr.


00050774



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 06 February, 2016